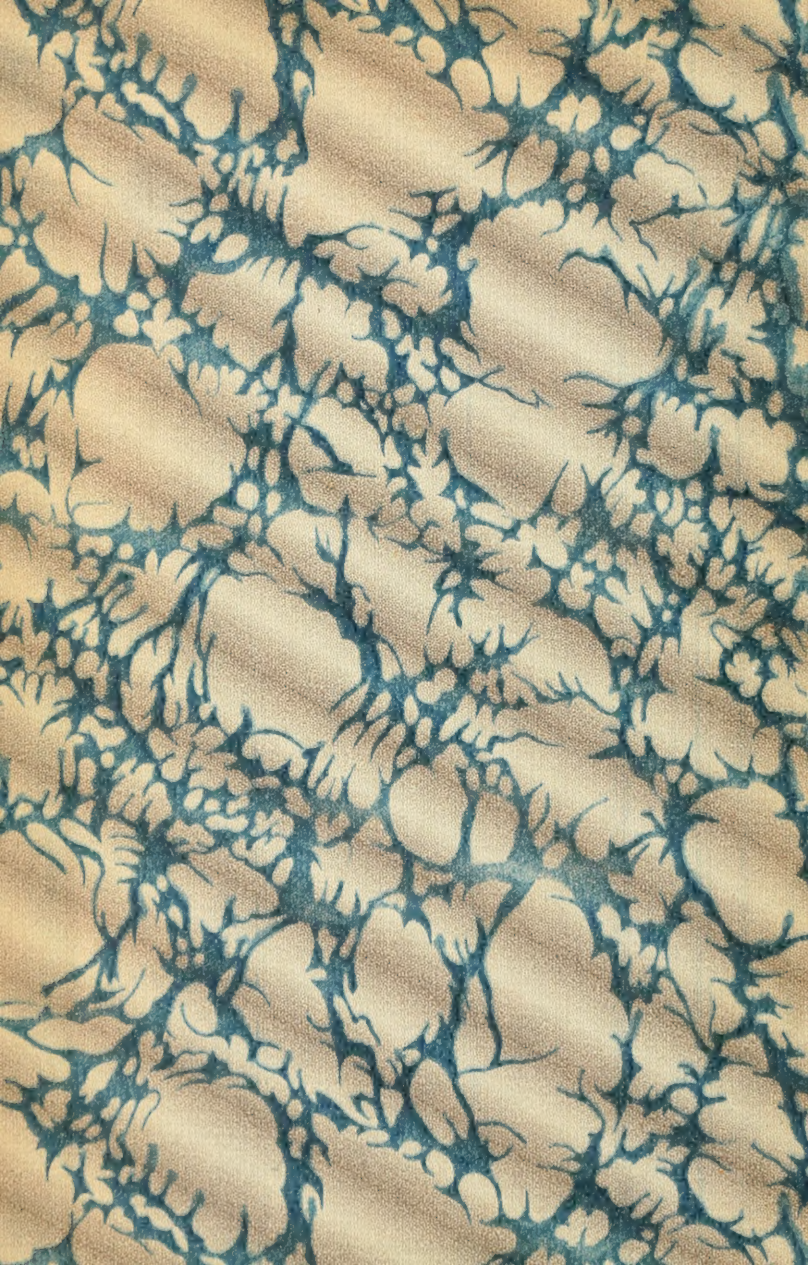
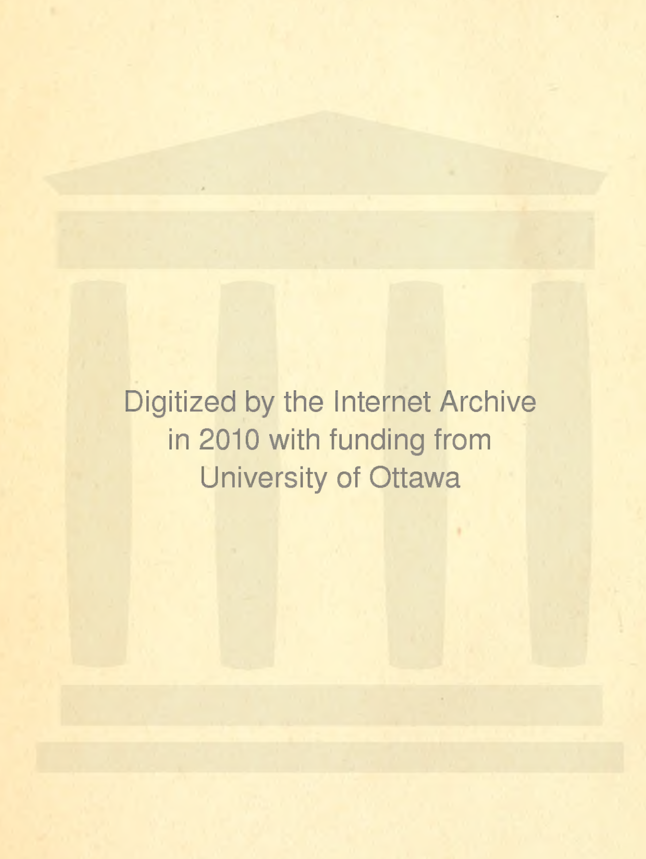

3 1761 08010144 7







OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

(Chez PLON-NOURRIT et Cie.)

Valentine Pacquault (roman). . . . . 2 vol

Dans la BIBLIOTHÈQUE PLON à 3 fr. le volume.

Champi-Tortu (roman). . . . . 1 vol

(Chez FLAMMARION.)

Champi-Tortu (roman) . . . . 2 vol.
La Prison de verre (roman). . . . . 1 vol.
L'Oiseau de proie (roman). . . . . 1 vol.
Le Remous (roman). . . . . 1 vol.
Le Monstre. . . . . 1 vol.

(Chez d'autres éditeurs.)

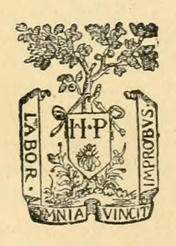
I. **Les Grandes époques de M. Thébault.** *(Épuisé.)*
II. **La Saison balnéaire de M. Thébault.**
Monseigneur voyage.
Le Monstre, édition de luxe.

GASTON CHÉRAU

LA PRISON DE VERRE

ROMAN

— Et puis, quo qu'en pensent — ou qu'en disent — ceux qui veulent que dans la vie il n'y ait que l'amour qui importe, il n'y a pas que l'amour : il y a les lois des hommes, les mœurs des hommes, qui sont des lois autrement puissantes que les lois écrites.



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

Ce roman est la suite de

Champi-Tortu.

LA PRISON DE VERRE

I

M. Aristide Chevallier n'était pas un homme d'action ; mais, quand il se décidait à agir, il entendait qu'on le remarquât.

Le cercueil du petit Christian devait partir de Niort aussitôt la cérémonie terminée.

Madame Ernest Chevallier, tout à sa douleur, avait demandé à son beau-père de s'occuper des formalités. M. Aristide avait répondu de la main, selon son habitude, lorsqu'il n'entamait pas un de ses discours de réserve et, gravement, en possession de tous ses moyens, dans l'attitude d'un père noble qui n'entend pas galvauder son chagrin par des signes de second choix et qui le porte comme un ostensoir, il avait fait remettre au chef de gare sa carte : « M. Aristide Chevallier prie M. le chef de gare de lui accorder une audience spéciale pour une affaire urgente. » — *Affaire urgente,* souligné ; *audience spéciale,* aussi.

A peine dans le bureau, il avait jeté un coup d'œil vers la porte, pour faire comprendre qu'il désirait ne pas être dérangé.

— Monsieur le chef de gare, j'ai l'honneur de me faire connaître : Monsieur Aristide Chevallier, de Forgault.

Il s'était incliné, pour engager le chef de gare à s'incliner de son côté.

— Monsieur le chef de gare, je vous informe que mon petit-fils, Christian Chevallier... douze ans... élève au lycée...

Il prit un temps pour respirer, hocha la tête et continua :

— ...est mort !... Quand l'heure des responsabilités sera venue, nous saurons placer l'État en face des siennes...

— L'État?...

Le chef de gare, ahuri, se demandant si un accident s'était

produit sur la ligne, l'avait interrompu. M. Aristide pinça les lèvres et, appuyant sur les mots, poursuivit :

— Monsieur le chef de gare, je m'explique : mon petit-fils, Christian Chevallier, élève au lycée de Niort, vient de succomber à une méningite..., disent les médecins...

Le chef de gare eut un soupir, rassuré.

— A une méningite... à une méningite?... Enfin nous verrons, n'est-ce pas?... Je sors de chez le proviseur : nous avons fixé le service à après-demain matin, dimanche. Il faut que le corps de ce malheureux enfant soit à Forgault avant trois heures. L'inhumation aura lieu le jour même...

Sa figure se contracta :

— Madame Aristide Chevallier et moi, monsieur, nous sommes dans la plus profonde affliction.

Il ouvrit une toute petite parenthèse, un peu désinvolte :

— Ma bru de même, évidemment...

Il serra encore les lèvres et reprit :

— Cet enfant, monsieur, était notre dernier espoir ; son père est mort, il y a deux ans. Nous voilà seuls !... La vieillesse, pour moi et pour madame Aristide Chevallier, sera dorénavant bien noire... Les Chevallier s'éteindront avec nous !

A ce moment, il s'aperçut que son interlocuteur ne l'écoutait plus !

Piqué au vif, il mit les mains derrière le dos et attendit.

Surpris par ce brusque silence, le chef de gare dressa la tête mais M. Aristide, dont la douleur ne pouvait pas bannir le naturel, eut un léger sourire, qui n'était point le sourire d'un vieillard abattu par un deuil, et il glissa vertement :

— Ne vous dérangez pas pour moi !

Le chef de gare, lui aussi, eut un léger sourire en tendant la feuille sur laquelle il avait griffonné :

Prière de retenir un fourgon spécial pour dimanche, à destination de Forgault, — à la disposition de M...

— De monsieur Chevallier, n'est-ce pas?

— Parfaitement !... de monsieur Aristide Chevallier.

Le chef de gare acheva la phrase ; puis il sonna, se leva et, donnant la feuille à un employé, il lui dit :

— Conduisez monsieur chez le sous-chef pour qu'on établisse la demande.

M. Aristide voulait des renseignements, voulait encore s'expliquer, voulait surtout affirmer qu'on avait affaire à M. Aristide Chevallier, de Forgault, mais le chef de gare s'obstina doucement à se diriger vers la porte.

M. Aristide passa devant lui, salua d'un petit coup de tête sec, et s'en fut, plein de morgue, raide, les lèvres cadenassées.

Il n'avait pas fait trois pas qu'il dit à l'employé :

— Pas si vite, mon ami !

Et, comme l'employé se maintenait à sa hauteur, M. Aristide laissa couler, d'un filet de voix aigre, pour avoir son compte de revanche :

— Vous allez ! vous allez !... C'est curieux que vous ne puissiez pas vous fourrer dans la tête que les voyageurs ne sont pas obligés de vous suivre... qu'ils méritent des égards... et certains, du respect !... et qu'ils ne sont pas vos domestiques !... Vous ne le savez pas?...

L'employé le regarda, faillit lui envoyer une insolence, mais il secoua les épaules et, à grandes enjambées, se dirigea vers le bureau du sous-chef, où il disparut et d'où il sortit un instant après en disant : « C'est c'monsieur ! » au moment où M. Aristide survenait, furieux, les poings crispés, une grimace à la bouche, répétant que :

« Ça ne se passerait pas comme ça !... »

Il se découvrit :

— Je suis monsieur Aristide Chevallier, de Forgault, monsieur !

Le sous-chef le salua :

— C'est pour un transport, monsieur?

Cela n'arrêta point M. Aristide :

— Oui, monsieur ; c'est pour un transport, mais auparavant je proteste contre... contre la grossièreté de vos employés...

L'enterrement?... la mort de Christian Chevallier?... L'amour-propre de M. Aristide devait être placé avant l'enterrement, avant la douleur, avant tout, avant tout !...

Rien ne pouvait réduire cet homme ; peut-être parce que rien de ce qui désoriente, de ce qui amollit, de ce qui détraque, ni de ce qui rend meilleur, ne parvenait à le pénétrer. Il avait l'air d'accueillir les peines et elles ne lui étaient que des prétextes pour exagérer la sévérité de son allure ; quant aux joies, qu'il paraissait rejeter avant même d'en avoir discuté la qualité, il les happait sournoisement et les savourait avec toutes les ressources du formidable égoïsme dont il était armé.

On disait de lui : « Monsieur Aristide, c'est un homme de bien, un homme intègre, un brave homme qui cache son bon cœur... » Nul n'avait éprouvé son intégrité ou sa bonté, mais il est des hommes qui semblent faits pour certaines vertus ;

par l'attitude et par le visage, M. Aristide s'accommodait de celles qu'on lui prêtait. Lorsqu'il se trahissait, c'était sous la griffure directe qui labourait son orgueil. Alors, avant qu'il eût réagi, pendant quelques instants, il n'avait plus de mesure : il fallait qu'il eût raison, ou bien il en était malade.

A Forgault, il avait toujours raison, parbleu ! Tout concourait à affermir son autorité : la grille de son jardin, — si longue ! — sa maison, ses idées, son silence, son isolement volontaire. Il ne se montrait pas vingt fois par an ; les jours où il avait traversé une rue, on s'abordait pour se confier que monsieur Aristide était sorti. C'était un événement.

Son prestige était personnel ; sa femme en profitait à peine. On la rencontrait trop souvent, à droite, à gauche, chez les Juigné, chez les Delafosse, dans les plus petites boutiques, se chamaillant pendant des heures pour avoir un sou de rabais. On avait pour elle la considération qu'on a pour la femme d'un personnage d'importance, mais elle était trop bavarde, elle se remuait trop, elle s'intéressait trop à tout ce qui passionnait les autres : on n'éprouvait pas pour elle le respect que commandait M. Aristide qui, lui, ne faisait jamais de visites, n'était membre d'aucune société, ne votait pas, ne desserrait les dents que pour un monosyllabe ou pour un discours, ne donnait pas aux quêtes, par principe, toujours par principe.

Il vivait à coups de principes, dans un farouche isolement : aussi ne le tenait-on ni pour un ours, ni pour un mauvais citoyen, ni pour un vieux grigou. Jamais les gamins de la ville, au retour de l'école, n'auraient tiré sa sonnette, jamais ils n'auraient lancé de trognons de choux par-dessus son mur ; jamais les ménagères n'auraient fait de potins sur lui. Son attitude le garantissait de toutes les avanies. Il jouissait de l'estime qu'on a pour les gens qui ne font rien de leurs dix doigts, qui sont tous les jours vêtus en costume du dimanche, non pas à la façon des messieurs qui prennent la vie gaiement, mais à la façon de ces magistrats qui s'ennuient à crever, qui se sont modelé un masque sévère, sabré de rides, et qui le portent partout. Ils affectent un tel dégoût pour la vie et un tel mépris pour tout ce qui n'est pas laid ou triste, que les plus irrespectueux deviennent déférents lorsqu'ils les approchent et les tiennent pour des sages.

M. Aristide était ainsi.

Malheureusement, hors de Forgault, on ne pouvait savoir

qu'on avait devant soi un tel personnage. On le traitait comme un autre, et c'était lui manquer gravement.

***

A la gare des marchandises, le surlendemain matin, lorsque arriva le cortège, il y avait, derrière le cercueil, la haute silhouette noire de M. Aristide Chevallier. Il allait seul, les yeux à terre, les bras pendants. Après lui, venaient M. le proviseur et M. le censeur, l'économe, les professeurs, les surveillants, trois dames enfouies dans leur grand deuil, les quatre cornettes blanches des sœurs de l'infirmerie et de la lingerie, et, fermant la marche, le bataillon scolaire du Lycée.

M. Aristide avait tenu fermement à ce que personne ne se plaçât à ses côtés : il voulait que la famille du petit Christian qu'on portait en terre se résumât tout entière en lui.

En avant, les tambours du lycée qui roulaient lugubrement ; la croix, l'aumônier, les enfants de chœur, le corbillard où était chargé le cercueil d'un enfant de douze ans, que suivait un vieillard, le grand-père — le grand-père, M. Aristide Chevallier, de Forgault ! à qui il ne plaisait pas d'être coude à coude avec des fonctionnaires de l'État.

On entendit : « Bataillon !... halte ! » Ensuite les sections se rangèrent sur le quai, devant le fourgon et portèrent les armes.

Des voyageurs accouraient, demandant : « Qu'est-ce que c'est? »

— C'est un élève du lycée qui est mort !

Un frisson les parcourait.

On regardait ces menus bonshommes en tunique qui manœuvraient sérieusement, comme de vrais soldats qu'on aurait vus par le gros bout d'une lunette, mais les moins aguerris avaient des larmes qui coulaient sur les joues et les autres, les courageux, fronçaient les sourcils, pas fiers ! Songeaient-ils à ce doux camarade qu'un mois avant ils fouaillaient, qu'ils torturaient, qu'ils appelaient « Champitortu » et qui était là, dans ces boîtes de bois et de plomb, sous des fleurs, étendu pour le grand voyage, ayant déjà fini sa vie?...

L'aumônier commença une prière ; les fusils des petites classes oscillaient ; quelques-uns avaient des sursauts continus comme si l'on sanglotait en dessous.

Des femmes qui allaient faire bénir leur buis à Saint-Hilaire, des familles endimanchées qui descendaient des

trains pour passer gaiement leur dimanche des Rameaux à Niort, s'arrêtaient, stupéfaites.

Le censeur s'avança pour lire le discours du proviseur, empêché par un enrouement.

Le censeur parlait ; le proviseur faisait : « Oui, oui ! » de la tête, ayant l'air d'affirmer : « C'est moi qui ai écrit cela... parfaitement !... c'est très bien !... Ah ! le pauvre enfant !... mais non, il ne connaissait pas encore l'existence !... A douze ans, on n'est pas près de la connaître... Louons-le et disons avec Caïus Plinius : *Ad suam quisque portionem*... Chacun en proportion de ses vertus... Hélas ! *Residet in corpore nullus sensus*... Mais, bien sûr : nous garderons votre souvenir, Christian Chevallier... Je pourrais chanter longtemps encore votre grande âme, vos admirables sentiments : l'heure me presse... » Il se retourna pour jeter un coup d'œil à l'horloge.

Le censeur continuait :

— ... Ὡς ἐν τύπῳ, μὴ δι' ἀκριβείας εἰρῆσθαι... ἓν δὲ συνελὼν λέγω...

« Ce qui signifie à peu près : en résumé, sans détail, je ne dirai plus qu'un mot... : Tu es venu, on t'a aimé, tu es parti !... Et saluons ta famille éplorée... »

Le proviseur se cassa en deux, vers M. Aristide qui lui répondit de la tête.

M. le proviseur était content de lui, content d'avoir mêlé le grec d'Aristote à celui de Thucydide, content d'avoir pillé Pline et Cicéron, content de ses phrases, content de tout. Il considéra les élèves, à la façon d'un lutteur de foire après une belle passe : « *Et nunc erudimini!...* »

Pauvre Christian qui, vivant, n'entendait pas le grec et guère mieux le latin !

Quand le censeur eut plié son paquet de feuillets, il se recueillit un peu et, posément, ajouta :

— Après ce que vient de dire monsieur le proviseur, je devrais me taire ; qu'il me permette cependant de satisfaire à ma tristesse.

Le proviseur acquiesça, de la tête et des deux mains : « Parfaitement !... comment donc ! »

— Christian Chevallier, reprit le censeur, nous vous avons trop peu connu. Vous nous êtes apparu comme un exemple. Que vos compagnons d'hier qui vous entourent, et qu'enfin vous avez émus, se souviennent de vous et qu'ils se gravent mes paroles dans la mémoire : vous leur avez montré ce qu'étaient la bonté et la résignation. Cela pourra leur servir plus tard,... cela leur servira...

Le ton était sévère et la mercuriale résonna comme une observation dans les couloirs du lycée.

Le proviseur faisait de la tête : « Oui, oui... c'est bien ; ça n'est pas mal... » Mais il était déjà ailleurs, le brave homme, à un tas de légumes, à un marché de viande, à un état trimestriel.

— ...Reposez en paix, Christian Chevallier. Nos cœurs sont avec celui, meurtri, de votre tendre chère maman que vous aimiez, qui vous aimait plus que sa propre vie !

M. le censeur se retira, la gorge sèche, les paupières closes intensément, une grimace aux lèvres. Il n'en pouvait plus.

Rien pour M. Aristide, qui regardait en l'air, dans le bleu que traversaient des vols d'hirondelles, et qui guettait un éloge de son chagrin.

De la grosse madame Aristide, on n'apercevait que le mouchoir qui montait et descendait sous le voile.

Madame Chevallier était accotée au fourgon, défaite, inerte.

Alors, sortit des rangs un petit élève fluet, très blanc, très crâne, avec des gestes de petit aristocrate. C'était Dijo.

Derrière le bâtiment une locomotive sifflait, des wagons roulaient sur une plaque tournante.

Dijo, maître de lui, attendit que le tintamarre se fût apaisé et commença :

— Christian, si tu me vois, tu dois penser que c'était moi, de toute la classe, qui devais t'envoyer notre adieu. Je ne sais pas si je vivrai longtemps, mais je sais que tu seras toujours à mes côtés. Nos camarades ont été méchants pour toi. Tant pis pour eux ! Ils sont punis aujourd'hui...

Le proviseur, brusquement réveillé par cette révélation, regarda le censeur, et faillit courir sus au trouble-fête pour lui arracher son papier, mais Dijo poursuivit, sans flancher :

— Ce n'était pas ce que je devais te lire. Je n'ai pas voulu te parler pour que tu ne me comprennes pas. Adieu, Christian...

Et, comme les hommes qui vont dans les cimetières palabrer sur le bord des fosses fraîchement ouvertes, il ajouta, sans ridicule, parce qu'il se sentait grandi :

— Que la terre te soit légère !

Puis il rentra dans le rang, orgueilleux de s'être révolté, déchirant l'oraison funèbre à la manière de Massillon qu'on lui avait composée et qu'il s'était refusé à débiter.

Madame Chevallier était déjà sur lui et l'embrassait. Cette mère, dans sa douleur, avait entendu ce vaillant petit homme.

M. Aristide avait un léger balancement du buste et ses joues se gonflaient. Il pensait : « C'est du propre ! » Il était très satisfait.

Le proviseur gesticulait avec animation près du censeur qui, paisiblement, tentait de le calmer.

Mais, serré dans son dolman qui avait été noir, autrefois, et qui ne l'était plus guère que sous les brandebourgs, le professeur d'instruction militaire fit trois pas en avant, un demi-tour réglementaire et commanda : « Ouvrez le ban ! » ; puis, quand la batterie eut fini de ronfler, à toute voix, en détachant les syllabes : « Pré-sen-tez les arrmes ! »

Les chefs de section répétèrent : « Présentez... armes ! » comme au régiment, tandis que le porte-drapeau venait se placer face au cercueil.

Alors le professeur d'instruction militaire, chef suprême des troupes du lycée, qui avait des galons et des étoiles jusqu'au-dessus du coude, et des feuilles de chêne et d'olivier brodées sur le képi, — amiral, général, empereur, vice-roi d'opérette — leva son épée, le bras tendu, et lui fit décrire une grande courbe, jusqu'à terre.

C'était son discours.

Comédie ! émouvante comédie !

Ensuite, il lança : « Fermez le ban ! » Après : « Portez les armes ! » Et aussitôt, comme soulevé par un souffle de gloire : « Pour le défilé !... Par le flanc droit, par file à gauche, en avant !... Arrrche ! »

Et le lycée commença de défiler, tambour battant ; mais, dès les premiers pas, les « petits » louchèrent vers le drap mortuaire sur lequel un uniforme et un képi étaient disposés.

Un flottement se produisit : des rangs se heurtèrent, un vide se creusa, des fusils s'entre-choquèrent.

L'ordre était rompu.

Les camarades de Christian Chevallier se retournaient sans souci des punitions, troublés par cette idée qu'ils abandonnaient un compagnon, qui avait cette auréole dont la mort semble nimber le souvenir des disparus.

Et ceux à qui le jardin de chez eux, la caresse maternelle, le chien de la maison manquent toujours et qui ne se consolent pas de ne voir les nuages que dans les cadres des murs crépis du lycée, ne pouvaient plus quitter du regard ce wagon qui bâillait au-dessus de la bière.

Chevallier partait pour un long voyage. Il ne reviendrait plus à la « boîte ». Plus de leçons pour lui, plus de piquet,

plus de retenues ! Plus de serrements de cœur à l'étude du samedi soir, au moment de la lecture des notes ! Plus rien !

Plus rien !

Ah ! les fusils, l'alignement, les tambours tout là-bas, derrière le professeur d'instruction militaire, qui avançait, le jarret tendu, le torse bombé, la tête haute, « les yeux à quinze pas », si sûr que derrière lui son bataillon marchait comme un seul homme !...

Quand le dernier rang eut défilé, le proviseur s'avança vers madame Chevallier et la salua, puis il salua madame Aristide qui, harassée, poussait de petits cris parmi de gros soupirs, et enfin il vint à M. Aristide qui, la main ouverte, oubliant un instant qu'il s'adressait à un fonctionnaire de la République, articula :

— Monsieur, en mon nom personnel et au nom de la famille, je vous remercie des paroles que vous avez fait lire par monsieur le censeur.

Sa lucidité était si complète qu'il aurait pu lui conseiller un remède pour son enrouement.

Tandis que les professeurs de Christian se présentaient à madame Chevallier, le proviseur chercha Dijo. Il le vit près du censeur, les rejoignit et laissa tomber :

— Mon intention est d'infliger à cet élève une punition exemplaire... Il conviendrait, même, de faire un rapport à monsieur l'inspecteur d'académie.

— Je m'en charge ! répondit le censeur.

Mais dès que le proviseur eut le dos tourné, il mit la main sur l'épaule de Dijo et lui dit gravement :

— Si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous avez voulu faire la mauvaise tête. Je sais pourquoi vous avez agi ainsi : c'est très bien et c'est très mal... C'est très mal !... Vous mériteriez une retenue de promenade. Vous aurez mille lignes, mais... — gardez cela pour vous — vous ne les ferez que plus tard.

Avec la famille, il ne restait plus sur le quai d'embarquement que le censeur, les six élèves qui devaient assister à la cérémonie de Forgault, les sœurs et madame Dijo qui soutenait madame Chevallier. Tout autour, il y avait des marchandises : un gros tas de peaux de lapins, des cuirs, des balles de laine, des bidons, des cages de poulets, et là, parmi ces échantillons des commerces de la ville, ce petit cercueil et ces fleurs.

Les manœuvres de la gare avaient déjà repris leur besogne : ils descendaient de petites voitures chargées de paco-

tille, que les colporteurs attendaient. Un ménage d'Italiens prenait livraison d'un orgue et de bâtons qui retenaient des grappes de ballons.

Des halètements de machines sous pression, des appels, un sifflet, les sonnailles des chevaux d'omnibus, les cloches de Saint-Hilaire, les castagnettes des marchands d'oublies, une légère brise fraîche qui emportait la poussière par-dessus les toits d'ardoises... On ne pouvait déjà presque plus s'imaginer qu'un petit cadavre reposait sous ces couronnes.

Madame Dijo entraînait doucement madame Chevallier. M. Aristide suivait, sa femme au bras, et, derrière eux, la délégation des élèves.

Ils sortirent de la gare des messageries et traversèrent la cour.

Devant la boutique de librairie, madame Dijo fit ses adieux.

Madame Chevallier, qui enfoui sous ses voiles, tenait, serré contre elle le petit Dijo, demanda de ne pas s'en séparer jusqu'à Forgault, et ils se dirigèrent ensemble vers une salle d'attente où elle s'assit dans un coin, les yeux clos, voulant s'imaginer que c'était Christian qu'elle enlaçait, Christian, bien en vie, et qu'ils revenaient, tous les deux, après les obsèques d'un jeune camarade.

Madame Aristide, qui avait disparu depuis un instant, survint essoufflée :

— Jeanne ! Par où êtes-vous entrée? Je vous cherchais... Ah ! ma chère fille !... Ah !...

Et, changeant de ton :

— Vous n'avez pas faim?

Mais, rappelée à la gravité de l'heure, elle pleura en ânonnant :

— Vous devriez... boire un bouillon,... n'importe quoi !... Vous êtes rompue ! Il faut vous soutenir... nous ne serons pas à Forgault avant midi...

Et, comme c'était une ménagère prévoyante, elle ne put se dispenser d'ajouter encore :

— Adèle nous attend. Je lui ai envoyé une dépêche hier soir, dès que j'ai su qu'il y avait une délégation du lycée. Vous pensez !... cette fille, si nous étions arrivés comme ça, sept de plus !... Ces enfants ne peuvent pas déjeuner à l'hôtel !... Et monsieur le censeur !... Ça ne serait pas convenable... Aristide m'a dit que j'avais bien fait. N'est-ce pas que j'ai bien fait?... Où est-il donc, Aristide?

Elle courut à la porte, sortit et revint, un instant après, suffoquée toujours, geignant, se mouchant :

— Mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !... Le wagon est fermé ! c'est fini !... J'ai trouvé Aristide : il est avec le chef de gare... Pauvre homme ! il s'en donne, un mal !... Il ne l'aura plus son Christian !... Ah ! ma chère fille !... Dites, Jeanne?... vous ne voulez rien prendre?... Vous avez tort !... Un bouillon,... bien chaud !... Allons?... Moi, j'en ai pris un. J'avais l'estomac aux talons !

Elle s'effondra dans un fauteuil, dévisagea les voyageurs et, ses manies d'ordre ne l'abandonnant pas, elle se releva, poussa du pied, jusque dans la cheminée, un morceau de papier qui traînait sur le parquet et aligna des chaises. Elle agissait avec autant d'aisance que chez elle. Les funérailles, comme les mariages, les premières communions, les banquets et, en général, les motifs qu'elle avait de se réunir à d'autres personnes pour se désoler ou se réjouir en commun, la transformaient à ce point qu'elle prenait possession, en maîtresse, des lieux publics qu'elle traversait à ce moment. A un repas de noce dans un hôtel, l'hôtel lui appartenait et tous les autres invités agissaient comme elle : ils circulaient dans les couloirs, pénétraient dans la cuisine, ouvraient les chambres, visitaient les écuries, questionnaient les garçons, leur donnaient des conseils et regardaient les clients comme des intrus.

Madame Chevallier, le dos à la cloison, ne bougeait pas. Le sourire des voyageurs qu'amusait le manège de sa belle-mère, la dispute de deux marchands qui se menaçaient dans la salle des troisièmes classes, elle ne voyait rien, n'entendait rien. Elle n'était plus là, dans cette gare où l'odeur de fumée de charbon se mêlait au relent des paniers de marée. Elle était à l'infirmerie, le front appuyé au fer d'un lit, contemplant la menue figure immobile et calme de son fils. Elle percevait le glissement discret de la sœur infirmière, la cloche du lycée, le ronflement des couloirs aux heures de « mouvements »...

Pourtant, lorsqu'on appela la ligne de Forgault, elle se dressa et, les yeux clos, elle se mit en marche automatiquement, un bras passé autour du cou de Dijo.

Dans le compartiment, elle écarta son voile.

C'était comme une belle aveugle blonde, idéalisée par une grande souffrance, une image de la douleur même. Ses cheveux, tordus d'un seul coup, à pleins doigts, éclataient en or cendré, puissants et sains, sous le crêpe qui les couronnait, et sa peau, blêmie par les nuits de veille, illuminait tout son deuil.

On fermait les portières quand madame Aristide, qui n'était pas encore montée, cria :

— Attendez, voyons ! monsieur Aristide est avec le chef de gare !

Et l'on vit sortir d'un bureau M. Aristide, flottant dans sa longue redingote. Il aperçut sa femme qui gesticulait vers lui, et, paisiblement, la figure rageuse, il lui répondit de la main : « J'ai le temps ! j'ai le temps !... on ne partira pas sans moi !... »

En l'abordant, il eut un mauvais rire et marmonna son :

— Ça ne se passera pas comme ça !

Elle lui demandait :

— Qu'est-ce qu'il y a?... Aristide, qu'est-ce qu'il y a?

M. Aristide était déjà installé dans le compartiment que madame Aristide, empêtrée dans son châle, ne parvenant pas à poser le pied sur la première marche, bougonnait encore :

— C'est insensé !... il n'y a pas un employé, il n'y a personne, ici, personne pour m'aider !

Un voyageur vint à son secours.

— Il y a, dit M. Aristide lorsque, enfin, elle se fut assise, que j'ai adressé une réclamation soignée ! Avant-hier on avait été grossier à mon endroit. Sais-tu ce que le commissaire de surveillance a mis sur le registre?... *Absence de témoignage!...*

Alors il venait de rédiger, contre l'instruction de la première réclamation, une nouvelle réclamation, la « réclamation soignée ».

— Si on n'a pas d'égards pour les voyageurs ordinaires, qu'on en ait au moins pour ceux qui sont plongés dans le deuil !

— Plongés dans le deuil !... Oh ! oui ! c'est honteux ! faisait madame Aristide.

Elle quêta l'approbation de son mari, comptant qu'il allait continuer, mais M. Aristide, stupéfait, contemplait sa bru qui étreignait Dijo.

Il se tourna lentement vers sa femme, paraissant dire : « Qu'est-ce que c'est que ces façons?... » Et madame Aristide, qui jusqu'ici n'avait pas trouvé critiquable la conduite de sa bru, haussa les sourcils et parut répéter, elle aussi : « Qu'est-ce que c'est que ces façons?... »

Tandis que le train s'ébranlait, elle tapota un genou de l'enfant et, se penchant, lui dit, dans un sourire rapetissé :

— Vous n'êtes donc pas avec vos camarades?... Monsieur le censeur ne se fâchera pas?...

— J'ai l'autorisation, — intervint madame Chevallier, excédée.

Elle avait levé les paupières. Ses yeux injectés de sang, brûlés par les larmes, desséchés, étaient comme des globes de feu. Son visage eut une crispation, et elle retourna au mensonge de l'illusion qu'elle s'était donnée.

M. Aristide prit sa face de bois. Sa femme se mit à pousser des soupirs, puis, sans penser à rien, abrutie, elle finit par regarder la campagne qui fuyait, coupée en tranches par les poteaux télégraphiques.

A Forgault, M. Aristide descendit le premier, s'avança vers le censeur qui faisait débarquer la délégation, et le pria de partager leur déjeuner.

Madame Chevallier ne parut pas à table.

Madame Aristide présidait. Elle avait quitté son châle à pointe et son voile, mais elle avait gardé son chapeau de crêpe, non point par genre, uniquement parce qu'elle s'était dit que, tout à l'heure, il faudrait le replanter sur sa tête pour se rendre à la gare, et que cela ferait de nouveaux trous dans la coiffe.

Les six élèves étaient silencieux, gênés par la présence de M. Aristide bien plus que par celle du censeur. Un d'eux, cependant, oubliant le lieu, redemanda du gigot, et ses camarades pouffèrent de rire.

— Ah ! c'est très bien ! fit madame Aristide. J'aime qu'on ait de l'appétit.

Par politesse, les autres acceptèrent qu'on les resservît, mais Dijo ne mangeait pas. Son voisin lui poussa le coude, articula, sans agiter les lèvres, la bouche de travers : « Ta part ! » Et, tandis que madame Aristide donnait des ordres à Adèle, le voisin échangea les assiettes.

M. Aristide exposait au censeur ses idées sur l'éducation de la jeunesse : l'histoire sainte d'abord, ensuite des principes, beaucoup de principes : les enfants n'en avaient jamais assez.

— Il faut les armer pour la vie.

Le censeur écoutait, très triste, sans répliquer.

Là-haut, dans une chambre, une mère pleurait son fils, nourri, peut-être, des principes du grand-père qui l'avait « armé pour la vie ».

Au dessert, tout à coup, madame Aristide s'exclama en désignant un des jeunes convives :

— Ah ! mon pauvre petit ! tenez !... vous avez le couvert de Christian !

L'élève demeura la cuillère en l'air, sans pouvoir avaler sa crème.

M. Aristide eut un sévère : « Voyons ! ma chère amie, voyons ! » et tenta de reprendre son cours sur l'éducation, mais le petit mort évoqué était entré dans la pièce. Le déjeuner s'acheva en débandade.

Lorsqu'on se fut levé, le censeur sollicita pour les élèves la permission d'aller dans le jardin.

Le grand bête de jardin de M. Aristide était en joie. Le buis et les primevères embaumaient les allées ; les abeilles bourdonnaient autour de deux maigres amandiers en fleurs ; de grands papillons planaient au-dessus des carrés de légumes. Au fond, à l'un des coins, se creusait l'ouverture sombre de la tonnelle, couverte de vigne vierge et de jasmin qui prenait ses feuilles. Les pruniers donnaient un peu d'ombre et les treilles bourgeonnaient. Le soleil tapait déjà dur.

Les lycéens marchaient à la queue-leu-leu, interdits, sollicités par l'envie de faire « une partie » et retenus par ce deuil qui était derrière eux. Autour, par-dessus les maisons, planait le silence des mornes dimanches de la petite ville, pendant lesquels on n'a courage à rien.

Brusquement le premier coup de vêpres éclata ; ensuite, un glas s'égoutta.

Décidément, ils ne pouvaient pas jouer. Ils continuèrent de tourner dans le jardin, cherchant en vain les endroits où s'amusait celui qu'ils allaient conduire au cimetière ; mais il n'y avait pas un vestige de jouet, pas un manche de fouet, pas une roue de petite charrette, pas une place sur le mur où les balles de carabine ont marqué, pas un terrassement, rien. Tout cela était sérieux, strict, vieillot, pénible, ennuyeux comme un parloir de couvent. A quoi pouvait-il donc passer ses journées?...

Au croisement de deux allées principales, ils s'arrêtèrent devant un socle de pierre, examinant curieusement le petit canon de bronze qui y était scellé.

Un d'eux approcha la main, mais, à l'instant, une voix cria sèchement :

— Ne touchez pas à ça !

M. Aristide accourait à grandes enjambées.

Le plus déluré lui demanda :

— C'est le canon de Chevallier?

M. Aristide répéta dédaigneux :

— Le canon de Chevallier !

Il ajouta doctement :

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'un cadran solaire?

Et, en termes pompeux, il se mit à expliquer le jeu de la loupe et de la poudre.

— Alors, à midi, ça part tout seul? dit un des enfants.

— Dame ! firent les autres.

— Et ça ne part qu'une seule fois?

Une seule fois !... Comme ils étaient bouchés, ces drôles ! Qu'est-ce qu'on leur apprenait donc au lycée?

— C'était à Chevallier?

A la fin, M. Aristide s'irrita :

— A Chevallier ! à Chevallier !... Vous en avez, des manières !... Non, c'est à moi !

Mais il sentit sur lui l'injure des regards incrédules de ces gamins qui ne pouvaient pas se persuader qu'un vieillard eût des amusements pareils. Il leur jeta orgueilleusement :

— C'est un instrument de précision.

Au pied de la maison, le censeur allait et venait, en compagnie d'un monsieur tout rasé qui avait un pardessus déboutonné dans les poches duquel il enfonçait les bras jusqu'aux coudes.

Le censeur parlait, sans gestes, contre son habitude, et tous les deux avaient les yeux à terre.

Au moment où le censeur disait : « Voilà !... », comme interrompant une confidence, M. Aristide survenait, la mine compassée, avec un : « Bonjour, docteur ! » et le docteur Métayer lui serra la main, silencieusement, l'air absent.

Madame Chevallier apparut, un bras sur l'épaule de Dijo.

— Tenez, fit le censeur, voici le meilleur camarade de votre petit Christian !

Le docteur Métayer vint à lui, l'embrassa et, en se redressant, il se trouva si près de madame Chevallier qu'il l'embrassa aussi.

Les cinq élèves s'avançaient, intrigués.

Madame Aristide surgit avec des : « Ah ! mon pauvre docteur !... » et ses habituels petits cris exténués ; mais M. Aristide consulta sa montre, s'approcha de sa bru et, à voix basse, lui conseilla de ne pas s'imposer la fatigue de la cérémonie au cimetière :

— Dans votre état !...

Ne pas aller au cimetière?... Et qui donc accompagnerait son fils?

Alors, sans que personne donnât l'ordre de partir, on se mit doucement en route pour la gare.

M. Aristide avait sa femme au bras ; madame Chevallier venait ensuite, soutenue par le docteur Métayer ; le censeur marchait de l'autre côté d'elle, une main sur l'épaule de Dijo. Derrière, la délégation chuchotait, comme à l'étude.

Le petit cortège sombre suivait la grande rue. Des portes s'ouvraient et se refermaient vite, pour se rouvrir aussitôt, et un homme, une femme sortait et courait se placer derrière la famille Chevallier. A travers les vitrines des boutiques, on devinait des curieux qui s'étaient donné rendez-vous pour le spectacle toujours neuf, toujours passionnant, d'une famille en deuil.

Les lycéens produisaient grand effet.

En avant, des gens se pressaient, craignant d'être en retard. Ceux qu'on croisait, saluaient : M. Aristide les reconnaissait à leur ombre, à leurs chaussures ou à leur bas d'habillement, mais il ne levait pas les yeux.

Il évaluait le nombre probable des assistants, et l'idée que tout Forgault serait là lui était bienfaisante : il en pleura. Sa femme lui serra le bras et, sous la peine délicieuse qui lui fit éclater le cœur, il se retourna, fit signe au censeur et, comme s'il s'était agi de traverser une foule innombrable, il lui glissa :

— Avec tout le monde que nous aurons, il faudra faire attention aux élèves !

Au moins, ça, c'était un enterrement : un vrai grand enterrement, sans discours, sans ronflement de tambours ni manœuvres de bataillon scolaire, mais avec des pleureurs partout et des gens qui se confiaient tout haut : « Pauvre monsieur Aristide !... »

Quand la cérémonie fut terminée, le censeur conduisit les élèves dans la campagne, pour les faire promener en attendant le dîner, qu'ils devaient encore prendre chez M. Aristide. Le docteur Métayer était avec lui.

Après la dernière maison, lorsqu'il n'y eut plus, en bordure du chemin, que les fossés d'herbe et les haies d'épine noire, le docteur Métayer demanda :

— Enfin, pour vous?...

— Pour moi, fit le censeur, c'est la lettre qui est cause de tout. Il y a vu que sa mère était la maîtresse de monsieur Colonna, que monsieur Colonna devait la retrouver le soir même... dans le petit appartement qu'elle avait loué à cinq minutes du lycée... où son fils et elle prenaient leurs repas, les jours de sortie de faveur... Et voilà que Chevallier décou-

vrait que monsieur Colonna... son cher monsieur Colonna !... était l'amant de sa mère !... Un cerveau de douze ans ne résiste pas à des coups pareils !... Il a dominé la tempête un moment, et, un peu plus tard, au dortoir, à l'heure où Colonna s'est levé pour aller à son rendez-vous, il s'est levé aussi, il l'a suivi... Ah ! ce qui devait se brasser dans cette petite tête !... Il l'a suivi... Colonna a sauté le mur... A l'endroit qu'il avait choisi, il y a le portique du gymnase : Colonna hissait jusqu'à la plate-forme la planche d'escrime dont il se faisait un pont... et le tour était joué ! Pauvre garçon !... Cette nuit-là qu'est-il arrivé?... Nous avons réfléchi longtemps là-dessus, le docteur Lepère, le veilleur et moi, et nous nous sommes arrêtés à cette supposition que l'accident avait dû se produire au retour de Colonna. Vous savez que le jour de la mi-carême nous avons eu de la neige? A-t-il glissé sur la planche?... je l'ignore...

— Mais Christian?...

— Eh bien, voilà !... Une fois dans ce coin de la cour, il a sans doute aperçu la planche qui reliait le portique au mur et, poussé par cette idée que son maître avait disparu de ce côté, il a gravi l'échelle, il est parvenu sur la plate-forme et il est resté là, à bout de forces, dans la neige, où il s'est affalé... Nous l'avons ramassé, au matin, sans connaissance... Il n'avait sur lui que son pantalon et sa chemise... J'ai cru qu'il était mort... En bas dans la neige, il y avait Colonna qui, lui, venait de se briser la colonne vertébrale... La planche d'escrime était à quelques pas de là...

Le docteur Métayer s'était arrêté, saisi, tout pâle.

— Mais oui, mais oui ! dit le censeur, il était mort... C'en a été une nuit, allez !... Si on savait ce qui s'est passé !... Dans un lycée, dans un établissement de l'État !... On en ferait une musique ! Gardez ça pour vous !... D'ailleurs, que gagnerions-nous à l'ébruiter?... La justice s'en mêlerait, l'inspecteur d'académie, le ministère... On enquêterait... Et puis?... On découvrirait qu'un surveillant avait une maîtresse, qui était la mère d'un de ses élèves, qu'il découchait pour aller la voir, que le petit avait tout appris, que... que... Ça ne ferait pas revivre les morts, n'est-ce pas?... Au premier moment, je n'ai rien compris. Sur la plate-forme, votre malheureux Christian et, au-dessous, le grand corps inerte de cet autre malheureux, encore chaud... Ma raison chavirait. J'ai failli crier « au secours », envoyer prévenir le proviseur, le commissaire, le procureur de la République, n'importe qui, pour qu'il y eût du monde, pour

qu'on perçât tout de suite ce mystère... Je n'avais que le veilleur avec moi. C'est lui qui, en faisant sa dernière ronde, avait entendu un cri : il était accouru, et il avait découvert le maître de la cinquième étude, étendu dans la neige... Il avait essayé de le soulever, mais vous savez ce que pèse un mort ! Il l'avait lâché et, au galop, il était venu sonner chez moi... Bon Dieu ! quand j'y songe !... Le veilleur n'avait pas vu Chevallier ; il n'avait vu que Colonna, la tête retournée... Lorsque je suis arrivé devant ce cadavre, tombé là on ne savait d'où, à côté de cette grande planche, j'ai levé les yeux vers le portique... C'est alors que j'ai aperçu un pied, qui dépassait la plate-forme... Je suis monté par l'échelle... Tenez ! j'aurai toute ma vie ce spectacle présent à la mémoire !... Chevallier était couché sur le côté, les deux bras le long du corps, les jambes repliées... Il était glacé !...

Le censeur se prit le front.

— ...Nous l'avons porté à l'infirmerie... J'ai fait prévenir votre confrère, et puis je suis revenu à Colonna, avec le veilleur : nous l'avons empoigné à nous deux. — Ah !... dans ces couloirs, la nuit, sans lumière !... Et dans l'escalier !... Les oreilles me bourdonnaient. Je croyais avoir commis un crime !... — Nous nous sommes faufilés à l'infirmerie, comme des malfaiteurs, et nous l'avons couché... Je ne comprenais toujours rien ! Sérieusement, je n'étais pas sûr de ne pas rêver. Je me disais : « Allons ! Colonna a sauté le mur : bien !... il est tombé !... Mais Chevallier... le petit Chevallier? Qu'est-ce qu'il est venu faire?... » Alors, en attendant le docteur je suis allé au cinquième dortoir, à pas de loup... Le lit du surveillant était maquillé : le traversin était sous les draps... Je me suis glissé jusqu'au lit de Chevallier : il était défait. Je l'ai tâté : il était froid, et c'est en le tâtant que j'ai trouvé la lettre... Je suis sorti et je l'ai lue... Pour le coup, j'y voyais clair !... Si clair que je croyais être au grand jour et qu'il me semblait que j'avais cent personnes autour de moi qui m'épiaient... J'ai caché la lettre, et, quand le docteur Lepère est arrivé, que j'ai été fixé sur le sort de Colonna, que j'ai eu l'assurance qu'il était mort, bien mort, ma décision a été prise... J'ai fait jurer au veilleur de ne dire que ce qu'on aurait convenu... — c'est un vieux serviteur, il ne parlera pas — et nous avons résolu, le docteur Lepère et moi, d'informer le proviseur que monsieur Colonna s'était plaint pendant la nuit, que le veilleur l'avait entendu, qu'il m'avait averti et que nous l'avions porté à l'infirmerie, où il venait de rendre le dernier soupir... Voilà !... Le docteur

Lepère a rédigé un bulletin : « Rupture d'anévrisme » et j'ai un rapport... Voilà !... Quant au petit Christian, il était dans le coma. La sœur infirmière et le veilleur le frictionnaient... Je ne pensais pas à ce qui pouvait s'ensuivre. Je me répétais qu'il ne fallait pas de scandale, à aucun prix : c'est tout ! tout !... Depuis, je m'attends, à chaque instant, à en voir éclater un. Est-ce qu'on sait?... Je réponds du veilleur ; je réponds de la sœur infirmière : c'est une vieille baderne ; elle ignore ce que c'est qu'une rupture d'anévrisme, allez ! Mais est-ce qu'on sait?... Et puis... et puis, ça m'est égal ! Que le scandale éclate ! Je sauterai : je m'en contre-fous ! Au moins j'aurai tenté de garder une mère de cette salissure. Je l'ai vue près du lit de son fils : elle a été... ah ! la malheureuse !... elle a été admirable ! Pendant ces quinze jours, elle ne s'est pas couchée deux fois !... Et une volonté !... et un dévouement !... et une force d'illusion !... Dès le lendemain de... appelez ça comme vous voudrez... de l'accident... votre confrère a cru devoir la mettre en face de la vérité ; il l'a fait doucement, mais clairement : la méningite s'était déclarée, la tête du petit était rejetée en arrière, le... Enfin, tous les symptômes... Eh ! bien non ! elle n'a pas compris, ou elle n'a pas voulu comprendre. Quand on lui disait : « C'est très grave !... » elle répondait, obstinément : « Je le soignerai... » La sœur infirmière en avait des crises de colère. Elle marmonnait : « Elle est donc aveugle?... » Non, non ! elle n'était pas aveugle ! mais elle ne voulait pas douter d'elle-même... Quelquefois elle collait ses lèvres sur la tempe de son enfant et elle chuchotait suppliante : « Christian !... je suis là !... Mon petit Christian !... réponds-moi ! » et elle s'éloignait un peu pour contempler le figure de son fils, guettant un frémissement de paupières, un rien qui lui aurait prouvé que ses paroles avaient pénétré jusqu'au cerveau... Une autre aurait désespéré. Elle?... je vous affirme qu'à la dernière minute elle escomptait encore la guérison !... C'est insensé !... C'est insensé, et c'est admirable !... Il n'y a qu'une vraie maman pour atteindre à cet aveuglement !...

Il s'arrêta, ouvrit les bras :

— Maintenant, vous savez tout ce que je sais. Hier encore, je me suis entretenu avec le docteur Lepère. Je lui ai demandé s'il fallait tout vous avouer. Lepère m'a dit : « Je connais Métayer ; c'est le seul ami que madame Ernest Chevalier ait à Forgault ; nous sommes des camarades d'École ; dites-lui tout... » Voilà !... Depuis quand se voyaient-ils?.. Vous n'en avez aucune idée !... Oui ! oui ! qu'est-ce que

qu'on perçât tout de suite ce mystère... Je n'avais que le veilleur avec moi. C'est lui qui, en faisant sa dernière ronde, avait entendu un cri : il était accouru, et il avait découvert le maître de la cinquième étude, étendu dans la neige... Il avait essayé de le soulever, mais vous savez ce que pèse un mort ! Il l'avait lâché et, au galop, il était venu sonner chez moi... Bon Dieu ! quand j'y songe !... Le veilleur n'avait pas vu Chevallier ; il n'avait vu que Colonna, la tête retournée... Lorsque je suis arrivé devant ce cadavre, tombé là on ne savait d'où, à côté de cette grande planche, j'ai levé les yeux vers le portique... C'est alors que j'ai aperçu un pied, qui dépassait la plate-forme... Je suis monté par l'échelle... Tenez ! j'aurai toute ma vie ce spectacle présent à la mémoire !... Chevallier était couché sur le côté, les deux bras le long du corps, les jambes repliées... Il était glacé !...

Le censeur se prit le front.

— ...Nous l'avons porté à l'infirmerie... J'ai fait prévenir votre confrère, et puis je suis revenu à Colonna, avec le veilleur : nous l'avons empoigné à nous deux. — Ah !... dans ces couloirs, la nuit, sans lumière !... Et dans l'escalier !... Les oreilles me bourdonnaient. Je croyais avoir commis un crime !... — Nous nous sommes faufilés à l'infirmerie, comme des malfaiteurs, et nous l'avons couché... Je ne comprenais toujours rien ! Sérieusement, je n'étais pas sûr de ne pas rêver. Je me disais : « Allons ! Colonna a sauté le mur : bien !... il est tombé !... Mais Chevallier... le petit Chevallier? Qu'est-ce qu'il est venu faire?... » Alors, en attendant le docteur je suis allé au cinquième dortoir, à pas de loup... Le lit du surveillant était maquillé : le traversin était sous les draps... Je me suis glissé jusqu'au lit de Chevallier : il était défait. Je l'ai tâté : il était froid, et c'est en le tâtant que j'ai trouvé la lettre... Je suis sorti et je l'ai lue... Pour le coup, j'y voyais clair !... Si clair que je croyais être au grand jour et qu'il me semblait que j'avais cent personnes autour de moi qui m'épiaient... J'ai caché la lettre, et, quand le docteur Lepère est arrivé, que j'ai été fixé sur le sort de Colonna, que j'ai eu l'assurance qu'il était mort, bien mort, ma décision a été prise... J'ai fait jurer au veilleur de ne dire que ce qu'on aurait convenu... — c'est un vieux serviteur, il ne parlera pas — et nous avons résolu, le docteur Lepère et moi, d'informer le proviseur que monsieur Colonna s'était plaint pendant la nuit, que le veilleur l'avait entendu, qu'il m'avait averti et que nous l'avions porté à l'infirmerie, où il venait de rendre le dernier soupir... Voilà !... Le docteur

Lepère a rédigé un bulletin : « Rupture d'anévrisme » et j'ai un rapport... Voilà !... Quant au petit Christian, il était dans le coma. La sœur infirmière et le veilleur le frictionnaient... Je ne pensais pas à ce qui pouvait s'ensuivre. Je me répétais qu'il ne fallait pas de scandale, à aucun prix : c'est tout ! tout !... Depuis, je m'attends, à chaque instant, à en voir éclater un. Est-ce qu'on sait?... Je réponds du veilleur ; je réponds de la sœur infirmière : c'est une vieille baderne ; elle ignore ce que c'est qu'une rupture d'anévrisme, allez ! Mais est-ce qu'on sait?... Et puis... et puis, ça m'est égal ! Que le scandale éclate ! Je sauterai : je m'en contre-fous ! Au moins j'aurai tenté de garder une mère de cette salissure. Je l'ai vue près du lit de son fils : elle a été... ah ! la malheureuse !... elle a été admirable ! Pendant ces quinze jours, elle ne s'est pas couchée deux fois !... Et une volonté !... et un dévouement !... et une force d'illusion !... Dès le lendemain de... appelez ça comme vous voudrez... de l'accident... votre confrère a cru devoir la mettre en face de la vérité ; il l'a fait doucement, mais clairement : la méningite s'était déclarée, la tête du petit était rejetée en arrière, le... Enfin, tous les symptômes... Eh ! bien non ! elle n'a pas compris, ou elle n'a pas voulu comprendre. Quand on lui disait : « C'est très grave !... » elle répondait, obstinément : « Je le soignerai... » La sœur infirmière en avait des crises de colère. Elle marmonnait : « Elle est donc aveugle?... » Non, non ! elle n'était pas aveugle ! mais elle ne voulait pas douter d'elle-même... Quelquefois elle collait ses lèvres sur la tempe de son enfant et elle chuchotait suppliante : « Christian !... je suis là !... Mon petit Christian !... réponds-moi ! » et elle s'éloignait un peu pour contempler le figure de son fils, guettant un frémissement de paupières, un rien qui lui aurait prouvé que ses paroles avaient pénétré jusqu'au cerveau... Une autre aurait désespéré. Elle?... je vous affirme qu'à la dernière minute elle escomptait encore la guérison !... C'est insensé !... C'est insensé, et c'est admirable !... Il n'y a qu'une vraie maman pour atteindre à cet aveuglement !...

Il s'arrêta, ouvrit les bras :

— Maintenant, vous savez tout ce que je sais. Hier encore, je me suis entretenu avec le docteur Lepère. Je lui ai demandé s'il fallait tout vous avouer. Lepère m'a dit : « Je connais Métayer ; c'est le seul ami que madame Ernest Chevalier ait à Forgault ; nous sommes des camarades d'École ; dites-lui tout... » Voilà !... Depuis quand se voyaient-ils?.. Vous n'en avez aucune idée !... Oui ! oui ! qu'est-ce que

— Si vous saviez les jours que cette malheureuse a passés là dedans !... Douze années durant...

La vieille Adèle vint ouvrir.

En se dirigeant vers le perron, le docteur Métayer ajouta entre ses dents :

— Avec un mari qui était... un alcoolique, un noceur... Et un beau-père !... Et une madame Aristide !... Elle l'avait acheté depuis longtemps, son bonheur !... Jusque-là, elle avait été la plus honnête des femmes...

— Elle l'est encore.

— Pour nous.

— Pour tout le monde, allez !

— Pour tout le monde... hum !... Si ceux qui sont ici apprenaient que leur bru a eu un amant !... ah ! je les connais !... ils auraient vite oublié la mort de leur petit-fils... ils ne verraient plus que leur vengeance à satisfaire !

M. Aristide apparaissait.

— Voilà !... voilà !... marmonnait encore le censeur.

Avant de rentrer, il se tourna vers les élèves, les lâcha dans le jardin, et la délégation s'éclipsa pour griller de nouvelles cigarettes.

Adèle confia au docteur Métayer que madame Chevallier était en haut, chez elle. Il y monta et redescendit presque aussitôt pour prier le censeur de venir.

Ils la trouvèrent en compagnie de Dijo, devant un secrétaire où il y avait des lettres de Christian, des cahiers de classe, des albums coloriés par lui.

Elle leur montra tous ces souvenirs, posément, sans révolte. Elle les conduisit dans la chambre de son fils, leur montra son lit à grands rideaux de perse, la table où il faisait ses devoirs de vacances et son étagère où il y avait des livres de contes... Tout cela était puéril, doux, ridicule, émouvant. Des dessins : Pyrame, le chien du laitier ; un bateau de pêche, avec cette légende : « *Le Bélisaire*, au père Bénité. Fait d'après nature, à Saint-Georges, par Christian Chevallier » ; un coquillage, placé sur un carton où une date était inscrite.

Elle parlait d'un timbre égal, pareille à une religieuse préposée à la visite des reliques.

Le soir tombait lentement.

Lorsqu'on annonça que le dîner était servi, M. Aristide reparut et, sur ses pas, madame Aristide. Le charme était rompu.

Madame Chevallier prit un coffret en fer où il y avait des lettres, — les siennes, que le petit conservait précieusement.

Elle en tira un écrin où reposait une montre en or, la montre de Christian ; elle la caressa, un instant, et, comme M. Aristide répétait que le dîner froidissait, elle ferma l'écrin, attira Dijo à elle, l'embrassa bien fort et lui dit :

— Vous la garderez en souvenir de lui, n'est-ce pas, mon petit Dijo?

M. Aristide fit un vilain mouvement, les deux mains en avant ; mais il y avait là M. le censeur et le docteur Métayer : il se contint et, regardant sa femme en branlant la tête, il lui fit comprendre « qu'il ne manquerait plus que ça et qu'il l'aurait gardée, lui, cette montre !... »

Madame Aristide desserra les lèvres ; mais M. Aristide, prévoyant une sottise, tout miel, pria le docteur Métayer de partager leur repas. Il insista :

— A la fortune du pot !

Madame Chevallier dit simplement :

— Restez, docteur.

Et il resta...

Dès le dessert, elle disparut de la salle à manger...

Quand tout le monde fut dans le vestibule, pour les adieux, on l'y trouva, ensevelie sous ses voiles, prête à sortir.

A madame Aristide qui lui demandait où elle allait, elle répondit :

— Jusqu'à la gare.

Les soirs de sortie, elle accompagnait Christian : ce soir, usant son énergie à retenir cette fragile illusion que son petit était toujours là, elle s'imaginait qu'elle l'accompagnerait encore.

Le docteur Métayer et le censeur, qui la devinaient, troublés par cet amour d'une mère qui prolonge au delà du tombeau les attentions dont le réseau couvre la vie de l'enfant, ne soufflaient mot.

Madame Aristide proposa de sortir aussi, mais son mari la rappela aux convenances :

— En un pareil jour, ma chère amie !...

Ce furent les dernières paroles que le censeur emporta de cette maison desséchée, et la petite troupe s'enfonça dans la nuit, madame Chevallier tenant Dijo contre elle, le docteur et le censeur marchant coude à coude et les lycéens suivant, égrenés, essayant d'allumer des cigarettes.

Après que les falots d'arrière du train se furent évanouis au tournant, madame Chevallier quitta le quai de la gare et se dirigea vers la maison Aristide avec le docteur, en répé-

tant, à voix basse d'abord, et, insensiblement, toujours plu haut :

— Fini... fini... fini.... fini...

Oui, c'était fini !

Avant-hier, hier, il y avait le petit cadavre qui était devant elle et qu'à force de contempler elle avait animé ; tou à l'heure encore, il y avait Dijo qu'elle serrait dans ses bra et qu'elle appelait, en elle-même : « Christian, mon peti Christian... » Ce soir, c'était fini, tout à fait.

Comme elle approchait de la maison Aristide, un besoi de confession lui monta aux lèvres :

— Docteur !...

Elle voulait parler, mais les mots lui manquaient : il y e avait si long à dire !....

— Je suis une grande coupable, docteur !

— Chut !... chut ! fit-il, très vite.

On venait ouvrir. Il lui prit les mains, les serra longuement, et il s'éloigna, à bout de courage, lui aussi.

Dans la salle à manger, elle trouva monsieur et madam Aristide, qui se turent en la voyant entrer.

Madame Aristide se mit aussitôt à pousser de petits soupirs. M. Aristide se leva, se promena de long en large et pui autour de la table, rageusement.

L'affaire de la montre ne passait pas.

Un autre jour, il n'aurait pas hésité ; mais, tout de même de voir sa bru prostrée dans un fauteuil, écroulée sous de voiles, le chapeau sur la tête, comme tombée là par hasard il n'osa pas.

On n'entendait plus que les plaintes de madame Aristide ; bientôt des lambeaux de phrases s'y mêlèrent et ell commença paisiblement à parler de la cérémonie, du mond qu'il y avait, des couronnes...

M. Aristide s'arrêta, face à sa femme et à sa bru, s'adressant à elles deux :

— Si je n'avais pas été là, fit-il, le malheureux enfant serait peut-être encore à la gare de Niort.

Madame Chevallier ne put réprimer un sursaut d'effroi, comme si le petit avait surgi devant elle.

— Tout cela se réglera, reprit-il. J'ai adressé une réclamation... Il faudra bien qu'on me réponde, ou qu'on dise pourquoi !

— Tu as raison, Aristide... C'est une bande de sauvages !...

Et ils s'excitèrent mutuellement à la vengeance.

Madame Chevallier n'en revenait pas.

Pendant ces deux dernières semaines, ce qui s'était fait autour d'elle ne l'avait pas même effleurée ; mais, à cet instant, sa douleur en fut cinglée. Elle se dressa, les joues brûlantes, les nerfs trépidants, concentrant toute son énergie pour ne pas fuir ce lieu où la mort laissait si peu de traces...

Madame Aristide s'était levée pour l'embrasser. Elle haletait :

— Ah ! ma chère fille !... Ah ! Seigneur ! vous devez être rompue ! Allez vous reposer... Montez donc un peu de rhum et du sucre... ou de l'eau de mélisse...

Dans l'escalier, madame Chevallier avait l'impression de débarquer, pour quelques jours, chez des parents éloignés, qu'elle n'avait pas revus depuis des années, qu'elle s'était imaginés tout autres et qu'elle découvrait tels qu'ils étaient, horribles !

Quand elle fut dans sa chambre, avec une seule bougie pour l'éclairer, la désolation de son deuil lui apparut.

Il n'y avait plus rien devant elle, qu'une immensité où l'œil s'égarait, une fin de cauchemar où l'on n'aperçoit ni arbres ni bêtes, ni sol ni ciel, où les bruits éclatent sans déceler leur source, où les mouvements qu'on fait se propagent indéfiniment et s'en vont, loin de vous, troubler des ténèbres, où ce qu'on respire n'a pas d'odeur, où l'on étouffe, où l'on grelotte, où l'on se sent devenir fou...

La glace lui renvoya sa figure qui semblait voguer sur un drap noir.

Elle ouvrit la fenêtre et s'accouda.

C'était une nuit de printemps sans étoiles, molle, chargée de senteurs de terre et d'herbe, une de ces nuits décomposées pendant lesquelles les plantes se gavent de sève.

Une pendule sonna aigrement dans une maison, et, presque aussitôt, l'horloge du clocher répondit, en basse.

Un meuble qui craqua la fit se retourner brusquement. Elle ferma la fenêtre ; mais, au moment de se déshabiller, elle songea intensément à son petit Christian qui n'était plus à Niort, au lycée, qui n'était pas non plus ici, à côté d'elle, qui était à Forgault... là-bas, au bout du faubourg, derrière la rangée de peupliers, dehors, dans la terre...

Dans la terre !

Cela lui parut monstrueux.

Et elle qui s'apprêtait à se mettre dans un lit tiède !

Si elle n'avait pas craint d'être arrêtée en route, elle serait descendue pour courir au cimetière, s'étendre sur le sol.

Elle se jeta sur le plancher, se mordit les poings, se laboura le visage à coups d'ongles, et puis, se calmant soudain, comme si elle avait pris une résolution, elle quitta ses vêtements et se coucha devant la cheminée, sur le marbre...

C'est là que la vieille Adèle la trouva le lendemain, claquant la fièvre.

On la roula dans des couvertures, on la hissa sur le lit et on alla quérir le docteur Métayer qui accourut, s'installa silencieusement à son chevet et fit allumer un grand feu.

II

Toute la matinée, elle délira ; ensuite vinrent des heures d'abattement, et, après, elle eut une excitation lucide qui la forçait à parler, sans pouvoir se reposer.

Madame Aristide, qui n'entendait rien à son état, ne savait que lui répéter :

— Jeanne !... voyons ! taisez-vous, ma chère fille, vous vous tuez à bavarder !...

A bavarder ! Elle ne se doutait pas de ce qui harcelait cette âme trouble !

Mais, comme la nuit tombait, que le docteur Métayer avait été appelé pour une jambe cassée et que M. Aristide s'impatientait, tout seul, au rez-de-chaussée, madame Aristide dit à sa bru :

— Savez-vous ce que vous feriez, si vous étiez gentille? Eh bien ! il y a sœur Saint-François qui ne dort jamais beaucoup : elle viendrait ce soir... Je n'ai qu'à la faire prévenir... Ça lui est égal de veiller : elle a des insomnies... Voulez-vous?

Madame Chevallier regarda sa belle-mère, un bon moment sans comprendre.

C'était une garde qu'on lui proposait?... Elle fit : « Non », de la tête et se tourna vers la ruelle.

Après le dîner, le docteur Métayer vint aux nouvelles : Madame Aristide lui expliqua qu'elle était montée plusieurs fois voir sa belle-fille et que celle-ci dormait.

En effet, madame Chevallier l'avait entendue ouvrir sa porte et aussitôt elle avait fermé les yeux, préférant l'affreuse solitude à cette compagnie qui était toujours à cent lieues d'elle...

Toute la nuit elle se raconta sa peine et se répéta sa faute, revivant, pour se mortifier, les quelques heures d'admirable amour qu'elle avait eues, disant à son amant : « Christian est mort !... Christian est mort !... » Dans son hallucination, elle les discernait tous deux à travers des brumes, gravissant un sentier qui finissait, très haut, dans une lumière splendide. M. Colonna tenait Christian par l'épaule. De temps à autre, ils se retournaient pour la regarder. Elle était en bas, rivée à la terre ; elle les appelait, leur tendait les bras, mais ils ne paraissaient pas l'entendre, et pourtant leurs voix lui parvenaient, distinctes, nettes, comme s'ils avaient été à quelques pas... Et ils étaient loin, loin, presque perdus dans ce soleil immense vers lequel ils montaient toujours, calmes, sans crainte, ayant subi la grande épreuve... Pourquoi ne redescendaient-ils pas? Pourquoi ne la délivraient-ils pas de ses entraves?...

Au matin, Adèle, qui vint tirer les rideaux et ouvrir les volets, lui sourit en lui demandant comment elle avait dormi.

Le mouvement qu'elle fit pour répondre faillit lui arracher un cri. Elle arrivait d'un autre monde et elle était si lasse qu'elle souhaitait ne plus agir, retourner à son sommeil, lentement, s'y enfoncer, n'en jamais sortir, et passer ainsi dans le domaine élyséen que toutes les religions promettent en dédommagement aux éprouvés, auquel nul ne croit quand il est heureux, auquel chacun aspire quand il est meurtri : — légende pour les petits et pour les grands, pour les faibles et pour les forts, qui réapparaît dans votre mémoire aux heures graves ; légende que le matérialiste se fait conter quand il se sent près d'abandonner sa matière, mensonge bienfaisant inventé par les premiers hommes et que le dernier se récitera encore.

Cependant, lorsque Adèle fut partie, madame Chevallier aurait voulu ne pas être seule. Elle recherchait ses morts et ne les trouvait plus. Le chemin avait disparu, la grande lumière s'était évanouie. Tout était noir autour d'elle : son lit, ses draps, les chaises, la table, les murs, sa vie...

Sa vie !

Ses minutes de joie surgissaient, menaçantes. Elle se revoyait, la nuit de cette mi-carême, dans sa petite chambre d'amour, à Niort, répétant à son amant : « Mais la lettre !... qu'a-t-on pu faire de la lettre?... » Et M. Colonna, confiant, glorieux, qui lui fermait la bouche de ses lèvres et qui affirmait : « On me la remettra demain, voilà tout !... Je t'en

conjure, ne gâchons pas nos heures qui sont si belles !... » Et dire que, le lendemain, elle était revenue à Forgault sans un pressentiment, ayant foi en leur étoile qui luisait si haute, si claire, si calme !... De son compartiment, elle avait aperçu les toits du lycée et elle avait pensé, le cœur gonflé d'allégresse : « Ils sont là tous les deux !... » A ce moment, déjà, l'un était mort !... Et, en arrivant ici, elle était joyeuse !... Misérable ! Oui, comme elle avait vu qu'elle était une misérable, le lendemain, en lisant ce que lui écrivait le censeur !

Madame, voulez-vous venir? Votre fils est indisposé. Ce ne sera probablement rien; nous préférerions cependant...

Elle n'avait pas été plus loin...

Ah ! les menaces de certains mots paisibles !... Elle se revoyait courant à sa valise qu'elle avait à peine défaite, et la refaisant, en hâte, nerveusement, déchirant une chemise dont la dentelle s'était accrochée à la clef, écrasant une boîte, mettant pêle-mêle ce qui lui tombait sous la main, tandis que M. Aristide déduisait, de ce ton calme d'un homme que la sensibilité n'a jamais gêné : « Avant-hier, il n'avait rien... Bon !... Vous l'avez quitté avant-hier soir ; il était bien portant... Donc, ça n'est rien ! » Et soupçonneux : « En somme, que dit-il, au juste, le censeur? » La lettre traînait par terre : « Eh bien !... *Votre fils est indisposé*... Indisposé : c'est une indigestion... *Ce ne sera probablement rien*... Ce ne sera rien ! Vous êtes à l'envers pour ça?... Si j'étais vous, j'enverrais une dépêche... » Mais, sans l'entendre, elle était repartie, tandis que M. Aristide l'avertissait aigrement qu'elle avait tort : « Ma chère amie, vous allez, vous venez... On ne rencontre plus que vous sur la ligne !... On parlera !... » Ah ! que lui importait !... Elle avait perçu ce que cachait l'encre de ces lignes : *Indisposé... nous préférerions cependant.*

Dès le seuil du lycée, ce mot de « méningite » l'avait heurtée.

Et puis, elle avait senti un autre drame, tout près d'elle, — si bien senti, si fortement, qu'elle n'avait pas pu articuler le nom de M. Colonna. Elle était restée figée, comme un gibier sous le mufle du chien, entre le coup de dent et le coup de fusil... Ce remue-ménage dans la pièce voisine, ces gens qui chuchotaient, cette odeur d'encens et de planches neuves... Ah ! si elle n'avait pas eu là ce petit être, plus cher que tout, à qui elle était prête à tout sacrifier, comme elle se serait trahie !

Lorsque, enfin, on avait dit devant elle que M. Colonna

était mort, elle avait cru que tout s'effondrait... Elle s'était tue ; puis, insensiblement, elle avait mêlé cette douleur infinie à ses angoisses de mère, et elle s'était persuadée qu'elle était assez punie et que, maintenant, Christian ne pouvait pas mourir. — Il ne pouvait pas mourir?... A chaque minute qui tombait, elle aurait dû s'apercevoir qu'il lui glissait des doigts... Elle espérait toujours, âprement, farouchement... Et, pendant ce corps-à-corps, chaque fois que la pensée de l'*autre* la visitait, elle ouvrait démesurément les yeux sur le visage de ce fils, pour ne voir que lui, lui seul !... Elle s'emplissait de ses traits, faisant inconsciemment sa provision d'images, cherchant à percer les ténèbres qui s'étendaient au-dessus de cette tête, demeurant des heures en contemplation, jusqu'à ce qu'une vague d'espoir plus violente l'arrachât de son extase : alors elle renouvelait la glace, préparait les remèdes, et, tendue vers la guérison, gravissait une à une les marches de son calvaire.

Madame Aristide entra, lançant des soupirs, et se laissa choir dans un fauteuil, les jambes coupées. Ah ! cet escalier ! ah ! son cœur !... Mais non, mais non, ce n'était pas l'escalier, c'était sa peine :

— Jeanne, ma chère fille ! Hein !...

Et, sans transition, plus gaillarde :

— Savez-vous qui était en bas, tout à l'heure?... Monsieur le curé !... Il passait par là, il est entré. Quel brave homme !

La bonne nouvelle imprévue qu'on annonce aux agonisants !

— Dans notre deuil, c'est bien naturel ! Il a demandé s'il pouvait vous faire une petite visite, un de ces jours... demain ou après-demain... aujourd'hui... Ça ne le dérangera pas...

Madame Chevallier ne répondait pas. Elle paraissait dormir... Non, non, non, elle ne voulait pas voir cet homme qui ne parlait que de Dieu, toujours de Dieu, de ce qu'on faisait au ciel, et jamais du bonheur qu'on pouvait souhaiter sur la terre.

Des pas sonnaient dans le couloir.

Madame Chevallier eut un halètement et cria :

— Je ne veux pas de lui !

C'était le docteur Métayer.

Dès qu'il fut devant elle, comme si le besoin de confesser son trouble avait recommencé de la miner, elle lui fit signe de demeurer.

Le docteur posa son chapeau sur le guéridon et dit à madame Aristide :

— Je viens vous relayer... J'ai rencontré monsieur Aristide : il est bien défait, le pauvre homme ! Secouez-le un peu...

Madame Aristide descendit.

Sans perdre une seconde, sans plus réfléchir, dans la hâte de se décharger définitivement du poids qui l'étouffait, madame Chevallier commença :

— Docteur !... il faut que vous m'écoutiez !... Je ne peux pas vivre plus longtemps comme ça... et... si je mourais, je ne voudrais pas emporter ce secret avec moi... Vous êtes mon ami, vous avez été le grand ami de...

Elle n'osa pas prononcer le nom de son fils et reprit :

— Il faut que vous m'écoutiez !... Approchez-vous !... Je suis une misérable ! J'ai eu... J'ai eu un amant !

Elle s'arrêta, brisée, inerte, soulagée.

Le docteur Métayer lui prit la main, et, d'une voix tendre et comme mouillée de larmes :

— Ma chère amie, les femmes telles que vous, qui ont souffert en silence, pendant trop longtemps, ont droit à un dédommagement... et vous, vous avez assez souffert sans crier...

Elle crut qu'il se trompait, et, dans un souffle, comme se parlant à elle-même, elle dit amèrement :

— Je ne l'ai plus !

— Je le sais, fit-il ; je vous plains.

Et, les yeux dans les yeux, il ajouta gravement :

— C'était un garçon charmant...

Elle était stupéfaite.

— Allez, ma pauvre amie, parlez ! vous en avez besoin.

D'un sursaut, elle se trouva sur le coude, angoissée, une question aux lèvres...

— Oui, je le sais, reprit le docteur Métayer. Pas depuis longtemps : d'avant-hier. Mais ne vous tourmentez pas : celui qui me l'a confié est un brave homme, qui n'est pas bavard.

Elle eut un geste des deux bras : que lui importait !...

Que lui aurait importé, s'il ne lui avait pas semblé que les propos du monde auraient maculé sa douleur !

Cependant, rassurée, elle s'apaisa et se mit à verser des larmes, les premières, sur celui de qui elle tenait ses plus belles heures de femme, durant lesquelles, ivre d'espace, de lumière, de gaieté, elle avait épuisé son arriéré de joies,

s'élevant très haut, croyant que c'était fini de souffrir, qu'il n'y avait plus qu'à oublier et à aimer, oublier le passé noir, aimer le présent adorable, aimer son fils, aimer son amant.

Son amant ! son amant !... Le plus beau mot qui soit, un mot qu'elle se répétait chaque fois que sa pensée allait vers M. Colonna... un mot qui la gonflait d'orgueil !...

Son amant !

Son amant, dont le souvenir gisait maintenant, comme une petite chose sans éclat, au milieu de son jardin saccagé par une bourrasque !

— Docteur ! mon bon docteur !...

Elle se recueillit, sans savoir si elle aurait la force d'aller jusqu'au bout, et, dans une grande poussée de courage, elle se libéra :

— J'étoufferais !... Tenez, docteur, voici !... Un jour de sortie de Christian, à Niort, monsieur Colonna est arrivé... J'étais seule,... il est entré... et, brusquement, je n'ai plus vu que lui dans la chambre... je n'ai plus vu que lui dans ma vie... Il y avait longtemps que nous nous aimions... sans nous l'être avoué... Il ne m'a pas prise : nous nous sommes donnés... Cette fois-là, je suis restée trois jours à Niort... C'était pour lui !... J'y suis revenue, pour la sortie suivante,... et puis... oh ! docteur, je suis une misérable !... et puis, à la mi-carême ! Christian voulait aller à une matinée d'enfants... mais je n'ai pas fait le voyage que pour le pauvre enfant !... Je suis une misérable !... Je ne les ai jamais séparés dans mon esprit. Docteur !... Ils s'aimaient comme des camarades !... Il était bon, il était doux, il l'aimait ! C'était un grand frère pour lui... Si vous saviez !... Vous ne pouvez pas...

Le docteur Métayer faisait : « Si ! si ! » de la tête.

— Non, mon bon docteur ! J'ai des lettres de lui, là... des lettres qu'il écrivait à Christian pendant les vacances, de son pays, de Corse... Je vous les montrerai : vous verrez !...

Elle voulait expliquer, la malheureuse ! ce que les philosophes n'ont jamais expliqué, ces folies divines qui jettent des êtres l'un vers l'autre, qui les plongent, d'un coup, dans les plus grands bonheurs, les plus grandes douleurs, les plus insensés enthousiasmes ou les abattements absolus !

— Où en étais-je?... Ah !

Et défaillante, avec une voix de petite fille qui récite des litanies, obstinément, elle reprit :

— Nous étions restés tout l'après-midi ensemble... Il était à peine parti que Christian est rentré, à l'improviste...

Il a vu le lit qui était défait !... Il s'est douté de quelque chose... C'est épouvantable !... Alors, docteur, j'ai été comme... Je ne sais plus... M. Colonna devait revenir pendant la nuit : je lui ai écrit que je ne voulais pas le revoir, que... — mon Dieu !... mon Dieu !... — et, en allant reconduire Christian, j'ai remis la lettre au concierge. Ah ! cette lettre, docteur !... Il ne l'a pas reçue... et il est venu !... Il m'a quittée, le matin, à quatre heures, et à huit heures j'ai repris le train, et je suis arrivée ici, ne sachant rien, heureuse !... C'est honteux ! oui, heureuse !... Ensuite..., je ne sais plus !... C'est tout !

Elle se rejeta sur son oreiller, mordant ses draps, secouée de tremblements et subitement, avant que le docteur pût l'empêcher, elle se redressa encore et, de toutes ses forces, elle cria :

— Cette lettre !...

Et elle continua, plus doucement, brisée :

— Oh !... oh !... docteur ! cette lettre !... Je m'imagine que c'est moi qui ai tué mon enfant !... Christian !... Oh ! oh ! oh ! docteur... Christian !...

Son intonation était molle ; les mots arrivaient, incessants, comme ces roulements qui suivent un grand éclat de tonnerre.

Tout à coup, exaspérée de ne pouvoir rien contre ce qui était, se ramassant sous une nouvelle morsure, elle aspira frénétiquement à des supplices de pénitence :

— Je mériterais d'être écartelée...

Le parquet du couloir gémit : le docteur courut à la porte : Madame Aristide, intriguée par le bruit, était derrière et demandait :

— Qu'est-ce qu'elle a?

— N'entrez pas ! chuchota le docteur ; elle divague.

Il poussa silencieusement le verrou, revint à madame Chevallier et voulut la calmer.

Elle lui avait pris les mains, suppliant :

— Docteur !... cette lettre... cette lettre !...

Le docteur Métayer se dégagea, fit : « Chut !... chut ! » chercha dans son portefeuille, tira la lettre, mit un doigt sur les lèvres et dit :

— La voici... Chut !... C'est le censeur qui me l'a remise avant-hier ; vous savez où il l'a trouvée !... Sur la table de monsieur Colonna...

Il la lui présentait.

Elle était comme une morte. Elle aperçut : *Mon adoré... ne viens pas...*

Le docteur Métayer dit encore :

— Chut ! chut !... Voulez-vous?...

Il lui désignait la cheminée. Elle eut un « oui » de la tête.

Il s'approcha du foyer, s'accroupit, et, comme s'il accomplissait un rite, il tendit le papier à la flamme et l'abandonna.

La lettre se consumait... Un souffle l'enleva : elle disparut dans la cheminée, puis elle redecsendit, en lamelles de cendres.

Alors madame Chevallier respira plus doucement.

Elle s'étendit tout à fait, se plaça les mains sur les yeux et resta ainsi, tandis que ses affres s'apaisaient.

Il lui parut qu'elle revêtait une âme nouvelle, moins souillée que l'autre.

Ah ! si le sommeil éternel l'avait gagnée, à cet instant de béatitude brûlante qu'elle prolongeait, immobile, comme elle l'aurait béni !... Oui, elle *les* voyait encore dans le même sentier, ensemble ! lui, aidant son petit Christian, tous les deux faisant halte pour jeter en arrière un même regard vers elle, un même sourire... Et, là-haut, la lumière merveilleuse qui les nimbait !...

Elle s'endormit ainsi, vaincue par cette douceur vivifiante...

Le docteur Métayer la contemplait : entre ses doigts, posés en écran, les rides qui balafraient son front s'effaçaient une à une ; ses admirables cheveux blonds diffusaient leur jeunesse jusque sur ses lèvres.

Lorsqu'il fit un mouvement pour se lever, elle s'éveilla et le regarda longuement.

Il lui dit, en vieux bonhomme qui a eu sa part de chagrin dans la vie :

— Quand vous voudrez parler d'eux, je serai là.

Elle lui saisit une main.

Il fit son « chut ! chut ! » de bon papa qui ne veut pas se laisser gagner par l'émotion, la couvrit de son drap, jusqu'au menton, et il sortit sur la pointe des pieds.

Madame Aristide monta un peu après, suivie de M. Aristide. Il y avait quelqu'un derrière eux.

Madame Chevallier s'obstinait à fermer les paupières.

Elle devina qu'on avançait un fauteuil, qu'on apportait des fioles.

Il lui sembla que monsieur et madame Aristide se retiraient.

Puis, elle entendit dévider un rosaire, et elle comprit que c'était sœur Saint-François.

Elle s'efforça de ne pas remuer.

Elle pensait qu'elle avait deux morts à pleurer, deux morts qu'elle ne devait plus séparer, et cela lui faisait un bien immense.

A un moment, les grains du rosaire ne cliquetèrent plus et elle perçut un ronflement.

Elle ouvrit les yeux : sœur Saint-François se rattrapait de ses insomnies.

III

A la première heure, le lendemain, elle partait pour le cimetière.

Madame Aristide l'aborda :

— Jeanne, vous sortez à jeun... Ça n'est pas raisonnable ! Prenez quelque chose pendant que je m'habille... Je vous accompagne.

Mais, sans un mot, madame Chevallier s'éloigna.

Sur le perron, elle eut une sorte d'éblouissement. Il lui paraissait que le sol se creusait sous ses pieds, qu'elle était entraînée et qu'elle n'aurait jamais la force de faire un mouvement pour se retenir.

Un bruit la projeta en avant :

M. Aristide descendait l'escalier, paisiblement, selon sa coutume.

Elle traversa le jardin, tête baissée, et son existence de femme en deuil commença.

A cette heure, les maisons de la ville, éveillées depuis longtemps, achèvent leur toilette.

D'un bout à l'autre de la rue pavée, on surprend des museaux de balais qui poussent de petits nuages au delà des portes et des ménagères qui mettent les crochets à leurs volets et bavardent, pour inaugurer la journée comme elles l'ont terminée la veille, et la termineront le lendemain, à moins de grande pluie.

Les chiens courent les bourriers (1), actifs, ou suivent la baladeuse de la poissonnière.

(1) En Poitou, tas d'ordures ménagères disposé sur la chaussée, devant la maison.

Aux fenêtres, les caisses de volubilis, de pyramides et de géraniums s'égouttent et font de grandes traînées d'eau sur le mur.

Les petits boutiquiers sont sur leur seuil, les mains dans les poches, le crayon à l'oreille, guettant le courrier.

On n'a pas commencé son travail, chacun se donne des raisons pour reculer l'instant de l'empoigner. Les femmes ont nettoyé leur cuisine ; les odeurs de la nuit se sont évaporées. On sent la fumée des foyers, les parfums de lait et de soupe.

C'est un moment où il semble qu'on soit un peu plus possesseur de ce qui vous appartient.

Madame Chevallier n'avait pas fait cent pas qu'on l'avait déjà saluée vingt fois.

Alors elle regarda les pavés, suivant obstinément le milieu de la chaussée où ses yeux voyaient une ligne qui la conduisait droit à Christian. Elle entendait résonner le choc de ses talons et les froissements de sa jupe, et cela ressemblait au bruit de la masse d'eau qui tombe sur la roue d'un moulin en marche.

Derrière elle, on s'agitait. Des femmes, retenant leur bonnet à deux mains, galopaient d'un trottoir à l'autre pour s'accouder à une fenêtre où une autre femme se penchait ; il n'y avait pas assez d'yeux pour regarder cette forme noire.

Pensez !... Hier, on colportait que madame Chevallier était à la mort, et voilà qu'aujourd'hui elle surgissait brusquement !

La Dutiers, qui avait perdu un oncle au commencement de l'année, se découvrit le besoin de faire un tour au cimetière ; une voisine lui chuchota :

— Attendez-moi !

Il n'y a pas de bonne partie chez les morts, si l'on n'est pas au moins deux.

Quand madame Chevallier aperçut la terre meuble à la place du trou au fond de quoi elle avait vu descendre Christian, elle eut une révolte comme à une profanation. Elle crispa les poings, courut au petit tertre, s'y laissa tomber sur les genoux et y enfonça les deux mains, se retenant de toutes ses forces pour ne pas crier.

Ce fut le calme du lieu qui eut raison de son mouvement.

Près d'elle, à droite, il y avait une tombe devant laquelle, depuis deux ans, elle était venue prier, à jours fixes, poli-

ment, aux anniversaires et à la fête des Morts. C'était la tombe de M. Ernest Chevallier, son mari, l'étranger à qui elle avait pardonné toutes les tristesses qu'il lui avait fait connaître. Mais il s'agissait bien de lui ! Christian était là, devant elle, sous elle, enfoui !....

Elle se rappelait que, petite fille, elle avait assisté à un enterrement et qu'elle avait vu glisser la bière dans un caveau.

A Forgault, et dans tout le pays, il n'y avait pas de caveau. Les morts étaient mis à même la terre et l'usage voulait que chaque assistant jetât sa « motte » sur le cercueil, comme si tous devaient contribuer à faire l'oubli sur le trépassé. Les femmes prenaient une poignée de terre et la lançaient dans la fosse ; mais certains hommes ne se baissaient même pas : ils poussaient du pied ce qu'ils rencontraient...

Elle entendait encore résonner le cercueil... et cela fit faire à son esprit un bond vers le passé : elle s'imagina le petit, sanglé dans sa tunique à boutons de cuivre, la tête un peu inclinée à droite, calme, doux, comme elle l'avait vu pour la dernière fois. Elle l'appela tout bas :

— Christian !... Christian !...

Puis elle posa une joue sur la terre, et resta là, inerte, à goûter la fraîcheur végétale qui montait vers elle et s'infiltrait jusque dans son cerveau.

Si près de lui, elle l'évoqua vivant, précis, et elle en goûta une joie immense. Ils se promenaient ensemble, dans un chemin qui les conduisait, par les champs, à la maison de M. Aristide. Ils revenaient tous les deux, en flânant, songeant chacun qu'ils étaient tels qu'ils souhaitaient d'être, seuls dans le monde, à s'aimer. Arrivés au mur de M. Aristide, ils se regardaient, et, complices, sans rien se dire, du même mouvement, ils retournaient en arrière, et s'asseyaient sur le talus d'un fossé, à un endroit d'où l'on ne voyait que des palisses et les noyers de la campagne... Qu'ils l'avaient faite souvent, cette promenade !... Puis elle se retrouvait, avec lui, à Saint-Georges, dans la maison des vieux Bénité, et puis sur la plage...

La douceur des souvenirs l'avait endormie... Des bruits de voix lui firent ouvrir les yeux.

Elle reconnut la tombe de son mari, devant elle, et ne bougea pas, pensant qu'on ne la découvrirait pas, qu'elle resterait là, à revivre les jours heureux, longtemps, toujours...

Mais quelqu'un disait :

— Elle est évanouie!... Il faut prévenir monsieur Aristide!

— Allez-y, vous! Moi, je vais sonner le gardien!...

D'une grande secousse, elle sortit de sa paix et fut debout.

Une femme se hâtait vers la grille, une autre vers le pavillon du gardien.

Dans un accès de colère, elle rabaissa son voile et, sans prendre le temps de se signer, elle partit, outrée.

En franchissant la grille, elle croisa un autre groupe de femmes qui se dépêchaient et qui s'arrêtèrent, hésitantes. Madame Juigné, qui était parmi elles, s'avança en disant :

— Ma pauvre dame!... comment allez-vous?... Justement, voyez, nous allions prier sur la tombe de votre fils!

Madame Chevallier fit un signe de remerciement et s'éloigna... Qui donc leur avait permis de prier sur la tombe de son fils?

Depuis douze ans qu'elle était à Forgault, elle aurait cependant dû savoir qu'il n'y a pas de tristesses, pas de plaisirs, qu'on puisse goûter sans le voisin. Chacun se tapit derrière sa porte pour boire son vin et manger son fricot, comme les bêtes qui s'isolent pour dévorer leur proie et qui grognent dès qu'on approche ; mais, quand il s'agit de sentiments, il n'y a jamais assez de témoins pour les partager, et madame Juigné, froissée par l'accueil, mais qui tenait à sauver sa fierté, dut expliquer aux femmes qui l'accompagnaient :

— Je le savais!... Madame Aristide m'avait dit qu'elle était comme folle!...

Et elles firent tout de même leur tour de cimetière, bavardant là-dessus parmi les morts.

Le soir, madame Aristide, qui « revenait de ville », courut à sa bru, les bras écartés, des exclamations plein la bouche, et l'embrassa en geignant :

— Comment, Jeanne! vous vous êtes trouvée mal au cimetière ce matin?... Ah!

Madame Chevallier eut beau protester, madame Aristide ne voulut pas l'entendre. Elle poussait des soupirs, et répétait :

— Ma pauvre enfant!... ma chère fille!

C'est ça qui était bien! Se trouver mal au cimetière!... Comme elle en aurait souvent fait autant, si elle avait su la manière!

Elle chercha M. Aristide pour lui faire part de la nouvelle :

— Tu sais, dit-elle, Jeanne est allée au cimetière ce matin : elle s'est évanouie sur la tombe de Christian !... C'est la femme Dutiers et une autre qui sont venues à son secours !...

M. Aristide faisait :

— Ah ! c'est très bien ! C'est très, très bien !... Je n'aurais pas cru ça d'elle !

— Et elle ne s'en est pas vantée ! ajouta madame Aristide.

C'était excessif. Il eut le : « Hooputh ! » de l'homme à qui l'on n'en conte pas ; mais l'évanouissement lui causait une grande joie. Il dit même :

— Tu devrais faire prévenir Métayer, parce qu'enfin ça n'est pas naturel.

A la cuisine, madame Aristide donna l'ordre à Flavie, la femme de chambre, de courir chez le docteur :

— Quand on pense, confiait-elle à Adèle, quand on pense que madame Ernest s'est trouvée mal au cimetière, ce matin, sur la tombe de monsieur Christian !...

Puisque M. Aristide en avait paru satisfait, il fallait que tout le monde apprît que madame Chevallier s'était évanouie au cimetière.

Elle pleurait, madame Aristide, — d'enthousiasme ! Elle ouvrit la porte et cria :

— Jeanne ! Jeanne !... Vous ne voulez rien prendre? Ma chère enfant, vous devriez vous soutenir !

C'était une héroïne que sa bru : il fallait la soigner en conséquence.

Le lendemain matin, cependant, madame Chevallier retourna au cimetière, mais, cette fois, par les champs.

A la grille, elle s'arrêta : les coups de son cœur se répercutaient jusque dans sa gorge.

Devant elle, le domaine des morts s'étendait, piqué d'ifs, semé de dalles, de pierres droites et de croix de pauvres, semblable à ces carrières ou à ces chantiers abandonnés où poussent, de-ci, de-là, au petit bonheur, des arbres rabougris, des genévriers et des touffes de ronces et d'épines.

Quand elle fut sûre qu'elle serait seule, elle se dirigea vers son cher petit mort ; mais, au moment de s'agenouiller, ce fut bien une autre affaire ! La terre, piétinée, était souillée d'empreintes crayeuses...

Comment?... On ne respectait donc rien, ici?

Elle enleva ses gants et, religieusement, ratissa le sol.

Dans un coin, vers la tête de la tombe, elle découvrit des herbes qui pointaient... — Déjà ! — et un scrupule la retint de les arracher.

Il semble qu'une grande douleur vous engage à tout laisser en état. Libre aux graines, bonnes ou mauvaises, de germer. On n'ose plus agir, comme si le moindre de vos mouvements devait déchaîner d'autres deuils.

Elle resta là longtemps, dans l'air frais, parfumé de résine, à quelques pas d'un cyprès. Elle pensait à la mort, à Christian, qui y était entré : où était-il?

Mais vite, pour se cacher le néant qui l'effrayait, elle se dit : « Il est là... Il est là !... »

Elle revint par le même chemin, calmée, une fois encore. Elle longea le mur blanc de M. Aristide, où son ombre se plaquait, précédée de la fuite des petites « rapiettes » et des gros lézards.

En mettant la clef dans la serrure, elle vit son beau-père qui arrivait du fond du jardin, son journal déplié sous les bras et se frottant les mains...

Il y avait encore des journaux après la mort de Christian !

— Quel temps ! soupira M. Aristide.

Puis il demanda si Montgenet avait passé au cimetière.

— Montgenet?

— L'entrepreneur !

— Je ne sais pas... Mais on a piétiné le sol, on a marché sur Christian : c'est honteux !

— Ça doit être Montgenet, réfléchit-il à haute voix. Je l'ai envoyé prendre des mesures.

Et après un temps :

— A propos, ma chère amie, je me suis fait concéder à perpétuité tout le terrain qui va de la tombe d'Ernest à la tombe Duvallier... Il y a cinq places, largement, et de quoi faire un jardinet devant, à moins que nous ne nous décidions à une construction. Nous verrons, n'est-ce pas?

Et, tout aussitôt, tirant sa montre :

— Montez vite vous déshabiller ! Il est onze heures moins le quart : le déjeuner est prêt.

Cinq places au cimetière : deux d'occupées, une pour elle dans les trois à prendre, et le déjeuner était servi ! M. Aristide pensait à tout.

Un peu avant midi, madame Chevallier avait quitté la table, courbatue et l'esprit émietté par le verbiage de sa belle-mère.

Depuis la veille, madame Aristide ne cessait de parler. Elle avait rencontré les Bertrand... Quelles braves gens !... Ils avaient dit : « Cette pauvre madame Ernest !... Ce pauvre monsieur Aristide !... » Et les Delafosse !... Ils l'avaient conjurée d'inviter madame Ernest à se ménager un peu : « Qu'elle se fasse une raison... ; monsieur Aristide aussi, et vous, madame Aristide, vous aussi... ! » Quelles braves gens !... A propos de beurre, d'œufs, de poulets, de balayage, de lessive, c'étaient des rappels au deuil, à l'enterrement et à la délégation du lycée : « On a trouvé ça très bien ! C'est vrai que c'était bien ! » Et, pour faire oublier les mines longues qu'ils avaient faites au petit Dijo, elle répétait :

— Je leur ai dit : « Vous avez vu le lycéen qui tenait la « brunette » de droite, la dernière, à la queue du corbillard?... C'était l'ami de Christian, monsieur Dijo... »

M. Aristide mangeait. Adèle, à chaque plat qu'elle apportait faisait : « Ah ! mon Dieu ! »

Il n'y avait pas à tenter de se recueillir et d'oublier qu'on prenait un repas : il fallait participer à l'apparence de la douleur commune.

Madame Aristide bavardait pour la famille, et, ce matin-là, entraînée par tant de soupirs et tant d'allégresse mortuaire, elle avait proposé, presque joyeusement, « une prune à l'eau-de-vie » après le café. Elle avait aux lèvres, on le sentait, son : « Ça n'est pas toujours fête !... »

Madame Chevallier s'était sauvée dans sa chambre. Elle y était depuis un instant, lorsqu'une détonation la fit sursauter.

Le canon de midi venait de partir, et cela l'indigna, non point à cause du bruit même qui semblait éparpiller le recueillement nécessaire à sa douleur, mais à cause de la persistance de cette manie, qui réapparaissait, si tenace, après la grande secousse qui aurait dû bouleverser la vie de cette maison.

Non, il n'y avait rien de bouleversé ! Du train dont allait l'existence, dans trois mois on ne se souviendrait plus que de l'événement qui subsisterait à la façon d'un repère. Les paroles qui le rappelleraient retentiraient creuses, menteuses, et la bouche qui les prononcerait ne se crisperait pas, la gorge resterait paisible. On dirait : « ... C'était avant la mort

de ce pauvre Christian », comme on disait : « ...C'était pendant l'hiver qui a précédé la fameuse sécheresse... »

Elle songea que ce désert du cœur lui serait intolérable et qu'elle le fuirait. Elle irait n'importe où — la Terre était vaste ; au loin, elle serait plus près de son petit mort.

Alors elle réapprit à s'isoler, ainsi qu'autrefois, quand elle voulait mettre à l'abri des mots secs de M. Aristide et des exclamations de madame Aristide ses peines ou ses menus bonheurs...

Chaque matin, elle se rendait au cimetière. Les gens, qui s'étaient habitués à la voir, disaient qu'elle était « touchée », qu'elle était exemplaire ou qu'elle « avait trouvé son devoir ».

Son devoir !... Elle pensait bien à son devoir !

Si elle avait eu, dans cette maison, le calme qu'elle aurait souhaité, peut-être n'en serait-elle pas sortie, trop heureuse d'y retrouver les bribes de la vie d'autrefois, si pitoyables, si désirables pourtant aujourd'hui ! Mais c'étaient de perpétuelles allées et venues de madame Aristide qui, à l'improviste, la surprenant dans sa chambre, pliée en deux, la tête dans les mains et qui lui conseillait de se redresser à cause des crampes d'estomac ; elle, encore, qui ouvrait les fenêtres toutes grandes pour faire entrer le soleil, ou qui les fermait parce qu'il faisait gris ; c'était M. Aristide qui regardait les plans de monuments funéraires et qui faisait des devis...

— Avec des larmes sculptées dans la pierre, on peut compter cinq mille.

Et madame Aristide qui se fâchait :

— C'est trop cher, Aristide !... Et avec moitié moins de larmes ?...

— Évidemment, mais ça sera maigre... Autant n'en pas mettre du tout !

— Et le monument de fonte dont tu parlais !

— La fonte, bien sûr !...

Mais la fonte était moins respectueuse pour les morts :

— La pierre, avec des larmes, ce qu'il faudra de larmes sculptées, et un dôme byzantin.

Madame Chevallier n'entendait rien à ces douleurs qui se manifestaient avec de la pierre ou de la fonte et des devis d'architecte. Elle allait au cimetière cultiver la sienne sans penser à son devoir, auquel toutes les femmes de Forgault pensaient pour elle, sans même penser à prier. Elle n'avait que l'idée de se rapprocher de cet enfant et de revivre, un à un, devant sa tombe, les jours qu'il avait remplis ; mais, dès les premiers mois, des paquets de semaines entières lui échap-

pèrent... Cependant elle seule l'avait élevé, heure par heure, sans jamais le quitter! Qui donc l'aiderait à faire rentrer dans sa mémoire ce qui en était sorti, puisqu'il n'avait été dorloté que par elle, puisqu'il n'avait intéressé qu'elle dans le monde?... Qui donc?...

Elle se martyrisa pour stimuler la paresse de son cerveau, s'accusa d'avoir été une mauvaise maman....

Les mamans ne se doutent pas, au milieu de leur bonheur, que le geste, le sourire, le bégaiement qui les ravit chez l'être issu de leur chair, sera effacé par un autre geste, un autre sourire, un autre effort vers la langue qu'ils parleront plus tard. Elles s'imaginent que tout cela restera fixé en elles, à jamais. Elles ne repassent pas leur livre de souvenirs; des feuillets disparaissent, les lettres se brouillent, et, un jour, trop tard, quand elles veulent enfin relire la belle histoire de la création de l'homme qui est né d'elles, il n'y a plus que des dates et la table des matières : la nourrice, le sevrage, les culottes, l'alphabet, quelques mots... rien! C'est l'enfant qui se rappellera, lui, comment on le prenait, comment on l'embrassait, ce qui l'amusait, ce qui l'ennuyait, la chaise où il s'asseyait pour entendre l'histoire de Peau d'Ane, ses regards sous le lit pour s'assurer si le nain ne s'y était pas blotti, le bruit des pincettes dans le foyer, un jour de fièvre, l'ondée sur les vitres ou le premier rayon de soleil dans quoi dansaient des molécules lumineuses; des parfums, des peurs, des joies, des attentes, toute l'impalpable poussière de sa petite existence d'oiseau en duvet, dans le nid... Mais le nid déserté,... l'enfant mort?...

Madame Chevallier recherchait les bribes de l'histoire de son fils, la poitrine étreinte par cette conviction qu'elle ne pourrait plus rebâtir ce qui venait de s'effondrer. Elle se tournait vers la tombe voisine, pour implorer secours :

Ci-gît M. Ernest Chevallier, arraché à l'affection des siens à la fleur de l'âge. Son père désolé, sa mère, sa femme, son fils...

C'était M. Aristide qui avait fait libeller cela.

« Arraché à la fleur de l'âge! »

Elle retrouvait vaguement cet être qui avait été rongé par la noce, à qui elle s'était dévouée pendant douze années — oui, alors, par devoir... Maintenant ils étaient quittes. Pas un regret, pas de haine. D'ailleurs, elle n'y voyait pas si loin! La pierre était vieille de deux ans, les pluies l'avaient

verdie par places : elle ne se souvenait de lui qu'en faisant un effort.

Mais, à venir chaque jour ici, voilà que sa mémoire s'éclaircit, que le détestable personnage de son triste roman se dessina, avec sa figure cireuse, sa barbe clairsemée, son front têtu, anguleux aux tempes, mordu de taches brunes, et ses deux bosses osseuses qui saillaient à la base du crâne !... Il lui réapparut dans leur chambre, le matin, quand il était au lit et qu'elle sortait du cabinet de toilette, fraîche, parfumée ; il l'appelait : « Jeanne ! » et, profitant de ce qu'elle était près de lui, il l'attirait brusquement... Elle sentait ses doigts de fer lui pénétrer dans les bras, l'attouchement de ses lèvres sur sa bouche... Et la voix qui, elle aussi, remontait, brisée, basculant au milieu d'un mot, hachée de hoquets !... Et ses trahisons, ses mensonges d'homme coureur de filles, ses maladies fardées de noms avouables, jaillissaient de l'oubli où elle les avait jetés. Comment était-elle sortie indemne de tout cela?

Et, plus elle alla, et plus s'embruma la douce et tendre figure de son petit Christian. Elle avait beau tourner le dos à l'autre tombe, se boucher les oreilles, se répéter : « Christian ! Christian ! » le voisin se dressait et lui pesait sur les épaules.

Un matin, tandis qu'elle était là, un chariot s'arrêta.

Des ouvriers la saluèrent, firent glisser de grandes pierres sur des rouleaux, en s'interpellant comme au chantier.

Elle partit. Mais, le jour suivant, quand elle revint, elle crut rêver : à la place du tertre où pointaient les herbes, il y avait des pierres taillées, les unes entrées en terre, les autres de guingois, et une grande dalle sur laquelle traînaient des baquets, des truelles, des pics et des sacs de ciment.

Un des maçons lui dit :

— Bonjour, madame Chevallier. Approchez, allez !... C'est l'heure où on se repose.

Elle fit quelques pas, s'agenouilla, mais tout près, ces hommes cassaient la croûte et parlaient de leurs petites affaires ; l'odeur de vinasse lui arrivait avec celle de fromage et d'ail.

Elle se leva et leur demanda quand ils comptaient finir leur besogne.

— Oh ! répondit l'un d'eux, c'est pas long. Demain soir on en verra le bout.

Elle se retira et ne reparut pas le lendemain.

M. Aristide lui dit au déjeuner :

— Vous n'êtes pas allée au cimetière, ce matin, Jeanne?

Elle fit :

— Les ouvriers y sont : ça me met hors de moi !

M. Aristide se tut et regarda sa femme, qui répliqua vite :

— J'irai ce soir, moi ! Avec ces oiseaux-là, il faut veiller au grain.

Voilà !...

Lorsque, deux jours plus tard, Mme Chevallier poussa la porte du cimetière, qu'elle aperçut de loin les pierres blanches, elle pressa le pas, avide de retrouver le calme ; mais, au détour de l'allée, elle vit un homme qui, accroupi, la pipe à la bouche, tapait sur la dalle à coups de marteau.

Elle courut à lui, les dents serrées, prête à crier : « Vous n'avez pas honte?... Il y a un mort là-dessous ! » Mais l'homme la devança :

— Bonjour, madame Chevallier, je vas vous laisser, un moment.

Il posa ses outils à terre et, comme pour faire la place aux prières, de sa balayette il épousseta la tombe.

Celui-ci en avait pour longtemps. Il n'abattait pas beaucoup de travail par jour, mais c'était un vieux bonhomme bien poli. Dès que Mme Chevallier se montrait, il prenait son époussetoir.

D'abord, quand, de loin, elle entendait le maillet, elle s'enfuyait dans la campagne, à grandes enjambées, éperdue, comme si l'on avait frappé sur son petit ; et puis elle avait fini par ne plus tant s'irriter : elle se contait que Christian avait connu le vieux et que c'était un brave homme.

Elle lui donna cinq francs.

Mais ensuite il y eut le plombier, qui gueulait à son apprenti :

— Rouquin, amène-toi ici, nom de Dieu !... Mets du charbon !

Quel recueillement !

Un jour, c'était pour la croix ; un autre jour, pour l'entourage.

Le plombier disait :

— C'est provisoire. Monsieur Aristide a des plans.

Avec M. Aristide, rien n'était définitif. Dans sa maison, il y avait des rideaux provisoires depuis trente ans ; une fontaine de zinc, provisoire depuis le même temps et qu'on rafistolait tous les deux ou trois ans ; une échelle pour monter

au grenier, dans les chambres de domestiques, en attendant l'escalier. Cet homme, gonflé d'orgueil, remuait des projets inlassablement. Il donnait à entendre « qu'il ferait faire un bassin, qu'il ferait édifier une serre, qu'il organiserait sa vie pour voyager, dorénavant, pendant l'automne... » Pas de bassin, pas de serre, jamais de voyage, mais les gens de Forgault se confiaient : « Monsieur Aristide va se faire faire un bassin », et c'était bien mieux que s'ils avaient dit, une bonne fois : « Monsieur Aristide s'est fait faire un bassin. » On n'en aurait jamais reparlé.

On passa près de deux mois à la tombe de Christian. Elle était composée d'une grande pierre plate, au bout de laquelle se dressait une autre pierre surmontée d'une croix de fonte. En arrière, il y avait une petite construction de fer qui supportait un châssis vitré, pour abriter les couronnes.

A cette occasion, l'on avait fait cadeau à M. Ernest Chevallier, le voisin, d'une même construction de fer et de vitres.

C'était pitoyable. Il y en eut, néanmoins, pour onze cents francs, et l'inscription restait à faire.

Mme Chevallier ne s'occupait de rien. Les travaux semblaient s'effectuer automatiquement.

L'inscription, à elle seule, coûta deux cents francs. L'artisan qui la burina avait installé une tente verte. Des curieux le visitaient : il leur distribuait, avec des cartes de visite où il s'adjugeait le titre d' « *Artiste lithotique* », son catalogue d'inscriptions où étaient consignées plus de trois cents façons de s'éplorer ou d'exalter les mérites d'un mort ; à la fin du catalogue, il y avait des citations latines et des vers empruntés aux « meilleurs poètes français », ainsi que des lambeaux de prières de toutes les religions connues, pour les gens à court d'inspiration.

La première fois qu'il vit Mme Chevallier, il lui en présenta un exemplaire ; mais elle ne revint plus, à cause de la tente verte sous laquelle elle devait s'agenouiller tandis que « l'artiste lithotique » burinait. Il eut d'autres visiteurs, et, souvent, M. Aristide.

Le soir, à table, on s'entretenait de lui, et Mme Aristide répétait ses mots. C'était un homme d'une conscience admirable : on racontait qu'il avait regratté toute une pierre tombale, achevée, pour un B dont le renflé ne le satisfaisait pas. Il disait beaucoup de bien du grain de la dalle de Christian, qui était « homogène, très fin et dans lequel

on ne rencontrait pas de ces sales petits coquillages qui vous démolissent un effet en cinq sec !... » Enfin, il était accrédité près « le Saint-Père, les diocèses et les chefs des principales religions reconnues », et il n'y avait que lui pour « tourner la gothique ».

Lorsque la tente fut démontée, Mme Chevallier retourna au cimetière.

Elle crut mourir de honte. Au-dessous des dates de naissance et de décès de Christian, elle lisait :

J'ai déjà fait ma vie. Bon fils, j'ai voulu rejoindre papa dans le domaine de Dieu dont je vous ouvrirai les portes.

Il y eut, à ce sujet, des propos aigres chez les Aristide, — les premiers depuis la mort de l'enfant.

Mme Aristide, à qui sa bru n'avait pu cacher sa stupéfaction, avait répondu :

— Je n'ai pas remarqué... Bien sûr qu'Aristide n'y est pour rien, allez !... Voyons, voyons ! qu'est-ce qu'il y a d'écrit?

— Il y a : *J'ai voulu rejoindre papa...* Vous l'avez entendu dire qu'il voulait mourir?

Non, jamais, au grand jamais, Mme Aristide n'avait entendu rien de pareil ! Certainement qu'Aristide ignorait cela.

— Qu'est-ce que vous avez toutes les deux? demanda M. Aristide, qui survenait.

— Il y a que Jeanne n'est pas contente. Tu l'as vue, toi, cette inscription? fit sa femme, pour tâter le terrain.

Il ouvrit la bouche, balança la tête et, prenant son sourire sarcastique, il riposta vertement à sa bru qu'elle aurait dû, dans ce cas, se servir elle-même :

— ...C'est vrai ! Vous vous retirez dans votre désespoir ! Je comprends, je comprends !... Pourtant, nous aussi, nous avons notre désespoir. Nous sommes bien obligés de le secouer pour nous occuper du nécessaire... Qui est-ce qui a commandé la tombe?... et l'enterrement?... Et tout, et tout !... Hé ! ma chère amie, vous ne trouvez pas l'inscription de votre goût? Le « lithotique », qui est un artiste, n'est pas de cet avis, et la preuve, c'est qu'il a rabattu vingt francs en échange du droit, que je lui ai accordé, de porter l'inscription à son catalogue...

Mme Chevallier eut une révolte ; mais, aussitôt, elle s'apaisa. Après tout, que lui importait l'inscription, le monument, la concession à perpétuité !... Dessous, il y avait son fils : voilà !

Elle se tut, écœurée.

— Ah ! faisait Mme Aristide, l'ouvrier a rabattu vingt francs?

— L'artiste.

— L'artiste a rabattu vingt francs?... Et il a mis ça sur son catalogue?... Vous entendez, Jeanne?

Mme Delafosse, qui visita ces dames, glissa précieusement :

— Je suis allée prier sur la tombe du petit... J'ai lu l'inscription. Elle est très chrétienne !... Et c'est d'une netteté !... pas une bavure.

Mme Poulain, s'extasiant sur tout ce qu'on admirait autour d'elle, dit à son tour à Mme Aristide :

— Ah ! on la regarde, votre inscription, oui !... A la bonne heure, au moins, ça signifie quelque chose !... C'est rudement bien !

Mme Chevallier n'avait plus le droit de se révolter.

Elle retourna au cimetière, ferma les yeux ; mais elle évoquait de moins en moins Christian. Trop de gens qui scellaient, raclaient les pierres, qui buvaient, fumaient, juraient, avaient passé ici ; ils avaient chassé la chère petite image. Il n'y avait plus que son mari qui, maintenant, lui apparaissait avec précision, attiré, semblait-il, par ces bruits, ces jurons, ces odeurs de pipe et ces relents de vin. Elle le sentait à son côté et elle n'osait lever les paupières, comme si elle avait redouté que, devant elle, la dalle, subitement devenue un miroir, ne lui renvoyât son fantôme.

Elle en fut affolée et, pour se protéger, elle appela le souvenir de son amant, de toutes ses forces intérieures.

Sur ces entrefaites, un matin qu'elle traversait la grande allée pour gagner la concession de famille, elle fut arrêtée par le curé qui se détacha d'un groupe dans lequel il y avait deux gendarmes en tenue.

On exhumait le corps d'une femme morte depuis quelques années : le mari avait hérité, il avait acquis un terrain à l'angle de deux chemins, jugeant que, dans sa situation, il était désormais séant d'avoir une belle demeure pour l'éternité.

Mme Chevallier regardait les fossoyeurs.

Soudain la bière apparut, sale, pourrie, minable.

Chacun donnait son ordre ou son conseil : « Doucement !... là !... Posez-la ici... non, plus près !... Doucement ! » Tout à coup, tandis que tout le monde criait : « Doucement ! » la bière, tirée d'un seul côté, heurta une grille, chavira,

s'échappa de la corde, et le bois vermoulu, qui était un bois de pauvre que l'héritage n'avait pas encore consolidé, s'émietta, lâchant sur le sol des os, des lambeaux de vêtements et de la terre...

Mme Chevallier poussa un cri, courut à la tombe de Christian, se jeta à genoux, répétant : « Oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu ! » les mains sur la figure, pour essayer de se cacher ce qu'elle verrait désormais de son petit Christian. Mais l'image persista et se transforma : c'était un squelette, ballottant dans un uniforme de lycéen...

Elle quitta ce lieu maudit où l'on évoquait les morts au-dessus de leur pourriture, où les prières ne tombaient que sur des os et des loques, et elle rentra par les routins des champs, en tournant autour de la ville pour faire évaporer ce cauchemar.

Au bout de la petite côte, elle s'assit sur un tas de cailloux, lasse, perdue. Sous ses yeux, il y avait le toit d'ardoises de M. Aristide, si grand et si luisant près des autres toits de tuiles, qu'il semblait commander ; sur les buissons d'aubépine qui environnaient les premières maisons, séchaient des lessives. Autour d'elle, les avoines et les blés ondulaient, verts encore. Dans cette gaieté raisonnable de la campagne en culture, sa tristesse lui sembla si accablante que, sur le point de s'y abandonner, elle tenta un retour sur elle-même, très loin, jusqu'à ses premiers souvenirs.

C'est la consolation de ceux qui souffrent de revenir aux pantins des années de l'enfance, au chien martyr avec qui l'on partageait les croûtes, les biscuits, la soupe ou le chocolat, aux manies d'une grand'maman, aux vieilles bouches édentées des domestiques qui vous tutoyaient, au marronnier autour duquel le sol, foulé par des centaines de petites galoches, était lisse comme du ciment, aux « marelles » du parvis... On retrouve la buanderie où l'on se balançait sur un madrier, quand il pleuvait ou que le soleil était trop ardent ; on retrouve la tête vernie des poupées ; on retrouve l'odeur aigre et poivrée de l'épicerie où l'on achetait les sucres d'orge ; on retrouve tout ce qui garde de nous nos fragiles empreintes, les babioles, les riens qui surnageaient dans notre mémoire et conservaient, pour nous seuls, le parfum apaisant des premières sensations de la vie.

Mais, pour elle, il n'y avait pas de coins où se reposer, pas de figures de vieux, pas de feux de bois dont une flamme lui était restée dans la mémoire, pas de jardin où elle avait eu son arbre, sa bordure de buis et son « fourre-tout », pas

de bancs où elle avait joué des parties d'osselets : rien que des déplacements, une bousculade de meubles en pitchpin, de chaises de rotin, de petits lits de camp sans rideaux, et... une ville nouvelle, un appartement nouveau, des têtes nouvelles, une nouvelle pension, de nouvelles petites amies, un galon ou une décoration de plus sur l'uniforme de son père ! Une trêve... et une autre bousculade de meubles... Elle avait oublié un cerceau à Marseille, une poupée à Lille : c'est tout ce qui constituait sa réserve pour les années futures.

Mme Chevallier redescendit doucement vers Christian. Elle le retrouva bien vivant, avec son sourire de travers et ses gestes affectueux qui le rapprochaient d'elle. Jamais elle ne l'avait vu si nettement au milieu de l'appareil de croix, de dalles, de colonnes brisées, de couronnes de perles ou de zinc émaillé, et de toute cette navrante pacotille de bazar sous laquelle on enfouit les morts qu'on veut honorer...

Dans l'après-midi, fenêtres ouvertes, elle relut des lettres de Christian, et, le soir, à la lampe, avant de se coucher, elle fouilla dans le tiroir où elle avait serré la correspondance de M. Colonna.

Cette fois, elle les avait, ses morts, là, près d'elle, tels qu'elle les voulait.

Le lendemain, à son heure de cimetière, elle sortit et fit un grand tour dans la campagne...

Quelques jours plus tard, elle souleva le couvercle de la malle qu'on lui avait renvoyée du lycée, où elle n'avait jamais osé regarder.

Il y avait les chères affaires du petit : son linge, ses livres particuliers, ses cahiers de classe, son plumier, un... un paquet de cigarettes... Elle en eut pour une grande semaine à tripoter tout cela, et encore elle n'avait pas touché aux cahiers. Dès le premier qu'elle feuilleta, elle découvrit : « *Il faut avoir beaucoup d'énergie dans la vie...* » Et, tout le long des pages, il y avait de ces maximes puériles où l'on devine l'effort de la pensée qui se libère du chaos. Entre un résumé du règne de Philippe Auguste et un cours de physique, il y avait : *Je vois, mais ce que je vois le mieux est ce qui n'est pas là...* Ailleurs, un dessin maladroit de la maison de Forgault, et, dans un atlas, les pages d'une écriture microscopique, presque illisible : *Mon journal.*

Le journal d'un enfant !... Le problème d'une vie, qui s'énonce. Des vérités, des mensonges, des crudités, des

extases, des doutes, des certitudes invraisemblables, des aspirations à la justice, des théories — à onze ans, oui : jamais on n'en aura de plus belles, jamais on n'en aura tant, jamais on ne se sentira plus de courage pour les défendre ; des projets : « Je serai officier. J'aurai une maison ; maman sera là. Dijo aussi, M. Colonna... »

M. Colonna ! Le cahier était plein de lui.

Au bout de quelque temps, Mme Aristide dit :

— Vous n'allez donc plus au cimetière, Jeanne?

Elle répondit :

— Je n'en ai plus la force.

— Ah ! ma chère fille, fit Mme Aristide, il faut la prendre. On commence déjà à parler !...

Elle fit comme si elle n'avait pas entendu, mais M. Aristide, que sa femme tenait au courant de tout ce qui se passait, réfléchit et devint inquiet... Il raisonnait :

— Elle ne va plus au cimetière, elle est bien portante... Ma parole, on jurerait qu'elle n'a pas perdu son fils !...

Ce fut comme une révélation. Il marmonna, angoissé :

— Elle va nous claquer dans la main !

IV

Non ! Il ne fallait pas que Mme Chevallier les quittât.

M. Aristide en avait décidé ainsi.

Il ne le fallait pas ! Du reste, elle n'avait pas de famille, et ses morts étaient ici : où serait-elle allée?

Christian vivant, c'était lui qui était le lien entre eux et elle. Maintenant, l'envie pouvait la prendre de partir, d'aller habiter Niort ou Poitiers... Il ne le fallait pas !

— Tu entends, toi? *Il ne faut pas!*... faisait M. Aristide, hachant les mots pour les faire pénétrer dans la dure caboche de sa femme. *Il ne faut pas; je ne veux pas*, à longue journée.

De temps en temps, à voix basse, il ajoutait :

— Sans quoi... je ne sais pas ce qui arriverait !... Il y aurait partage, il y aurait...

Il y aurait partage : on serait obligé de vendre les Hortillés, de rendre des comptes, de combler les trous faits à la dot de « Mme Ernest », de réduire le train...

Réduire son train ! Il n'y a pas de déchéance plus profonde en province.

Ces prévisions l'affolaient...

Depuis dix ans, il déchargeait le jeune ménage des soucis d'argent, c'est-à-dire qu'il faisait des placements, vendait, achetait, trouvait, au trafic, le double plaisir de manier des capitaux et d'annihiler les personnalités de son fils et de sa bru. Ils n'existaient plus pour lui : c'étaient des enfants qu'on entretient, à qui l'on donne quelques pièces pour les amuser ou pour leur montrer que « tout va bien » et de qui l'on canalise les désirs pour ne pas avoir à leur refuser des fantaisies.

Il avait si bien brassé dans le même tiroir leur fortune et la sienne que les deux ne faisaient plus qu'une, qui lui appartenait, et lui-même n'aurait pas su reconnaître s'il avait payé les prairies des Hortillés avec son argent ou celui de sa bru.

Non ! Il ne fallait pas que sa belle-fille les quittât, il ne fallait pas qu'il y eût partage !

M. Aristide était prêt aux sacrifices, mais il sentait bien que ce n'était pas avec des sacrifices qu'il obtiendrait ce qu'il souhaitait et à certaines minutes, une angoisse intolérable l'étreignait.

Ah ! s'il avait eu une femme de tête !...

Mais Mme Aristide n'était qu'une brave femme, dans le sens le plus large de l'expression, capable d'exécuter, aveuglément, ce que son mari lui commandait, une canaillerie, même un crime, peut-être aussi une bonne action, si son mari avait jamais pu songer à faire une bonne action : c'était une machine.

M. Aristide s'était souvent réjoui qu'elle ne fût que cela : mais d'autres fois, après une bonne gaffe, il envoyait un coup de poing sur une table, ou il empoignait une chaise pour la briser, rageur, marmonnant :

— Bûche !... sacrée bûche !...

Mme Aristide avait paru cependant comprendre la gravité de la situation, mais son mari savait bien qu'elle n'en était pas intimement persuadée ; il aurait fallu qu'elle pût suivre un raisonnement : c'était au-dessus de ses forces. Elle n'avait jamais raisonné, elle ne pouvait pas raisonner. Elle admettait tout ce qu'on voulait, sur l'heure, répétait : « Fichtre ! en effet, Aristide !... » et, la minute d'après, pour changer les idées de son mari, qui étaient par trop noires, elle haussait les épaules : « Bast ! où irait-elle? » ou bien elle répétait son péremptoire et stupide : « En somme, tu ne lui dois rien. La dot d'Ernest a été mangée : c'était à elle d'y veiller. »

Avant d'entrer en ménage, Ernest l'avait déjà mangée, sa dot, et pas chez saint Joseph : Mme Aristide l'avait bien su, autrefois, quand il avait fallu qu'elle s'entremît pour dissimuler les dettes de son fils, mais, bavarde, à force de ressasser ses bêtises, elle avait fini par oublier la vérité.

Ce matin-là, au fond du jardin, M. Aristide arpentait l'allée qui, de la tonnelle au coin au cerfeuil, courait le long des treilles.

Il marchait vite, vite, le dos voûté, les poings serrés, la face verrouillée, puis, insensiblement, son allure se ralentissait comme s'il avait été las de poursuivre vainement l'idée qui s'obstinait à le fuir ; ensuite il recommençait à marcher vite, sous la colère qui l'aiguillonnait.

Enfin il s'arrêta, se redressa, cligna des yeux, regarda le bleu du ciel où de petits nuages paressaient, souffla et lâcha tout haut :

— Çà, est-ce que je deviens fou?

Il était en nage.

Il s'en fut à la tonnelle, et se laissa tomber sur le banc, les mains au front, dans une position qui ne lui était pas habituelle.

Par terre, de petites bêtes, à décor égyptien, rouge et noir, s'avançaient en file vers le mur où le soleil se plaquait. La caravane se glissait par les défilés de cailloux, serpentait disparaissait...

Sa fortune s'évanouirait ainsi !

De temps à autre, il faisait : « Voyons ! voyons !... »

Le courage ne venait pas.

Sa bru n'allait plus au cimetière !

Il l'avait épiée.

Chaque matin, elle sortait, pour s'asseoir sur le talus d'un champ, ou bien elle s'enfonçait dans la campagne.

Il se répétait : « Elle prend l'air, elle s'éloigne de ses morts », et il concluait : « Elle va partir ! Ça y est ! »

M. Aristide, qui n'était pas psychologue, avait pourtant deviné confusément ce qui germait dans l'esprit de Mme Chevallier, à l'insu d'elle-même..

Il était là, absorbé dans la contemplation de la colonne des mercenaires égyptiens qui transportaient son argent, lorsqu'il perçut un pas dans l'allée. Il eut un soubresaut ; à travers les branches, il aperçut sa belle-fille et faillit se lever. Mais, tout à coup, un rôle lui fut révélé.

Il remit sa tête dans l'étau de ses mains, crispa les pouces sur les oreilles, et il attendit.

Mme Chevallier s'avançait, paisiblement.

Les pas se rapprochaient, accompagnés d'un froissement d'étoffes ; une ombre rampa jusqu'à l'entrée de la tonnelle...

Un cri !

M. Aristide avait sursauté !

– Ma chère amie, dit-il en se passant les mains sur le front, je vous demande pardon de vous avoir fait peur !

Et sur un mouvement qu'elle fit pour se retirer, il ajouta en soupirant :

— Non, non, vous ne me dérangez pas !... Restez, allez !... Je vous en prie, restez !

Il se détourna, se tamponna la figure avec son mouchoir, rapidement, plutôt pour la barbouiller que pour essuyer des larmes et, la voix mal assurée, il offrit une place :

— Asseyez-vous là, Jeanne. Vous n'êtes pas si pressée, que diable !

Et, comme elle hésitait, il pleura presque :

— Ah ! ma chère amie ! Voilà où nous en sommes ! Trois sous le même toit, et chacun de son côté !... On jurerait que notre peine commune nous épouvante !

Mme Chevallier était stupéfaite de ce qu'elle entendait.

— Je ne suis pas très ouvert, voyez-vous, Jeanne !... J'en souffre !... C'est ma faute, mais je ne peux pas me faire violence... Et puis... votre belle-mère... Elle m'affole, cette pauvre femme !... Du matin au soir, ce sont des : « Sors donc ! Je ne veux pas que tu te laisses abattre !... Qu'est-ce qui arrivera si tu n'as pas de courage?... » Je ne peux pas !

Mme Chevallier, qui ne savait que penser, crut poli de dire :

— Elle a raison. Il ne faut pas se laisser abattre !

M. Aristide, amer, souriant à la façon d'un condamné stoïque, répéta :

— Il ne faut pas !... Il ne faut pas !...

Il lui tapota doucement les mains.

— Il ne faut pas !... Vous êtes jeune, vous, Jeanne !... Il ne faut pas !... Vous pouvez, vous !... Vous avez l'âge !... Moi, c'est fini !... La lumière vacille. Ça ne m'effrayerait pas, si je laissais derrière moi mon monde armé pour la vie...

Mme Chevallier écoutait son beau-père, interdite, et rien de l'homme qui avait été son geôlier, et qui s'en était à peine caché, rien n'apparaissait plus pour lui faire découvrir qu'on la bernait.

Le timbre, l'attitude, le geste... Il n'y avait plus de M. Aristide.

Il se tourna tout à fait vers elle :

— Votre belle-mère... Vous ne la connaissez pas, la pauvre femme ! C'est une chiffe !... rien de rien ! Le jour où elle ne nous aura plus, vous vous imaginez qu'elle sera capable de se tirer d'affaire?... Ah ! ma chère amie !... Ce sera la proie du premier qui rôdera ! On la mettra sur la paille !

Il s'arrêta un peu et reprit, les yeux ailleurs, sachant bien que dans ce miroir les plus maladroits voient clair :

— Jeanne !... elle n'a plus que nous ! Il ne faut pas que nous lui manquions ! Vous ferez ce que vous voudrez... Je vous répète que c'est une chiffe : elle ne sera pas gênante. Vous voyez qu'elle ne prend pas beaucoup de place, ici?... Avec vous, ce sera la même chose... Laissez-moi parler, Jeanne, je vous en prie ! Il n'est que temps. Plus tard, quand je ne serai plus là, vous vous rappellerez ce que je vous dis aujourd'hui. Si !... si !... Laissez-moi parler...

Il lui sembla qu'on marchait du côté de la maison. Il se pencha, ne vit personne, mais il baissa pourtant la voix, tapota encore deux ou trois fois la main de Mme Chevallier et lâcha la grande pièce :

— Ma chère fille, vous pensez bien que vous représentez pour nous ceux que nous pleurons !... Nous n'avons plus que vous !... Vous êtes notre fille !... C'est bien le moins que je vous...

Il se leva tout à coup, fit :

— Chut !... Je crois qu'on vient !... Il ne faut pas qu'elle nous voie ensemble !... Ne bougez pas !...

Et il s'échappa, content d'avoir un prétexte pour terminer subitement l'entretien.

Mme Chevallier se sentait prise de vertige. *Elle... nous...* Que lui voulait-on?

Là-bas, au bout de l'allée, se dressait le coin de la maison, sec, coupant, revêche.

Mme Aristide surgit et inspecta le jardin d'un coup d'œil. Elle avait son chapeau de paille noire, un panier et un couteau à la main.

— Tiens ! Aristide ! fit-elle.

M. Aristide la frôla, lentement, la tête inclinée, grand, si grand près de sa femme !

Elle le regardait et, comme s'il lui avait glissé un ordre, elle posa son panier, jeta son couteau dedans, s'essuya les mains et s'apprêtait à le suivre, curieuse, quand M. Aristide, se retournant, lui lança un :

— Imbécile !

Alors, docilement, elle reprit son panier et, se dirigeant vers un carré de légumes, dit très fort, de façon à ce que cela parvînt jusqu'à la tonnelle :

— J'allais cueillir de la « broussette ».

Mme Chevallier ne la vit plus.

Elle la retrouva un peu avant le dîner, assise dehors, à l'ombre, confectionnant deux couronnes de buis, de chèvrefeuille et de rognures de laurier, — des couronnes à l'économie : quelques fleurs et beaucoup de garniture.

Sur la fenêtre de la cuisine, il y avait cinq ou six géraniums nouvellement plantés dans des pots.

Mme Aristide soupira :

— Tout est grillé, *là-bas* ! Ah ! ma chère fille, si vous voyiez !... J'avais recommandé à Lormois d'arroser, mais c'est comme si on chantait *Femme sensible!* Lormois, arroser !... Ah bien ! il aime mieux faire des éperviers !... Faire des éperviers à la porte d'un cimetière !... C'est honteux, ma foi ! Ça ne l'empêche pas de réclamer ses pièces... Ah ! ma chère fille !... Ah !... Nous irons demain porter ces couronnes, voulez-vous? J'enverrai Adèle et Flavie en avant, avec ces pots de géraniums. Et puis...

Elle cligna les paupières :

— Voyez donc ce qu'il y a derrière le banc...

Il y avait un arrosoir tout neuf, à long goulot.

Mme Aristide souriait, ravie :

— N'est-ce pas qu'il sera commode pour le cimetière?

A table, elle fut empressée, prévenante, mais maladroite. M. Aristide la repêchait à chaque instant.

Il avait repris sa figure fermée, disait quelques mots, par-ci, par-là, comme à l'ordinaire. Cependant, au dessert, il devint bavard : il n'avait pas le ton de l'après-midi, mais pas, non plus, celui de tous les jours. A l'improviste il proposa un tour de jardin et Mme Aristide courut chercher des pèlerines, malgré qu'il fît une chaleur étouffante, pour avoir le plaisir de dire à chaque instant :

— Vous n'avez pas froid, Jeanne?... J'ai votre pèlerine.

Dans la grande allée, devant le cuveau de réserve où des grenouilles sautèrent dans l'eau, Mme Aristide geignit : — « Y en a-t-il ! » avec l'inflexion qu'elle aurait eue pour dire : « Quel malheur ! »

— Il n'y en aura jamais de trop, affirma M. Aristide.

— Des grenouilles ; mais des crapauds !

— Des crapauds aussi.

Elle eut un frisson d'horreur :

— Tu n'as peur de rien, toi, Aristide !

Mais elle s'écria tout de suite :

— Dieu ! qu'il fait chaud !

Et, s'arrêtant pour respirer profondément, elle jeta les deux pèlerines sur le canon de midi.

M. Aristide poussa un petit soupir, haussa les épaules et les enleva.

Ils s'entretinrent ensuite des raisins qui grossissaient, des légumes qui avaient besoin d'eau, et puis ils se turent, allant et venant dans l'allée du fond.

On sentait l'épais parfum des jacinthes.

Mme Chevallier mâchonnait une vrille de vigne qu'elle avait cueillie au passage, sans qu'on la vît, car Mme Aristide lui aurait dit, comme à une petite fille : « Jeanne ! vous allez vous faire mal à l'estomac ! »

— Si on apportait des chaises? risqua M. Aristide.

La bonne idée ! Des chaises !

Mme Aristide appela Flavie et lui cria :

— Prenez trois chaises dans la salle à manger !... Nous sommes au fond du jardin !...

On entendit une course, et Flavie et Adèle arrivèrent, croyant à une catastrophe.

Des chaises au fond du jardin ! Mon Dieu, mon Dieu ! C'était bien la première fois qu'on donnait un tel ordre !

— Je ferai mettre un banc, dit M. Aristide.

Mme Aristide eut un éclat de joie :

— J'en suis !... Un banc, hein? Qu'en dites-vous, Jeanne?... On en fait de si jolis !... En osier, alors?

— En osier, si tu veux !

M. Aristide acceptait un banc en osier ! il l'aurait proposé en bois, mais enfin !

— Je ne peux plus me sentir sous la tonnelle ! ajouta-t-il. C'est si sombre, si...

— C'est humide ! plaça Mme Aristide.

Elle était décourageante, cette femme !

Il poursuivit :

— C'est si sombre, si triste !... Autrefois je m'y trouvais bien, mais maintenant...

— Ah ! oui, c'est vrai que c'est triste !... Humide aussi, mais triste !

Mme Aristide avait fini par comprendre, ce qui ne l'empêcha pas d'oublier vite le jeu. Des volets claquèrent, une barre de fer grinça.

— Voilà Gautier qui ferme, dit-elle.

Neuf heures sonnèrent comme pour lui faire plaisir.

Ensuite une rainette chanta derrière le jardin et on ne perçut plus que le grésillement uniforme des « grelets » et quelques pituitements de cailles qui tombaient en gouttelettes, précis, nets, à quoi il n'y avait rien à reprendre.

— Dans huit jours, on fauchera, fit Mme Aristide.

Au bout d'un moment, elle bâilla : elle n'en pouvait plus de sommeil.

Devant eux, sur l'écran glabre de la maison, une fenêtre s'éclaira.

Les bonnes montaient « faire la couverture ».

Tout était calme, calme. C'était la quiétude sans saveur et accablée de cette nature qui, en plein jour, semblait à peine éveillée.

Mme Chevallier pensait à M. Colonna, tendrement, à pleine mémoire, chérissant le silence qui s'était fait en elle. Ses membres s'étiraient, courbaturés encore mais sûrs d'eux, sûrs de leurs souvenirs. Quand elle se coucha, elle possédait claires et vivantes les images de son fils et de son amant; plus belles, plus pures, plus religieuses, de s'être, enfin, libérées des traits de la mort.

Lorsque le lendemain, à huit heures, Mme Aristide vint la prendre pour aller au cimetière, elle s'enveloppa de son châle, disposa ses voiles et partit, reposée, tout autre et pleine de courage pour commencer la journée.

En bas, au pied de l'escalier, elles rencontrèrent M. Aristide, qui ouvrit de grands yeux.

— Nous allons *là-bas*, fit Mme Aristide.

Il se tut, réfléchit une seconde et, simplement, comme s'il avait eu des semaines d'habitude, il décrocha son chapeau, boutonna son vêtement et dit :

— Je vous accompagne.

Les pots de géraniums et le petit arrosoir à long goulot étaient rangés sur la tombe.

On disposa les fleurs, on les arrosa.

Ce fut une manière d'inauguration.

Mme Aristide admirait l'agencement du parterre, lançait une exclamation, admirait encore.

M. Aristide, lui aussi, montrait un chagrin assez bavard. Il exposa ses projets de monument funéraire :

— Il faut que ce soit simple et spacieux et que les fonda-

tions soient solides. J'avais eu l'idée d'une coupole... C'est bien démodé. De plus, je suis d'avis qu'il faut y voir et que les fleurs puissent pousser... Il y aura des verrières...

Une façon de jardin d'hiver !

Pour revenir, ils avaient pris la campagne, lorsque, au croisement de deux chemins, le bruit d'une voiture les fit se retourner. C'était le cabriolet du docteur.

M. Aristide prononça gravement :

— Voilà un homme de bien.

Jamais il n'en avait tant dit de qui que ce fût.

La voiture se rapprochait. A un détour, elle les rejoignit et le docteur Métayer, sautant à terre pour se dégourdir les jambes, M. Aristide s'exclama :

— Comme vous êtes jeune, mon cher docteur !... Mais quel métier ! Toujours en route, toujours... C'est très beau !... Avez-vous des épidémies?

Pas d'épidémie : alors M. Aristide se fit encore plus cordial.

— A la bonne heure ! dit le docteur, en regardant bien droit Mme Chevallier, vous avez, enfin, la mine que je vous souhaitais !

— N'est-ce pas? fit M. Aristide.

Et pourtant ce deuil qu'elle portait n'était pas fait pour lui donner de la mine ! A Paris, dans les grandes villes, on fait des deuils aimables, qui ont des modes et qui en changent. Un ruché, un bouillonné, de grosses épingles, des voiles coquets, un peu de blanc dès que le deuil commence à s'éteindre, — et les morts n'en vont pas plus mal. Mais en province, pas de fantaisie, pas de coquetterie, pas d'arrangement, rien : le deuil y est terrifiant. Un châle qui tombe en double pointe, des jupes de sœur converse, un corsage dont le col a la hauteur d'un doigt et qui bâille. La simplicité même est bannie de la tenue : les plis qui partent droit sont coupés par des biais ; si une jolie ligne apparaît, on la brise ; on atteint aux dernières limites du grotesque et les barbouillis et les costumes des sauvages ne sont rien près de cet uniforme désolant dont on habille indifféremment les fausses et les vraies douleurs.

Ce qui sauvait du ridicule Mme Chevallier, c'était sa chevelure, si jeune, si saine, si joyeuse, qu'elle éclairait, du haut en bas, son amas d'étoffes noires — sa chevelure et la lumière qui émanait de sa peau. Lorsqu'on était devant elle, il était impossible qu'on s'intéressât à son accoutrement : on était hypnotisé par ce flot de cheveux et par cette peau

sous laquelle on devinait que la vie battait largement, à grandes ondes généreuses.

Le soir de ce jour-là, M. Aristide prit sa femme à part et lui glissa, d'un ton mi-bourru, mi-triomphant :

— Ce n'est pas plus difficile que ça ! Il n'y a qu'à lui rappeler ses devoirs... Tâche de l'envoyer *là-bas* souvent ; de temps en temps, tu l'accompagneras.

Puis, ayant manœuvré pour rencontrer sa bru seule, il lui confia tristement, avec sa voix de la tonnelle :

— Je suis très content de m'être ouvert à vous, Jeanne, très content !... Je me suis débarrassé d'un poids !...

Quelques instants plus tard, Mme Aristide survint et dit :

— Jeanne, il paraît que Mercier a des pensées, en veux-tu, en voilà, prêtes à repiquer. J'en achète pour les bordures. Nous pourrions peut-être aussi en mettre *là-bas*?...

Et on acheta des pensées pour les bordures du jardin et pour *là-bas*, et, une fois qu'elles furent plantées, il fallut bien les arroser.

Mme Aristide accompagnait sa bru, emmenait Flavie, qui portait un petit bouquet, une bouture, du terreau, enveloppé dans un journal, ou de la cendre pour faire un rempart contre les « loches » et les « lumas ».

Il arriva, une semaine, que Mme Aristide se crut enrhumée : elle ne sortit pas, mais Mme Chevallier qui, elle, n'était pas enrhumée, continua d'assurer seule le service des tombes.

Ensuite, Mme Aristide ne se rendit plus au cimetière que le dimanche, après la messe, et le jeudi. C'était des tournées d'inspection.

Les sépultures Chevallier, ratissées, arrosées, avaient l'air de jardinets d'expériences. Il ne leur manquait que des piquets et des étiquettes.

Mme Chevallier accomplissait sa tâche sans émoi, sans ennui, rompue par l'habitude, en fonctionnaire, et cela ne la rapprochait ni ne l'éloignait de son petit mort. Elle ne lisait pas l'inscription, elle ne prêtait même pas attention à la dalle ; elle pinçait les fleurs, grattait la terre, fichait un tuteur, nouait un lien de raphia. Elle se serait livrée à la même besogne dans le jardin Aristide.

Une fois l'arrosoir accroché aux branches du cyprès où on le dissimulait, elle se dirigeait vers la porte, lentement, les yeux à terre. Elle n'aurait pas su nommer une seule des

tombes qui bordaient l'avenue qu'elle avait coutume de suivre.

Mais, dès qu'elle était hors du cimetière, les arbres, les clôtures en pierres sèches des champs, le coteau qui fermait l'horizon, tout ce qui l'environnait, servait de cadre à sa rêverie.

C'était là, au grand air, que ses souvenirs se coloraient et que le goût pour la vie lui revenait.

Lorsqu'elle rentrait, M. Aristide, qui la sondait de ses regards sérieux de vilain oiseau de proie, voyait bien que le traitement ne donnait pas les résultats qu'il avait souhaités : des craintes le lancinaient, imprécises mais opiniâtres, par longs spasmes qui montaient lentement et décroissaient, comme une fièvre. Il s'obstinait cependant au régime des amabilités, sans obtenir d'autre résultat qu'une sorte d'attendrissement sur lui-même : il s'empêtrait dans ses propres filets, mais ce n'était jamais pour longtemps.

Un matin, en chargeant son canon de midi, il dit à sa bru qui passait :

— Je suis dé-sem-pa-ré !

Et, déposant l'écouvillon, la boîte à poudre et les bourres, il lui parla de la mort — à laquelle il ne pensait pas du tout — et des avertissements qui la précédaient : il était « dé-sem-pa-ré ! »

Elle tenta de lui faire reprendre courage, vaillamment, oubliant ses anciennes rancunes devant un pareil désarroi, si bien que M. Aristide, ne pouvant contenir son dépit, lui lâcha, de sa voix cinglante, de sa vraie voix :

— Vous... si vous étiez carrément touchée !...

Mme Chevallier en fut toute chavirée, mais, aussitôt, il redevint doux et comme convalescent.

Aux repas, on faisait des plats fins pour elle, et M. Aristide veillait à ce qu'on ne commît pas la maladresse de les lui présenter à la façon que connaissent les vieux parents de qui on cultive l'héritage. Quand Mme Aristide s'oubliait jusqu'à dire : « Ma chère amie, c'est pour vous ! » vite son mari reprenait en souriant : « Elle ne vous avoue pas qu'elle ferait une lieue pour en manger. »

Il se transformait et devenait un brave bonhomme.

Dans la coulisse, c'était une autre affaire ! Si Mme Aristide disait, triomphalement : « Hein ! », il haussait les épaules rageusement, et, contenant les éclats de sa voix, il rabattait cet enthousiasme de grosse femme bête : « Regarde donc sa mine, tiens ! » et il souriait méchamment pour ajouter « ...et ses cheveux ! »

Ses cheveux !... Voilà aussi ce qui le tracassait !

Mme Aristide restait interloquée, la face étirée par la moue qui précédait d'ordinaire son flux de sanglots, mais M. Aristide la fouettait d'un : « Quoi?... quoi?... Que veux-tu que j'y fasse?... Ça n'avance pas de faire des simagrées... Est-ce que je pleurniche moi?... Continuons, voilà tout ! »

Elle continuait, poussée, retenue, bousculée, marchant tout de même à peu près selon la volonté de son mari.

Par intervalles, on voyait le docteur Métayer. M. Aristide lui faisait toujours bon accueil, mais il n'aimait pas le laisser seul avec Mme Chevallier ; du reste, il en avait informé sa femme, qui lui avait répondu sottement :

— Oh ! Aristide ! Le docteur... Oh !...

M. Aristide l'aurait tuée !... Jamais, non, mon Dieu ! jamais cette triple bûche ne comprendrait !

— Tu te figures peut-être que je m'imagine que Métayer va l'enlever ou la demander en mariage?

Et aussitôt :

— Bûche ! bûche ! bûche !...

Mme Aristide pleurait déjà.

Il lui avait saisi les poignets, l'avait secouée comme un prunier et, nez à nez, les yeux rivés aux siens, il lui avait mâché l'explication :

— Tu sais pourtant, nom d'un chien de sacré nom d'un chien ! que Métayer n'a pas les idées de tout le monde... et qu'elle l'écoute?... Bûche !... Bûche !... Nom de... ! Dans ce cas, fiche-moi la paix !...

Et il l'avait repoussée, démoralisée mais convaincue.

Aussi on surveilla les visites du docteur ; mais cela n'empêcha pas, un matin, le docteur de demander à Mme Chevallier :

— Comment ça va-t-il?

Et Mme Chevallier de lui répondre, saisissant bien qu'il ne s'agissait pas de sa santé :

— Je m'ennuie.

Il leur semblait qu'ils s'entretenaient journellement de leurs misères, à travers les murs, les rues, les maisons et toutes les barrières qui les séparaient.

— Vous ne faites rien?

Rien ! Elle ne faisait rien, n'avait de courage à rien...

— Lisez, travaillez un peu... Occupez-vous, occupez-vous, sinon...

Mme Aristide était survenue.

Lire?... lire quoi?... Travailler...

Elle réfléchit et se dit qu'elle travaillerait.

Elle broda des mouchoirs. Les mouchoirs finis, elle broda des chemises.

Du matin au soir, en dehors de la promenade du cimetière, elle était à la fenêtre de sa chambre, ou sur le perron, du côté du jardin, ou sous la tonnelle et voilà que M. Aristide, content peut-être de la voir se perdre les yeux sur du blanc dans quoi courait son aiguille, voilà que M. Aristide s'inquiéta.

Mme Aristide lui rapportait qu'elle brodait des chemises, qu'elle ajourait des draps, qu'elle se faisait un cache-corset...

— Ah çà, mais... c'est un trousseau qu'elle entreprend ! finit par découvrir M. Aristide.

Qu'elle travaillât, « passe encore » — au moins, on savait où elle était ; mais qu'elle travaillât pour elle, qu'elle ne travaillât que pour elle... Il fallait qu'elle eût une idée de derrière la tête.

Il recommença de se répéter : « Voyons ! voyons !... » en essayant de choisir une nouvelle ligne de conduite.

Il s'en allait, un peu courbé, les yeux au sol, les doigts gourds, en vieillard qui se ratatine, mais de brusques accès de colère dénonçaient sa verdeur.

— Ah ! ma chère amie, dit-il un jour à sa belle-fille, ne travaillez donc pas tant que cela !... Vous vous tuez !

Il s'assit près d'elle, garda le silence longtemps et, comme s'il en avait été à la conclusion d'un long raisonnement, tout à coup il étendit la main et dit :

— Tenez !... Voulez-vous mon avis, ma chère Jeanne?... Eh bien, nous nous ensevelissons !

Il ajouta :

— Ça n'est pas chrétien, ce que nous faisons. Moi, je deviens... je deviens... je ne sais pas ! Il faut nous secouer...

Dix minutes après, très droit, tout gaillard, les lèvres étirées, minces... minces !... il se frottait les mains devant Mme Aristide :

— Tu vas me faire le plaisir d'aller chez les Juigné aujourd'hui même... Écoute, je te prie ! Tu leur laisseras entendre qu'ils devraient venir nous voir. Tu saisis?... Ce n'est pas une visite que tu leur fais : tu es en deuil. Tu entres chez eux par le magasin et tu leur dis : « On ne vous voit plus !... Passez donc à la maison de temps en temps : monsieur Aristide serait content de faire un brin de causette avec vous. Il est si triste !... Tenez !... Venez après votre dîner, ce soir, par

hasard, de façon qu'il ne se doute de rien !... » Tu as compris?... As-tu compris?

« Oui, oui, oui !... Elle avait compris ! »

Elle n'avait rien compris du tout. Enfin peu lui importait : elle avait la consigne, c'était l'essentiel.

Le soir vers huit heures, les Juigné apparurent, « par hasard : ils passaient !... »

M. Aristide dit :

— Je suis touché de votre attention.

Mme Chevallier abandonna son ouvrage, mais Mme Juigné voulut se rendre compte de ce qu'elle faisait, et, comme elle n'était pas femme à oublier, hors de son magasin, qu'elle était commerçante, elle parla d'une toile qu'elle avait reçue :

— Une toile d'une finesse !... Si je n'avais pas toujours à bouriner de tous les côtés, moi aussi, je voudrais faire de la broderie !... En voilà une toile qui ferait de la jolie lingerie !...

— Vous me la montrerez ! dit Mme Aristide.

— Je vous l'enverrai demain.

— Jeanne, reprit Mme Aristide, si elle vous convient, je vous l'offre.

La brave Mme Aristide !... Elle avait un sourire heureux : elle croyait faire le jeu de son mari !

Elle le regarda.

Ah ! bien !... Il l'examinait, narquois, amer : il finit par lever les yeux au plafond.

Mme Aristide en resta muette.

Quand les Juigné furent sur le point de se retirer, M. Aristide les remercia encore et ajouta :

— Savez-vous? Les soirées allongent : vous devriez venir ici, quelquefois... quand ça vous ferait plaisir... sans cérémonies !... Vous pensez bien que, dans notre deuil, nous ne voulons pas faire de cérémonies !... Nous ferions signe aux Poulain, aux Bertrand et aux Delafosse, parbleu !... On bavarderait un peu, on prendrait une tasse de quelque chose...

La bonne idée !

Mme Aristide était transportée de joie. Jamais elle n'avait été à pareille fête. Mais qu'est-ce que M. Aristide pouvait bien manigancer?... Elle en oubliait de serrer la main à ses invités.

Lorsque Mme Juigné s'accroupit pour passer sous la devanture de leur magasin, elle dit à son mari, en parlant de M. Aristide :

— Il est rudement malheureux, cet homme !

— C'est vrai ! fit Juigné, qui accrochait la barre inté rieure ; on ne s'amusera peut-être pas beaucoup tout d suite. C'est égal !... Qui est-ce qui aurait pensé à ça !...

C'étaient des gens ravis.

Leur première occupation du lendemain fut d'annonce aux Bertrand, aux Poulain et aux Delafosse qu'il y aurai des soirées chez M. Aristide.

Cela fit comme une révolution.

Un à qui on ne songea pas, ce fut au docteur Métayer.

V

M Aristide avait, sur la plupart des hommes, cette supé riorité de n'être jamais sincère, de le savoir formellement e de toujours s'appliquer à ce qu'il n'en parût rien.

C'était un acteur qui jouait pour lui-même, satisfait immensément, lorsqu'il pouvait seul applaudir à so triomphe.

Il était constamment en représentation et il finissait pa ne plus se plaire qu'ainsi. Il ne riait point lorsqu'il avai envie de rire, ne semblait pas triste lorsqu'il était triste et ne manifestait, en général, aucun des sentiments qu'i éprouvait.

Il était le personnage le plus considérable de Forgault en marge de la population. Les deux mille habitants de l commune lui auraient obéi s'il avait voulu les commander

On savait qu'il était attaché aux anciens régimes, o ignorait ses convictions mais on persistait à se confier qu c'était « un convaincu ».

Il n'était convaincu que de l'infériorité de son entourage

Quand on l'approchait, on était toujours à ses pieds et i considérait de haut ces échines courbées, tirant des plan sans se presser.

Il n'avait pas d'amitiés ; il n'avait que des relations dont il se servait comme de facteurs dans une opératio d'arithmétique. Avait-il besoin de Juigné, avait-il besoi de Bertrand? Il « posait » Juigné et Bertrand, et faisai l'opération.

Il s'était avisé que si sa belle-fille se persuadait de so ennui, elle partirait.

Il ne fallait pas qu'elle s'ennuyât ; il ne fallait probablement pas, non plus, qu'elle s'amusât : l'ennui pouvait la chasser d'ici, mais le plaisir pouvait lui donner le désir d'en goûter ailleurs.

Il était nécessaire qu'elle ne gênât personne, qu'elle ne souhaitât rien et qu'elle s'endormît dans cette quiétude absolue de la petite province où les joies et les drames sont pareils aux joies et aux drames des couvents.

Et la maison s'était ouverte aux Bertrand, aux Juigné, aux Poulain et aux Delafosse.

Quelle affaire dans Forgault !

Après dîner, on se mettait sur le pas de la porte pour voir passer les « invités ».

Les premières fois, les élus marchaient comme des fidèles qui vont recevoir la communion et qui n'osent pas trop regarder comment on prend la chose autour d'eux.

Ils arrivaient, inclinés, avec le « Bonsoir, monsieur Aristide ! » des petits fermiers qui ont conscience de leur indignité ou qui, redoutant de ne pouvoir payer leur fermage, tentent de gagner les bonnes grâces du propriétaire.

M. Aristide leur répondait : « Bonsoir, Juigné... Bonsoir, Delafosse... », aimablement, mais avec ce brin de condescendance qui est un des secrets des bons diplomates.

Et ce n'était pas si aisé de les accueillir ainsi, tous les soirs, à la même heure, sans avoir plus à leur dire que la veille en se quittant !

Au coup de sonnette, M. Aristide avait une crispation. Ah ! la volupté de tenir un solide gourdin, d'administrer une volée aux gêneurs, une raclée à leur casser les reins !...

Mme Aristide faisait : « Les voilà ! », joyeuse, et elle disposait les chaises devant la cheminée comme si on eût dû adorer les cendres. Mme Chevallier attirait plus près d'elle sa corbeille à ouvrage, et la porte s'ouvrait :

— Bonsoir, monsieur Aristide !

En huit jours, cependant, chacun eut ses habitudes : le demi-cercle des chaises s'était rompu. « Ces dames » étaient autour du foyer ; « ces messieurs », un peu plus loin.

Ces dames : Mme Delafosse, Mme Bertrand, Mme Juigné.

Mme Poulain manquait trois fois sur quatre. C'était une ancienne domestique, qui n'avait pas encore pu s'habituer à prendre place parmi les maîtres. Elle était ronde, sotte, brave femme et soufflait toujours, un peu comme Mme Aristide : « Fait-i' chaud, hein? » après le : « Bonjour, la com-

pagnie ! » qu'elle lançait dès le seuil. Elle entrait la dernière et fermait la porte.

En bonne ménagère qu'elle était, le spectacle du désordre la mettait à l'envers. Où qu'elle se trouvât, même dans la maison Aristide, si par hasard le petit balai du foyer était dans le coin de la cheminée au lieu d'être à sa patère, elle s'agitait, se mouchaït, toussait, se tapotait les cheveux, et, tout à coup, elle quittait sa chaise pour accrocher la balayette à la patère ; ensuite elle se rasseyait, souriante — et calmée.

Elle nommait son mari : « Poulain », tout court et, si on riait de quelque chose, elle riait aussi, mais fortement, comme un vrai charretier, et elle criait : « T'entends, Poulain? »

Poulain entendait et il se mettait à l'unisson, vite, avec un coup d'épaule de portefaix.

Chez eux, les vitres tremblaient du matin au soir.

C'était un ménage de braves gens qui devaient leur fortune à l'épicerie qu'ils avaient fondée en se mariant, et à deux ou trois petits héritages qui avaient fini par les tirer tout à fait d'embarras.

Ils n'étaient plus épiciers, ils étaient rentiers, mais Poulain, à part le temps qu'il consacrait à son potager, sis hors ville, et au milieu duquel il y avait un pavillon chinois et des boules de verre, était toujours fourré à l'épicerie : d'abord, ç'avait été pour dresser son successeur et pour ne pas déshabituer les pratiques ; et puis parce que le comptoir luisant sur quoi les mains ont plaisir à glisser lui aurait manqué et que, sans la bonne odeur de cannelle, de moutarde et de café brûlé, la vie lui aurait paru insipide. Il jurait des : « Ben ! fi d'loup ! » à tout bout de phrase, sauf chez M. Aristide où il se contenait, le pauvre Poulain, tant qu'il pouvait. C'était comme s'il avait eu un faux col trop étroit ; toutefois, il éprouvait une indéfinissable satisfaction à être là. Lorsque, vers neuf heures, à l'heure de la fermeture des boutiques, il commençait de somnoler, il se revoyait confusément petit garçon épicier, derrière des bocaux de sucre candi et de pastilles bariolées ; sa tête dodelinait, dodelinait un peu plus fort... ; brusquement, il levait les paupières et se trouvait au cœur même de la « société » de Forgault, chez M. Aristide.

Le joli songe ! Sa grosse bourgeoise ne le goûtait pas comme lui : elle avait assez à faire à se surveiller, et, lorsque Adèle et Flavie entraient, portant de la vaisselle qu'elles rangeaient dans le buffet, l'envie de les aider la démangeait... Ah ! à la

cuisine ! C'est cela : elle aurait souhaité venir dans cette maison, mais à la cuisine !... Elle suivait les bruits qui venaient de là, comme un chien qui entend son maître s'équiper pour la chasse. Les assiettes cliquetaient, l'eau tombait dans la souillarde, on récurait les casseroles... La belle musique !... Comment voulait-on qu'elle fût à la conversation?...

Quand Mme Delafosse parlait, cela n'avait aucune importance qu'elle ne suivît pas ce qu'on disait : elle pouvait être alors à tous les bruits de la maison. Mme Delafosse était un moulin à paroles ; un mot n'attendait pas l'autre. « Rapapapa... rapapapa... » sur les sœurs, le curé, l'évêque, le pape, les offices, et, sous le prétexte qu'elle « était de messe » tous les matins, « de prière commune » tous les soirs, « de communion » tous les dimanches, cette harpie s'octroyait la liberté de parler des soutanes, des cornettes, des mitres, des rochets comme bon lui semblait et d'éreinter ce qu'il y avait dessous. Ses frisettes noires s'agitaient sur ses tempes et ses yeux fulguraient derrière le lorgnon. Elle avait à son compte le déplacement de trois curés et d'une douzaine de bonnes sœurs, — les uns pour manque de conviction religieuse, les autres pour des raisons d'ordre civil. Elle avait son cabinet noir, ses agents bénévoles, tout un attirail pour sauver les dogmes, — ses dogmes, qui n'avaient qu'une parenté fragile avec les vrais. Si on avait pu lui démontrer que le Christ était un grand artiste, un homme épris d'un prodigieux rêve de bonheur universel, un poète, elle l'aurait sabré comme un simple curé de Forgault, pour lui apparaître si différent de l'image qu'elle s'était faite de lui, et elle aurait crié que la religion catholique était une religion de saltimbanques. Sa religion, à elle, n'avait ni joie, ni rêve, ni beauté ; c'était une religion hideuse. A propos de rien, elle vous jetait l'Enfer et le Purgatoire à la tête. Quant au Paradis qu'elle décrivait, c'était un Paradis où l'on devait bâiller tout le long du jour, où il y avait des offices à chaque instant, où l'on n'entendait que des tintements de cloches, où l'on ne sentait que l'odeur des cierges et le parfum désolant de l'encens, où les fleurs étaient de papier doré, où chaque élu avait son petit banc de prière et son lit de sangle dans une cellule nue, — un Paradis glacé où il était juste qu'on souhaitât souvent les flammes de l'Enfer qui, en vous grillant les membres, vous rappelleraient, du moins, un peu la vie terrestre.

Près de ce dragon hystérique qu'était Mme Delafosse,

son mari, s'il avait habité constamment Forgault, serait devenu fou. Heureusement, il avait ses affaires ailleurs. Il voyageait cinq jours sur sept et ne revenait que le dimanche soir, pour éviter les obligations dominicales, mais il n'évitait pas les veillées !... Ah ! les veillées d'Émile Delafosse !... Courbé sous la suspension qui l'inondait de lumière, il recopiait de sa belle écriture anglaise, sur de grandes feuilles au coin desquelles on collait des têtes de saints, les actions de grâces que Mme Delafosse composait et qu'elle distribuait aux femmes du pays, aux fillettes et aux « drôles ». Pauvre Delafosse, si cocasse avec son nez de Don Quichotte, pauvre Delafosse, qui revenait du grand air, qui abandonnait la liberté, pour se reposer dans la paix du ménage !... Des quatre hommes invités c'était lui qui avait le plus de motifs de bénir les soirées Aristide. Il se moquait bien de ce que sa femme y disait !... Depuis le temps qu'ils étaient mariés, il connaissait son répertoire.

Il bavardait à mi-voix avec « Poulain-Rigolo », bouche retournée, yeux ailleurs, en collégien.

Quelquefois M. Aristide les relançait :

— Poulain, Delafosse, ça n'est pas votre avis?

— Oh ! si, monsieur Aristide, si !

Ils ignoraient de quoi il s'agissait, mais ils avaient entendu cet « imbécile de Juigné » faire :

— Pour « le » sûr, monsieur Aristide !

Cet imbécile de Juigné !... Était-il bête, vraiment !... Tout le monde était d'accord là-dessus, mais on ne pouvait pas se passer de lui. Il n'avait pas son pareil pour faire les commissions. Il était de corvée tout le temps et ne s'en plaignait jamais, paraissant remplir sa fonction naturelle. Dans son magasin, c'était le commis de ses employés. Il était subalterne à la façon dont M. Aristide était omnipotent.

Où qu'il se trouvât, il semblait environné de ses draps, coutils et autres marchandises. C'était un modèle de petit commerçant qui, bon an, mal an, mettait de côté les deux tiers des gains de la maison, et Mme Juigné, cette bonne pièce, gaffeuse, enragée de potins, en avait un orgueil immense. Elle attendait l'inventaire de décembre, muette d'impatience, et la balance n'était pas plus tôt arrêtée que la rue d'abord, tout Forgault ensuite, jusqu'à la limite des champs, apprenait que les Juigné s'offriraient « un petit Suez », un « petit Chemins de fer russes », « un petit Chargeurs-Réunis ». La joie de Mme Juigné tenait dans le clin d'œil dont elle accompagnait la confidence. Louis, Louis

Juigné se contentait de sourire, niaisement, le crayon à l'oreille, prêt à s'arracher de son contentement béat pour courir à la porte, pour monter au grenier ou pour descendre à la cave.

Une année, ils avaient un commis qui se nommait Louis; mais, quand Mme Juigné disait : « Louis, voilà la poissonnière ! » pas de confusion possible : c'était Louis Juigné qui, la figure épanouie, apportait une assiette.

Sa femme, elle, avait perpétuellement un méchant petit sourire aux lèvres et, qu'elle fût arrêtée ou qu'elle marchât, elle avait toujours la tête de biais, comme aux écoutes : elle traquait les potins. Dès qu'elle en avait flairé un, elle était comme un vieux chasseur de bécasses : elle « s'attelait à la bête », suivait les traces, revenait sur ses pas quand elle les avait perdues, reprenait le vent, pistait doucement, écartait les branches, arrêtait son chien devant le fourré, se postait et disait : « Allez ! » Son chien avançait... le potin partait.

Son chien, c'était Louis, — docile, stupide, mais si bien dressé qu'il endormait le défiance. Avec lui, elle ne ratait pas souvent son gibier.

D'ailleurs, une fois l'animal tombé, elle était précisément comme certains de ces vieux chasseurs dont le plaisir s'arrête un peu plus loin que le coup de fusil, à l'annonce de leur bonne fortune aux camarades, et qui gaspillent leur prise. Elle ne savourait pas longuement la sienne : elle n'avait pas le temps; aussitôt, elle se mettait à la recherche d'une autre piste.

On se répétait qu'elle aurait fait battre des montagnes; chacun se gardait d'elle, les Bertrand autant que n'importe qui, malgré qu'ils étaient, déclarait-on, inattaquables.

Les Bertrand étaient falots, « honnêtes » et placés, dans l'opinion publique, immédiatement au-dessous de M. Aristide, qui, lui, était « intègre ».

Bertrand était un homme mou, avec des bouffissures flasques sur toute la face. Il avait l'air paterne et faux, parlait peu, s'agitait doucement et paraissait constamment absorbé. Son étude de notaire était prospère; — on le disait.

Quant à sa femme, maigre et diaphane, elle traversait l'existence tristement, sans bruit, coudes au corps, — pour tenir le moins de place possible ou comme si un mal, dont elle ne pouvait se débarrasser, s'était incrusté en elle et la minait. Mme Delafosse disait que c'était une femme qui « portait sa croix ».

L'un et l'autre avaient la peau souple : la peau des meu-

niers affinée par la fleur de farine qui vole dans le moulin.

On leur avait connu une fille, qui s'était mariée à l'improviste, loin du pays, à un homme dont les allures rappelaient celles de Bertrand. Un peu après, on avait su que son mari était compris dans un coup de filet, mais les mailles du filet étaient larges : les oiseaux s'étaient envolés. Qu'étaient-ils devenus?... On ne les avait jamais revus.

C'était peut-être cette croix-là que portait Mme Bertrand. Elle devait, cependant, en avoir une autre, une dont son mari lui assurait la charge tous les jours. Le bruit avait couru, autrefois, que cet homme, aux dehors paisibles, la battait comme plâtre. Était-ce si sûr?... Jamais on ne lui avait vu de traces de coups et jamais, à travers leurs volets, on n'avait perçu de disputes : le silence de la maison avait eu raison des racontars.

Très souvent on avait surpris Mme Bertrand les yeux baignés de larmes, mais il n'y avait pas de sanglots pour les faire choir, pas de contractions du visage : c'était, probablement, une sorte d'affection sans importance...

La vérité, c'est que Bertrand travaillait assidûment l'écriture des autres, qu'il imitait à peu près toutes les signatures et que sa femme était fixée depuis longtemps sur ce qu'il faisait devant son bureau, le soir, après la fermeture de l'étude, éclairé par trois lampes dont la lumière était aveuglante. Elle avait une maladie de cœur et, à certaines échéances financières, elle était prise d'attaques aiguës qui auraient dû la coucher pour toujours.

Si, dans l'échelle sociale de Forgault, les Bertrand venaient après les Aristide Chevallier, M. Aristide faisait pourtant passer avant eux Mme Delafosse, chrétienne professionnellement et intransigeante. Sollicitait-il une approbation? il s'adressait à elle : « Eh bien, madame Delafosse que dites-vous de cela?... » Mme Delafosse se taisait un instant, baissait les paupières, hochait la tête, gravement, et subitement partait, à fond de train, dans une diatribe à tout casser.

Delafosse, pendant ce temps, se payait de bonnes minutes avec « Poulain-Rigolo ». Il se moquait du pape, lui, de l'évêque de Poitiers, du curé de Forgault, des jésuites et de l'armée des religieuses aux régiments disparates qui servent le même Dieu sous tant de costumes !

Assis dans le grand fauteuil qui lui était réservé, ou arpentant la pièce à la façon d'un pion devant sa chaire, M. Aristide promenait son regard sur ce petit monde. Quand on le

croyait tout au sujet du papotage, il était loin de là, à son problème dont il ne voyait toujours pas la solution.

Il guettait les mouvements de la nuque blonde de sa bru, mais il pouvait dire tant qu'il voulait : « Eh bien, madame Delafosse?... » Mme Chevallier ne levait pas le nez de son ouvrage. Quelquefois elle faisait : « Ah? » ou : « Allons donc !... »

Si elle avait surpris, alors, les yeux de M. Aristide !...

C'était un pêcheur à la ligne occupé à surveiller une touche : le poisson ne mordait pas franchement.

Mme Delafosse, elle aussi, épiait Mme Chevallier, par-dessus son lorgnon. Elle se demandait quelles pensées roulaient dans cette tête, toujours penchée sur la broderie.

M. Aristide lui avait confié, un soir qu'il la reconduisait :

— Vous devriez la catéchiser un peu, madame Delafosse. Je devine qu'elle ne sort pas de son chagrin. Emmenez-la donc avec vous ! Qu'elle suive des offices, qu'elle devienne croyante, qu'elle... Ça la distrairait.

Mais Mme Delafosse, pincée, avait répondu, mitigeant la leçon d'un sourire :

— Monsieur Aristide, la foi n'est pas faite pour se distraire. Et puis, à mon avis...

Elle s'était arrêtée. Elle avait failli dire : « Ce n'est pas son chagrin qui la tracasse. »

M. Aristide l'avait comprise ; il avait hasardé pourtant :

— Vous lui ouvririez les yeux... Qui sait?

Ils en étaient restés là.

Mme Delafosse, dès le lendemain, s'était toutefois décidée à glisser :

— Madame Chevallier?... Vous n'allez à la messe que le dimanche?

Mais le ton était si hostile que M. Aristide, craignant une explication, s'était empressé de répondre pour elle.

On se plaignit, ce soir-là, de n'avoir pas un curé éloquent.

Mme Delafosse lança carrément :

— Est-ce qu'on a besoin d'avoir un curé éloquent? Il s'agit d'avoir un saint homme.

— Et toi, Poulain, t'es un saint homme? chuchota Delafosse.

— Oui, j'suis un saint homme ! fit Poulain en riant.

— C'est bon ! Tu seras nommé curé.

Personne ne les entendait. M. Aristide discutait, Mme Delafosse répliquait. Mme Chevallier ne se laissait toujours pas gagner par la conversation. Son aiguille courait, hésitante

ou rapide, entraînant son rêve que M. Aristide ne connaissait pas, que nul ne connaissait.

Lorsque Mme Poulain se risquait à paraître, elle s'approchait de Mme Chevallier, pour examiner son travail. Et elle avait des : « Ah ! c'est-i'... Dieu ! c'est-i' bien fait ! » En se relevant, la figure congestionnée, elle éclatait :

— Hein, Poulain !... Regarde voir un peu ce qu'elle travaille !

« Elle », Mme Chevallier.

Poulain se penchait, pour lui faire plaisir :

— Ben oui !... Regarde toi aussi, vieille, et tâche moyen de voir à t'rappeler !

Elle riait, la grosse mère Poulain ! Se rappeler?... Ah ouiche !... elle était trop bête !...

Mme Delafosse plissait les lèvres, finement, en femme supérieure ; Mme Juigné gloussait méchamment. Mme Bertrand ne se déridait pas. Quant à Mme Aristide, elle s'écriait :

— Cette Mme Poulain !...

Mme Chevallier ne bronchait pas, mais elle finissait par éprouver un peu de sympathie reconnaissante pour cette grosse Poulain, si simple et dévouée comme un chien. M. Aristide la devina, et, un soir, sur le ton dont il avait parlé à Mme Delafosse, il dit à Mme Poulain :

— Ma bru vous aime beaucoup, vous savez !... Ne nous manquez donc pas si souvent !... Elle s'ennuie... Tenez, vous devriez la prier de vous donner des leçons de broderie. Ça la distrairait... Taisez-vous ! Je le demanderai pour vous ! Chut !... Pas un mot à Poulain !... ni à personne !... A demain !

En revenant, il pouffa devant sa femme et sa bru :

— Cette Mme Poulain !... Elle ne doute de rien, sapristi !... Figurez-vous... non ! figurez-vous qu'à l'instant, elle m'a avoué qu'elle serait contente de savoir broder comme vous, ma chère fille !... Et mieux : que, si elle osait, elle vous demanderait de lui donner des leçons !... Vous voyez ça?

Et il riait !

Mme Chevallier répliqua sérieusement :

— Je lui donnerai des leçons si elle veut.

— Oh ! oh ! oh ! protesta Mme Aristide. Ça n'est pas de votre situation !

— La « situation »... la « situation ! » fit M. Aristide de sa voix aigre, qu'est-ce que la « situation » vient faire là dedans?... Ça n'est pas ma « situation » qui m'empêche de recevoir Mme Poulain?... Elle n'a pas inventé la poudre,

non ! C'est une brave femme, c'est tout... Mais... c'est une brave femme !

Et il se mit à rire encore, en s'adressant à sa bru :

— Ah !... vous lui en feriez un plaisir ! Le roi ne serait pas son cousin.

Alors, aux réunions, on vit, sous la lampe, près de Mme Chevallier, la femme Poulain qui, attentive, suait à grosses gouttes et sortait un bout de langue épais, écarlate — pour mieux comprendre. La main en l'air, l'aiguille perdue entre ses doigts gourds, elle prenait des élans qui n'aboutissaient pas souvent. Mme Chevallier chuchotait :

— Vous voyez ! pour le plumetis, il faut bourrer le point... Là ! vous voyez?... Les premières fois, c'est toute une histoire... Après, ça vient tout seul... Là !...

Mme Poulain regardait, mais elle ne voyait rien. Ah ! si elle avait pu, d'emblée, broder des mouchoirs à Poulain : — *L. P.* entrelacés, avec une couronne de fleurs et une colombe au-dessus !

Mme Chevallier la conseillait :

— Non, non ! pas de fleurs ni de colombe. Les initiales, simplement. C'est mieux et vous y arriverez plus vite.

— Vous avez raison, m'ame Ernest. J'y entends rien ; j'suis qu'une bête.

Elle s'essaya aux *L. P.* ; mais les lettres paraissaient faites en corde, torchées, épaisses, avec des accidents, des bosses et des manques.

— Et ce travail? demandait parfois M. Aristide.

— J'vas vous dire : c'est les yeux ! expliquait Mme Poulain.

C'étaient les yeux, les mains, la tête qui n'allaient pas.

— N'y a que l'tricot qui me va !

Le tricot, ça, c'était son fort. Elle en aurait fait à moitié endormie.

Mme Chevallier elle-même perdit patience et finit par la prier d'apporter son tricot :

— Vous m'apprendrez.

La grosse Mme Poulain exultait ... « Apprendre à Mme Chevallier ! » Poulain, lui-même, en sentait tout l'honneur.

Elle montra comment on tenait les aiguilles d'os :

— Voilà !... Après on passe la laine par-dessus... A c't'heure, on tire et pis on fait ça.

Les doigts gourds s'activaient, subitement devenus agiles.

En une semaine, Mme Chevallier était « au fait du courant ». Mme Bertrand venait voir, bonne, meurtrie, désolée

toujours, laissant tomber d'une voix dolente et morne :

— Ah ! que vous êtes adroite !

Cette gale de Mme Juigné trouvait que c'était « quasiment à la machine ».

Mme Aristide, stylée, chauffée, poussait des : « Eh bien !... » admiratifs.

— Vous ne savez pas ce que vous devriez faire, ma chère fille? lui dit-elle, un jour que « la compagnie » venait de partir et qu'elles étaient seules. Vous ne savez pas?... Des mitaines pour Aristide ! Ce serait une surprise... Le pauvre homme !... Je ne lui donne jamais rien !

Mme Chevallier fit des mitaines.

Le soir où elle les présenta, M. Aristide fut comme transformé. Il parla, parla, et, ce jour étant un dimanche, les invités étant au complet, il se tourna vers Mme Aristide, au moment où on servait le tilleul, et dit :

— Il y a un pot de prunes à l'eau-de-vie que tu pourrais bien nous faire goûter...

Ce fut une fête. Les langues se délièrent. Delafosse poussa le coude de Poulain :

— Ça va te soûler, vieux !

Poulain marmonnait, en regardant leur hôte :

— Monsieur Aristide !... Delafosse est déjà soûl...

Et un tas de bêtises, tout bas, entre eux, pour eux

Tout à coup, on entendit :

— Silence ! Écoutez !...

M. Aristide se leva, souriant :

— Mesdames, je veux vous faire part d'un projet. Il y a longtemps que je le caresse ; il est mûr : je vous l'offre.

Cela fit un effet !

Mme Chevallier était haletante. Il y avait derrière elle, si près encore, tant de misères qu'elle devait à cet homme, que sa méfiance n'était pas complètement endormie.

— Mesdames, à vous voir assemblées ainsi, commença M. Aristide, il m'est venu l'idée que vous pourriez vous grouper pour soulager des infortunes. Le pays n'en manque pas.

Il eut deux ou trois phrases sur les mendiants, qui étaient indignes d'intérêt, sur les pauvres, qui étaient trop fiers pour solliciter des secours, et il poursuivit :

— Je mets donc aux voix la proposition suivante : « On se réunira tous les soirs, chacun travaillera à sa guise, mais tout le travail sera pour les pauvres de la ville... »

Il ajouta :

— De cette façon, nous passerons un moment agréable, et, autour de nous, il y aura des...

On battit des mains avant la fin.

Il régnait une animation de réunion publique.

M. Aristide cria :

— Silence !... Il ne s'agit pas de s'amuser !... Voyons ! aux voix !... Madame Bertrand?

Elle eut un : « J'accepte ! » digne mais si timide, si réduit, si humble !

Mme Delafosse inclina le buste, les yeux au parquet, et fit :

— Monsieur Aristide, où il y a une bonne action à faire, vous êtes toujours là ! Moi, j'accepte ! Seulement, je désire...

Il y eut un froid.

— ...Je désire qu'on spécifie. Ainsi, pour l'attribution des dons...

On tremblait. Delafosse se demandait anxieusement ce qu'elle allait sortir.

— ...Il va de soi que ce qui sera confectionné ici sera destiné aux pauvres de la ville?... Oui, mais exclusivement aux catholiques?...

Voyons !... Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute !... Les pauvres catholiques !... Il ne pouvait être question que de ces pauvres-là !

— Pour qui nous prenez-vous? fit M. Aristide, un peu bourru.

— Bien, bien, bien ! Dans ces conditions, j'accepte des deux mains, et j'adresse mes félicitations à monsieur Aristide.

Mme Poulain adhéra gaillardement :

— Pour le sûr !... J'en suis aussi !... Je tricoterai des gilets, des bas, des chaussettes, tout ce qu'on voudra...

Mme Juigné susurra des : « Mais certainement, mais certainement... », accompagnés d'un vilain sourire biscancoin.

Quant à Mme Aristide, elle se dressa, émue à en pleurer, et saisit son mari à pleins bras !

— Cet Aristide !... sous ces dehors comme ça... quel cœur !

Mme Chevallier, toute désorientée, acquiesça vite et M. Aristide déclara péremptoirement :

— Maintenant, mesdames, souffrez que je m'entretienne avec ces messieurs. Il faut aborder le chapitre des crédits : ça nous concerne.

Mme Bertrand pâlit un peu en regardant son mari.

— Le premier point,... fit M. Aristide en les entraînant à l'écart ; le local !...

Le premier point, en effet, parce qu'il en avait par-dessus la tête d'avoir constamment ces Bertrand, ces Juigné et les autres ! Il laissa Juigné faire une proposition bien stupide : sur-le-champ, le projet d'un vaste édifice avec campanile avait germé dans cette cervelle de rouennier. Juigné voyait de la pierre de taille, des grilles de fonte et une ou deux statues.

— T'entends? glissait Delafosse à Poulain, on mettra des statues. V'là une occasion de faire faire ta trombine.

Poulain lança joyeusement :

— On mettra le buste de Delafosse, hein?

— Messieurs, messieurs ! soyons sérieux ! fit M. Aristide. L'idée de Juigné est belle ; malheureusement, c'est une utopie.

Ils ne savaient pas ce que c'était une utopie. Delafosse et Poulain consultaient Juigné, qui cachait à peine sa satisfaction d'avoir fait une utopie.

Le brouhaha de fête était à son comble. Ces dames parlaient à tort et à travers. Mme Aristide gloussait :

— Cet Aristide, hein?... Ah !

Mme Delafosse tentait bien d'enrayer la joie commune, mais il lui en jaillissait des yeux.

Il y avait un petit éclair de bonheur sur la figure de Mme Bertrand, et cela rendait son accablement encore plus pitoyable.

Mme Chevallier, perdue dans ses réflexions, se demandait où l'on allait.

— Les François, citait Mme Delafosse, en voilà qui sont malheureux !

Eh bien ! on leur donnerait des chaussettes, ou les essais de broderie de Mme Poulain, pour étouffer la chanson de leur estomac.

— Mesdames !... un peu de silence !

M. Aristide s'avança :

— Mesdames ! vous discuterez tout à l'heure !... Écoutez !... Nous avons agité la question du local. Elle est résolue !... ou il ne dépend que de vous qu'elle le soit... Ma maison... non !... Il faut songer à l'avenir... Votre société prendra de l'extension... Enfin vous devez être chez vous, n'est-ce pas?

On fit : « Oui, oui », poliment.

— Je vous répète que nous trois, ici, nous ne sommes pas en cause ; mais il est nécessaire que vous soyez chez vous, à l'aise. Eh bien ! nous avons votre affaire !

Il s'arrêta, prit un temps :

— ...La maison Simonet... en face de la croix d'Orgevault.

— Ah ! ah !...

— Oui, objecta Mme Delafosse, mais elle n'est pas meublée !...

— Nous la meublerons ! hurla Poulain.

M. Aristide se tut et, mains au dos, immobile, leva les yeux au plafond.

On finit par le regarder et par faire silence.

— J'attends..., dit-il ; j'attends votre réponse !

Mais comment donc ! La maison Simonet?... acceptée à l'unanimité.

— Alors...

Il hésita.

— Alors, madame Delafosse, j'ai besoin de vous entretenir en particulier.

Poulain dut envoyer une bonne bêtise à Delafosse, dans le creux de l'oreille, mais M. Aristide était trop occupé pour y prendre garde :

— Parlez, mesdames, parlez !... Ne vous occupez pas de nous.

Cela ressemblait à un jeu de salon.

Au bout d'un instant, il revint, et, au milieu de l'attention frémissante, il commença :

— Mesdames, je vous annonce que vous aurez la maison Simonet. C'est moi qui vous l'offre. Je charge Bertrand des démarches près du propriétaire.

L'enthousiasme fut indescriptible. Mme Aristide se tamponnait les joues et embrassait son mari.

— Maintenant, reprit M. Aristide, j'ai le regret d'avoir échoué d'un autre côté. J'ai prié Mme Delafosse d'assumer la présidence de l'œuvre. Elle a refusé. Je lui donne la parole.

— J'ai refusé, dit-elle en s'efforçant de rendre aimable son sourire pointu, parce qu'il y a quelqu'un à qui la présidence revient de droit... C'est à vous, madame Ernest !

Mme Chevallier fut si surprise qu'elle se leva.

Tout le monde cria : « C'est à vous ! c'est à vous !... »

M. Aristide avait arrangé l'affaire à sa façon. Il avait dit à Mme Delafosse :

— C'est vous qui devriez être présidente ; en fait, vous le

serez. Vous serez même mieux que cela : vous serez *directrice.* Vous aurez la haute main sur tout... Présidente?... Ça n'est qu'un titre. Je le sollicite pour ma bru.

Ce fut une de ces soirées dont le souvenir vous reste toute la vie planté dans la mémoire, raide comme un piquet.

L'*Œuvre de la Croix d'Orgevault* était fondée.

Le pot de prunes faillit y passer tout entier.

On se retira très tard, « à une heure impossible », vers minuit.

Les têtes étaient échauffées. On voyait déjà les pauvres — les pauvres bien pensants — de Forgault vêtus de laine, en uniforme... Si, après ça, il y avait des pauvres qui s'obstinaient à n'être pas de bons chrétiens, c'est que le diable aurait été meilleur clerc que Mme Delafosse.

— Ben, vieille, conclut Poulain en rentrant chez lui, t'es contente, hein? Te v'là dame patronnesse!

— Ben, oui! soupira Mme Poulain, heureuse, avec, déjà, la mélancolie qui fait cortège aux honneurs.

VI

La libéralité de M. Aristide devait lui coûter cinquante francs par an. Ça n'était pas payer trop cher le débarras de gens qui l'excédaient.

Pour cinquante francs, acheter l'espoir de fixer définitivement sa bru à Forgault, s'assurer une existence paisible, et un surcroît de considération...

C'était pour rien! Bertrand assuma les frais de l'acte. Ce fut sa contribution à la bonne œuvre.

Sans consulter le comité, Poulain Jules commanda une enseigne : « Œuvre de la Croix d'Orgevault ». Bois, peinture, vernis, travail, cela lui revenait à quinze francs; mais M. Aristide, qui eut vent de la surprise, ordonna au peintre d'encadrer les lettres d'abeilles et de fleurs de lis : — travail et pureté! — et, en même temps, double protestation contre le régime. M. Aristide s'entendait à ces sortes de manifestations. Jules Poulain en vit sa note augmentée de cinq francs.

On nettoya la maison, on tapissa le rez-de-chaussée, on installa un poêle, on apporta du charbon, et, tandis qu'on

meublait deux pièces à coups de chaises bancales, de tables branlantes et d'étagères vermoulues, — don de Mme Delafosse, don de M. Delafosse, don du ménage Juigné, du ménage Bertrand, des Poulain, — on se réunissait toujours chez M. Aristide et on organisait sans relâche.

On ouvrit un livre de comptabilité, on dressa un inventaire et on fit encadrer le tableau des fondateurs, en tête duquel il y avait le nom de M. Aristide : les Poulain en étaient pour plus de cent francs, les Delafosse aussi, mais M. Aristide offrait le loyer, il était juste qu'il eût cette place d'honneur.

Mme Chevallier, elle-même, fut gagnée par cette fièvre d'organisation : elle prenait part aux discussions, élaborait un emploi du temps, elle s'animait un peu.

M. Aristide disposait pour elle un fauteuil devant la cheminée : le fauteuil de la Présidente. Les premières fois, elle ne voulait pas s'y asseoir.

On fit faire des avances à Florent, qu'on ne fréquentait plus depuis longtemps, — « sans raison », affirma M. Aristide.

Florent était conseiller municipal républicain, mais républicain si modéré que c'était presque un conservateur et que sa femme ne pouvait pas déparer l'Œuvre de la Croix d'Orgevault.

Florent vint chez M. Aristide, seul d'abord, et il souscrivit à tous les projets, flatté, lui Florent, marchand de grains, conseiller municipal ouvrier — dans une ville où, il est vrai, il n'y avait pas d'usine — d'être accueilli dans une telle maison et de pousser sa femme parmi de « vraies dames », des « dames patronnesses ».

Sur les avis de Mme Delafosse, on s'affilia officiellement à des œuvres de bienfaisance de Poitiers, de Niort, de La Rochelle et même à une œuvre de Paris, pour le journal que celle-ci envoyait gratuitement. Le facteur commença d'avoir des plis à l'adresse de l' « Œuvre de la Croix d'Orgevault » ; ces messieurs faisaient :

— Hé, hé ! ça prend tournure !...

Jusqu'à Poulain-Rigolo qui ne rigolait plus tant et qui disait à Delafosse, sérieusement :

— C't'épatant, tout de même, hein?...

Delafosse, qui redoutait, par-dessus tout, que sa femme ne lui fît recopier des actions de grâces à l'Œuvre, répondait vaguement : « Pour sûr ! » mais, vite, il tâchait d'embarquer Poulain sur un sujet moins austère. Cependant Poulain, conquis à la cause, revenait à la charge,

— Écoute un peu ! C't'épatant !... Ta femme a reçu une lettre de l'évêque qui nous félécite tous !... C't'épatant !

Il en conçut, le brave homme, un orgueil qui lui fit oublier d'aller fumer sa pipe au magasin de son successeur. Monseigneur félicitait le comité des dames patronesses !... Et Mme Poulain était dame patronnesse !

Mme Poulain, elle, se voyait lancée dans un monde où la tête lui tournait : sans Mme Chevallier, elle aurait rebroussé chemin. Mais elle éprouvait pour « madame Ernest » une sorte de respect mal peigné, plus déférent cent fois que les respects polis. En tout autre temps, M. Aristide aurait pris ombrage de cette attitude ; à ce moment, il voyait en cette grosse femme une aide qu'il était nécessaire de garder à portée de sa main. Du reste, il était moins inquiet et ne craignait plus tant de voir partir sa bru. On se remuait autour de lui, on complotait ; il était l'âme de cette agitation qui le grisait tout juste assez pour lui permettre de subir les Juigné, les Poulain et tous ces gens qu'il méprisait.

Deux fois, trois fois par jour, Mme Delafosse surgissait, pour soumettre un projet ou pour discuter un article du règlement qu'elle élaborait.

Un après- dîner, elle se présenta, la figure rayonnante :

— Je crois, fit-elle en regardant M. Aristide, que nous alons avoir une nouvelle recrue, et une bonne !

M. Aristide lui indiqua, du regard, à qui elle devait faire son rapport.

Mme Delafosse fit face à Mme Chevallier :

— C'est Antonine !

— Antonine?

— Antonine Belloche !

Tous, à l'exception de Mme Chevallier, parlèrent ensemble :

— Ils reviennent au pays?... En voilà une nouvelle !... Ah ! par exemple !...

Mme Chevallier se taisait.

— Vous n'avez pas connu les Belloche, vous, madame Ernest?

Non, elle ne les avait pas connus.

— Le père et la mère sont à deux tombes de vous, expliqua Mme Delafosse ; du côté de M. Ernest.

Il y avait vingt ans qu'ils avaient quitté Forgault, à la mort de la maman Belloche.

Le frère était alors surnuméraire de perception ; la sœur, Antonine, était allée tenir son ménage. On se rappelait cette

grande fille maigre à cheveux filasse et aux yeux d'albinos. On la rencontrait à la chapelle des religieuses, ou à l'église, le soir, très tard et dans les coins sombres, pareille à ces animaux qui ne se plaisent que dans l'obscurité humide et que la lumière aveugle. De ses séjours dans l'ombre, elle emportait sur toute sa personne une odeur de mousse et de champignons...

Ils revenaient au pays ; ils reprenaient la maison de leurs parents, qui était vide depuis si longtemps !

— Antonine m'a écrit qu'elle arriverait la semaine prochaine, dit Mme Delafosse. Elle m'a envoyé sa clef.

— Antonine, c'était une bonne personne, glissa doucement Mme Bertrand.

Il n'y eut qu'un écho : « C'est vrai !... » Si douce, si délicate ! Quel malheur qu'elle ait cette infirmité ! On est bancal, on est bossu, on a les pieds bots ; on n'a pas des yeux de lapin blanc !

— Ils sont dans une jolie situation, poursuivit Mme Delafosse.

Elle évalua leur fortune. Bertrand l'aida.

— Ça peut faire six mille cinq de rente pour eux deux... Sans compter ce qui est tombé à Belloche de sa marraine : quatre mille. Et sa retraite par-dessus le marché !...

— Peste !

On s'étonna que Belloche ne se fût pas marié.

— Vous comprenez, expliqua Mme Delafosse, rien ne lui manquait. Sa sœur était là ; il avait ses occupations...

— Chéri, va ! chuchota Delafosse à Poulain.

Il était renseigné, lui, le voyageur de commerce ! Il avait assez battu la région d'Angoulême !

— Sa retraite !... Ah ben, mon colon !... Il la prend, oui, mais proportionnelle, à cause d'une histoire de petite fille. J'le connais, le Belloche !...

On commençait à les surveiller :

— J'te raconterai ça en sortant !

— Antonine, c'est une fée ! affirmait Mme Delafosse. Elle travaillait comme un ange. Nous avons toujours été en relations. Elle brodait !... Ah ! qu'elle brodait bien ! C'était sa passion, la pauvre fille !

— Il me semble, Jeanne, que vous pourriez la pressentir, conseilla M. Aristide.

— Mon vieux, chuchota encore Delafosse à Poulain, toutes les gosses du pays y passeront !... Y a pas de mineures pour le Belloche !

Poulain haussait les épaules.

— Tu verras, vieux !... Si t'as envie de t'dégourdir, tu peux t'adresser à lui... Il a frôlé la cour d'assises : il n'a pas son pareil pour se tirer des pattes !...

Après la réunion, quand ils furent dans la rue, Poulain, incrédule, questionna Delafosse :

— C'est vrai, c'que tu m'as dit?

— Si c'est vrai !...

Il lui en donna des détails !

— Et c'qu'a dit Bertrand?

— Quoi?

— Qu'ils sont riches?

— Ben, mon vieux, ça n'empêche pas ! Écoute donc : la noce lui coûte pas cher. Avec dix sous de sucre d'orge et une poupée de cinq sous, on fait c'qu'on veut d'une drôlière. Paraît !... paraît !... Parce que moi, tu sais ! j'suis pour la rigolade, mais pas pour celle-là !

Mme Delafosse, qui était en avant, appela :

— Émile !

Il répondit :

— Voilà !

Mais il ne lâcha pas le bras de l'ami Poulain.

— On vient de me demander deux cents actes de contrition, expliquait Mme Delafosse à Mme Bertrand. C'est pour la fête de Mazières... J'en ai cinquante de faits. Nous allons nous y mettre en rentrant, Émile et moi.

Poulain poussa le coude de Delafosse, et Delafosse, à l'idée qu'il lui faudrait recopier soixante-quinze fois, avant de se coucher : « Jésus, mon doux Jésus, j'ai péché et je me repens. Ma vie ne sera pas assez longue pour ma mortification... », marmonna :

— Nom de Dieu, de nom de Dieu, de nom de Dieu !

— Eh ! bien, Émile? articula lentement Mme Delafosse.

Émile jurait toujours entre ses dents : « Nom de Dieu, de nom de Dieu, de... » avec, aussi, d'autres mots de son invention, tandis que Poulain faisait en s'étirant :

— Ah ! fi d'loup ! c'que j'vas dormir !... J'penserai à toi, vieux, t'entends?

Delafosse lui envoya un coup de poing dans les côtes et ils se séparèrent.

Quelques jours après, à la grosse nuit, Mme Delafosse amena Antonine chez M. Aristide.

C'était une fille sans âge, diaphane, jolie peut-être, effacée

comme un vieux pastel qui aurait perdu sa vitre depuis longtemps et que les courants d'air du grenier auraient brouillé. Lorsqu'elle levait les paupières, on apercevait les lueurs vagues de ses yeux, probablement rouges. Elle marchait, la tête immobile, portée en avant, l'oreille tendue aux moindres bruits à la façon des aveugles qui s'apprêtent à traverser une rue.

Sauf Mme Chevallier, tout le monde l'appela « Antonine ».

Mme Aristide lui parla de sa taille, M. Aristide de sa mine, et chacun, sans le vouloir, de ce qui devait la peiner.

Quand elle se fut assise on l'oublia déjà et Mme Chevallier put s'approcher pour lui dire :

— Mademoiselle, je sais que vous faites des merveilles...

Le visage d'Antonine s'empourpra jusqu'à la racine de ses cheveux trop clairs.

Tandis qu'on s'entretenait de l'inauguration de l'Œuvre, Mme Chevallier chercha son ouvrage, qu'elle soumit à Antonine, gênée d'abord par la figure aux traits indécis de cette femme et par sa peau dont le tissu semblait si fragile que c'était miracle qu'il n'éclatât pas sous la poussée du sang.

Au bout de trois soirées, Mme Chevallier et Antonine se retiraient dans un coin, en dehors des rayons de la lampe, à cause d'Antonine qui ne pouvait y voir qu'ainsi.

Elle faisait une nappe d'autel, commandée par Mme Delafosse.

Mme Chevallier demandait des avis, penchée sur ces points invisibles, posant son doigt à certaines places, qu'elle examinait ensuite à la lumière, avide de tout apprendre, trouvant là de quoi oublier son ennui.

M. Aristide se félicitait intérieurement, pensant : « Ça va, ça va... »

Là-dessus, on fit transporter à la maison qu'on avait louée quelques bouteilles de bière et de limonade, ainsi qu'un flacon de punch et des biscuits offerts par Mme Poulain.

Enfin, on inaugura l'Œuvre de la Croix d'Orgevault.

Mme Chevallier était présidente, mais Mme Delafosse « dirigeait », c'est-à-dire que le soir, pendant les deux heures de travail en commun, Mme Chevallier occupait un fauteuil, tandis que ces dames étaient assises sur des chaises, et que durant le jour, c'était Mme Delafosse qui avait la haute main sur l'Œuvre.

Les premiers pauvres qui se présentèrent n'eurent affaire qu'à elle.

Après qu'elle eut enquêté sur leurs idées politiques et leurs convictions religieuses, ce fut elle qui les congédia, les uns avec une paire de chaussettes de laine, les autres avec un chandail, ou avec un béret, ou avec des mitaines, et tous avec des avis qui semblaient des ordres péremptoires.

Comme il faisait froid, qu'on était en décembre et que l'hiver s'annonçait rigoureux, ils ne se rebutèrent pas.

Alors, on ne vit plus à Forgault que des indigents habillés de laine du haut en bas, et la physionomie de la ville en fut modifiée.

On rencontrait dans la rue ces deux ou trois familles de marins sans bateau, mendiant aux portes, vieilles barbes, mousses, femmes de matelots : il y avait de tout. Le dimanche, un coin de l'église leur fut réservé. Si Mme Delafosse avait été initiée aux secrets de la théorie du soldat sans arme, elle leur aurait appris à marcher de front ou par file, à faire des mouvements tournants, à tendre le jarret et à tenir la tête droite... Non !... pas à tenir la tête droite : ils auraient l'air arrogant, et les pauvres doivent être pauvres jusque dans leur attitude.

Elle les astreignit, cependant, à une discipline et décida qu'il y aurait des jours de distribution, à cause du prestige.

Ces jours-là, l'unique porte, sur laquelle on avait cloué un tableau de service, s'ouvrait à deux heures précises et se fermait à deux heures cinq. Les « inscrits », pour ne pas manquer l'appel, n'avaient qu'à faire la queue dehors : ils étaient l'enseigne vivante de la « fondation ». Une heure avant, ils étaient devant la croix d'Orgevault. C'était à qui arriveraient les premiers pour s'asseoir sur la marche de la maison ; ceux qui n'avaient pas cette bonne fortune s'accroupissaient sur leurs talons, les femmes effondrées dans leurs jupes, pour avoir moins froid. Les petits battaient la semelle, ou jouaient avec des cailloux ou des bouts de bois. En tout, vieillards, adultes et gamins, ils étaient près de deux douzaines, et, quand il faisait mauvais temps, que les échines étaient trempées ou couvertes de neige, ils formaient un joli ensemble : avec leurs uniformes, c'était une sorte d'embarquement d'émigrants.

L'Œuvre ne distribuant que des vêtements — des vêtements de laine qui ne devaient recouvrir que des consciences pures — il fallait chercher un prétexte pour avoir l'escouade à la porte assez souvent : qu'aurait-on pensé d'un établisse-

ment de charité que les pauvres n'eussent pas constamment assiégé? Aussi Mme Delafosse inventa-t-elle les inspections.

Le lundi et le vendredi, on parquait les secourus dans l'étroit corridor du bâtiment, et on les appelait, les uns après les autres, dans la salle du rez-de-chaussée où ronflait un poêle chauffé à blanc. Là se tenait : « la dame de semaine », avec ou sans assistante, mais toujours flanquée de Mme Delafosse.

— Femme Gontran !

La femme Gontran entrait.

Mme Delafosse, la fiche en main, énumérait :

— Quinze novembre, un chandail, une paire de chaussettes quarante ; vingt-quatre novembre, un jupon, un cache-nez ; cinq décembre, une paire de mitaines, un béret...

Et immédiatement :

— Levez les bras !

Elle examinait les dons, faisait des observations et sortait son carnet de « notes morales ».

— Femme Gontran, on ne vous a pas vue à la messe dimanche.

— Ah ! ma bonne dame !... Ah !... si ! A la messe de six heures !... même que je voulais vous dire... Il pleuvait et Gontran a pas pu s'lever ; il avait ses douleurs. C'est moi qui y ai dit : « L'bon Dieu t'en voudra pas, va, mon homme ! J'y f'rai ta prière, et j'y dirai aussi, à Mme Delafosse... » Ben, madame, i'ne voulait pas. I'me disait : « Non ! j'y vas !... Mme Delafosse, j'veux qu'a'soit contente ! » Mais, sur la Sainte-Vierge, i ne pouvait pas seulement s'mouver...

Le lorgnon de Mme Delafosse scintillait ; Mme Delafosse écrivait quelque chose au folio Gontran, et on appelait :

— Femme Garsault et ses enfants !

« Femme Garsault » apparaissait avec sa trôlée de drôles. Il y en avait pour un bon moment, à cause des trous aux chandails des gamins.

Et puis :

— Femme Haricourt !... Veuve Riboulet !... Filles Nougaret ! (Deux orphelines.) Femme Robert !... Femme Castagne !...

Ensuite, c'était le tour des hommes : « Père Meignen !... Homme Gontran ! » qui avait son savon comme si sa femme ne l'avait pas excusé, et qu'on renvoyait avec menace de lui retirer son chandail ou de le priver de béret pendant quinze jours s'il manquait un office ; « on », c'est-à-dire Mme Dela-

fosse ou Mme Juigné, car les autres auraient voulu être à cent pieds sous terre lorsqu'elles voyaient se retirer ces misérables épaules qui s'arrondissaient sous les méchants mots.

Les premières fois, ça n'avait pas été tout seul : à chaque séance, c'était des demandes de pain, de bois, de pharmacie, de viande ou de bouillon. Il avait fallu mettre tout ce monde au pas et lui faire comprendre que l'Œuvre de la Croix d'Orgevault ne donnait que des vêtements confectionnés par elle et rien de plus. Mais les estomacs des mendiants sont sourds au raisonnement. Le père Meignen, un vieux fileur de corde qui n'avait plus de chanvre depuis longtemps, et Kuntz, le jardinier qui n'avait pas de jardin à biner en hiver, revenaient, entêtés :

— Un bout d'fricot, madame !

Lorsque Mme Chevallier se trouvait là, elle leur disait bien :

— Passez chez M. Aristide dans une heure : j'y serai.

Mais, lorsqu'elle n'était pas de service et que Mme Bertrand, Mme Poulain ou Antonine essayaient d'émouvoir Mme Delafosse, on gratifiait Kuntz ou le père Meignen d'un second cache-nez, et pas moyen de le vendre, le bougre de cache-nez ! On devait le présenter aux inspections.

Et, après les supplications de Kuntz ou de Meignen, il fallait entendre Mme Delafosse !

— Cela n'a pas de sens commun !... On donne selon ses moyens... Nous les vêtons : qu'ils aillent ramasser leur pitance ailleurs...

« Ailleurs » on se débarrassait d'eux avec : « Il y a la Croix d'Orgevault. » Si bien, que, logiquement, les pauvres auraient dû déserter ce pays où, sous prétexte qu'on les vêtait chaudement, on les obligeait à crever de faim.

Cependant Mme Chevallier obtint qu'à l'occasion du premier janvier on distribuerait des bons de viande, et elle prit sur elle de donner des sucreries aux enfants. Mme Delafosse, ne voulant pas s'associer à la motion, prétexta un grand nettoyage de sa maison, et Mme Chevallier se chargea de tout.

Elle fit savoir qu'on devait se présenter chez M. Aristide.

Ce fut une de ses plus belles journées. Les mines gourmandes de ces marmots lui faisaient monter aux yeux des larmes de joie. Elle était transfigurée.

M. Aristide la considérait, décontenancé, mais tout de

même avec une certaine satisfaction, pour l'honneur d'être celui chez qui on distribuait des étrennes.

On sonnait. Adèle ou Flavie courait à la porte, revenait à toutes jambes :

— C'est les Garsault !

Ou bien :

— C'est le vieux des Robert, qui conduit ses frères !

« Le vieux des Robert » avait douze ans, le plus jeune dix mois, et, entre eux, la gamme était complète ; il ne manquait pas une note, et quelles notes !...

Mme Chevallier, émue, criait :

— Faites entrer !...

Et les petits marins de laine arrivaient — poupées à qui on distribuait des bonbons. Il y avait de quoi pleurer.

Mme Chevallier les embrassait, l'un après l'autre, longuement, en se disant qu'un tel jour, où les enfants des riches sont excédés de caresses, les baisers qu'elle déposait sur des joues gercées étaient les seuls que les petits recevraient et qu'il les fallait tendres, nombreux, venus du cœur.

Mme Aristide, qui la surprit, ne put s'empêcher de faire un : « Oh ! Jeanne ! » comme si elle avait renversé un pot de confiture sur sa robe, et, devant l'étonnement de sa bru, elle esquissa une vilaine lippe, en riant, — pour amoindrir l'effet de l'observation — et dit :

— Bouac !... Vous n'êtes pas dégoûtée !

— Crois-tu, fit-elle à son mari, un instant après, elle les embrasse !...

M. Aristide se tut, immobile, les lèvres entr'ouvertes. Il ne répondit pas : « Elle est folle ! » ou : « Allons donc? » mais il ferma insensiblement la bouche, baissa les yeux, poussa un léger, léger soupir et se promena.

C'était alors que Mme Aristide ne vivait plus.

Il ne s'arrêta qu'au bruit que fit sa bru, qui revint, heureuse, la gorge étreinte, en disant :

— Croiriez-vous !... Il a fallu que le plus petit ait ses bonbons !... Quand il a vu le grand en sucer un, il s'est mis à crier en me tendant les bras !...

M. Aristide, les paupières plissées, souriait, en vieux monsieur qui regarde jouer un enfant.

Mme Aristide s'imagina qu'elle pouvait s'enthousiasmer :

— Ce drôle !

Et elle courut à la fenêtre pour voir s'éloigner la smala des Robert :

— Regardez-les donc !... Ah ! ma chère fille !... Ça, c'est

un premier de l an, pour eux ! Regardez ! regardez !... Flavie qui ne peut pas s'en dépêtrer !...

Mme Chevallier, le front à la vitre, ne prit pas garde que sa belle-mère s'immobilisait tout à coup.

En deux enjambées, M. Aristide s'était approché de sa femme pour la pincer au coude.

Mme Aristide tourna lentement la tête vers lui...

Il haussait les épaules.

— C'est égal ! fit-elle un peu plus tard, ma chère fille, vous devriez vous laver la figure !

« Allons bon ! »

M. Aristide poussa encore un soupir, serra les poings, grommela : « Non ! non ! non !... Elle est trop... trop bête ! » se recula et s'enfuit.

Il l'aurait tuée !

On l'entendit piétiner dans le vestibule et puis dans sa chambre.

— Je crois, dit Mme Aristide inconsidérément, que ça lui a fait plaisir, à votre beau-père.

Elle parla pour parler ; quant à croire ceci ou autre chose...

Là-haut, M. Aristide marchait, mâchonnant des jurons et reprenant son : « Voyons ! Voyons ! » pour s'exciter au raisonnement ; mais il ne pouvait déjà plus raisonner.

Il avait donc construit sur du sable?... L'édifice était lézardé ! Voyons ! voyons !... Sa bru !... Qu'est-ce qu'elle avait dans le corps, cette femme?... Toujours du nouveau, toujours de « l'originalité »?... Cette fantaisie ! Donner des bonbons à des mendiants !... Les bonbons, qu'est-ce que ça pouvait lui faire? Il s'en fichait un peu des bonbons !... Mais ces façons d'embrasser des mendiants !... Ça n'était pas non plus pour l'embrassade, ou pour la gale à attraper, mais, confusément, il s'apercevait que de telles extravagances s'opposaient aux habitudes de Forgault, ses habitudes, à lui ; en même temps, l'aiguillon de cette éternelle menace le pénétrait : elle partirait !... Il fallait qu'il s'y attendît ! Une femme qui gardait cette indépendance d'allures ne pouvait pas s'accommoder de la vie qu'il voulait lui faire.

Et ses ongles s'enfonçaient dans ses paumes.

Son premier de l'an fut pitoyable.

Le soir, après le dîner, en tisonnant le feu, il fit celui qui ne peut retenir sa peine :

— Il y a un an, à cette heure-ci, nous étions là... quatre !

Mme Aristide se précipita sur lui, pour l'étreindre. Quel cœur, cet Aristide !

Mme Chevallier resta interloquée. Un halètement la prit, monta, monta...

Elle éclata en sanglots, les deux coudes sur la table.

C'est vrai ! il y a un an, Christian était en vacances : il était assis au coin de la cheminée, dévorant ses livres d'étrennes...

Ce matin, tandis que le tambour de ville donnait l'aubade au maire et aux conseillers, elle s'était levée, avait couru au lit de la pièce voisine, s'était agenouillée et, longuement, elle s'était entretenue avec son fils, comme si sa chère tête avait été sur l'oreiller.

En s'habillant, elle était si pleine de lui qu'elle s'imaginait qu'il était à quelques pas d'elle. La porte qui faisait communiquer leurs chambres était ouverte ; le bois qu'elle avait allumé dans la cheminée pétillait. Ils bavardaient. Elle entendait : « Dijo m'a dit... M. Colonna m'a dit... M. Colonna vient déjeuner... »

Elle le retrouvait, ce roman qui vivait en elle, dont chaque jour elle tournait une page aux heures d'apaisement, alors que son crochet d'ivoire, qui se roulait dans la laine, le retissait, point à point !... Son fils, son amant?... Mais ils n'étaient pas morts ! Elle les voyait tous les jours, à sa volonté, même quand Antonine était près d'elle. D'ailleurs, est-ce qu'Antonine pouvait mettre en fuite des fantômes? Elle-même, avec ses cheveux, ses cils et ses sourcils presque blancs, et ses yeux qui paraissaient n'avoir aucune couleur, et sa peau diaphane, elle était aussi immatérielle que les fantômes de Mme Chevallier. Bien mieux, elle entrait insensiblement dans le roman...

C'est ainsi que Christian rêvait, lui aussi, devant le « mur de piquet » du Lycée, ajoutant des chapitres aux divines aventures de Télémaque, introduisant dans son Virgile, ou parmi les héros d'Homère, « maman », M. Colonna, son ami Dijo et lui-même. Il partait avec eux pour des pays où il n'y avait ni pions, ni tortionnaires, ni punitions, où les golfes étaient bleus, où l'on devisait avec Junon, avec Énée, avec Anchise, où l'on jouait aux billes avec le petit Ascagne, où l'on gravissait l'Hélicon pour entendre la belle musique des Muses.

Mme Chevallier avait un roman plus réel, dont M. Aristide ne se doutait pas. Ni *l'Imitation*, ni *la Vie des Saints*, ni *les Grands Martyrs*, que Mme Delafosse faisait lire pen-

dant les veillées, dans la salle de la Croix d'Orgevault, ne l'en chassaient.

Si elle n'avait pas eu ce roman, peut-être aurait-elle glissé dans le sommeil où on voulait la plonger, où les femmes qui l'entouraient vivaient sans se plaindre, habituées à l'atmosphère de leur geôle, réduites par les meurtrissures comme Mme Bertrand, par le souci de sa propre tranquillité comme Mme Poulain, comme Mme Aristide, ou bien ayant gagné très tôt le goût de l'inquisition, comme Mme Delafosse et Mme Juigné, ou celui de la passion douloureuse comme Antonine.

Parce qu'elle se taisait, elle croyait être identique à elles.

M. Aristide, qui la surveillait, n'avait des alertes que de loin en loin, mais chacune le projetait dans ses transes. Il voyait les Hortillés vendus, sa fortune mutilée : or, la rente baissait déjà et il fallait tenir son rang. Il aurait pu faire quelque chose, tenter des opérations, sortir de sa routine ; mais, le « bourgeois de chez nous n'est capable que d'économies » (1), et il n'économisait que des sommes ridicules.

Vers la fin de janvier, il y eut une histoire qui le décida brusquement à se garder autrement.

Un lundi matin que Mme Chevallier devait prendre la semaine à l'Œuvre, elle vit s'arrêter, devant la grille de M. Aristide, le cabriolet du docteur Métayer.

Elle accourut.

Son beau-père était déjà sur le pas de la porte.

— Tenez, ma chère fille, lui dit M. Aristide, voici justement de quoi vous occuper. Vous devez bien avoir quelques vieilles hardes à la « Croix »?...

Et il s'éloigna, tout heureux de montrer qu'il laissait à sa bru la liberté de conduire les affaires de l'Œuvre à sa guise.

— Il ne s'agit pas de distribuer des lainages, fit le docteur Métayer. Le curé sort de chez moi. Il m'a amené une malheureuse bohémienne qui est enceinte et sur le point d'accoucher. Elle est arrivée hier soir, elle et son mari. Leur carriole est démantibulée ; ils n'iront pas plus loin et ils n'ont rien que les cent sous que le curé leur a donnés... La question est de trouver un local pour la femme... Ça peut être pour aujourd'hui ou pour cette nuit... Vous...

Il hésita et, d'un coup :

— Bast !... ne rusons pas ! ce serait indigne de nous !...

(1) Octave Mirbeau.

Peut-on lui installer un grabat, quelque chose, n'importe quoi... à l'Œuvre? Dans la chambre du premier, si vous voulez?... Je viens de chez la sage-femme : elle n'a même pas un matelas !...

Mme Chevallier l'arrêta :

— Attendez !...

Elle prit un manteau et son chapeau, joyeuse, ravie, le cœur bondissant.

Deux heures après, il y avait un lit au premier étage de l'Œuvre. Un grand feu flambait dans la cheminée.

Mme Poulain se dépêchait, montait des serviettes, des couvertures, des draps de rechange.

Mme Chevallier mettait de l'ordre.

C'était un branle-bas gaillard.

— Vous savez, ma'me Chevallier, c'est rudement bien ! répétait Mme Poulain. A la fin, j'en étais « bourdie » ! Toujours des chaussons, des tricots, des bérets !... Si c'est pas une pitié !... M'était avis qu'on pouvait faire mieux qu'ça.

Mme Chevallier protestait timidement que c'était exceptionnel et qu'il faudrait consulter le comité.

— Bien sûr !... Pour une autre fois ! Mais qui qu'ça nous coûte de laisser le lit?... Moi, j'en fais cadeau, et si vous trouvez pas à dire après votre matelas, ça s'ra un lit complet, s'pas?... C'est d'la charité, allons !... Et nous sommes-t-i' des dames de charité, enfin?

Elle tenait à justifier son titre.

La bohémienne se présenta.

C'était une fille de vingt ans, à la peau brune et chaude, aux yeux de braise, belle, malgré son masque de grossesse.

Un homme long et sec, aussi brun qu'elle, la soutenait.

La sage-femme, qui les accompagnait, confia sévèrement à Mme Chevallier que l'homme voulait rester là et qu'il ne fallait pas.

Mme Chevallier demanda ingénument :

— Pourquoi?

— Parce que..., répondit la sage-femme.

— Parce que?...

Mme Chevallier ne comprenait pas.

On ne pouvait cependant pas lui expliquer que le spectacle n'était pas fait pour un homme. Cela tombait sous le sens.

Mais l'étranger déshabillait déjà sa compagne. Il lui enlevait ses misérables chaussures percées, lui tirait ses bas en loques, lui dégrafait son corsage avec des soins précieux,

sans s'apercevoir qu'il y avait du monde autour d'eux. Il était seul avec *elle*, souple, agile, tout à fait à l'aise.

Quand il l'eut mise au lit, il s'agenouilla paisiblement sur le parquet, prit les mains de sa femme et les tint dans les siennes, en la contemplant de ses deux grands yeux brûlants.

Mme Chevallier lui demanda :

— C'est son premier?

Il répondit : « Oui », de la tête, et sa figure eut une expression d'épouvante.

Mme Chevallier les regardait tendrement. Pour elle, c'était comme si elle avait relu la belle histoire qu'elle aurait toujours désiré vivre, mais qui jamais, jamais n'avait été son histoire.

Ah ! qu'elle l'enviait, cette mendiante qui commençait à entrer en douleurs !...

Mme Poulain conduisit l'accoucheuse dans la petite cuisine où l'on faisait chauffer des bassines d'eau, ensuite toutes les deux s'en furent déjeuner.

Mme Chevallier se rappelait la nuit où elle avait eu Christian, dans leur petite maison de Poitiers. Elle savait à peine, alors, ce qui lui arrivait. Elle souffrait atrocement, à mourir ; elle n'avait ni la consolation d'appeler à elle le souvenir des mois d'amour, ni celle de sentir la douceur d'une caresse d'homme sur sa main qui pétrissait les draps. La sage-femme ne la quittait pas, le médecin venait d'heure en heure, mais devant ses yeux illuminés par le supplice qui était en elle, il n'y avait personne... Elle avait songé à sa mère, qu'elle avait à peine connue, à des amies de pension, à des domestiques. Des visages, aperçus quelque part, étaient venus la visiter, à cette heure de martyre ; elle leur criait : « Au secours !... » ou « Achevez-moi ! » Vers le matin, à l'instant où elle croyait que la terre entière s'éparpillait avec elle, brusquement, tout s'était apaisé : elle avait un fils !... Un peu après, le père, qu'on avait prévenu au cercle, — au cercle, une telle nuit ! — était survenu, empestant le tabac et l'alcool, des poches sous les yeux. Il avait dit : « On l'appellera Christian » et il était allé se coucher.

Treize années depuis cette matinée... et voici qu'il y avait là deux êtres jeunes, sains, dont l'un partageait, en affres, le déchirement de la chair de l'autre, qui aspiraient ensemble à la délivrance, qui avaient le même espoir et qui s'en iraient par le monde sans entraves mais unis, ayant créé, dans

l'amour, un être à leur propre image. Et c'était elle qui leur procurait la tiédeur de cet instant, elle qui n'avait jamais eu pareille joie !

Qu'elle les aimait !...

A un moment, elle entendit du bruit, au rez-de-chaussée.

C'était Mme Aristide, qui l'appelait.

— Comment, ma chère fille ! Vous êtes avec eux?...

Mme Aristide ne pouvait pas se faire à cette idée qu'un membre de sa famille était dans cette chambre où une « saltimbanque » se préparait à accoucher.

— Ça n'est pas raisonnable, Jeanne !... Et puis, vous les gênez, ces gens... Nous avons déjeuné sans vous !...

La sage-femme revenait.

Mme Aristide emmena sa bru et, dès qu'elles furent dehors, elle lui raconta que M. Aristide trouvait qu'il n'était pas bien « d'en trop faire » :

— Vous comprenez, n'est-ce pas?... Il m'a dit : « Elle n'écoute que son cœur, mais nous avons aussi notre situation... » Allons, maintenant, venez !...

Mme Chevallier se laissa entraîner, souriant, pensant qu'elle connaissait, enfin, deux êtres qui s'aimaient, qui partiraient sans s'être douté qu'ils avaient traversé des lieux désolés où les sentiments étaient aussi étriqués que les actes et d'où l'amour était banni. D'avoir approché de tels phénomènes, elle en avait des espoirs qui la soulageaient et la maison Aristide ne lui sembla plus si lugubre.

Adèle, qui la servit, ne lui cacha pas son admiration. Dans sa pauvre et terne vie de domestique, c'était une sorte d'aurore qui se levait.

— C'est pas tout ça, conclut-elle : qué qu'ils en feront, de l'enfant?

— Ils l'emporteront.

— Ils l'emporteront?... Ben, ils n'ont pas seulement une roulotte?...

Elle aurait souhaité que l'Œuvre se chargeât d'élever le petit.

Elle soupira et réfléchit :

— Ça n'fait rien, madame !... Moi, j'vous dis qu'une supposition qu'ça m'serait arrivé, ah ! j'vous mettrais ben haut... tout contre la Sainte Vierge.

Était-elle bête !

Mme Chevallier riait pour dissimuler son émotion et, tandis qu'elle déjeunait, elle fit préparer un panier de provisions, pour l'homme.

De retour à l'Œuvre, elle se rencontra avec le docteur Métayer qui auscultait la patiente. Dans un coin, se tenait le mari, à qui l'accoucheuse demandait :

— Comment vous appelez-vous?

— Senecchi... Antonio Senecchi.

— D'où êtes-vous?

— De Sassari, Sardaigne.

— Que faites-vous?

— Je rempaille des chaises.

— Les gendarmes veulent voir vos papiers.

— *Si, si!* faisait-il, entêté. Tout à l'heure.

— Non, tout de suite ! Le brigadier est en bas.

— Qui?

— Le brigadier !

— Tout à l'heure.

— Laissez-le tranquille, madame Henriette ! dit le docteur Métayer en se relevant.

— Il ne veut pas sortir...

— Et après?...

Cela parut froisser la pudeur de Mme Henriette.

Le docteur prit à l'écart Mme Chevallier et lui glissa :

— Ça n'ira peut-être pas tout seul !

Sur un geste d'effroi qu'elle eut, il ajouta :

— Mais ça ira quand même, allez !... Ce sera pour cette nuit... J'ai une visite pressée, à la campagne ; je repasserai dans la soirée.

Sur le seuil, il se ravisa :

— A propos...

Et tout bas :

— S'il y avait des histoires, il est entendu que je prends tout sous ma responsabilité...

— Des histoires?

— Je ne sais pas. Je dis : « si... ». Mme Delafosse... Je ne sais pas enfin ! Elle est à Poitiers aujourd'hui ; elle rentre par le train de huit heures... Chut ! chut !... Du calme !... Il faut encore ménager les susceptibilités... Croyez-moi !

A la porte, il se tourna vers la chambre, eut un brave sourire et un clin d'œil heureux pour désigner l'Italien, qui était revenu près du lit, malgré Mme Henriette.

Sur la cheminée, il y avait, intactes, les assiettes garnies que Mme Chevallier avait fait apporter pour l'homme. Il pensait bien à manger, lui !

Toute la journée, la sage-femme le bouscula : pour prendre la température, pour déplacer l'oreiller, pour enlever une

couverture, pour en mettre une autre, pour disposer une bouillotte aux pieds de la patiente, pour recommander :

« Respirez largement, jusqu'au fond... plus fort !... là !... Recommencez ! »

Il se reculait un peu, quelques secondes, et il revenait à sa place, saisissait à nouveau les mains qu'il avait abandonnées, attiré par une force à quoi rien ne pouvait résister.

L'accoucheuse, mi-riante, mi-fâchée, lui répétait :

— Elle ne va pas s'envoler, votre poule !

Chaque fois il faisait : « Ah ! » paisiblement, sans s'excuser, sans protester.

Il y avait en cet homme un entêtement dont il n'était pas maître et qui contribuait à sa beauté, un entêtement que rien ne pouvait réduire.

A huit heures, à part Mme Delafosse, qui n'était pas revenue de Poitiers, et M. Aristide, qui n'honorait pas souvent les réunions de sa présence, l'Œuvre était au grand complet ; la réunion était chaude.

Mme Poulain expliquait :

— Comprenez, s'pas?... Quand *on* a vu ça, *on* s'est dit : « Faut pas perdre de temps !... » Alors, s'pas, *on* a dressé un lit en deux temps trois mouvements...

On, c'était elle et Mme Chevallier.

Elle était dans tous ses états, parlait à tort et à travers : elle aurait sauvé le pays de la peste, arrêté un cheval emballé, tiré de l'eau vingt-cinq personnes, qu'elle n'aurait pas été plus transportée d'allégrese.

Mme Bertrand écoutait, l'air meurtri ; Antonine, extasiée, levait les mains ; les deux Florent trouvaient tout très bien, « sauf qu'on aurait dû prendre chez eux, des fournitures ». Mme Juigné avait son petit air subtil et regardait Louis, cet idiot de Louis dont les ciseaux montraient leur bec au bord de sa poche de veston et qui s'inquiétait de savoir si « ça serait long ». Sa femme haussait les épaules : « T'es bête ! » mais contente, comme si elle avait prévu une catastrophe.

Quant à Mme Aristide, elle commençait à être fière de son rôle : le matelas et les draps sortaient de chez elle. Bien entendu, elle ne soufflait mot de l'avis de son mari, et pour cause : toute la journée, M. Aristide, exaspéré, avait arpenté la salle à manger, le vestibule, les chambres, le jardin, malgré le froid, en quête d'une attitude. Lorsque Mme Aristide s'était rendue à l'Œuvre, il lui avait bougonné : « Ar-

range-toi », les dents serrées, rageur. Mme Aristide ne pouvait mieux faire que de se mêler à l'exaltation générale.

Delafosse, qui ne se souciait guère de recevoir sa femme à son retour de Poitiers, était venu se payer des bourrades avec l'ami Poulain :

— J'parie pour un gars, vieux !

On sonna.

C'était la servante de M. le curé, qui apportait une lettre pour *Madame la Présidente de l'Œuvre de la Croix d'Orgevault.*

— Donnez ! dit Mme Aristide.

Mais Mme Poulain s'en saisit et la monta, d'une haleine à Mme Chevallier, qui ne quittait plus l'Italienne.

Elle redescendit aussitôt, suffoquant d'émotion, tendant la lettre dépliée :

— C'est M. le curé qui nous remercie de notre bon cœur...

Les mots lui manquaient. Le souffle aussi.

Mme Juigné lut la lettre, ânonnant exprès pour amoindrir l'effet. Elle n'y parvint pas.

M. le curé assurait l'Œuvre de sa reconnaissance, félicitait ces dames et appelait la bénédiction de Dieu sur elles.

Tout était rose dans la pièce.

— *Ce sera un petit chrétien de plus*, disait le curé.

Louis Juigné demanda si on le baptiserait?

Quelle idée !...

— Qui est-ce qui sera le parrain?

On ne s'inquiétait pas de la religion des parents.

Mme Bertrand proposa doucement de l'habiller ; Mme Poulain étendit la motion au père et à la mère.

On vota un lainage général.

— Je m'arrange du petit ! cria Mme Poulain. Je lui tricote un « chandail » !

Par la même occasion, on vota des félicitations à Mme Chevallier, ensuite à Mme Poulain.

Mme Poulain vota pour elle-même, des deux mains.

On palabrait si fort qu'on n'entendait plus les gémissements qui, au début, tombant d'en haut à intervalles réguliers, avaient empêché de goûter la joie que procurait une si belle action.

Ces dames n'avaient pas le cœur à travailler ; il n'y avait qu'Antonine.

Cette Antonine !... Si troublée, elle n'était pas démontée !

— J'passe la nuit pour savoir c'que ça sera ! dit Delafosse à Poulain qui lui réédita sa mauvaise plsisanterie :

— T'aimes mieux ça que de recopier des *oremus*, hein?

Là-dessus, le docteur Métayer entra.

Les marches de l'escalier craquèrent sous son pas, et, comme par enchantement, le bavardage s'interrompit.

C'est alors qu'on s'aperçut de l'horreur des plaintes qui devenaient incessantes.

— Nom de Dieu ! Ce qu'on souffre, tout de même? chuchota Poulain, dont le front rouge était perlé de sueur.

La remarque fut entendue de tous.

Seule, cette gale de Mme Juigné sourit.

Soudain, le loquet de la porte claqua :

— M.... ! ma femme, souffla Delafosse, en se rejetant derrière Poulain.

Elle entra, salua :

— Bonsoir, mesdames !

Et, sans transition, à la charge ! de ce petit air tranchant et cauteleux qui lui était ordinaire :

— Qu'est-ce que je viens d'apprendre? Il paraît que nous sommes une maternité?... A la bonne heure ! Nous allons rondement en besogne !...

Le compte fut promptement réglé.

On l'écoutait, bouche bée, comme pris en faute, mais un cri déchirant fit résonner la maison.

Tout le monde leva la tête vers le plafond.

— Moi, je donne ma démission ! cingla Mme Delafosse.

Et, la main sur la poignée de la porte, tournée vers son mari, impérative et protectrice, elle lui commanda :

— Si tu veux venir, mon ami?...

Et Delafosse, sans un mot, le nez baissé, la suivit.

— Allons ! allons ! madame Delafosse, supplia Mme Aristide ; ça n'est pas raisonnable !...

Mme Delafosse était déjà partie.

Quelqu'un degringolait l'escalier.

Mme Chevallier surgit, rayonnante, annonçant :

— C'est un fils !

Cela ne produisit ancun effet.

VII

On habilla les trois Senecchi, — le père et la mère à coups de chandails, de tricots, de caleçons et de jupons — et on emmaillota le nouveau-né dans des couvertures de laine.

Mme Chevallier donna, cependant, des drapeaux de toile pour l'enfant, et puis on le fit baptiser ; le sacristain fut son parrain et Angèle Hanard, celle qui s'occupait des chaises de l'église, la marraine. Mais ce ne fut pas une fête pour l'Œuvre de la Croix d'Orgevault.

Il y avait, planant obstinément, l'histoire de Mme Delafosse, et chacun se demandait, maintenant, si ce n'était pas Mme Delafosse qui avait raison.

En une semaine, ce fut elle qui l'emporta.

On reconnut que le règlement avait été violé, doublement, triplement, gravement. Le règlement était à bas, l'Œuvre aussi.

M. Aristide, qui avait commencé par lever très haut les sourcils et par susurrer : « De quoi se mêle-t-elle, Mme Delafosse? » en arrivait à trouver qu'elle avait eu tort d'être si fougueuse, mais qu'en somme...

— En somme, vous comprenez, ma chère fille, c'est une femme de devoir. Il y a des maternités dans les grandes villes !... M. le curé... évidemment, évidemment ! M. le curé n'a pas pensé à tout cela, pas plus que le docteur Métayer, pas plus que vous, mais enfin...

— Enfin, nous ne pouvions pas laisser cette femme accoucher dans le fossé d'une route ! répliqua Mme Chevallier.

Elle devenait véhémente.

Alors M. Aristide commença d'avoir de plus fréquents serrements de lèvres et, ostensiblement, se rangea du côté de Mme Delafosse.

Mme Chevallier, doutant d'elle-même, courait au docteur Métayer pour se réconforter. Elle l'abordait d'un : « Voilà ce qu'on me fait ! » comme ces persécutés qui trouvent des joies à montrer leurs blessures.

Le docteur Métayer ne prenait rien au tragique et remettait Mme Delafosse à sa place : « A-t-on idée de ça !... »

Bon docteur qui avait gardé sa raison, son indépendance et les idées de sa jeunesse, intactes au milieu de ce monde étroit où la raison était la résultante des habitudes de tous, où l'indépendance était un monstre de bocal, où les belles passions de l'adolescence mouraient presque aussitôt nées !

Près de lui, Mme Chevallier reprenait quelque courage.

— Vous voyez, ma chère amie, il ne faut pas tomber dans le gouffre, faisait-il. Vous n'avez pas encore vécu la moitié de votre compte, ne vous endormez pas !... Ce que nous avons fait, c'est très bien... La femme Delafosse est une vieille bourrique. Votre beau-père aussi... ou pire !

Mme Chevallier riait.

C'étaient des boutades, — mais les Senecchi, vêtus de laine des pieds à la tête, n'avaient pas quitté le pays depuis quinze jours que, devant la porte de M. Aristide, ce fut comme un fléau déchaîné. Il vint un épileptique, des mégères qui voulaient qu'on les entretînt, un blessé de 1870 avec des certificats plein les poches et qui ne demandait qu'un lit, « seulement un lit », — avec, bien entendu, la nourriture et des vêtements. Il dresserait le feu, balayerait la maison de l'Œuvre, la garderait la nuit : les chemineaux ne lui faisaient pas plus peur que les soldats de Frédéric-Charles.

Adèle leur entr'ouvrait la grille, disait : « Attendez ici », avertissait Mme Chevallier, mais déjà, M. Aristide était sur le perron, clignant des yeux, fripant le nez.

Mme Chevallier n'osait plus faire avancer les pauvres jusqu'au vestibule. Elle décrochait sa pèlerine, leur expliquait, dehors, que l'Œuvre ne pouvait pas les prendre en garde ; alors, c'étaient des prières, toujours les mêmes :

— Il y a un lit qui ne fait rien. On ne demande que le lit.

Et la même récrimination :

— On reçoit bien les bohémiens !

Quelques-uns lâchaient aigrement :

— Ç'est parce qu'on n'est pas des étrangers...

Mme Chevallier rougissait de honte. Elle les calmait d'une aumône, mais ils revenaient ou bien il en surgissait d'autres.

Aux repas, M. Aristide prenait un air de sacrifié pour dire :

— Nous ne sommes plus chez nous ! C'est tout à fait désagréable, ma chère amie.

Mme Chevallier n'avait plus la force de se redresser. Les mendiants étaient si nombreux, si arrogants !... On aurait juré qu'il y avait quelqu'un qui les envoyait. Mme Delafosse aurait pu le faire ; elle ne l'avait pas fait, mais Mme Juigné, une ou deux fois, ne s'en était pas privée. Paraissant réfléchir, elle avait dit à l'un d'eux :

— Au fait, nous ne faisons plus de tricot à l'Œuvre, mais il y a un lit qui cherche un locataire. Je ne suppose pas que notre présidente en ait disposé. Allez la voir !

Le docteur Métayer finissait par ne plus trouver grâce, même près de Mme Chevallier.

M. Aristide souriait silencieusement. Toute la ville semblait sourire avec lui.

C'est un grand plaisir que celui qu'on goûte à surveiller une affaire qui commence à mal tourner.

Là-dessus, le curé sauta.

Il avait été mandé à Poitiers après « l'incident Senecchi », comme disait Mme Delafosse. Rien n'avait transpiré de sa visite à Monseigneur ; seulement, on l'avait vu revenir la mine soucieuse et, dès le lendemain, on s'était aperçu qu'il marchait un peu voûté.

Un matin, on avait appris avec stupeur, par les voisins, qu'il quittait Forgault. Mme Delafosse avait jeté, en passant chez Mme Juigné :

— L'abbé Gueydon nous abandonne, paraît-il?

Mme Juigné, dont les moindres propos étaient vinaigrés, lui avait répondu gentiment :

— Vous ne le saviez pas !

Il s'en allait du côté de Lusignan, dans un pays où il n'y avait que des protestants, — un genre de retraite plus amer que la simple retraite, une leçon donnée à un âge où, depuis longtemps, on a perdu l'habitude d'en recevoir et qui fauche un homme à cheveux blancs plus sûrement qu'une grave maladie.

Il partit sans un mot, humblement, en vieux prêtre qui sait où se trouve son devoir et qui s'y rend.

On le remplaça par un jeune curé qui fit la conquête des fidèles en un sermon, car, dans ce milieu comme dans tous les autres, on a la mémoire courte et on aime la nouveauté.

L'abbé Gueydon était un saint homme, plein de bon sens et un peu retiré dans sa coquille, mais on connaissait l'entrée de la coquille et, quand on avait besoin de lui, on savait où le trouver. On se souvint seulement qu'il n'était pas très parlant et qu'il vivait à l'écart, tournant du bois, sculptant des stalles, menuisant du matin au soir. Le nouveau semblait très allant, parlait bien ; les dévotes extasiées disaient : « Ça coule de source. » Il avait trente ans, une jolie figure enthousiaste, des cheveux d'artiste et des allures de secrétaire de prélat.

On trouva mille raisons d'avoir gagné au change.

Mme Delafosse lui fit cadeau d'une paire de vases pour l'autel de la Vierge et lui fournit des indications sur les besoins du pays : on voulait des prières du soir, on voulait que le confessionnal fût ouvert à la tombée de la nuit, de six heures à huit heures, et, tous les matins, une heure avant la première messe ; on voulait...

Elle sut lui glisser, pour le convaincre, que son prédécesseur avait eu le grand tort de refuser à la population pieuse de telles satisfactions.

— Enfin, monsieur le curé, avait-elle ajouté, souffrez que je vous mette au courant de « l'état d'esprit » du pays, très bon, à coup sûr, mais qu'il est nécessaire de connaître à fond. Ne vous laissez... — permettez, n'est-ce pas, je connais si bien mon Forgault ! — ne vous laissez aller à aucune fréquentation assidue. Ici, celui qui est trop bien avec quelqu'un ne fait pas le bonheur de tous les autres...

Elle le sermonna, cassante, précise, et, quand le jeune curé fut à peu près certain qu'il ne pourrait plus faire un pas tout seul sans risquer de se rompre les jambes, elle devint la dévote, fidèle et soumise, qui buvait avidement les paroles de son desservant.

Ces figures-là ne sont pas exceptionnelles. On les trouve dans l'armée, dans le monde immense des fonctionnaires, dans la politique, dans le commerce, sur le trône, au foyer, partout ! On les voit traverser des groupes, s'effacer dans les coins d'ombre, placidement, subalternes, cependant que les regards de leur maître les suivent involontairement, non point pour les surveiller mais pour prendre des ordres. C'est le capitaine qui connaît le régiment et la ville sur le bout du doigt, qui fait partager au nouveau colonel son jugement sur la caserne et sur la cité, qui lui choisit une maison, des ordonnances, son coiffeur, son tailleur, son bottier ; c'est le vieil employé qui travaille dans un coin du bureau, à la plus mauvaise place, dans les courants d'air, entre ses inférieurs et ses supérieurs, sous leurs yeux, et qui les mène tous ; c'est l'électeur qui oriente le député, c'est le contremaître qui dirige en même temps l'usine et le patron, c'est le secrétaire qui écrit les lettres du prince et les lui passe pour la signature — avec ses avis ; c'est le valet qui conseille d'abord et qui obéit après. Ils imposent leurs jugements et leurs volontés, insinuent leurs commandements, décident et des ordres auxquels ils se soumettront plus tard et des coups qu'ils consentiront à recevoir, servitudes légères qui feront oublier que ce sont eux qui tiennent en main l'autorité.

Ce sont des éminences, redoutables ou bienfaisantes, qui ont cette puissance secondaire, muette et cachée, plus forte que la puissance reconnue et qui, ne se découvrant jamais, ne courant jamais le péril d'être discutée, résiste aux bourrasques qui abattent le pouvoir.

Mme Delafosse avait cette autorité-là. En quinze jours, le jeune abbé Soubise était son homme, sans le savoir.

Aux offices, du haut de la chaire, il la dominait et ses

conseils tombaient sur elle, recueillie et déférente ; mais, le seuil de l'église franchi, il n'était plus que son lieutenant.

Sur ses avis, il fit des visites : à Antonine, à Mme Bertrand, aux Juigné, aux pauvres qui avaient été habillés par l'Œuvre de la Croix d'Orgevault ; sa première avait été pour M. et Mme Aristide.

M. Aristide, qui n'allait jamais à l'église, mais qui était cependant considéré comme clérical, la lui rendit au presbytère.

L'avant-veille, il était passé chez Mme Delafosse et lui avait dit :

— On pense beaucoup de bien de notre curé. Savez-vous à quoi j'ai réfléchi?... Je voudrais que vous réorganisiez l'Œuvre. Il n'y a que vous pour ça... Ma bru est bien revenue de ses idées, allez !... C'était l'abbé Gueydon qui les lui avait fourrées dans la tête : l'abbé Gueydon et le docteur Métayer. Mais oublions ça ! Elle ne se console pas de ce qui est arrivé... Si vous vouliez souscrire à mon projet, il faudrait que vous y intéressiez M. l'abbé Soubise... Vous le pouvez, si, si ! C'est un homme actif, il a l'énergie de la jeunesse... Vous ne savez pas ce qui serait excellent?... Cela dépend de vous. Mais, avant tout, il me faut votre avis...

C'était sa façon de présenter les choses quand il avait affaire à quelqu'un qui était susceptible de résister à sa volonté.

Il s'agissait, tout simplement, de reprendre les séances de travail à l'Œuvre, mais avec un élément nouveau, avec, une fois par semaine, une conférence de M. l'abbé Soubise, directeur des consciences, qui saurait tenir tête aux esprits frondeurs de la maison.

M. Aristide s'attendait à ce que Mme Delafosse se regimbât.

Après un moment de réflexion, elle répondit :

— Mais... si M. le curé ne demande pas mieux...

Incidemment, le soir, à l'église, elle avait préparé M. le curé au projet Aristide, et, lorsque M. Aristide se présenta, la place était ouverte.

Les séances de l'Œuvre reprirent, mais prévoyant qu'elles seraient orageuses, ou bien qu'il régnerait un silence étouffant, Mme Delafosse fit la lecture. Elle avait apporté la *Vie des Saints*.

Cela prépara ces dames aux conférences de M. le curé.

Ainsi une seule voix se faisait entendre et ce n'était pas

pour déblatérer contre les voisins ou, ce qui aurait été autrement grave, pour parler de l'histoire Senecchi.

Le vendredi suivant, toute l'Œuvre était assemblée pour recevoir M. l'abbé Soubise, qui raconta la vie de saint Joseph.

Il revint, et voilà que, dès la troisième séance, Mme Juigné eut son sourire des jours de grande chasse aux potins.

Elle examinait M. l'abbé Soubise, elle examinait Mme Chevallier... Pour mieux observer, elle se plaça contre le mur.

Il était convenu que les conférences ne devaient pas interrompre les travaux. M. le curé, discourant devant des têtes baissées, avait ainsi l'air de semoncer des femmes en faute. Mais Mme Juigné le surveillait et elle voyait ses regards appliqués sur les cheveux d'or cendré de Mme Chevallier. On aurait cru qu'il parlait pour elle.

Il parlait pour elle, en effet, et de toute la force de sa propre conviction.

Un soir qu'il retraçait la vie de Madeleine, il fit, de la repentie, sans le vouloir, d'inspiration, un portrait qui était celui de Mme Chevallier. S'il avait su !...

Et Mme Chevallier fut comme touchée par ce fluide. Le lendemain, on la vit à la prière qui se disait à l'église, à six heures du soir, avant le dîner, et le surlendemain, on l'y retrouva encore.

M. Aristide se frottait les mains et commençait à penser beaucoup de bien du nouveau curé.

La première fois que Mme Chevallier fut de semaine à l'Œuvre, M. l'abbé Soubise y passa dans l'après-midi.

Un vent aigre balayait la rue et la route qui la prolongeait.

Il hésita devant la porte, et puis, rectifiant rapidement sa tenue, il entra.

Mme Chevallier était avec Antonine. Elles faisaient de la broderie.

Il les entretint de la misère de la famille Gontran. Les deux vieux étaient au lit : la fille courait Forgault, boitant par les rues, à la recherche de bouillon et de bois.

Mme Chevallier et Antonine se consultèrent des yeux : elles avaient, toute fraîche à la mémoire, l'affaire des Senecchi...

— Tenez, monsieur le curé, prenez toujours ces trois francs ! dit Mme Chevallier... J'aime mieux que ce soit vous qui fassiez l'aumône. Nous, ici, nous ne distribuons que des

lainages, et même, vous voyez, nous en avons une telle provision que nous n'en faisons plus : nous travaillons pour nous.

Antonine fouilla dans sa poche, ouvrit sa bourse, cligna des yeux en tâtant son argent, pièce à pièce, et tendit, elle aussi, son aumône pour les Gontran.

M. le curé se confondit en remerciements, un peu gêné par sa victoire, et Mme Chevallier l'ayant accompagné jusqu'à la porte, regarda dans la rue : il n'y avait personne, le froid était cinglant.

Elle rentra.

Antonine tisonnait le poêle. On entendait les menus graviers soulevés par le vent qui frappaient les vitres comme des rafales de givre.

Alors, sans s'avouer qu'elles étaient satisfaites d'avoir participé à une bonne action, elles se confièrent qu'on se trouvait bien mieux dans cette salle que dans la meilleure des pièces de la maison Aristide ou de la maison Belloche — et toutes les deux se pelotonnèrent dans leur coin, en frissonnant d'aise.

Le soir, à la réunion de l'Œuvre, Mme Juigné dit au bout d'un instant :

— Tiens ! j'ai aperçu M. le curé aujourd'hui. Il avait l'air de sortir d'ici...

Mais Mme Chevallier répondit paisiblement :

— C'est vrai. Nous l'avons vu.

Et, comme Mme Delafosse s'apprêtait à commencer la lecture d'un chapitre de la *Vie des Saints*, Mme Juigné n'osa pas pousser plus loin son enquête.

A quelques jours de là, on apprit que l'abbé Soubise était revenu à l'Œuvre.

Maintenant M. Aristide se réjouissait de vivre sans angoisse, et, si son canon de midi ne partait pas tous les jours, c'était uniquement parce que le soleil ne se montrait pas régulièrement. Sa bru était assidue à la grand'messe et aux vêpres du dimanche ; de temps à autre, elle avançait jusqu'au cimetière... Il reprenait insensiblement son ton de commandement. Aux repas, il parlait de l'abbé Soubise, lui jetant, de haut, de la menue monnaie d'éloge et de critique, doctement, avec ses façons de : « Voici votre compte ; vous n'avez pas à discuter. » Quelquefois, il disait à sa bru :

— Quand vous apercevrez l'abbé, demandez-lui donc de s'arrêter ici : j'ai besoin de le voir.

Quand elle l'apercevrait?...

Elle le voyait tous les jours et elle ne pouvait déjà plus se passer de lui ; non point qu'elle prît à l'entendre un plaisir équivoque, mais il parlait une autre langue que celle qu'on parlait autour d'elle et il avait des gestes larges, souples, habitués à bénir ; ses mains étaient blanches et ses yeux bleus s'animaient étrangement...

Elle aimait ce qu'il disait, peut-être pour l'idée qu'il développait ; pour la manière aussi. Elle ne se l'expliquait pas. Elle allait au spectacle comme l'alouette au miroir ; elle y allait, sans ruser, sans honte et sans forfanterie, de sa démarche ordinaire qui était libre et saine, eurythmique et robuste, et qui triomphait des pitoyables vêtements dont elle s'était laissé affubler.

Ni M. Aristide, ni Mme Aristide ne se doutaient de ce qui la faisait fréquenter l'église ; ni Antonine avec qui elle passait la plus grande partie de ses journées, soit à l'Œuvre, soit dans la salle à manger de la maison Aristide, ou dans sa chambre. Elle ne parlait jamais d'elle-même ; elle s'ignorait trop complètement.

Après la mort de Christian, elle s'était abandonnée au sommeil de la province.

Rien ne lui était plus. N'ayant jamais eu la disposition de sa volonté, elle savait tout juste qu'elle aurait pu, probablement, en avoir une. De la pension, sautant dans le mariage, elle était tombée dans la servitude Aristide ; elle y était restée et elle achevait par le rêve ce que son éducation et les circonstances de sa vie avaient commencé.

Ne s'apercevant pas qu'elle ne faisait que ce qu'on l'engageait à faire, elle se figurait avoir conservé son indépendance. Elle pensait ainsi : « Je me plais à l'église » ; et elle fréquentait l'église. Elle ne se disait pas : « Pourquoi est-ce que je me plais à l'église? » Ce n'était pas pour prier ; elle s'y rendait comme on se rend à un jardin où l'on a coutume d'aller, non point en s'avouant que c'est pour le parfum des fleurs, pour la pureté de l'air, pour le chant des oiseaux ou pour le silence, — mais parce que l'habitude vous y pousse.

La seule femme qui eût pu l'éclairer sur elle était Antonine, mais la pauvre fille était assez peu faite pour voir dans une conscience. D'ailleurs, elle avait des soucis. Son frère était enfin, revenu à Forgault, sa retraite et ses dernières vilaines histoires à peu près liquidées, et elle s'inquiétait de savoir quel accueil on lui ferait.

Il avait d'abord commencé par fréquenter M. Aristide, porté vers lui par ce besoin de prendre rang dans « la société », mais la compagnie de M. Aristide l'avait promptement lassé. Il avait, tout doucement, espacé ses visites.

On le rencontrait avec Poulain et, de temps en temps, avec Delafosse.

Ils allaient au café, Poulain sans se cacher, Delafosse avec moins de désinvolture, à cause de sa femme. Il avait beau se couler par les ruelles, raser les murs, faire des détours : elle était toujours avertie. Alors, sous le prétexte de vins ou d'engrais à placer, il filait vers Angoulême, ou Fontenay-le-Comte, avide de liberté, laissant Belloche avec Poulain.

Belloche s'ennuya tant, qu'il apparut quelquefois aux réunions de l'Œuvre, le samedi, le jour des hommes, et, ne sachant comment tuer le temps, il se complut à regarder Mme Chevallier.

Un soir, à peine dans la rue, il prit le bras de Poulain et s'exclama :

— Elle est bougrement bien, cette femme-là !

Cela avait été dit avec un tel accent que l'honnête Poulain ne put s'empêcher de lui répliquer rudement :

— Dites donc, vous !...

— Ah çà ! fit Belloche en s'écartant, froissé, on n'a plus le droit d'ouvrir la bouche?...

Poulain s'excusa, mais Belloche lui en tint rancune et il attendit de se trouver en compagnie de Delafosse pour se renseigner sur Mme Chevallier.

Delafosse ne sut pas lui en dire grand'chose ; seulement, il lui consentit que « c'était une belle femme, nom de Dieu ! »

Belloche la détaillait de loin, et, à l'occasion, d'un peu près, en lui parlant, mais il sentait qu'elle était gardée par un rempart qu'il ne pourrait jamais forcer. Il tenta cependant des mots à double entente : ils n'eurent pas de prise sur elle. Mme Chevallier le regarda clairement, dans les yeux, un peu étonnée.

Il la jugea inaccessible et mit son échec sur le compte de la religion, qu'il insulta, ce qui ne l'empêcha point de s'obstiner à tenter de connaître le passé de la bru de M. Aristide.

— Enfin, faisait-il, Ernest Chevallier, c'était un crevé? Je me le rappelle : je l'ai rencontré à Poitiers deux ou trois fois... Ici, qu'est-ce qu'il fichait?

— Peuh !... rien, répondait Delafosse. Il était malade.

— Et elle, pendant ce temps?

— Elle?... Eh bien... rien !

— Alors, reprenait Belloche, toujours et toujours à l'église, comme ça?

— Ah ! pas du tout ! Ça ne la tient pas depuis si longtemps !

Belloche lui envoya une tape sur l'épaule, content de sa découverte :

— Delafosse, mon ami, il y a des femmes qui aiment ça !

« Ça », pour lui, c'était la soutane, et il était enchanté, comme un vieux braconnier qui a découvert les usages de la biche.

Quand il ne s'agissait que d'une mineure à dégourdir, il n'apportait ni prudence ni obstination : la pièce à la mère et l'exécution du marché, — certaines fois, il se passait de la mère. Mais, pour une femme, il ne se sentait pas de force à enlever la position par un assaut à l'improviste. Il circulait aux environs et, un beau jour, profitant d'une exaltation ou d'une lassitude, il entrait dans la place.

Son physique ne lui permettait pas d'agir autrement. Ce n'était pas un séducteur. Il était maigre, plutôt petit, la barbe rude, courte, avec des poils allant du roux au brun, parsemés de poils blancs. Sa figure chafouine était secouée de tics et sa mise était extravagante. Été comme hiver, il portait le même costume à carreaux, veston court, gilet voyant et pantalon collant sur ses jambes de coq maigre. Aux froids, par là-dessus, il jetait un macfarlane, et quelquefois, par les grandes chaleurs, il avait une culotte de toile, des bas de couleur et des souliers « bains de mer ». Sa démarche était inégale : le pas que faisait son pied droit était court et douloureux. Il avait l'aspect sale, mais on disait qu'il soignait ses dessous, qu'il portait des caleçons et des chemises de fine soie. Quand on était à quelques pas de lui, on ne sentait que le patchouli dont il s'imprégnait ; un peu plus près, on percevait aussi l'odeur d'alcool et de tabac de son haleine. Il fumait toute la journée et ses pouces étaient culottés comme de vieilles pipes.

Il n'était pas arrivé depuis quinze jours que Mme Delafosse disait à Antonine :

— Votre frère ne va donc jamais à l'église?

Antonine y allait bien pour deux. Belloche n'y voyait pas d'inconvénient : sa maison était tenue, ses repas prêts à l'heure — elle pouvait se gaver d'offices et de prières ! Il laissait vivre à sa guise cet être diaphane qui apparaissait

et s'évanouissait comme une vision et menait si peu de bruit qu'on ignorait l'instant où il avait passé quelque part.

Chez eux, lorsqu'ils étaient seuls, ils ne prononçaient pas vingt paroles dans la journée — Antonine parce qu'elle ne parlait guère, et lui parce qu'il la jugeait inférieure et qu'il n'aimait point la mêler de ses affaires.

Il la questionna, cependant, sur Mme Chevallier, une ou deux fois.

Antonine la portait dans son cœur.

— Et avec le père Aristide? demanda-t-il.

— Avec M. Aristide?...

— Ça va?...

Jamais Mme Chevallier n'avait entretenu Antonine de son beau-père.

Belloche leva les épaules, agacé de cette candeur et ne souffla plus mot. Mais il veillait et, malgré qu'il ne pouvait pas souffrir les Aristide et ceux qui les fréquentaient, il ne négligeait pas un prétexte de s'approcher de Mme Chevallier, dont l'image ne lui sortait plus de l'esprit.

Mme Juigné le vit-elle à l'affût? Un soir, elle lui fit signe, et, réprimant à peine un frisson de joie, elle lui dit :

— Ah ! monsieur Belloche, quel gentil curé nous avons !... Ah ! monsieur Belloche ! Je crois bien que Mme Chevallier lui devra le ciel qu'elle se gagne !

Et elle sourit d'une façon entendue.

M. le curé ne sortait de chez M. Aristide ou de l'Œuvre que pour se rendre à l'église, où Mme Chevallier se montrait deux fois par jour. Dans la rue, on avait pris l'habitude de la voir passer endeuillée, pareille aux femmes de la ville qui ont le temps de pleurer leurs morts et qui, quotidiennement, vont de leur banc de prière aux tombes de leurs parents. Sa soumission semblait s'accomplir tout doucement, sans qu'elle eût à en souffrir.

Mme Aristide la trouvait « très bien ». M. Aristide faisait : « Mais oui, mais oui », l'air détaché, si content, pourtant, au fond de lui !

A l'église, tous les soirs, avant la prière en commun, M. le curé exhortait sa quinzaine de fidèles à saintement aborder la nuit. Il ne montait point en chaire ; il se tenait devant l'autel, sur la dernière marche, et il improvisait pendant un quart d'heure. Mme Juigné, que la ferveur n'avait jamais étouffée, était devenue une assidue. Les lèvres en perpétuel mouvement, elle esquissait de grands signes de croix ou brassait bruyamment son chapelet mais ses

yeux ne cherchaient pas le chemin du ciel et son esprit ne s'appliquait pas à être touché par la grâce.

Sa chaise était juste derrière celle de Mme Chevallier : une bonne place pour surprendre quelque chose de « salé ».

Elle ne surprenait rien, que les regards illuminés de M. le curé qui ne quittaient pas les cheveux d'or de Mme Chevallier.

Le malheureux ne s'apercevait guère de son propre trouble. Son éloquence le grisait.

De la petite troupe qu'il avait devant lui, il ne voyait qu'une auréole blonde qui s'élargissait, devenait immense, irradiant sa splendeur par toute l'église. Il parlait du Christ, de sa beauté, de sa séduction divine, et ce n'était pas un sermon : c'était une longue phrase d'adoration, exaltante, affolante à faire éclater, dans une chapelle de couvent, le cœur des novices qui auraient eu encore à lutter contre les souvenirs de la vie.

Une seule femme l'écoutait, les yeux baissés, la poitrine battue par les ressauts de son cœur.

C'étaient, pour elle, des minutes adorables où se précisait la beauté corporelle de l'Homme-Dieu, évoquée par la musique des mots. Elle se représentait ce poète admirable, plantant les jalons de sa religion : des passions, des douleurs, des sacrifices, des jouissances, des martyres, lavant les pieds des mendiants et faisant laver les siens par des femmes, s'érigeant au-dessus de l'Humanité, dominant douze hommes, des groupes, une foule, un peuple, des nations, et lançant, pour le Monde futur, des phrases d'amour qui devaient faire battre des races ; elle le voyait formidable comme un personnage de légende immortelle, plus formidable puisqu'il n'était qu'un homme !

Elle sortait de là, allégée, gonflée d'une tendresse universelle, se répétant ce qu'elle venait d'entendre : « Que reste-t-il d'Alexandre, de César, de Napoléon?... »

Un soir que, rentrée dans sa chambre, elle lisait des prières, elle en chercha la portée, mais elle les trouva pitoyables et se demanda comment on pouvait atteindre Dieu en s'obstinant à dire tous les jours, inlassablement, les mêmes paroles qu'on s'accoutumait à réciter de la même voix, sans y attacher d'importance, malgré soi.

Elle parcourait des actions de grâces, des actes de contrition, des formules d'invocation, et, raisonnant comme un être pur et sain, elle se scandalisait qu'on pût faire croire que le domaine des bienheureux serait réservé à ceux

qui auraient répété quotidiennement de tels enfantillages.

Elle se renseigna sur les dogmes près de l'abbé Soubise, qui lui en parla, un soir, à l'église, au moment où elle se retirait.

Ils se trouvaient à deux pas des fonts baptismaux.

Mme Juigné, sortie la dernière des fidèles, s'était retournée deux fois avant de mettre le pied dans la rue. Dix minutes après, elle revint, entendit la voix de l'abbé Soubise... Il parlait de l'Homme-Dieu, chaudement, comme un avocat d'assises.

A la lueur d'une veilleuse, Mme Juigné distingua Mme Chevallier qui était appuyée à la grille.

Tout à coup, M. le curé demanda :

— Qui est là?

Mme Juigné répondit :

— C'est moi, monsieur le curé : j'ai perdu mes gants... Je crois qu'ils sont restés sur ma chaise.

Il faisait nuit.

— Si vous voulez, chuchota M. le curé à Mme Chevallier, nous en recauserons demain, à l'Œuvre... vers trois heures?...

Elle s'en alla, troublée profondément et se répétant qu'il serait doux de vivre dans une atmosphère de piété et de foi, dans une grande maison où l'on s'entretiendrait de Dieu avec la passion qu'on réserve aux choses terrestres, où l'on serait en perpétuelle extase, où il n'y aurait ni M. Aristide ni Mme Aristide, où la vie banale ne ferait pas chavirer le rêve qui vous rapprocherait d'un « au-delà » si délicieux qu'on souhaiterait n'en jamais sortir.

Le lendemain, elle était à l'Œuvre.

Le service de semaine ne fonctionnait plus régulièrement : c'était le tour de Mme Bertrand, mais elle avait d'autres soucis.

A toute heure du jour, Bertrand recevait des paysans et elle savait bien que ce n'était pas pour passer des contrats ordinaires ; elle savait aussi que, la nuit, les trois lampes de son mari brûlaient dans son cabinet. Souvent elle avait aperçu la rayure aveuglante de leur lumière sous la porte. Elle n'était jamais entrée : le verrou était tiré. Alors, comme si le grincement de la plume aux mille signatures avait gratté ses muscles, elle restait éveillée, circulant dans la maison, dans sa chambre, pieds nus, promenant sa fièvre dans tous les coins. Très tard, lorsque Bertrand s'apprêtait à monter, elle percevait le choc de la serrure

de son bureau-ministre, qu'il refermait. Elle n'avait plus qu'à se coucher vite, vite, pour qu'il ne la surprît pas debout. Mais quand il était au lit, près d'elle, et qu'il s'endormait paisiblement, en homme fatigué par une besogne honnête, elle demeurait les yeux ouverts, se demandant : « Qu'est-ce qu'il vient encore de faire, mon Dieu? » et le cœur lui battait à petits coups irréguliers dans la poitrine tandis que des cloches sonnaient à ses oreilles. L'aube qui striait les persiennes apaisait son angoisse ; mais à huit heures elle était debout et se mettait au ménage, aidée de sa domestique qu'elle dirigeait avec douceur, estimant qu'il fallait demander pardon à tous, du plus grand au plus humble, des crimes qui se commettaient sous son toit. Dans la journée, au lieu de fuir la maison, elle s'y enfermait, peureusement, préparée aux plus effroyables tragédies, regardant ses pauvres affaires comme si l'instant où il faudrait tout abandonner était proche. Certaines fois, quand elle s'inquiétait de savoir comment elle payerait des notes urgentes, elle trouvait précisément de l'argent déposé par son mari, sur sa table, pour elle ; d'autres fois, quand elle s'imaginait que la caisse était garnie, il n'y avait pas un sou. Tout cela la démoralisait.

Quand elle avait la force de sortir de sa geôle, elle oubliait ses angoisses pendant des minutes, mais un rien les ravivait : la douleur ou la joie d'un voisin, un mot surpris dans la rue... Sa gorge se contractait.

Les premiers temps, au moment où on avait fondé l'Œuvre, elle courait à la petite maison de la Croix d'Orgevault, pressée de faire du bien, coûte que coûte ; plus tard, lorsqu'il n'y eut plus de tricots à distribuer, lorsque, durant des semaines, on ne vit plus que les dames patronnesses qui travaillaient et Mme Delafosse qui remplissait les livres de remarques sur la tenue de la femme Castagne, sur l'assiduité à l'église des Gontran, des Nougaret, des Kuntz, elle recommença de s'enfermer chez elle.

Ce jour-là, cependant, elle était allée à la Croix d'Orgevault.

On était en semaine sainte et Mme Delafosse avait demandé qu'on réunît les assistés après la messe de Pâques, pour leur faire une distribution de brioches. C'était une idée à elle : il en était qui n'avaient pas de pain et qui auraient préféré une bonne miche aux deux bouchées de gâteau qu'on leur imposait, mais une fête doit être marquée par des raretés. Mme Delafosse avait d'ailleurs exigé qu'aupara-

vant chacun des inscrits se présentât à la dame de service, non point qu'elle redoutât une erreur, mais, outre qu'elle aimait la discipline, il fallait bien que tout Forgault fût avisé de cette distribution.

Mme Bertrand était à l'Œuvre depuis une demi-heure lorsque Mme Chevallier y arriva. Presque en même temps qu'elle, un paysan, qui sortait de l'étude, vint s'enquérir du notaire, et Mme Bertrand se leva, les yeux papillotants.

Depuis longtemps, elle s'attendait à un coup de massue et, chaque fois que, devant elle, on s'inquiétait de savoir où était son mari, elle se figurait qu'elle allait recevoir le choc.

Elle dit à Mme Chevallier :

— Je reviens !...

Et elle se sauva.

Lorsque Mme Chevallier se vit toute seule, elle eut envie de fermer l'Œuvre et de se retirer, mais les filles Nougaret frappèrent : elles venaient se faire inscrire pour une brioche.

Elles étaient encore là quand M. l'abbé Soubise entra.

Dès les premiers mots, lorsqu'ils furent en tête à tête, Mme Chevallier se sentit tout à l'aise.

C'était comme la continuation, sans coupure, de leur entretien de la veille, et puis, malgré lui, il se reprit à passer des dogmes à Jésus.

Si on l'avait entendu en haut lieu ecclésiastique, on l'aurait sabré comme un sous-lieutenant qui se mêle de faire de l'internationalisme. Il avait lu Renan, des philosophes, des historiens, et il s'était fait une idée d'un Christ si humain que c'était tout à fait un homme tourmenté d'un grand rêve, mais un homme, heurté par les passions, transfiguré par les joies, un homme qui avait couru à la fête du martyre comme un soldat bondit à la charge, avec de grands élans hors de l'être ; un homme, rien qu'un homme qui, dans l'inextricable fouillis des présomptions, avait démêlé l'écheveau d'une religion de bonté ; un homme qui avait souffert et qui était mort pour avoir tenté d'aller trop haut. Un homme !

Mme Chevallier le préférait ainsi. Elle le voyait mieux et il lui semblait plus beau que ce Fils de Dieu qu'on représente comme instruit de son origine divine et de la vie qu'il devra vivre parmi les hommes, qui accomplit des miracles et qui ne songe pas au plus grand, qui les résumerait tous, à faire les hommes frères en amitié et à supprimer leurs maux.

N'étant pas habituée à raisonner, elle pensait tout cela confusément et n'en osait pas discuter, mais, lorsqu'il lui était arrivé de s'appesantir là-dessus avec quelque obstination, elle avait eu des révoltes. Elle avait adoré le Christ martyr de sa foi, mais n'avait pu se défendre de reconnaître que Dieu le Père était abominable.

Quelquefois, pour ne pas se laisser envahir par le doute, devinant qu'elle perdait un coin de repos, par un grand effort, elle s'arrachait à ses réflexions.

Si elle n'était pas religieuse, au sens où l'on entend le terme d'ordinaire, c'était, pensait-elle, la faute de la religion. Elle ne demandait qu'à se convaincre mais elle ne pouvait se contenter des histoires communes à quoi on l'obligeait de croire sous peine de damnation. Elle voulait pouvoir ouvrir les yeux tout grands sur le monde céleste qu'elle évoquait, étant, dans la réalité, trop souvent obligée de les fermer sur tout ce qui se faisait autour d'elle.

Et voilà qu'on lui décrivait un Homme-Dieu plus humain que l'Homme-Dieu, auquel on l'avait accoutumée ! M. l'abbé Soubise lui parlait de cet être exceptionnel comme d'un héros de l'histoire, effleurant à peine sa parenté divine, satisfaisant, sans le vouloir, cette auditrice et se disant que Madeleine, qu'il imaginait belle, devait, aux discours du Christ, être telle que Mme Chevallier.

A un moment, il lui demanda :

— Pourquoi ne communiez-vous pas?

— Est-ce que je sais ! fit-elle, l'air absent.

Un autre aurait dit : « Malheureuse ! » et l'aurait accablée des foudres du Très-Haut.

Il avait, lui, l'enthousiasme de sa jeune foi. Cette femme, à qui nul n'avait parlé comme il l'avait fait, qui se cristallisait dans son propre silence au lieu de s'épanouir dans une ardeur religieuse, il la gagnerait, — il la gagnerait !

— Alors pourquoi venez-vous aux offices, pourquoi priez-vous, si vous ne croyez pas tout à fait?... Serait-ce la peur de Dieu qui...?

Non, ce n'était pas la peur de Dieu qui l'amenait au pied de l'autel : ce qui l'attirait, c'était cet apaisement qui tombe des voûtes de l'église, ce silence ou ces chants aigres, ou ces psalmodies qui endorment, ou cet encens qui grise ; c'était l'appareil du sacrifice, les fleurs, les cierges qui piquent d'or la nuit, et les coloris des vitraux sur les piliers, et la blancheur de la sainte table, et ces gestes de bras qui élèvent le ciboire et l'ostensoir, et cette espèce de terrain neutre où

l'on se retire quand on a souffert au combat ; c'était tout ce qui la reposait du spectacle de la vie... Ce n'était pas la peur de Dieu, mais elle ne savait pas l'expliquer.

Elle restait silencieuse, étonnée de la clarté que projetait la question en elle, n'osant plus regarder.

— Cherchez !... Cherchons... Est-ce la confession qui vous fait reculer?

Elle eut un geste : « Peut-être », mais ne répondit pas.

Eh bien !... j'admets que la confession soit amère... — il faut qu'elle soit amère ! — Mais savez-vous ce que vous vous refusez?... Savez-vous la joie qui la suivra? Savez-vous... savez-vous que la communion a la saveur d'un baiser?

Il s'était dressé :

— C'est un baiser... c'est le baiser de Dieu qui parachève l'œuvre d'amour, comme le baiser de l'homme parachève les amours des hommes... mais cent fois plus beau, cent fois plus adorable, cent fois plus doux !...

Penché au-dessus de ses cheveux d'or, il ne voyait qu'un poudroiement d'auréole et, au-dessous, de longs cils baissés sur des cernes bleuis et le duvet des joues.

Le monde finissait là.

L'abbé se troubla.

Son verbe s'était amolli.

— N'avez-vous jamais pressenti l'extase qu'il y a à se dire : « Dieu pénètre en moi, je le reçois comme le plus radieux, le plus suave des amants »?... Ah ! venez à lui, venez !... Laissez-moi vous conduire à cette joie !... Et, tenez...

Sa voix frémissait. Il s'inclina doucement, prit la main de Mme Chevallier qui tremblait sur la bras du fauteuil, et, au contact de cette peau brûlante, tout acheva de se brouiller :

— Tenez ! madame... tenez ! si vous veniez à Dieu, il ne me semblerait pas que ce serait moi qui vous amènerais jusqu'à lui, je croirais que nous irions ensemble vers son trône, dans un même amour divin. Nous arriverions à ses pieds, comme deux pécheurs, d'un même élan, et, près de vous, je me sentirais moins indigne...

Il sentit la main qu'il tenait trembler plus fort.

Se méprit-il?... Il se laissa tomber à genoux, balbutiant :

— Madame... madame !...

Mme Chevallier poussa un cri.

Elle était debout, outragée comme si des lèvres de monstre s'étaient posées sur sa chair et, dans un grand désarroi, elle se recula vers la fenêtre.

Sans un mot pour celui qui se traînait à ses pieds et lui

demandait pardon de ce coup de folie, elle s'était coiffée de son chapeau et elle était partie haletante, allant droit chez M. Aristide.

On ne la vit pas à la prière du soir.

Au dîner, elle répondit à peine à Mme Aristide et, dès le dessert, elle monta dans sa chambre, se disant qu'elle n'irait plus à l'Œuvre, jamais!

Elle ouvrit son secrétaire, saisit les lettres de M. Colonna, se mit au lit et les relut lentement, une à une, religieusement.

Le lendemain, qui était vendredi saint, elle ne se montra pas plus à l'église qu'à la Croix d'Orgevault ; le surlendemain et le dimanche de Pâques, elle n'y parut pas davantage.

Mme Aristide essaya de la questionner, mais elle répondit d'un ton sec :

— Je ne me sens pas bien.

— Et la distribution des brioches?...

Elle tourna les talons, tranquillement, sans colère.

M. Aristide crut à une fantaisie ; mais, comme celle-ci se produisait, pensait-il, sans motif, il eut peur. Son terrain ne lui paraissait plus solide : sa belle-fille, dont il escomptait déjà la torpeur, se réveillait... Il fallait aviser, au plus tôt.

Il fréquenta plus assidûment Bertrand avec qui, d'abord, à propos en l'air, et, insensiblement, précisant ses intentions, il se mit à parler d'affaires de Bourse.

Bertrand se faisait fort de doubler des capitaux en moins de six mois.

« Six mois, pensait M. Aristide, six mois... »

Il avait peut-être le temps d'arranger ses affaires.

Alors, il fallait profiter de la fortune qu'il avait encore en garde. « Neuf chances sur dix ! » disait Bertrand.

Avec deux ou trois bonnes opérations...

Belloche, lui, lorsqu'il avait vu Mme Chevallier s'interdire la porte de l'église, avait fait : « Tiens, tiens ! » et il s'était frotté les mains, supputant son tour, car il croyait fermement que le curé avait eu le sien.

VIII

On n'avait rien su de ce qui s'était passé.

Mme Juigné avait appris seulement que M. l'abbé Soubise était venu à l'Œuvre et qu'il y avait rencontré Mme Chevallier.

Elle tâta Mme Delafosse, Mme Poulain, M. le curé lui-même.

Mme Delafosse était trop outrée de la brusque retraite de Mme Chevallier pour ménager cette « jeune femme » qui avait, disait-elle, des façons d'hystérique ; mais elle ne savait rien non plus. Mme Poulain était logée à la même enseigne, d'ailleurs les cancans ne l'intéressaient pas. Quant à M. le curé, il avait dit : « Mme Chevallier est très malheureuse. Elle nous reviendra. » Cependant à la prière du soir, il ne parlait plus de l'Homme-Dieu et de Madeleine. Un poids paraissait l'accabler. Il courait chez les pauvres, donnait des secours tant qu'il pouvait, et, quand il ne s'enfermait pas au presbytère, on le trouvait à l'église, rangeant, époussetant ou priant, à genoux sur la pierre, la figure entre les mains.

Il n'était pas intransigeant ; il ne le devint pas pour cela. Une atmosphère de bonté vaguait autour de sa personne. Il aurait voulu racheter toutes les faiblesses, toutes les fautes, les siennes et celles de l'univers entier.

Il s'était raccroché à sa foi, brusquement chassé de ce rêve dans lequel il s'était embarqué, alors qu'il n'avait, dans tout son cerveau déraisonnable, que la vision des cheveux blonds, de la figure adorable, des cernes bleuis, des lèvres sanglantes et du souffle égal qui, sous le corsage de deuil, soulevait la gorge de Mme Chevallier.

Le lendemain de l'incident de l'Œuvre, il était parti pour Poitiers, chercher l'apaisement de son tourment près du vieux confesseur qui, durant son passage au grand séminaire, avait reçu l'aveu de ses péchés. Il en était revenu, le soir même, pour s'abîmer dans une pénitence de chartreux ; le surlendemain, jour de Pâques, il avait fait son sermon sur la contrition, s'imposant la mortification de lancer par l'église sa propre histoire, parlant du pardon de Dieu, de la bonté de Dieu, de musique céleste, tandis que grondaient encore en lui ses remords d'homme.

Quand Mme Delafosse lui avait signalé que Mme Chevallier, non seulement ne communiait pas, mais n'était pas présente à la messe, un grand froid au cœur l'avait saisi. Mme Delafosse avait lâché durement :

— Puisqu'elle est si malheureuse, elle n'a qu'à nous imiter. Et, d'ailleurs, pourquoi est-elle malheureuse?

Il n'avait pas répondu ; il avait dit fermement :

— Il faut prier pour elle.

Il pria, de toute sa ferveur, ignorant encore qu'il priait

pour une femme, bien plus que pour une âme à sauver, — homme, malgré lui, jusque dans son repentir.

Il se demandait comment il pourrait ramener à Dieu celle qu'il avait éloignée de Lui ; il voulait courir à elle, se jeter à ses pieds, la supplier d'effacer de sa mémoire cette minute insensée ; il voulait reparaître devant elle en humble ministre de Dieu...

A quelques jours de là, Mme Aristide dit à sa bru :

— J'ai commandé une messe pour l'anniversaire de la mort de Christian.

Mais le jour anniversaire, Mme Chevallier ne se montra pas encore à l'église.

M. Aristide, n'y tenant plus, lui demanda :

— Ah çà, ma chère amie, qu'avez-vous donc?

Elle?... Rien, rien.

Elle alla au cimetière ; mais, au cimetière, non plus, elle ne trouva pas le dérivatif qu'elle souhaitait. Elle se retira dans sa chambre, relut des lettres de Christian, fouilla dans le meuble où dormait ce qu'elle gardait de lui... Une année déjà ! Cela lui semblait si près — ou si loin !

Elle aurait voulu revivre les heures affreuses qui avaient précédé la mort de son petit, mais une grande douleur ou une grande joie s'enregistre d'un bloc dans la mémoire.

Peut-être que si elle avait eu un compagnon de peine, elle aurait pu ramener les souvenirs égarés : il aurait fallu quelqu'un qui eût connu toute sa vie, ou bien que les choses du cœur eussent intéressé.

Elle n'avait qu'Antonine et, ensemble, elles ne s'entretenaient que de la tâche qu'elles s'imposaient.

Depuis que Mme Chevallier n'allait plus à l'Œuvre de la Croix d'Orgevault, elle s'était mise à faire de la broderie assidûment. Antonine la dirigeait.

Elles se comblaient d'éloges.

C'étaient leurs joies.

Elles travaillaient côte à côte et malgré que le contraste fût extraordinaire, chacune cependant, avec des attitudes et des traits différents, en arrivait à ressembler à l'autre.

Des deux, Antonine était encore la plus courageuse. Elle avait pris l'habitude, dès l'enfance, de ne se passer aucun rêve. Elle savait qu'aucune prière, aucun cataclysme heureux, ne pouvait la tirer de sa médiocrité : elle était née résignée. Aussi bien qu'une autre, elle aurait pu faire le bonheur d'un homme, mais on lui avait enseigné à ne jamais

souhaiter le mariage : une fille qui est presque une irréalité, qui a des cheveux, des cils et des sourcils blancs, et une peau diaphane, ne se marie pas. Elle avait accepté son sort sans récriminer ; elle était restée bonne, attentive, et — pour les intimes seulement — gaie. Devant Mme Chevallier, elle avait de ces moments d'expansion subite. Parfois, elle lui disait brusquement :

— Comme vous êtes jolie !...

Mme Chevallier, qui aurait voulu pouvoir lui répliquer : « Et vous, Antonine ! », lui répondait :

— Jolie, moi? Allons donc !

Elle finissait par ne plus le savoir : on le lui avait si peu prouvé ! Et puis, cela lui servait-il à mieux brûler ses heures? Mais non, elle n'était pas jolie !

Et elle se remettait à sa broderie.

Un jour Antonine arriva plus joyeuse. Elle avait un journal de modes à la main : on y annonçait un grand concours de travaux de dames.

A Mme Chevallier qui s'étonnait de tant d'agitation, elle répliqua en rougissant jusqu'aux oreilles :

— Je croyais que cela vous amuserait... Moi, un jour, j'ai envoyé des napperons à un concours et j'ai eu un troisième prix.

Mme Chevallier réfléchit un peu et, comme une pensionnaire qui se résout à quelque chose de risqué, elle regarda Antonine en souriant et dit :

— Si j'envoyais mon paravent de glaïeuls, vous enverriez votre nappe d'autel?

— Oui !

C'est ainsi qu'elles se décidèrent...

Elles s'occupaient du colis de Mme Chevallier lorsque Mme Aristide survint : il fallut bien lui avouer ce qu'elles voulaient faire.

— En somme, réfléchit Mme Aristide en examinant le règlement du concours, qu'est-ce que c'est qu'une « Association de relèvement social »?

Le mot « social » la tourmentait. Elle dit tout de suite :

— Vous savez, ma chère fille... vous devriez en parler à votre beau-père... Il faut prendre tant de précautions par le temps qui court !

Mme Chevallier n'eut pas à en parler à M. Aristide. Ce fut lui qui, le soir, au dîner, à brûle-pourpoint, lui demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette Association de relèvement social?

Elle n'en savait pas plus long que lui.

Il branla la tête, regarda Mme Aristide, et il parla d'autre chose, en ne s'adressant qu'à sa femme jusqu'à la fin du repas.

Mme Chevallier s'était à peine retirée dans sa chambre qu'il ordonnait, rageur, les dents serrées :

— Tu me feras le plaisir de t'informer, dès demain, sous quel nom elle a l'intention de prendre part à ce concours, n'est-ce pas?

Et, devant la mine ahurie de Mme Aristide, il ajouta lentement, en se frottant les mains :

— Je ne suppose pas qu'elle ait le toupet de mettre le nom des Chevallier en avant?... Chevallier! Chevallier!... ça ne lui appartient pas! C'est mon nom!

« Son nom!... » Il souriait content.

Dès le lendemain matin, Mme Aristide monta chez sa bru :

— Eh bien! fit-elle, vous êtes toujours décidée?

— A quoi?

— Dame, voyons! à envoyer vos glaïeuls?... Vous savez, ma chère fille, si cela vous amuse *la moindre des choses*, ne vous privez pas!... Aristide me le disait : « Elle a bien raison!... » Vous avez bien raison!... Mais, en somme, qu'est-ce que c'est que ce journal!... Quelquefois, on ne s'imagine pas ce que ça peut vous attirer de désagréments!... Si Antonine envoyait les glaïeuls à son nom... hein? Vous ne croyez pas?

Mme Chevallier, agacée, répliqua un peu sèchement :

— C'est moi qui les ai faits. D'ailleurs Antonine envoie une nappe d'autel.

— Ah?... Eh bien, raison de plus! Elle n'a qu'à joindre vos glaïeuls à sa nappe.

— On n'a droit qu'à un seul objet pour l'exposition... Et puis laissez-moi!... Je veux envoyer mon paravent!

— Peste!... peste!... ma chère fille, vous pouvez envoyer votre paravent!... Envoyez le diable et son train, si vous voulez! Ce que je vous en dis, c'est pour vous, n'est-ce pas?... Mais vous devez comprendre aussi que dans notre situation, à Forgault, ça fera causer!... Il n'y a que les petites filles des sœurs qui font ça!... Ah! on parlera, oui!

— Tant mieux! on parlera.

A la fin, c'était agaçant, cet éternel « on parlera »!

Mme Aristide sentit bouillonner sa colère ; ses yeux s'embuèrent de larmes. Elle chercha vivement son mouchoir, mais, pour atteindre sa poche, il fallait qu'elle relevât sa jupe, qu'elle pût glisser la main dans l'ouverture de son premier jupon, puis dans l'ouverture du second jupon ; il n'y avait plus, ensuite, qu'à trouver le grand sac qui lui battait les jambes, le sac qui contenait son porte-monnaie, son trousseau de clefs, des cure-dents, un chapelet dans sa gaine, trois marrons d'Inde contre les rhumatismes, quelques menus objets, des fragments de papier et son mouchoir.

Exaspérée, elle lança :

— On parlera !... C'est vite lâché !... Et qu'est-ce que vous faites de nous?

Et, comme la poche ne voulait pas livrer son ouverture, Mme Aristide sortit en criant :

— Dans ce cas, on prend un « faux nom », là !

Et elle continua de bougonner sa rage dans l'escalier.

Mme Chevallier serrait les poings. Ah ! cette voix qui s'éloignait, cahotante, asthmatique et qui sombrait dans un fracas de portes fermées violemment ! Combien de fois elle l'avait entendue !

Jusqu'au soir, elle ressassa son indignation et elle se persuada qu'il fallait en finir.

Au dîner, elle n'était pas calmée.

De part et d'autre, on resta silencieux.

Lorsque, le lendemain, Mme Aristide pénétra dans la chambre de sa bru, sans frapper, selon sa coutume, elle déposa une pile de linge sur une chaise et dit :

— Je ne vous dérange pas, Jeanne?... Je vous apporte des serviettes !

Elle s'effondra dans un fauteuil, et après des : « Quelle chaleur ! » elle cligna des paupières et, le plus aimablement qu'elle put, fit :

— Vous ne savez pas?... Eh bien, moi je suis contente que vous envoyiez quelque chose... pour ce concours ! Après tout, les gens diront ce qu'ils diront... Nous sommes les maîtres, n'est-ce pas?

M. Aristide était passé par là.

Mme Chevallier sourit : elle avait déjà écrit l'adresse : « Envoi de Mademoiselle Jeanne Reverdy, de Forgault », pour avoir la paix et puis parce qu'elle éprouvait une joie de gamine à retrouver son nom de jeune fille après s'en être déshabituée pendant quatorze ans.

L'après-midi, Antonine étant souffrante, Mme Chevallier porta son colis à la gare et s'en fut chez son amie, lui montrer son récépissé.

La maison Belloche était une grande bicoque triste, propre, froide, qui sentait le moisi des caves, et dont la moitié des pièces était plongée dans l'ombre où vivait Antonine. Le premier étage, comme le rez-de-chaussée, était pavé de carreaux rouges, passés au sang de bœuf tous les mois et qui luisaient comme des miroirs.

Antonine était dans sa chambre, aux volets fermés, avec une de ces migraines qui lui duraient huit ou dix jours et qui la prenaient aux changements de saison.

Ce fut Belloche qui vint ouvrir, en chaussons, le chapeau mou sur la tête, et, si Mme Chevallier ne s'était pas contrainte, elle ne serait pas entrée. Mais Belloche insista.

Elle le sentit qui montait derrière elle, dans l'escalier, et elle en eut un frisson comme si une bête visqueuse s'était collée à sa jupe.

Cependant, à la porte d'Antonine, il s'arrêta en prétextant qu'il était obligé de sortir.

Dans un coin de la pièce toute noire, Mme Chevallier devina une forme blanche. C'était Antonine, qui était étendue sur sa chaise longue.

Un pas sur le dallage, la fenêtre crissa, et un filet de lumière fit irruption dans la pièce.

Mme Chevallier eut beau se fâcher, Antonine ne voulut pas la recevoir dans l'ombre.

— Vous savez, dit-elle, que je n'envoie décidément pas ma nappe d'autel. C'est trop religieux. J'aime mieux finir ce coussin, que j'ai commencé il y a plus de six mois... Vous ne le connaissez pas?

Mme Chevallier le prit, alla l'examiner dans le rayon de jour et s'écria :

— C'est insensé ! C'est admirable ! Je ne veux plus concourir avec vous ! Je ne concours plus !... Je vais retirer mon envoi !

Antonine s'était levée d'un bond, riant, goûtant de ces grands bonheurs de recluse qui éclatent pour des motifs enfantins.

— Vous croyez que c'est bien? demandait-elle, ravie.

— Je ne concours plus ! J'aurais honte !...

— Taisez-vous ! taisez-vous donc !... Vous ne voyez pas les défauts, et il y en a !... Tenez, ici, dans la bordure...

Cette Antonine !...

Elles s'embrassèrent.

Lorsqu'elle la quitta, Mme Chevallier, toute joyeuse, revint chez M. Aristide en se répétant : « Antonine aura le premier prix !... On ne peut pas le donner à une autre !... »

Au tournant d'une rue, elle rencontra le docteur Métayer et lui dit :

— Je sors de chez Antonine.

— Comment va-t-elle?

— Très bien.

— Je la croyais avec sa migraine?

— Ne m'en parlez pas !... Elle fait un coussin qui est une merveille.

Le docteur Métayer la regarda, un instant, et, en même temps, l'un et l'autre éclatèrent de rire.

— Vous avez raison, approuva le docteur, l'important, c'est qu'elle ait un coussin qui soit une merveille... Et puis, je voudrais bien bavarder avec vous, comme autrefois, à cœur ouvert. Nous sommes de si vieux amis !...

Ils revinrent ensemble.

Belloche les croisa, fit mine de s'arrêter, mais le docteur l'esquiva en le saluant à la façon de quelqu'un qui n'a pas une minute à perdre. Il marmonna :

— Une jolie acquisition que le pays a faite là !

— Oh ! docteur !...

— J'ignore s'il a de bonnes épaules, mais je sais ce qui pourrait peser dessus !... Enfin ! ça nous est égal !... Écoutez-moi. Il y a longtemps que je voulais vous entretenir de vous. Qu'est-ce que vous faites?

Elle faillit répondre : « De la broderie », mais elle fut embarrassée comme un grand garçon à qui l'on demande : « Que fais-tu? » et qui ne peut cependant pas avouer : « J'écris des vers. »

— Vous ne vous ennuyez pas?

— Quelquefois, dit-elle.

Ils marchèrent en silence.

Soudain, Mme Chevallier s'exclama :

— Ah ! mon Dieu !...

Ils étaient devant chez M. Aristide. Elle avait si bien oublié la maison !

Le docteur Métayer ne se montrait pas souvent chez les Aristide, — non point qu'il fût brouillé avec eux : on le comblait de prévenances ; mais il sentait qu'on le redoutait pour ses allures d'anarchiste. Il reprit :

— Il faudra que nous causions, un de ces jours.

— Quand vous voudrez, docteur... Qu'est-ce qu'il y a?
— Allons! allons! ne vous tourmentez pas. Il n'y a rien de grave... pour l'instant.
— Mais, dites, docteur!... dites vite!... qu'est-ce qu'il y a?
— Chut! Voyez!... voici votre beau-père qui nous a aperçus et qui arrive... Il y a *lui*, voilà!... Avez-vous l'intention de finir vos jours dans ce cloître?... Chut!... Réfléchissez...
M. Aristide était derrière la grille :
— Vous n'entrez pas, docteur?

Le soir, dans sa chambre, Mme Chevallier se répéta : « Où voudrait-on que j'aille? »
Où aurait-elle pu aller? Elle était restée si longtemps prisonnière que l'espace lui donnait le vertige.
Rien qu'à l'idée d'un changement, la tête lui tournait. Pourtant, qui donc pouvait la retenir ici?... Son petit mort?... Il était vivant en elle, il emplissait sa pensée!... Ses parents?... Elle n'en avait point... Ses amis?... En avait-elle?... Le docteur Métayer?... Elle le voyait si peu!... Antonine?... Six mois avant, elle ne la connaissait pas.
Elle pensa qu'elle réfléchirait; mais, quand elle se réveilla le lendemain et qu'elle ouvrit sa fenêtre, le ciel était si pur, les misérables arbres fruitiers, enfermés entre les murs du jardin de M. Aristide, si frais, que sa résolution, déjà vague la veille, devint encore plus floue.
Flavie entra, portant le petit déjeuner.
Flavie?... Oui, elle l'emmènerait.
Où l'emmènerait-elle?...
Un peu plus tard, elle entendit Adèle monter.
C'était l'instant où elle venait enlever la tasse de chocolat, — un prétexte à bavardage; Adèle lançait un petit coup de tablier à droite, un coup de plumeau à gauche, apportait les nouvelles du pays...
Adèle?... Eh, non!... elle ne l'emmènerait pas.
Adèle avait sa vie faite ici. Elle disait pourtant que la maison ne lui plaisait guère : la souillarde était trop étroite, il n'y avait pas assez de cuivres, et Mme Aristide était toujours à lui donner des ordres par bribes. Surtout, il y avait M. Aristide, la mine fermée... Eh bien, si on l'avait mise à la porte, elle aurait pleuré toutes les larmes de son corps et peut-être même qu'elle n'aurait point voulu partir! Son licol la blessait, mais il était rentré dans les chairs.

Et voilà que cette idée du docteur Métayer cheminait.

Mme Chevallier réfléchissait. Si elle avait connu quelques jolis coins paisibles, elle aurait bâti un projet ; mais quels endroits connaissait-elle?... Poitiers? Deux années d'amertume !... Niort? Quelques heures de joie et les plus immenses douleurs de sa vie !... Saint-Georges? Deux saisons, « en baigneurs », — deux saisons avec son Christian. Aussi, Niort et Saint-Georges sans Christian... Non, non !

Forgault, douze années de Forgault : l'éternité !

Et cette femme, gonflée de sève, avait si peur de la vie qu'elle préférait s'enterrer ici, plutôt que de tenter l'aventure. La monotonie des jours avait aboli les forces qui sommeillaient en elle.

Les courageux ce sont ceux qui ont tâté de tout sans avoir le temps de s'attacher à rien, ce sont les nomades. Le gamin qui, d'une classe de collège, a passé à une autre classe, et du collège au lycée, du lycée à la chambre d'étudiant, et de la dernière chambre d'étudiant à la caserne, est mûr pour le courage. Vienne l'instant, il se fera casser la figure allégrement, n'ayant rien découvert qui lui donnât le goût pour l'existence.

A ses côtés, le fils du fermier, qui a vécu vingt ans sur la terre natale, qui l'a désertée pour endosser l'uniforme, se bat parce qu'il a le conseil de guerre dans son dos, parce qu'il a les enthousiastes près de lui, qui marchent, qui vont aux balles en chantant ; mais les souvenirs de ses champs, l'odeur des fourrages et des étables qui l'assaillent, à cette minute, le rendent sage. Si loin du sillon, il entend cependant le soc qui gémit dans le sillon : « Garde-toi pour moi ! »

Et, pareil à ce paysan, qui n'a vu qu'un ciel et qu'un même horizon durant vingt années, il y aura encore le bourgeois, fils de bourgeois, celui qui a emporté de chaque coin de la maison paternelle le parfum d'une habitude et qui, à distance, retrouve sur chaque meuble, dont la forme, la couleur et les détails se précisent en son esprit, les traces de son propre passé. Du courage, il en aura toute sa vie, mais petitement, âprement parfois, pour conserver son fauteuil, sa chaise, son lit, le coffre à bois où, les soirs d'hiver, il puise les rondins du foyer. Si la plainte familière d'une charnière de porte venait à lui manquer, il croirait être devenu sourd.

Les gouttes d'eau qui, d'une haute corniche de cathédrale, tombent toujours et toujours à la même place, depuis

des siècles, creusent, dans les dalles les plus dures, des trous profonds. Ainsi font les manies pour le petit bourgeois ; elles lui forent la tanière qui sera sa véritable patrie. Qu'un cataclysme se produise, il se laissera bloquer dans sa retraite, assuré que partout ailleurs une mort certaine le guette et se figurant que là, du moins, il peut encore vivre — sans air et sans lumière : qu'importe ! Il est chez lui.

Qu'il s'agisse du bourgeois, du paysan, du financier, du poète ou de l'ouvrier, ce sont les habitudes qui constituent pour chacun le plus précieux attirail du bonheur. Et celui qui en a de très vieilles peut se dire : « Je ne tiens pas à celle-ci... » Quel mensonge !... Ou quelle vérité ! Si vieille, c'est l'habitude qui le tient.

Sans ses douze années de vie de Forgault, Mme Chevallier aurait peut-être fait ses malles, mais elle retourna le soir chez Antonine, elle y revint le lendemain, songeant à peine à cette idée de départ qui l'avait effleurée et ne s'imaginant pas qu'elle l'abandonnait.

Vers la fin de la semaine, elle aperçut le docteur Métayer, de loin, et elle l'évita.

Le dimanche suivant, Mme Aristide revint de la messe en disant :

— Ah ! ma chère amie, c'est bien ennuyeux !... Vous ne savez pas?... J'ai vu Mme Delafosse... C'est bien ennuyeux, allez !... Figurez-vous qu'elle a passé à l'Œuvre hier. Elle a regardé la réserve, et les mites y sont !... Il y a deux chandails complètement mangés. Croyez-vous !... Et nous qui avions mis tant de naphtaline !... On ne peut pas laisser perdre tout ça !... Il va falloir s'en occuper.

Mme Chevallier ne répondit pas.

Depuis l'incident de l'abbé Soubise, elle n'avait remis les pieds ni à l'Œuvre, ni à l'église. On ignorait à quoi elle occupait son temps, et Mme Juigné avouait ingénument qu' « elle y perdait son latin ».

La brave Poulain soupirait après les réunions, tandis que Mme Bertrand était à ses tourments de tous les jours.

Quant à M. Aristide, il fréquentait de plus en plus Bertrand, et, certains soirs, après des heures en sa compagnie, il revenait, la figure éclairée, non point par un sourire, mais par quelque chose d'indéfinissable : une joie qui se cachait sous sa peau et qui la faisait frémir à certaines places. Quelquefois il marmonnait à sa femme :

— Attends un peu ! Attends un peu !... Et tu verras du nouveau !...

Ou encore :

— Du train dont nous allons, hé ! hé !... Il est probable que, dans deux ou trois mois, j'aurai la satisfaction de *lui* dire : « Si la maison ne vous plaît pas, allez voir ailleurs ! »

— Pas possible !...

— Pas possible?... Ah ! oui !... Eh bien !... tais-toi et occupe-la !

Et Mme Aristide répondait, subjuguée :

— Je me tais !

Pour ce qui était d'occuper sa bru, elle ne savait pas comment s'y prendre. Lorsqu'elle la visitait, dans sa chambre, avec l'intention bien arrêtée d'être aimable et de bavarder, elle demeurait coite après les : « Quelle mine, ma chère amie ! quelle belle mine vous avez ! » ou : « Cet escalier !... » Elle s'asseyait, se tournait, lançait des coups d'œil et lâchait une remarque qui achevait de faire prendre la glace.

Mme Aristide était une femme qui examinait tout, mais qui n'enregistrait que ce qui allait de travers. Elle était comme ces médecins qui n'ont l'oreille ouverte qu'au petit bruit de ce qui chevauche et qui, dans la figure d'un homme, ne découvrent que les stigmates des tares. Quand une telle femme entre chez vous, il faut aussitôt se tenir sur ses gardes et dire : « Vous voyez ces rideaux? Ils ne sont pas fixés parce que... Et cette housse? Elle n'est pas nettoyée, parce que... » Sinon, à peine dehors, elle ira répéter : « Vous savez, dans cette maison, tout est en désordre ! Les rideaux ne sont pas fixés, les housses sont dans un état !... »

Pour que les mites, qui avaient dévoré les chandails, pussent fournir aux Aristide une occasion de faire revenir leur belle-fille à l'Œuvre, il aurait fallu que Mme Delafosse consentît à se prêter à la combinaison : or Mme Delafosse n'entendait pas prier Mme Chevallier de convoquer ces dames. Des éclairs rageurs traversaient les verres de son lorgnon quand on parlait de la présidente de l'Œuvre de la Croix d'Orgevauit : « Elle ne s'en occupe guère, de son Œuvre ! » C'était tout, mais il y avait un soupir !... Cependant, pour être agréable à M. Aristide, elle consentit à pressentir les dames du Comité. Il fallait aviser, au plus tôt, et tenter de réorganiser les séances.

Elle était, cet après-midi de dimanche, chez Antonine, lorsque Mme Chevallier y sonna.

Ce fut Belloche qui lui ouvrit, précipitamment, un doigt sur les lèvres : « Pas de bruit ! » Et, comme Mme Chevallier s'inquiétait de ce qu'il y avait, Belloche refermait la porte derrière elle et la forçait d'entrer à gauche, dans la pièce du rez-de-chaussée où il se tenait ordinairement.

— Il y a... je vais vous le dire, fit-il ; asseyez-vous !

Et son ton était de si bon aloi que Mme Chevallier s'assit et regarda la pièce.

Belloche reprit :

— Vous n'étiez jamais venue ici?... C'est mon domaine, gentille dame !

Il sourit encore un peu, mais il avait une grimace de viol et d'étranglement, ou le rictus de triomphe d'un animal de proie qui a saisi sa victime.

Mme Chevallier en fut si interdite que Belloche se surveilla.

— Vous comprenez, corrigea-t-il, bonhomme, dans toute cette grande bicoque, je me perds. Je veux me sentir chez moi... C'est ici... Mais écoutez donc ! Vous ne savez pas qui est avec Antonine?... La Delafosse ! Ça ne vous chante pas de la voir, hein?... Alors, je vous ai, je vous garde !

Et, comme Mme Chevallier faisait mine de partir, il lui posa doucement la main sur le bras :

— Je vous en prie !... tout à l'heure !... Vous comprenez qu'Antonine aura besoin de vous, après la visite qu'elle reçoit !... Allons, gentille dame, allons !...

C'était ce « gentille dame » qui était effrayant — et le sourire !

Elle s'assit pourtant et continua de regarder autour d'elle, étonnée de se trouver dans un tel décor de misère poussiéreuse et de luxure. Son fauteuil était bas, affaissé sur le sol comme un coussin, un de ces fauteuils d'où l'on ne sait plus s'arracher. La fenêtre était derrière elle et, à sa gauche, dans le coin, le bureau encombré de paperasses, de livres, de journaux illustrés et de photographies. Sur la cheminée, des cartes de visite, des entrées de courses et des menus étaient glissés dans le cadre de la glace. Accrochés à deux pitons dorés, il y avait des loups, des éventails sales et graisseux, une mule rose maculée, un morceau de dentelle, des rubans, et, piqués un peu partout sur le mur, des tambourins et de petits papillons de clinquant, souvenirs de foires, ainsi que deux ou trois chromos qui représentaient des femmes nues.

En face de Mme Chevallier, s'ouvrait l'alcôve, dont le fond était occupé par un grand canapé de reps rouge, mons-

trueux, fatigué, déchiré, ignoble et qui gardait la trace des honteuses histoires d'amour dont il avait été le complice. Au-dessus du canapé, des rayons de bibliothèque s'étageaient jusqu'à la moulure du plafond ; le plus élevé était garni de bêtes empaillées, de coquillages, de cristallisations et de bocaux où baignaient des serpents, des lézards et deux petites masses équivoques qui pouvaient bien être des fœtus.

Il se dégageait de là une odeur de cendre, de parfums entêtants, de pourriture de fruits et de pharmacie.

A gauche de l'alcôve, mal fermée par un rideau trop court, était un cabinet où l'on devinait des brocs et un seau de toilette.

— Une drôle de femme que cette Delafosse, dit Belloche. Ah ! si ma sœur voulait m'écouter, ce qu'elle balayerait cette femelle à ratichons !

Et, pour donner confiance à Mme Chevallier, il repoussa un peu le fauteuil dans lequel il s'était laissé choir ; puis, relevant son pantalon, découvrant ses chaussettes et le bas de son calaçon de soie mauve, il poussa un soupir de désillusion :

— Quelle vie !... Quelle sacrée vie dans ce trou !... Toujours tomber sur les autres !... toujours !... Je ne me serais jamais douté qu'on pouvait passer son temps à se déchiqueter ! C'est du propre !... Voyons ! chère amie, ne protestez pas ! Vous vous doutez bien que vous êtes dans une maison où on sait ce que vous valez, où on vous aime, où on ne fait pas de potins du matin au soir... Mais cette Delafosse, et ces Juigné, et Bertrand, et la femme Poulain !... Ah ! non, non !... Et votre beau-père, — on peut bien se l'avouer, entre nous, — votre beau-père... il est plus malin, plus... enfin, il ne vaut pas mieux que les autres et il n'épargne pas son monde, même pas vous ! Parfaitement !... Nous en parlions avec Antonine, hier encore, et je lui disais : « Comment diable ton amie s'accommode-t-elle de lui? Elle est jeune, elle est jolie... » Mais oui, voyons, entre nous, est-ce qu'on ne peut pas causer?... Oui, vous êtes jeune, vous êtes...

Mme Chevallier s'était levée, chassée, non pas par la brutalité du compliment, mais par le ton, par la contraction de la figure de Belloche, et aussi par ces deux mains dont les doigts maigres, aux ongles longs, se tendaient vers elle.

— Allons bon ! fit-il ; voilà que je vous ai fâchée ! Qu'est-ce que je vous ai dit, voyons?... C'est à cause de votre beau-

père?... Ah! tant pis! tant pis! J'en ai trop sur le cœur, à la fin! Je sais ce qu'il vaut, le bonhomme! Il ne se vante pas de ses prouesses, mais on les connaît quand même, et c'est vous qui en faites les frais!

Doucement, dissimulant son insistance, il contraignit Mme Chevallier à se rasseoir, et, changeant de tactique, il se mit à lui parler de Poitiers et de la rue des Basses-Treilles :

— Dernièrement, j'ai vu votre ancienne maison. Au juste, combien l'avez-vous habitée?... Deux ans?.. Ah! deux ans, à cette époque de la vie!... ça compte, oui!... Les années de grand bonheur, la lune de miel... Alliez-vous au théâtre?

Mme Chevallier ne l'écoutait plus. Les années de lune de miel!... Ses années de lune de miel!...

Belloche était allé à sa cheminée :

— Vous étiez à Poitiers, il y a douze ans?... Eh bien, mais, dans ces environs-là, j'y venais assez souvent, d'Angoulême. Le directeur du théâtre était un de mes amis. C'était une saison d'opéra-comique et d'opérette.

Mme Chevallier finit par dire :

— Je ne suis allée au théâtre que trois fois.

— Qu'est-ce qu'on y donnait?

— Voyons!... *La fille du Tambour-Major... Les Dragons de Villars...*

— *Les Dragons de Villars...* Eh bien, vous ne vous rappelez pas la petite Zacco?... La petite Zacco?...

Il lui plaça sous les yeux une photographie.

— La voilà! Vous ne vous souvenez pas d'elle?... Une petite femme drôlichonne, qui chantait faux, faisait des gestes de bras en anses de panier, mais qui était décolletée!... décolletée!

Mme Chevallier dit :

— Oui, oui, en effet!...

— La mâtine! fit Belloche en serrant les dents. Si elle avait voulu travailler!... Mais elle avait une flemme!... Quelle petite rosse!... Jolie, vous savez! Tenez, — reprit-il en glissant sur la première une autre photographie, — regardez-moi un peu ça!... Et canaille!... Vingt ans, des seins...

— Oui, oui, faisait Mme Chevallier en s'écartant.

Il était derrière elle, penché sur le fauteuil, la figure tout près de sa nuque et la buvant des yeux :

— Comme du marbre, vous savez!... Et canaille!... Et amoureuse!... la sale petite bête!

Mme Chevallier repoussa fermement Belloche, mais il ne sut pas résister à ses désirs. Il bredouillait :

— Am... amoureuse... oui, amoureuse, comme... comme...

Et, dans la même seconde, ses deux bras se fermèrent sur la gorge de Mme Chevallier et sa bouche chercha la nuque qui se refusait.

Malgré la pesée qui la tirait en arrière, malgré le fauteuil si bas qu'elle croyait être enfoncée dans le sol, d'un effort immense et imprévu, sans bond, sans jet de côté, sans bataille, sans effarement, puisant au fond d'elle-même une énergie insoupçonnable, elle se redressa.

Le fauteuil bascula, Belloche piqua dessus, ridicule et vexé, mais Mme Chevallier ne le regarda pas. Elle marcha vers la porte, crispée dans son dégoût, et sortit.

Dans le couloir, elle entendit Mme Delafosse qui disait aigrement :

— Je vous en prie, Antonine, ne descendez pas.

— Mais si, faisait Antonine, je veux vous accompagner.

Mme Chevallier se sauva.

Une fois dans la rue, la tête lui tourna. Elle crut qu'elle allait tomber, et sans penser à rien qu'à fuir cette maison, elle revint droit chez elle, de son grand pas libre et souple qui choquait les amies de sa belle-mère habituées à trotter menu comme des souris, à lambiner aux portes, à se presser, à changer d'allure à chaque façade, à faire des détours pour éviter une fenêtre ou pour obliger quelqu'un à s'arrêter.

Elle croisa les deux Juigné sans répondre à leur salut, et, à peine dans le jardin de son beau-père, elle appela Flavie, tandis que Mme Aristide, qui pinçait des coléus, se releva en lui disant :

— Comment ! vous n'êtes pas chez Antonine?

— Tout à l'heure ! — répliqua-t-elle, sans raison.

Et elle disparut.

Mme Aristide courut à son mari qui, de la place où il se trouvait, avait vu sa bru entrer en coup de vent. Il regarda sa femme, silencieusement, haussant les sourcils de l'air de demander : « Qu'est-ce qu'il y a encore? »

Elle lui répondit en balançant ses bras, harassée.

Il s'exclama :

— Enfin, enfin !... elle est à enfermer !

— Je vais monter dans sa chambre ! dit Mme Aristide.

Mais, de son éternel geste d'apaisement, il la retint, et

tous les deux furent s'asseoir sur le petit banc qui était fixé au mur de la cuisine.

— Qu'est-ce qui peut se passer? soupirait Mme Aristide.

Son mari ne bougeait pas.

Il avait un journal à la main, selon sa coutume. De temps à autre, il le dépliait comme pour le lire, mais il ne le lisait pas.

— Qu'est-ce qui peut se passer? répéta encore Mme Aristide.

— Est-ce que je sais, moi ! fit M. Aristide agacé. Va lui demander !

Mme Aristide ne saisit pas que c'était une façon de la rabrouer : elle se leva. Mais son mari l'empoigna brutalement par l'épaule et la cloua sur le banc, si vivement que la réserve des sanglots déborda.

Il la regarda, jeta son journal à terre, frappa du pied et, serrant les poings, marmonna longtemps des : « Non ! non ! non ! » exaspérés.

Les larmes de Mme Aristide coulaient quand Flavie traversa le jardin, une lettre à la main.

— Bien, parfait ! Encore une histoire ! marmonna doucement M. Aristide.

Sa femme en oublia de s'essuyer la figure.

— J'ai vu Bertrand hier, reprit-il en souriant. Nous allons probablement faire un petit voyage ensemble ! Et dans un mois...

— Un petit voyage?...

— ...Et, dans un mois, qu'il se produise la moindre anicroche, et je me charge d'informer *ta bru* que, si elle ne se sent pas à l'aise ici, elle pourra nous faire ses adieux !...

Mme Aristide comprit qu'il s'agissait d'un voyage d'affaires, mais c'était tout de même si extraordinaire qu'elle ne put s'empêcher de dire :

— C'est à Poitiers?...

— A Poitiers !... Pourquoi veux-tu que ce soit à Poitiers?

— Est-ce que je sais, moi?... Je dis Poitiers... parce que... je ne sais pas...

Les sanglots sourdaient encore.

M. Aristide se leva brusquement, sous une poussée d'irritation, et s'en fut dans l'allée, en mâchonnant :

— Ça n'est pas à Poitiers... C'est à Limoges !... C'est vrai, tu es toujours là... à vouloir tout savoir : « Qu'est-ce que tu

fais?... Qu'est-ce que tu dis?... qu'est-ce que dit Bertrand?... »

— Oh ! Aristide !

— Eh bien, c'est à Limoges, là !... Les placements en Bourse ne rapportent rien. On court des risques et on ne voit pas seulement ses mines ou ses chemins de fer. Tandis qu'une bonne affaire industrielle, que vous pouvez surveiller comme bon vous semble, qui vous intéresse, c'est autrement sérieux. Vous êtes huit, dix financiers qui l'alimentez et vous avez un directeur qui est votre homme. Vous ne vous mêlez pas de la gestion, bien sûr, mais vous vérifiez les comptes quand vous le voulez. Vous êtes des financiers intelligents, quoi !...

C'était exactement ce que lui avait expliqué Bertrand : ce mot de « financier » flattait son amour-propre.

Mme Aristide, qui ne connaissait rien à la rente et pas plus aux entreprises industrielles, eut néanmoins conscience de tout l'honneur qu'il y avait à être la femme d'un « financier », et la girouette de son cerveau se tourna gaiement vers cette idée.

— Alors, il y a une fabrique?

— Une fabrique !... Non !... Une manufacture, là !

— Oui !... enfin, une manufacture...

— Ça n'est pas la même chose. Une fabrique, c'est tout petit... Nous avons cinq cents ouvriers... Nous ne les avons pas... nous les aurons dès que nos nouvelles machines seront installées.

— Et qu'est-ce qu'elles feront, ces machines?

Il eut un geste vague, et Mme Aristide, se doutant qu'elle était trop bête pour connaître de pareils sujets, demanda :

— Et, dans la manufacture, qu'est-ce qu'on fera?

— De la porcelaine.

— De?... Ah ! ce Bertrand !... C'est un homme rudement fort !

— Bertrand, dit M. Aristide, n'est pas un homme si, si fort : c'est un garçon pas bête, mais il a besoin de quelqu'un près de lui. Il manque d'esprit pratique. Quand il m'a entretenu de l'affaire, je lui ai tout de suite indiqué les points faibles ; je les ai étayés et, maintenant, nous pouvons marcher. Il est dans la combinaison pour une cinquantaine de mille francs ; Mgr de Bayac, la marquise de Damfrémont, le prince de Maurepas, les Pères Blancs et Mgr le duc d'Orléans sont de la Société. J'ai dit à Bertrand : « Je veux bien vous confier des capitaux, mais à la condition que notre société soit une société où on puisse se fréquenter... » Il

avait reçu des demandes de deux ou trois députés, d'un sénateur... Je n'aime pas ces gens-là. J'ai voulu que notre société soit foncièrement honorable. Nous n'avions que l'embarras du choix.

Mme Aristide répétait :

— Mgr le duc d'Orléans !... Monseigneur... Comment dis-tu? Monseigneur de...

— Mgr de Bayac !

— Mgr de Bayac !... Qui est-ce, Mgr de Bayac?

— C'est un évêque *in partibus.*

— Mgr de Bayac !... Mais c'est très, très bien !... Et alors, vous ferez de la porcelaine?

— Nous ferons?... Nos ouvriers feront !

Il corrigeait, de cet air las et détaché d'un magister excédé par les demandes d'explication d'un cancre, et Mme Aristide, éblouie par ces « monseigneur », ces titres de duc, de prince, de marquis, poussait des exclamations.

— D'ici là, fit-il, il ne faut pas que ta bru nous claque dans les mains... Dans un mois, dans deux mois, mettons dans six mois... bien !... Je l'y engagerai, même !

Mme Aristide voulut dire : « Ne t'inquiète pas. Moi, je vais m'occuper de ça... » Mais son mari la devança :

— Toi, tu me feras le plaisir de ne pas bouger sans mon ordre. Il n'y a pas de : « Oh ! » C'est comme ça !... Les temps sont graves...

En effet, la veille, Bertrand, qui travaillait son homme depuis quelques semaines, avait confié à M. Aristide : « L'affaire est sur pied. Si vous voulez en être?... » Il avait montré des lettres de Mgr de Bayac, d'une marquise de Damfrémont qui habitait les Pyrénées, du prince de Maurepas, du supérieur des Pères Blancs, et la fameuse lettre du fondé de pouvoir du duc d'Orléans qui écrivait : « Monseigneur veut bien s'intéresser à cette entreprise, à la condition formelle qu'il n'y sera mêlé que des personnes d'honorabilité incontestable et d'idées politiques et de sentiments religieux conformes au bien de la France et au salut de l'humanité. Son Altesse m'a fait écrire à ce sujet au prince de Maurepas et à Mme la marquise de Damfrémont, qui lui ont affirmé la parfaite loyauté de l'affaire. Je vous prie, en conséquence, de vouloir bien me faire savoir de quelle somme Monseigneur peut créditer votre caisse ; par le même courrier, vous m'adresserez l'extrait détaillé des règlements intérieurs... »

M. Aristide serait mort de joie. Non ! non ! il n'aperçut pas les points faibles ! Il ne vit que beaucoup d'honneur et

un profit certain. Il prit le temps d'une réflexion superficielle et il laissa tomber une objection de forme, pour essayer de faire croire à Bertrand qu'il était homme à tâter et à supputer :

— Vous comprenez, mon cher ami, il ne faut pas s'embarquer comme ça... Vous allez ! vous allez !... Vous êtes habitué à brasser de l'or... De la prudence, que diable !

Bertrand haussa les épaules :

— Nous avons des filons, six hectares de terre, une petite usine à transformer... La première année : cinquante pour cent de bénéfices et, dès la seconde, cent pour cent... C'est tout ce qu'il y a à voir.

Bertrand tendait la plume. Il avait préparé sept copies, une pour Mgr le duc d'Orléans, une pour l'évêque *in partibus*, une pour la marquise, une pour le prince, une pour les Pères Blancs, une pour M. Aristide Chevallier de Forgault...

Ce fut M. Aristide qui signa le premier l'acte de société, avant toutes ces couronnes et ces grandeurs, et le bruit de sa plume parut à Bertrand la course de trente mille pièces d'un franc vers sa caisse.

M. Aristide donna des ordres de vente ; en trois minutes, il n'eut plus d' « ottoman », plus de « russe », plus de Compagnie du gaz, plus de... Il ne voyait que les cent pour cent de « la Manufacture Royale », car on avait décidé de la nommer ainsi, sur ses instances. »

En attendant le cent pour cent et l'inauguration de la manufacture, Mme Aristide vit rentrer Flavie et, si elle avait été seule, elle aurait sauté sur elle pour lui demander d'où elle venait. Son mari articula doucement, mais avec des vibrations auxquelles il était impossible de se méprendre :

— C'est compris, n'est-ce pas?... Tu vas commencer par ne faire que ce que je voudrai ! Et d'abord, tu ne lui parleras de rien... de rien !... Si elle te dit quelque chose, tu viendras me demander conseil, et tu répondras après.

A ce moment, la sonnette de la grille tinta.

Antonine était dans la rue, les paupières closes, en aveugle qui ne s'impatiente jamais.

Flavie accourut.

Les Aristide entendirent ensuite des volets qu'on fermait et ils restèrent là quelques instants — Mme Aristide soupirant, agitant des embryons de sujets, faisant : « Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il peut y avoir?... », son mari, les paupières closes, les lèvres pincées, chiffonnant son journal.

Ils se retirèrent dans la salle à manger.

Enfin, au bout d'une heure, des bruits de pas résonnèrent dans l'escalier...

De la fenêtre où ils étaient, M. et Mme Aristide virent apparaître Antonine, la figure encore plus blanche que de coutume et les traits plus brouillés : elle avait pleuré. Mme Chevallier l'aida doucement à descendre les trois marches du perron, la conduisit jusqu'à la grille, l'embrassa et dit quelque chose à quoi Antonine sembla répondre : « Oui ! oui !... c'est promis... Au revoir ! »

Lorsque Mme Chevallier fut revenue à la maison, M. Aristide n'y tint plus : il s'en alla vers le fond du jardin, et se promena, du carré de cerfeuil au canon de midi, ne voyant rien, ne regardant qu'en dedans de lui où il y avait une bourrasque folle qui faisait de grands tourbillons.

Le soir, juste avant le dîner, Mme Aristide n'eut que le temps de lui jeter :

— Ah bien !... il y en a, une histoire...

— Tais-toi donc !

Mme Chevallier entrait.

Dès le potage, M. Aristide se mit à parler de « la chaleur qui prenait », de « l'été qui se préparait » et jusqu'au dessert il fut aimable, nerveux, mais causeur. Mme Aristide, dans ces moments-là, oubliait les tourments de l'heure précédente et pensait au pot de prunes à l'eau-de-vie.

M. Aristide dit rageusement :

— Je veux bien... tout de même !... Une petite prune, Jeanne?

Mme Chevallier remercia, prétexta un mal de tête et disparut.

M. Aristide, la main levée, faisait signe à sa femme de garder le silence.

Une porte battit au second.

Alors il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que Belloche l'a embrassée dans le cou, lâcha Mme Aristide, tout d'un trait.

M. Aristide ouvrait des yeux !... Il croyait rêver !

— Voyons, fit-il, se reprenant à la réalité ; explique-toi !

— Belloche l'a embrassée dans le cou, chez lui !... Elle était allée rendre visite à Antonine, Belloche l'a fait entrer dans son bureau... Voilà !... Ah ! je lui ai dit, à Jeanne : « C'est honteux pour un homme comme Belloche !... » Elle

a fait prévenir Antonine et elle lui a dit : « Votre frère ne remettra plus les pieds chez moi, mais il ne faut pas que ça vous empêche de revenir... »

Mme Aristide se laissait aller à son indignation. Un grand coup de poing, qui s'abattit sur la table avec un gros juron, l'arrêta net : les verres et les bouteilles tressautèrent. Mme Aristide fut surtout suffoquée par le juron.

Un instant après, elle hasarda :

— Aristide, ta prune !

Mais M. Aristide lâcha sèchement :

— Fiche-moi la paix !

Et il marcha de long en large, aux prises avec ses idées.

Ahurie, et ne démêlant pas ce qui agitait son mari, elle se décida, silencieusement, à manger sa prune et commença d'enlever le couvert, le cœur gonflé ; puis, ouvrant doucement la porte de la cuisine, elle sortit.

Alors, M. Aristide s'arrêta devant sa prune et la fit disparaître dans sa bouche.

Lorsque Mme Aristide revint, il articula entre les dents, pour lui seul, comme on fait, au théâtre, dans le dos des personnages :

— Ah ! si c'était dans deux mois !...

— Ce Belloche, tout de même ! fit Mme Aristide.

— Ce Belloche !... Qu'est-ce que tu lui reproches, à ce Belloche?... Sais-tu seulement comment ça s'est passé?... Non?... Eh bien ! moi, je le sais !... Si ta bru n'était pas si provocante, il n'y aurait pas eu ce scandale ! Mais c'est des toilettes, c'est des histoires à n'en plus finir ! Et ses cheveux?... Qu'est-ce que tu en fais de ses cheveux?

Il éleva la voix :

— Quand on a des cheveux pareils, on va... jusqu'au bout, tu entends?... Et on ne se plaint pas que Belloche vous embrasse... Je veux que ça finisse, moi ! Elle porte notre nom...

Le lendemain matin, à neuf heures, doux et triste, la mine endeuillée d'un loup de La Fontaine, il frappait chez sa bru.

Il serra longuement de ses deux mains les mains de Mme Chevallier, et commença sans préambule :

— Ma chère Jeanne, je suis au courant... Je suis outré... vous entendez?... Outré ! C'est inqualifiable !... Pourquoi ne m'avez-vous pas averti immédiatement?... Belloche !... Mais enfin, comment expliquez-vous ça?

Il discourut pendant un bon moment, cassant Belloche aux gages et promettant de lui donner une leçon !

— Laissez-moi faire... Pardon ! Je suis le seul homme de la famille !... On vous a offensée, on m'a offensé ! Je n'admettrai pas plus qu'on attente à votre honneur que je n'admettrai qu'on attente à l'honneur de ma femme...

Attenter à l'honneur de Mme Aristide !

Insensiblement, il s'apaisa et finit par raisonner :

— Je devine, ma pauvre Jeanne !... Cela n'excuse pas Belloche... et moi, tout le premier, je ne l'excuse pas... Je devine pourtant !... Il faut voir les choses telles qu'elles sont !... Vous êtes jeune... — laissez-moi achever, il le faut !... — vous êtes jolie, et puis... il y a une chose autrement grave : il y a vos cheveux...

Mme Chevallier leva les épaules en disant :

— Je ne peux pourtant pas les couper !

— Ce serait un crime, fit M. Aristide galamment. N'empêche que Belloche s'est mépris... Permettez !... J'en suis sûr !... Je vous répète que je ne l'excuse pas !... Cependant, ma chère Jeanne, regardez autour de vous : on ne porte pas les cheveux comme vous les portez. Alors, vous comprenez...

Il parla longtemps, chargeant Belloche, mais s'acharnant imperceptiblement contre ces cheveux qui pouvaient bien être cause de tout le mal. Quand il se retira, il disait :

— Aujourd'hui même, j'irai chez lui, et j'exigerai des excuses... Ça ne vous regarde pas ! Laissez-moi intervenir !... L'injure qui vous est faite m'atteint en pleine figure.

« C'était lui l'homme de la famille. »

Mme Chevallier ne pouvait pas placer un mot.

En bas, M. Aristide héla doucement sa femme, d'un *psst* familier :

— Toi, approche un peu !... Je veux qu'elle se coiffe comme tout le monde !... C'est entendu, n'est-ce pas?... Avec une perruque pareille, je te répète qu'elle nous filerait dans les doigts à la première occasion !

Et il la chapitra.

Au déjeuner, il eut des amabilités. Il présenta les plats à sa bru, lui servit du vin plusieurs fois et s'abstint de faire allusion à Belloche et à tout ce qui pouvait concerner le personnage. Il prononça même les : « Ma chère Jeanne » des jours de fête. Il la choyait comme si elle avait été violée.

En sortant de table, il fit un tour de jardin, et guetta le coup de canon de midi. Ensuite, il rentra vite, s'habilla

ostensiblement, c'est-à-dire qu'il donna des ordres à Mme Aristide, à Adèle, à Flavie : — il lui fallait ses bottines à boutons, ses gants, son chapeau neuf ; son pantalon noir n'était pas brossé ; il ne parvenait pas à attacher son col... Sa canne...

— Ma canne !... Où avez-vous fourré ma canne?

Elle était dans le coin du vestibule, du premier janvier à la Saint-Sylvestre, jamais touchée, dormant dans cette retraite ignorée du plumeau.

Toute la maison était sur pied pour chercher la canne de M. Aristide.

Mme Chevallier ne pouvait pas ignorer qu'il sortait pour venger l'honneur de la maison.

Sur le pas de la porte, il fit volte-face, et dit :

— A tout à l'heure !...

Sa voix était frémissante.

Il allait chez Belloche, en ambassade !

Mme Chevallier ne savait plus que penser : elle avait d'abord voulu le retenir, et puis, passivement, elle l'avait laissé faire. Les excuses lui importaient peu. Ce qu'elle avait ressenti, ce qu'elle ressentait encore, c'était le dégoût que lui avait causé l'approche de ce Belloche. Il lui semblait qu'elle ne pourrait jamais se débarrasser de ce relent d'alcool et de tabac qui lui avait rappelé les baisers de son mari, — subis, sans amour, comme des épreuves à toutes les époques de cette vie commune, presque jusqu'au jour où la mort était venue la délivrer. La démarche de M. Aristide ne pouvait rien pour effacer le souvenir de cette nausée.

Vraiment, Belloche, l'abbé Soubise !... Qu'avait-elle donc sur elle?...

Vers deux heures, Antonine arriva comme elle l'avait promis, mais elle entra toute fébrile, disant :

— M. Aristide est à la maison !...

— Chut ! fit Mme Chevallier ; nos conventions, Antonine !... Plus un mot là-dessus, jamais !... C'est oublié... Voyons !... aujourd'hui, nous commençons notre broderie japonaise...

Et, dès qu'Antonine fut commodément installée dans son coin sombre, à l'endroit où le soleil ne frappait pas, on n'entendit plus que le bruit infime de l'aiguille qui piquait la trame et de la soie qui filait à travers l'étoffe.

A un moment, Antonine eut une sorte de toux qui parut dissimuler un sanglot.

Elle prit son mouchoir...

Comme elle savait souffrir gentiment !

Un peu après, elle demanda :

— Vous avez vu Mme Delafosse?

— Non.

— Les chandails sont mangés aux mites.

Elles bavardaient paisiblement, en béguines occupées de travaux fins, chacune dirigeant son rêve parmi des phrases qui ne se rapportaient pas à lui.

Lorsqu'elles entendirent le pas de M. Aristide, elles se turent, pensant aux conséquences de l'entrevue, et puis Antonine dit :

— Voilà six heures.

Elle rangea son travail, examina celui de Mme Chevallier, fit :

— Oh ! oh !... je suis jalouse !

Mme Chevallier sourit, incrédule, et la reconduisit jusqu'à la porte de la rue.

Elle revenait, quand M. Aristide l'aborda, de biais, l'air content :

— Jeanne, j'ai vu Belloche !... commença-t-il. Mais faisons un tour de jardin... Je vous apporte des excuses... Belloche voulait vous les présenter : j'ai pensé qu'il était plus correct de les recevoir moi-même et de vous les transmettre... Écoutez-moi, ma chère amie, écoutez-moi !... Il m'a juré qu'il était absolument désolé, qu'il ne savait pas ce qui s'était produit, qu'il s'était senti tout d'un coup hors de lui... Je ne peux pas vous répéter ce qu'il m'a dit de vous : vous m'empêcheriez de poursuivre. En deux mots, il vous a trouvée provocante... Ne vous fâchez pas, ma chère Jeanne, je répète à la lettre : « provocante ». Il s'est trompé, voilà tout ! Mais enfin, vous comprenez...

Il y avait les excuses de Belloche, mais, dissimulée, il y avait aussi la semonce de M. Aristide.

La chevelure de Mme Chevallier ! On n'en parla pas, mais, pourtant, il était question d'elle dans les petits silences et dans les exclamations de M. Aristide.

Le matin même, Mme Aristide, qui était entrée dans la chambre de Mme Chevallier au moment où sa bru se coiffait, lui avait dit :

— Vous vous en donnez une peine, ma pauvre Jeanne ! Faites donc comme moi : prenez vos cheveux comme ça, tenez !... Tirez-les en arrière, serrez avec un cordon ; ensuite vous faites des tresses pour le chignon, et vous n'aurez plus de ces mèches qui vous bouffent aux oreilles, qui vous

bouffent sur le front, qui vous bouffent partout... Ici, il n'y a que vous comme ça, allez !... Ah ! quelle chaleur ! Il va faire une de ces journées !...

Elle n'avait pas répondu.

« ...Qui vous bouffent aux oreilles, qui vous bouffent sur le front... »

Elle connaissait la chanson.

L'après-midi, tandis que M. Aristide était chez Belloche, elle s'était considérée dans une glace, devant Antonine, et elle avait dit, à brûle-pourpoint :

— J'ai envie de me coiffer comme vous.

— Quand on a des cheveux pareils !... s'exclama Antonine. Ça serait malheureux !

— Pourquoi serait-ce malheureux?

— Parce que moi, je suis une vieille fille..., tandis que vous, jolie, jeune...

— Taisez-vous !

Elle en avait assez, de sa beauté, de sa jeunesse !....

Pour être embrassée par Belloche et un curé !...

Elle s'était replongée dans son travail, mais Antonine avait insisté :

— Oui, ce serait malheureux !

— Demain, ce sera fait !

— Pourquoi?

— Pour avoir la paix, avait répondu tranquillement Mme Chevallier.

Antonine crut que c'était une allusion à l'attentat de son frère, et elle inclina un peu plus la tête sur son ouvrage.

Cependant Mme Chevallier n'avait pas modifié sa coiffure ; mais, la veille du jour où l'on devait reprendre les séances de l'Œuvre, elle s'y décida.

M. Aristide qui, le premier, la vit descendre de sa chambre, réprima un mouvement d'étonnement.

Au lieu de son sec petit « bonjour » habituel, il lui dit :

— Bonjour, Jeanne. Vous allez bien?

Et il courut à sa femme qui comptait ses couverts d'argent.

— Ça y est !

— Quoi? fit-elle.

— Quoi !... Ses cheveux, là !

Il ajouta rageusement :

— Et pas de bêtises, n'est-ce pas, toi !... Tu l'aborderas comme tous les jours !

Elle se leva, chercha sa bru, s'efforça de trouver son intonation ordinaire pour répéter : « Bonjour Jeanne. Quel temps, hein? » revint à la cuisine où elle s'attarda et, bien contente, elle fit une tarte pour fêter la victoire de M. Aristide.

Au déjeuner, elle ne put se retenir de placer :

— Vous avez une mine superbe, ma chère Jeanne.

Un coup de pied lui arriva par-dessous la table.

Il n'y eut pas d'autre accroc.

Adèle et Flavie, même, ne soufflèrent mot : Mme Aristide leur avait expliqué que les cheveux de Mme Ernest tombaient, qu'elle changeait de coiffure, et qu'il ne fallait pas lui en parler pour ne pas lui être désagréable. Mais, après tant de précautions, quand elle fut seule avec sa belle-fille, il fallut qu'elle s'enthousiasmât :

— Ah ! à la bonne heure, Jeanne ! Vos cheveux... Eh bien, ça vous enlève plus de dix ans !... Ma parole, vous avez l'air d'une jeune fille !

Lorsque Antonine fut là, Mme Chevallier lui dit seulement :

— Ça me va?

— Non ! — fit Antonine, confuse comme une coupable.

— Tant mieux ! répondit Mme Chevallier.

IX

La vérité, c'est que M. Aristide n'avait exigé aucune excuse de Belloche. Il était arrivé, lui avait frappé sur le bras à petits coups bienveillants et il lui avait dit :

— Je sais ce qui s'est passé... C'est ennuyeux !... Écoutez-moi !... Ma bru est emportée. Je veux bien qu'il y ait malentendu... Il y a eu malentendu, évidemment !... Mais, sapristi, que c'est ennuyeux !... Elle est montée !... Ah ! dame ! elle est montée !... Elle se calmera... Il faut la laisser se calmer toute seule... Le plus simple serait que nous ne parlions plus de cette histoire, hein?... N'est-ce pas?

Belloche, agité par ses tics, avait mâchonné :

— N'en parlons plus !

Et ils n'en avaient plus parlé.

Aux séances de l'Œuvre, qui avaient repris, sans l'abbé Soubise, Mme Chevallier, avec ses cheveux plats tirés en

arrière, ne se distinguait presque plus de « ces dames de la Croix d'Orgevault ». Il lui restait encore sa peau lumineuse de blonde et sa démarche longue, souple, et son silence, qu'elle rompait à peine pendant les réunions.

Cette grosse bête de Mme Aristide se croyait sauvée. Tout était calme, tout était en ordre : elle s'endormait.

Un qui ne s'endormait pas, c'était M. Aristide ! Lui, autrefois si casanier, était constamment hors de chez lui. Il entrait chez les Juigné, chez les Delafosse, — en seigneur qui vient visiter ses vassaux, c'est vrai, mais on commençait déjà à ne plus considérer sa venue comme une faveur.

Matin et soir, aux mêmes heures, il se rencontrait avec Bertrand.

Bertrand était sur le seuil de l'étude, occupé à tailler un crayon. Ils s'abordaient, et tous les deux se promenaient dans la rue, longuement.

Un jour, M. Aristide serra les mains du contrôleur des contributions directes et du percepteur, qui sortaient de la mairie. Tout Forgault le sut, et cela fit comme un coup d'ongle sur une page blanche : le prestige de M. Aristide en porta la trace.

Enfin, il partit pour Limoges, en compagnie de Bertrand.

Alors le docteur Métayer, qui courait la campagne du matin au soir et ne se souciait guère des potins de sa petite ville, finit par prendre au sérieux ce qu'on disait de M. Aristide.

On chuchotait qu'il « jouait à la Bourse ».

Avec qui donc?... Avec Bertrand qu'il ne quittait plus?...

Il réfléchit, et puis, jugeant que la situation pouvait s'aggraver, il se décida, brusquement, à voir Mme Chevallier.

A peine fut-il devant elle, qu'il ne sut plus pourquoi il était là... Sa bonne l'avait pourtant informé « que Mme Ernest se coiffait à plat ». Il avait répondu, moqueur : « Ah ! nom d'un chien ! Pas possible !... » *Se coiffer à plat!* Qu'est-ce que cela représentait pour lui?... Il avait pensé : « C'est une fantaisie. Très bien, elle s'occupe !... » Il s'était promis de l'en féliciter.

Il la surprit comme pour lui jouer un tour, mais il eut de la peine à maîtriser un mouvement d'étonnement. Quelle coiffure !

— Je puis vous voir seule? demanda-t-il, sans préambule. J'ai quelque chose d'important à vous communiquer,

Elle resta interdite.

Elle était comme une nonne vieillie dans son rêve et qui s'effare d'être rejointe par des souvenirs qu'elle avait semés, tout le long de sa route, des souvenirs qu'elle croyait à jamais perdus.

Il chuchota vite :

— Changez de mine, je vous en prie !... Je suis sûr qu'on nous épie... D'ailleurs, ça n'est pas si grave... Ecoutez-moi : M. Aristide est absent?

— Oui.

— Ça va bien ! Nous pourrons bavarder tranquillement.

— Dans ma chambre?

— Non, ici dans le jardin, tout simplement... en nous promenant. Il y a si longtemps que cela ne nous est arrivé !

Et il commença :

— Vous savez ce qu'on colporte dans le pays? Que votre beau-père joue à la Bourse... Ça ne vous dit rien?... Eh bien, attention !... J'ignore s'il joue à la Bourse. S'il jouait... hum ! je n'aurais pas confiance. Quand on se met, sur le tard, à spéculer... sans apprentissage... et lui, lui surtout !... Fichue affaire ! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est toujours fourré chez Bertrand... et Bertrand, ma petite amie, c'est une canaille.

Mme Chevallier eut un : « Oh ! » doux et scandalisé.

— Parfaitement !... Une canaille ! Il y a un an, j'ai sauvé cinq mille francs à des pauvres bougres qui les avaient placés chez lui : toute leur fortune ! Ils ne pouvaient pas avoir leur compte. C'étaient, de temps en temps, des versements d'intérêts, sans date d'échéance. Une année s'écoulait ensuite : on ne leur remettait pas un sou... Ils m'ont demandé conseil, et, le jour même, l'homme s'est présenté chez Bertrand avec un bon gourdin qu'il lui a montré en l'avertissant que, s'il ne lui rendait pas ce qu'il lui devait, il était décidé à se payer en nature, en attendant que la justice s'en mêlât... La semaine suivante, il était rentré en possession de son capital... Voilà !... Faites-en votre profit.. Je ne connais pas votre situation de fortune...

Elle soupira en levant les yeux, désintéressée de toutes ces babioles.

— Nom d'un chien, ma chère amie, — éclata le docteur Métayer en la regardant de ses bons yeux honnêtes — vous êtes donc une enfant?

Mais, s'apaisant tout à coup, et retrouvant son sourire, il lui dit :

— Ma parole, vous me mettriez en colère !

Il ajouta, en raillant un peu :

— Vous n'avez pas l'intention de finir vos jours dans ce purgatoire?... Alors !... Il faut penser à l'avenir... Y pensez-vous quelquefois?...

Elle ne savait plus. Le silence l'avait réduite, et l'avenir, pour elle, était ce trou noir vers quoi elle marchait, malgré elle.

— Sacristi, tout de même, il faut y penser !

Mais elle restait calme, calme, et le docteur Métayer, furieux, oubliant la maison dont les fenêtres bâillaient derrière eux, se croisa les bras en s'exclamant :

— Eh bien, je vois qu'on n'a pas perdu son temps, ici !

Elle soupira déjà lasse :

— Que voulez-vous que je fasse, toute seule, dans la vie?...

Il crispa les poings, prêt à répliquer ; mais, comme il se retournait, il aperçut Mme Aristide qui, surgissant de la cuisine, accourait en s'essuyant les mains à un tablier qu'elle jetait derrière elle.

— Il faut, vous m'entendez bien, chère amie, il faut, répéta-t-il fermement, que nous en parlions au plus tôt. Vous voilà en femme de Forgault... Vous vous tirez les cheveux en arrière, vous vous êtes mise à la mode de Mme Delafosse, — vous !...

— Docteur !... Ah ! quelle surprise !... Docteur !

Mme Aristide les rejoignait.

Il eut encore le temps de chuchoter :

— Je reviendrai...

Le soir, dans son lit, elle tenta de réfléchir. Elle se disait : « Eh bien, supposons !... Je suis libre... »

Elle se vit dans le déménagement, au milieu des malles, et se fit un monde de ces tracas. Elle arrivait dans une ville, et, dès la sortie de la gare, devant la rangée des omnibus, elle cherchait une figure de connaissance, parmi toutes ces figures qui lui étaient étrangères ; elle s'affolait, voulait repartir. Repartir !... Mais pour où?

Elle ranima de vieux rêves ; dans tous il y avait Christian près d'elle ; dans quelques-uns, il y avait aussi M. Colonna. Aujourd'hui, sans eux, la vie lui apparaissait comme un arbre dont il ne restait plus que le tronc. Elle essaya de se convaincre : « Que ce soit ici ou là, peu importe. Il faut me faire une autre existence ! » Et, aussitôt, un tableau sortait

de l'ombre. Elle s'imaginait avec Flavie, dans une petite maison entourée d'un jardinet ; à la tombée de la nuit, elle se barricadait comme une veuve qui ne peut compter sur personne pour la défendre. Un frisson... et le découragement !

Toutefois elle se répéta : « Il faut réfléchir. Ça ne peut pas durer... », déjà moins convaincue de la nécessité d'agir, — et elle s'endormit.

Le lendemain, M. Aristide revint, l'air gourmé, éteignant un sourire satisfait. Il se frottait les mains, lentement, et faisait ensuite craquer les articulations de ses doigts. Au déjeuner, il prononça incidemment, comme s'il avait découvert un village aux environs de Forgault :

— C'est très joli, Limoges. Je ne connaissais pas...

Et puis il eut des « Bertrand » par-ci, « Bertrand » par-là.

Devant Mme Aristide, qu'il prit à part en sortant de table, il énonça sur lui des propos élogieux :

— Oui, Bertrand est un homme organisé... Organisé?... On ne peut pas dire qu'il soit organisé supérieurement, mais il a de l'acquis... assez d'acquis... Évidemment, il a besoin de quelqu'un près de lui... Ça n'est pas le duc d'Orléans !...

— Est-ce que le duc d'Orléans y était? demanda Mme Aristide, étourdiment.

Son mari leva les épaules :

— Le duc d'Orléans !... Ne dis donc pas de bêtises ! Le duc d'Orléans a d'autres chats à fouetter... et d'ailleurs il est exilé, tu le sais bien ! Il n'a pas le droit de mettre les pieds en France. Il a des fondés de pouvoir.

Il daigna s'étendre un peu sur son voyage et parla de l'usine.

Il y avait une usine, en effet, à quatre kilomètres de Limoges, en pleins champs, une usine composée de trois corps de bâtiments : une vieille grange, où était installée une meule que tournait un âne étique ; perpendiculairement, deux hangars, où séchaient des pots, et, par derrière, dressant sa masse informe de briques et de terre, une espèce de fortin croulant dont le pied était percé d'une ouverture cintrée — le four !

Pour l'instant, l'usine du duc d'Orléans, de M. Aristide Chevallier, d'une marquise, d'un prince, d'un évêque *in partibus* et des Pères Blancs se bornait à ce strict minimum.

Il y avait dedans un chien de garde, contre d'improbables voleurs, et, tristes, sales, minables, trois ouvriers, en attendant les cinq cents qui, plus tard, devaient donner de la vie aux grands bâtiments de fer, de verre et de ciment qu'on édifierait.

— ...De ciment armé, — avait insisté Bertrand, lorsque, sur place, il avait expliqué leur projet.

M. Aristide, envahi par une vague terreur de s'engager dans une entreprise déplorable, avait pourtant hasardé :

— C'est qu'il y a beaucoup, beaucoup à faire !

Bertrand avait parlé, dépliant un plan sur lequel ni la route qui menait à l'usine, ni l'usine existante avec son four, sa vieille grange et ses bâtiments n'étaient marqués :

— ...Vous saisissez : par ici, c'est la place des malaxeurs. Nous aurons des malaxeurs à double révolution, qui économisent plus du tiers de l'énergie qu'il faudrait si nous avions des malaxeurs ordinaires. De ce côté, les concasseurs... Des concasseurs nouveau système ; avec eux, il n'y a pas de pierres qui tiennent : tout est réduit en poussière, tout !... Hà ! Par ici, voilà les ateliers de tourneurs en fin, pour les grandes pièces, celles que les souverains s'offrent entre eux et que les gouvernements placent dans leurs musées : les pièces de collection...

Sans les filons, M. Aristide aurait reculé — non pas qu'il flairât un piège, mais parce que, vraiment, il en revenait toujours là : « Il y avait beaucoup, beaucoup à faire !... »

Le contremaître était apparu : c'était un homme maigrichon, à barbe rare, et qui avait une drôle de façon de s'exprimer. Pour lui, tout était des *trucs* et des *machins* : « ...N'est-ce pas quand on aura le... le truc du machin, de ce côté..., ça en boulottera de la besogne !... » Ou bien il lançait des phrases énigmatiques : « En arrière, on fera une enceinte de dix sur vingt : ça ne se sera jamais vu ! C'est pour les réserves. Les cribles seront autour ; comme ça, pas de temps de perdu... Voilà deux lignes de wagonnets ; on apporte le kaolin : bon !... Tout de suite aux cribles !... et puis, à la réserve !... Ensuite, n'est-ce pas?... »

Les cribles, la réserve, les pilons, les concasseurs...

M. Aristide n'y comprenait rien ; Bertrand, pas plus que lui. Bertrand, du moins, savait pourquoi il ne comprenait rien.

On s'était mis en marche à travers un champ de blé au bout duquel il y avait un énorme tas de bourriers et, près du tas, deux excavations, avec, chacune, une large tache

blanche qu'on avait précieusement entourée d'un grillage.

— Les filons !

M. Aristide avait fait : « Ah ! » comme s'il se réveillait.

On ouvrit la porte d'un des enclos et il foula ce sable précieux d'où sortiraient ces merveilles de porcelaines dont les souverains se feraient hommage.

Bertrand discutait avec le contremaître, mais M. Aristide ne les écoutait déjà plus. Seuls, certains de leurs mots parvenaient jusqu'à lui : « Sondage... quatre-vingt-dix-sept pour cent... mètres cubes... analyses chimiques... approximation minima... »

Ce qui faisait plus que tout cela, c'était cette poignée de terre blanche, fine, douce, qu'il triturait et dont il ne parvenait plus à se débarrasser.

On lui en avait donné dans un cornet de papier et puis, tous les trois étaient revenus à Limoges.

Il avait demandé :

— Enfin, quand croyez-vous que l'usine puisse être inaugurée?

Cette fois, Bertrand avait pu se persuader qu'il tenait son homme. Le dîner avait achevé de le lui conquérir.

Le soir, lorsque Mme Chevallier se fut retirée chez elle, M. Aristide, qu'un nouvel orgueil gonflait, entretint sa femme de Son Altesse le duc d'Orléans, de la marquise de Damfrémont, des Pères Blancs, et il lui montra précieusement son petit paquet de kaolin. Il versa quelques gouttes d'eau dans une assiette, jeta son kaolin dedans, brassa longuement et fit une galette, puis une boule, puis une sorte de vase.

Dix heures sonnèrent : il aplatit son vase entre ses paumes, enveloppa la galette de terre dans un morceau de papier neuf et dit :

— Maintenant, dans quelques mois, nous pourrons *lui* dire : « Si vous ne vous trouvez pas bien ici, allez voir ailleurs ! »

Et ils montèrent se coucher, M. Aristide entreprenant des songes d'argent, Mme Aristide répétant, sans penser à mal, pour montrer qu'elle partageait l'avis de son mari :

— Allez voir ailleurs !... Parfaitement !

Le lendemain matin, en se réveillant, M. Aristide avait encore sur les lèvres le sourire de la veille. Ce voyage l'avait rajeuni. On l'aperçut qui, après avoir chargé son canon,

faisait les cent pas dans les allées, poussant du pied des cailloux et se baissant pour ramasser du sable qu'il examinait et qu'il rejetait ensuite.

M. Aristide n'était plus ici, ou bien, s'il y était encore, il y était transformé, comme son jardin, comme sa maison, — son jardin agrandi, sa maison embellie. Les terres d'alentour lui appartenaient. Tout était la propriété de l'homme qui avait cette grande usine qu'on s'apprêtait à construire ; tout était la propriété de l'associé de Son Altesse le duc d'Orléans... Il s'arrêta devant la borne qui, autrefois, était plantée à l'entrée de Forgault, sur la route de Niort, et qu'il avait fait apporter là parce qu'une couronne y était sculptée et que c'était une borne d'une route royale, — une borne royale !... Il s'assit dessus et la caressa de la main, heureux de sentir le froid d'une pierre qui avait été taillée alors que le pays avait un souverain : l'ancêtre d'un de ses associés !... Qui lui aurait dit cela, autrefois?... Mais son agitation le contraignit à se lever. Il fallait donner du mouvement aux rêves qui roulaient en lui. Il marcha encore, par hygiène, et, vers dix heures, sentant que ses rêves étaient, décidément, trop à l'étroit entre les murs de son jardin, il les emmena dans la rue et les arrêta devant chez Bertrand.

Bertrand sortit.

— Mon ami, fit M. Aristide, il faut examiner la situation...

Et ils se promenèrent : cinquante pas d'un côté, cinquante pas de l'autre.

Bertrand, tête nue, le porte-plume à l'oreille, traçait du doigt, en l'air, des lignes brisées, des lignes courbes et piquait des points ; mais sa figure restait ce qu'elle était d'ordinaire, blette, farineuse, paterne et « troisième personne », et ses yeux demeuraient morts au-dessus de leurs poches bleuies ; il parlait de sa voix calme.

— Vous avez écrit à Monseigneur? demanda M. Aristide.

— A M. Lestisson, l'homme d'affaires, oui.

— Il faut activer : on ne sait pas ce qui peut survenir. Une concurrence, un coup de Bourse...

« Une concurrence?... » Bertrand était tranquille : ils avaient le terrain et les autorisations.

— Quant au coup de Bourse, réfléchissez, monsieur Aristide : nous sommes propriétaires de toutes les parts. Il n'y a que nous : sept têtes.

M. Aristide s'était mal exprimé :

— Je veux dire... je veux dire : une dépréciation de notre kaolin.

— Allons donc ! fit Bertrand ; qu'est-ce qu'on peut contre nous? Nous avons nos filons, les meilleurs filons connus...

— N'empêche qu'il faut se presser. Chaque jour perdu est un jour de bénéfices gaspillé.

— Qu'est-ce qu'il vous faut, nom d'un chien ! Les travaux commencent aujourd'hui. Vous entendez : *aujourd'hui!*

M. Aristide martyrisait son journal ; s'il ne s'était maîtrisé, il aurait trépigné de joie.

Ils marchaient, tandis qu'aux fenêtres, derrière les persiennes à demi fermées, des ombres apparaissaient, s'éclipsaient et se montraient encore, guetteuses, prudentes et agiles.

Depuis tant de semaines d'affût, nul ne savait encore ce que manigançaient M. Aristide et Bertrand.

Ce matin-là, leur promenade se prolongeait plus que de coutume. M. Aristide gesticulait avec animation, rejetait son chapeau en arrière, le ramenait en avant, serrait les poings, faisait de grandes enjambées et s'arrêtait ; à son côté, Bertrand s'avançait, placide... Qu'est-ce qui aurait bien pu le faire sortir de son apathie, lui, bon Dieu?... Des gains énormes?... Énormes, alors, capables de combler les trous qu'il avait creusés.

Ce détrousseur en cabinet souhaitait une retraite d'honnête commerçant : la petite maison et le jardin au bout de la grande rue d'un village, à deux pas de la rivière, où, à l'ombre d'un saule, la canne à pêche en main, il continuerait à faire des dupes avec une mouche artificielle qui flotterait sans malice dans un remous... Oui, oui, quelquefois, au beau milieu de ses tracas, cette vision de grand calme le visitait. Etre un petit rentier !... Vivre, l'été, en bras de chemise, le gilet déboutonné, un chapeau de jonc sur la tête ; l'hiver, en douillette, les pieds au chaud dans de bonnes pantoufles... Et ne plus brasser d'affaires, jamais, jamais ! Il en était si las !... Il aurait tant voulu se reposer !...

M. Aristide s'enquérait, pour la centième fois, du rendement probable de leur usine.

— Voyons, Bertrand ! le cœur sur la main, entre hommes qui n'ont pas peur de la vérité... Qu'est-ce que nous ferons la première année?

Et Bertrand répondait sans agacement :

— Je vous répète que nous rentrerons dans notre mise. Bâtiments, machines, terrains, tout sera payé.

— C'est pourquoi, mon cher Bertrand, il faut se presser ! Il faut, il faut se presser !

— Oui, oui ! faisait Bertrand.

En se retournant, ils se trouvèrent nez à nez avec Belloche qui dit, sans rejeter le bout de cigarette qu'il déplaçait de la langue :

— Et ce voyage?

M. Aristide leva haut les sourcils, mais il les abaissa aussitôt et répondit, jovial :

— Merci. Ça n'a pas été long.

Bertrand n'ouvrit pas la bouche. M. Aristide répéta discrètement :

— Ça n'a pas été long... Quel temps merveilleux !

Ils étaient là depuis un instant, au milieu de la rue, lorsqu'une carriole de paysan s'arrêta près d'eux ; le gars qui la conduisait demanda :

— Vous n'avez pas vu l'docteur, m'sieu Bertrand?

— Le docteur?... Ma foi, non !

— J'viens d'chez lui : paraît qu'il est parti sur la route de Montjeau.

— C'est urgent?

— Quasiment !... C'est ma mère qu'étouffe depuis avant-hier... *Diouc!*

Et il lança un grand coup de fouet à sa jument.

— On aurait vraiment besoin de deux docteurs dans le pays, articula M. Aristide. Voilà une femme qui étouffe depuis deux jours ; il n'y a personne pour la secourir. Métayer n'est jamais là.

— Tiens, fit Bertrand, voilà Juigné !

Juigné arrivait, souriant, se dandinant, gêné d'être vu de si loin.

Il souleva la casquette de chauffeur qu'il étrennait, et puis il la replaça sur sa tête, avec précaution, des deux mains, tel un client qui essaye une coiffure devant le miroir d'un chapelier.

— Eh bien, Juigné?

— Eh bien, monsieur Aristide !... Ça coule?

— C'est commode, ça? dit Belloche en empoignant, par le fond, la casquette de Juigné.

— Ah ! oui, c'est commode !... C'est épatant !

La casquette avait une visière de celluloïd multicolore, une jugulaire de cuir verni fixée par deux boutons de nickel ; sur le devant était agrafée une plaque de faux émail qui représentait une roue, une ancre, un fusil une épée et, à la

rigueur, aussi, un ballon, — tous les sports. L'étoffe était mordorée et le tout dégageait une odeur de camphre et d'acide. Le prix et la pointure étaient encore à l'intérieur.

— Ah !... fit tout à coup Juigné dont la mémoire semblait se réveiller. A propos, monsieur Aristide !... Vous avez vu le facteur?... Eh ben ! il peut se vanter de nous avoir fait chercher, oui !... Sans ma femme on aurait tout sûr pas trouvé !... Il demandait partout si on connaissait une demoiselle Jeanne... Tiens, voilà que j'me souviens plus du nom, maintenant !... Jeanne?... Enfin, n'est-ce pas, on ne connaissait pas.

La figure de M. Aristide était devenue sévère, comme autrefois, avant qu'il eût abandonné sa morgue.

— C'était, continuait Juigné, pour une lettre qui venait de Paris, avec un en-tête de journal, pour... Ah !... pour... pour mademoiselle Jeanne Reverdy... C'est ça : Jeanne Reverdy... Y a pas de ça à Forgault, n'est-ce pas?

— C'est bon ! fit M. Aristide sèchement.

— Alors, c'est ma femme qu'a dit : « Mademoiselle Jeanne Reverdy?... Mais c'est Mme Ernest, c'est la bru de... »

— C'est bon, c'est entendu, Juigné !... Et après?... C'est tout?...

Le pauvre Juigné ouvrait la bouche, ahuri par ce ton cinglant. Bertrand regardait les nuages, Belloche allumait une autre cigarette avec la parcelle de feu qui couvait sous la cendre de la précédente.

Juigné ne recouvrait pas ses esprits.

— Onze heures ! fit Bertrand.

— Whuït ! siffla Belloche. Au déjeuner !... Je me sauve. Adieu, messieurs !

— Ah ben !... onze heures ! ânonna Juigné. Moi aussi !...

— Je vous reverrai, n'est-ce pas, Bertrand? dit M. Aristide.

Il n'y avait déjà plus dans la rue que M. Aristide qui regagnait sa maison à pas raides, la figure verrouillée, les lèvres plissées, les ailes du nez pincées.

En dépliant sa serviette, il eut son filet de voix des sous-entendus pour dire à sa belle-fille :

— Eh bien, ma chère amie, vous pouvez vous vanter d'avoir intrigué la ville entière, ce matin !...

Elle se méprit et demanda presque joyeusement :

— Comment donc?

— Vous ne savez pas?... Le facteur vous a remis une

lettre? Non?... Alors vous allez la recevoir... Elle est adressée à mademoiselle Jeanne Reverdy; évidemment, personne à Forgault ne connaît mademoiselle Jeanne Reverdy... Sans Mme Juigné...

Mme Chevallier avait blêmi. Elle répliqua simplement :

— C'est pour le concours de broderie.

— Oui,... commença Mme Aristide.

Mais M. Aristide, le buste penché en avant, lui envoya par-dessous la table un coup de pied qui lui fit perdre l'envie d'aller plus loin et Adèle survint, apportant le premier plat.

Le silence s'installa en convive habitué de certains jours d'orage. Les oreilles de Mme Chevallier bourdonnaient.

Cependant la mine de M. Aristide s'éclaircit insensiblement. Il déchiffrait la marque des assiettes : « Sarreguemines... Sarreguemines... »

— Donnez-moi donc, fit-il à Flavie, le petit compotier qui est à gauche, dans le buffet.

« Limoges !... » Il examina la pièce, la gratta de l'ongle et s'absorba dans ses réflexions.

Avant le dessert, un coup de sonnette jeta le trouble dans le jardin et par toute la maison.

On entendit Flavie passer dans le couloir en courant.

— C'est votre lettre. Il serait peut-être préférable, conseilla M. Aristide, d'aller la recevoir vous-même : cette fille n'a pas besoin de savoir que...

Mais, sur un geste de Mme Chevallier, il ajouta :

— Bien, bien ! vous savez, moi, ça ne me concerne pas... directement, fit-il au moment où Flavie entrait, présentant la lettre.

Mme Chevallier lut l'adresse : *Mademoiselle Jeanne Reverdy, à Forgault...* Elle en éprouva comme une morsure au cœur. L'enveloppe était sur la toile cirée près de son couvert, énorme, avec une écriture qui pouvait se voir de si loin !

M. Aristide, qui balançait doucement la tête, appuya sur sa femme un regard qui signifiait : « Elle ne se décidera pas à la décacheter !... »

Mme Aristide leva les yeux au plafond pour prendre Dieu, les saints et les anges à témoin de ce qui arrivait.

Mme Chevallier émiettait son pain.

La pauvre lettre, qu'elle souhaitait avec tant d'impatience, à propos de laquelle Antonine lui disait encore la veille : « Il ne faut pas être pressée... Ils ont tant à faire !... Moi pour ma nappe, je n'ai reçu de nouvelles que la semaine du jugement !... » La pauvre lettre !

Mme Chevallier était comme un enfant dont le jouet, commandé en cachette, n'apparaît pas à son heure. Elle en mourait de honte, et le déjeuner lui semblait interminable.

M. Aristide, qui avait coutume de quitter la table dès la dernière bouchée, attendait obstinément qu'elle déchirât cette enveloppe : il voulait savoir !... La détonation du canon de midi le fit bondir sur sa chaise. Sa femme poussa un petit cri, Mme Chevallier se sauva dans sa chambre.

Les poings fermés, le regard aigu et glacé, il murmura :

— Ah ! dans quelques mois !

X

C'était pourtant une lettre bien innocente :

Mademoiselle,

En vous accusant réception de votre envoi, je prends sur moi de vous faire espérer que votre travail sera retenu pour un prix. C'est une petite merveille de goût et de patience. Je suis d'autant plus heureuse de vous exprimer la satisfaction que j'ai de pouvoir exposer en bonne place votre travail que vous portez le nom d'une de mes gentilles camarades de pension que j'aimais beaucoup, fille du colonel Reverdy. Ne serait-ce pas vous?

Croyez, mademoiselle, etc.

HÉLÈNE DULUC.

Hélène Duluc !...

Mme Chevallier répondit fébrilement :

Ma chère Hélène, c'est moi-même, Jeanne Reverdy. Mais je me nomme madame Jeanne Chevallier. Je t'écrirai plus longuement une autre fois. Aujourd'hui, je suis trop heureuse de te retrouver. J'en pleure de joie! Je t'embrasse.

JEANNE.

Elle sonna Flavie, l'envoya vite à la gare.

Hélène Duluc ! Ah bien !...

En bas, Mme Aristide avait déjà arrêté Flavie ; mais, à ce moment, Mme Chevallier apparut, rayonnante, semblable, avec ses cheveux lisses, à une image de primitif, à une femme de Van Eyck, mais exubérante, heureuse :

— Vous ne savez pas qui m'écrit? Hélène Duluc!... Hélène Duluc!...

Mme Aristide resta bouche bée : Hélène Duluc?... Qui était-ce, Hélène Duluc?...

Antonine arrivait. Mme Chevallier courut à elle.

Brusquement elle était revenue à l'âge où, en compagnie de la petite Duluc, elle se présentait à son brevet simple.

— ...Vous comprenez, Antonine, sans mon nom de jeune fille, elle ne m'aurait jamais reconnue!

Et cette Antonine qui s'animait aussi!...

— Avec elle, ça y est! Vous avez le premier prix!

Elles s'embrassèrent sur le perron.

M. Aristide qui, au bruit, s'était glissé jusqu'à la porte de la cuisine, les scrutait du coin de l'œil, tout à fait chaviré.

Sa femme s'approcha :

— Tu ne sais pas?...

Mais il fit un geste d'énervement : elle se tut.

— Eh bien, quoi?... Qu'est-ce qu'il y a?

Le soir, à la séance de la Croix d'Orgevault, Mme Chevallier et Antonine avaient leur visage paisible de tous les jours, mais une allégresse transparaissait sous leur peau.

Mme Juigné, qui s'entendait à ne pas perdre son temps à des balivernes, les examinait sournoisement. A la fin, profitant d'un silence, elle flûta :

— Pendant que j'y pense, madame Ernest... : le facteur s'en est donné un mal, ce matin!... Il avait une lettre pour une demoiselle Jeanne Reverdy...

— Tiens, c'est vrai! dit Mme Delafosse. Il est venu me demander pour qui ça pouvait être.

— A moi aussi! cria la femme Poulain.

Mme Chevallier, lentement, paisiblement, mais très fort, répondit :

— C'était pour moi.

Et elle continua à ravauder les chandails qui lui étaient dévolus, étonnée du ton de sa réplique.

— Figurez-vous, expliqua Mme Aristide, c'est une ancienne amie de Jeanne...

Mais Mme Florent, qui n'écoutait pas, dit au bout d'un moment :

— Mesdames, j'aurais à vous proposer... (Les fronts se dressèrent.) A vous proposer quelqu'un : une autre dame patronnesse! (Les mots l'étranglaient.) C'est ma nièce : vous savez, madame Aristide? Berthe!...

— Berthe Hauriol?
— Elle travaille !... ah ! dix fois mieux que moi !... Elle s'est fourré dans la tête d'être dame patronnesse. Je n'aurai pas la paix si elle ne l'est pas.
Mme Delafosse regarda par-dessus son lorgnon et prononça sévèrement :
— Dame patronnesse?... Elle est trop jeune... Elle devrait faire un stage.
— Qu'elle fasse un stage ! susurra Mme Juigné.
Mme Florent paraissait désolée.
— Nous pourrions, — dit Mme Delafosse, en s'adressant à Mme Chevallier, — la nommer zélatrice?
— Ah ! zélatrice si vous voulez, repartit Mme Florent ; elle serait si contente !
On la nomma zélatrice et cela combla une lacune dont nul, jusqu'ici, ne s'était aperçu. On décida, sur l'heure, qu'elle serait déléguée au nettoyage de la maison et au battage des chandails ; en outre, pour la flatter, on décréta qu'elle s'occuperait aussi de la correspondance (il n'y en avait plus depuis longtemps), et on voulut la voir aussitôt
Mme Juigné ne tenait pas en place :
— Une... comment dites-vous, madame Delafosse?
— Une zélatrice.
— Une zélatrice !...
Mme Florent revint avec sa nièce, la poussa dans la salle et lui commanda de saluer ces dames.
— Tu es zélatrice, fit-elle.
Berthe fondit en larmes.
C'était une forte fille brune à gros traits hommasses. Elle avait de très beaux yeux, grands et noirs, des yeux de veau.
On lui mit un balai entre les mains et elle balaya le couloir, le petit escalier, la chambre, la courette et la rue devant la maison.
Le premier honneur qu'on lui accorda fut de sortir en même temps que ces dames, la dernière, pour fermer la porte.

Après trois jours d'attente, Mme Chevallier reçut une autre lettre, de la même écriture, mais sans en-tête de journal : « Ma chérie », — comme autrefois ! — « c'est bien toi ! Maintenant que je t'ai, je ne te quitte plus. Et d'abord, que je te raconte au galop à qui tu as affaire... »
Il y avait quatre pages si gaies, si pleines d'entrain que Mme Chevallier en ressentit une gêne indéfinissable et qu'en les relisant elle en fut un peu choquée.

Elle répondit, mais, déjà, avec moins d'enthousiasme une lettre aimable, bien composée, dans laquelle les mots de « veuve », « perdu mon fils », « retirée chez mes beaux-parents », « bonnes œuvres », « Antonine... » brochaient les étapes de son existence : il semblait que tout cela était recouvert d'une poudre grise, formée d'embryons de volontés de tristesses, de petits plaisirs et de toutes ces poussières de sentiments qui estompent les traits des recluses et parent leur renoncement d'une béatitude qu'on leur envie. A les entendre, elles ne désirent plus rien et ce n'est pas la fatalité qui les a poussées là ; si elles n'avouent pas ouvertement qu'elles y sont par goût, elles le laissent supposer : aussi ne songe-t-on pas à leur venir en aide. Mme Chevallier, d'ailleurs, en était au point d'ignorer si elle désirait secouer sa torpeur — tels ces malades qui ont des membres robustes et qui, pour avoir laissé s'éteindre leur énergie, ne peuvent plus se résoudre à faire un mouvement et se croient sur le point de mourir...

Tout de même, quel rayon de soleil contenait cette lettre d'Hélène Duluc !... Un rayon de soleil qui la pénétra et qui la fit pleurer sur quelque chose de douloureux, sur une image de femme, jeune, jolie, courageuse, — si différente d'elle-même ! — à quoi elle aurait si bien pu ressembler !

— Vous êtes contente, hein? fit Antonine en s'installant devant son ouvrage.

Elle n'avait pas d'Hélène Duluc dans sa vie, elle, mais d'entendre Mme Chevallier parler de cette amie retrouvée, elle éprouvait ce qu'éprouvent, dans les pensions, les orphelins ou les petits boursiers pauvres qui, aux jours de congé, se préparent à passer des heures désolées dont les meilleures ne seront que de longues récréations sans jeux, sans camarades, pendant lesquelles on les traînera dehors, en rangs, jusqu'à l'heure de l'étude du soir où, pour les aider à tuer leur ennui, on leur prêtera des romans de grandes aventures. Au moment de la rentrée, ils sont là, derrière la porte, anxieux, à guetter les amis pour leur demander, le cœur étreint : « As-tu canoté?... As-tu fumé?... Avec qui étais-tu?... »

Antonine questionnait Mme Chevallier :

— Qu'est-ce qu'elle fait à Paris?

— Elle dirige un journal de modes, mais il ne faut pas qu'on le sache ici : ma belle-mère ne comprendrait pas... J'ai dit qu'elle s'occupait de bonnes œuvres.

— Vous avez eu raison !

— Et puis...

Mme Chevallier hésitait ; mais avec Antonine?...

— J'ai dit qu'elle était veuve. Ça n'est pas vrai : elle n'est pas mariée. Elle vit toute seule et elle travaille.

— C'est très bien ! fit Antonine.

— Elle gagne beaucoup d'argent.

— Ce Paris !...

A chaque lettre, c'étaient des confidences nouvelles. Mme Chevallier respirait plus vite, oppressée ; ses yeux se troublaient et elle se demandait ce qu'elle faisait, à cette fenêtre qui dominait ce jardin où le soleil se plaquait. Elle contemplait les allées de sable, bordées de maigres traits de buis, ces enclos pitoyables à l'intérieur desquels les fleurs ont l'air de plantes d'exposition qui attendent chacune leur étiquette. Elle regardait la grille, sèche, revêche, hostile, qu'aucune liane ne décorait parce qu'une vigne vierge, une glycine, des volubilis, appellent la rouille. Elle regardait cette clôture blanchie à la chaux, ces espaliers étriqués et, sur le faîte des murs, ces tuiles rouges, propres, où rien ne courait, ni lierre, ni mousse, rien !

Elle entendait au loin la marchande de poisson qui promenait la marée : neuf heures !

Elle rêvait, rêvait jusqu'à ce qu'un aigre petit bruit de trompette perçât l'atmosphère : les journaux de Poitiers — dix heures !

Un berdaquement de roues sur les pavés : le forgeron apparaissait, poussant, en compagnie de son apprenti, une charrette à bras où il y avait deux paires de roues qu'il allait ferrer dans un terrain vague : mercredi ! C'était son jour. Ce soir, il expédierait les quatre roues à Niort, — quatre roues par semaine, en dehors de l'imprévu ; toujours quatre roues, toujours le mercredi.

Cette obsession lui comprimait la tête et la poitrine.

Elle n'avait pas l'intuition de sa déchéance : cette clarté est réservée à ceux qui, pour connaître ce qu'ils sont, ont le courage d'imaginer ce qu'ils auraient pu être. Si elle avait tenté de s'examiner, ses forces l'auraient trahie. Maintenant, quand elle recevait une lettre de Paris, elle en était tout ébranlée : tant de gaieté, tant de jeunesse, l'écrasait comme le sommeil de Forgault, où grouillaient tant d'agitations mesquines, l'avait écrasée autrefois.

Lorsque Hélène Duluc lui écrivit au sujet du concours, elle n'en parla pas à Antonine. Hélène lui disait :

Le jury se réunira dans une huitaine et décidera du prix d'honneur et de quelques autres. Je m'arrangerai pour avoir les deux premiers pour vous, les prix d'honneur étant réservés à des protégées de la présidente.

Elle s'arrêta là, avec, confusément, un sentiment douloureux qui lui faisait prendre en pitié ce concours, qui n'en était pas un.

Un concours où le mérite entrait si peu en ligne de compte !... Mon Dieu !... Si Antonine avait pu se douter de cela !...

Mais une autre lettre de Paris lui procura un sujet d'agitation :

...Veux-tu me rendre un grand service? Voici... La femme d'un de mes administrateurs, en même temps qu'elle voudrait acheter ton paravent, serait heureuse d'avoir deux grands coussins dans le genre de ta merveille. Consentirais-tu à entreprendre la tâche? Tu combinerais les dessins à ta fantaisie. Je suis sûre que ce serait parfait.

Mme Duluc terminait par :

D'ailleurs, le travail sera bien payé et nul autre que nous n'en saura rien.

« Le travail sera bien payé !... » Quelle folle que cette Hélène !

Mme Chevallier haussa les épaules.

Encore une lettre dont elle ne soufflerait mot à personne !...

Pourtant, dès qu'Antonine fut là, elle ne put se retenir de lui avouer qu'elle avait reçu des nouvelles de Paris.

— Eh bien?

— Eh bien, rien encore !

— Mme Duluc ne parle pas du concours?...

— Non !

La lettre était sur le guéridon ; elle la prit, et, brusquement, dit :

— Lisez-la !

Deux minutes après, Antonine battait des mains, enthousiasmée :

— Qui est-ce qui avait raison, hein?... Vous en avez, un succès !... Oh !... oh !... Commençons les coussins immédiatement !... Vous me permettrez bien d'en faire un?...

Il fallut choisir les soies, arrêter les dessins, s'organiser pour une semaine de besogne. Le lendemain, elles étaient à l'ouvrage.

Le jour où elles expédièrent leurs broderies, parut le palmarès du concours. Ce fut Antonine qui apporta le journal, une Antonine transfigurée.

Mme Chevallier essayait de partager son enthousiasme, mais elle savait de quoi était composé le plat.

Au déjeuner, M. Aristide dit, sur un ton de persiflage :

— Il paraît que vous avez gagné quelque chose, à votre loterie?

Elle se redressa sous le coup :

— A notre loterie?...

— Enfin, vous avez gagné un bronze?

— Ça n'est pas à une loterie, voyons ! plaça Mme Aristide.

— C'est à un concours !

M. Aristide regarda sa bru. Elle avait prononcé si fermement : « C'est à un concours ! » qu'il se vexa :

— Pardon, ma chère amie ! Pardon !

Et, comme sa femme faisait mine de s'interposer, il jeta vers elle un : « Je t'en prie ! » qui l'étrangla net ; mais, déjà, pressentant que, dans l'état de ses affaires financières, il était allé trop loin, il ajouta :

— Je ne croyais pas vous être désagréable.

— Eh bien, répéta, doucement cette fois, Mme Chevallier, c'est à un concours.

Il ne l'écoutait déjà plus. Il examinait une assiette : « Sarreguemines... », et pensait qu'à Limoges on ferait mieux que cela.

Malgré que Mme Aristide se dépensât en attentions, le déjeuner s'acheva en silence.

Le chapeau sur la tête, M. Aristide, qui cuvait son irritation, guetta le coup de canon de midi, et disparut aussitôt ; il avait besoin que Bertrand lui rafraîchit ses espoirs...

Deux heures plus tard, il revenait, mais en compagnie de Belloche, qui, un peu gêné de se retrouver ici, s'arrêtait devant les arbres du jardin dans l'attitude d'un homme qui s'est déshabitué de fréquenter les lieux où il se retrouve et qui constate les changements accomplis pendant son absence.

Jusqu'à la tonnelle, ils parurent s'entretenir de futilités ; mais là, M. Aristide se croisa les bras, incrédule, et considéra

Belloche qui, une main dans son gousset, paisiblement, lui répondit. Ensuite ils marchèrent dans l'allée du fond, Belloche poursuivant ses explications, M. Aristide faisant des pauses, de temps en temps, les jambes écartées.

Mme Chevallier, qui les avait aperçus de sa chambre, avait dit à Antonine :

— Votre frère est ici.

Et la pauvre fille avait blêmi un peu plus. Ses doigts diaphanes avaient tremblé sur l'ouvrage et son entrain était tombé.

Son frère !... Quand elle le savait chez lui, elle était plus tranquille, mais dehors... et ici !...

Au bout d'un instant, elle demanda :

— Il est toujours avec M. Aristide?

C'était retenu, infiniment ; il n'y avait aucune apparence de tourment. Mme Chevallier prononça sur le même ton :

— Je ne sais pas.

Puis elle se leva en disant :

— Je vais voir.

D'une fenêtre qui donnait sur le potager, elle les découvrit, près du canon de midi. M. Aristide passait inconsciemment sa main sur le socle ; Belloche parlait en regardant d'un autre côté, fixement. Mme Chevallier revint vers Antonine et dit : « Oui », simplement, mais troublée, et chacune se remit à la tâche, réglant son souffle et comprimant une appréhension.

Il y avait de la catastrophe dans l'air.

Le soir, à table, M. Aristide consentit à dire qu'il avait eu la visite de Belloche, puis il se tut.

La pendule n'avait pas été remontée, et cela rendait le silence plus étouffant.

— Tiens, fit Mme Aristide, la pendule qui est arrêtée !

M. Aristide tira sa montre, dit :

— Il est sept heures et demie.

Le dîner se termina là-dessus.

Lorsqu'ils furent seuls, Mme Aristide ne put s'empêcher de demander :

— Qu'est-ce que Belloche désirait?

Il lui répondit :

— Il venait pour moi.

Et, comme il n'ajouta rien, qu'il arpenta la pièce dans tous les sens en sifflotant rageusement, elle jugea prudent de ne plus ouvrir la bouche ; elle débarrassa la table, tourna

de droite et de gauche, gênée par tant de pressentiments, et disparut dans la cuisine, où elle prit une chaise, s'assit entre le panier à pain et le buffet de bois blanc et fit si bien qu'autour d'elle l'atmosphère devint aussi intolérable que dans le reste de la maison.

Adèle s'exclama :

— Ah ben !... Y avait-i' longtemps qu'on n'avait vu M. Belloche !

Mme Aristide faisait la sourde oreille. Adèle reprit :

— C'est-i' qu'c'est pour les affaires de la Croix?

La vaisselle était finie, que Mme Aristide était encore là, perdue dans ses réflexions, étonnée de réfléchir.

Lorsque, enfin, les deux bonnes se retirèrent, elle passa dans la salle à manger : il n'y avait plus personne !

Une vision de malheur traversa son gros esprit de maman couveuse. Aristide était dehors !

Elle courut à la porte du vestibule. La porte était fermée.

Alors, quatre à quatre, elle monta dans sa chambre.

Il était couché !

Elle ne lui demanda pas : « Tu dors, Aristide? » Elle était trop contente de l'avoir retrouvé. Elle se déshabilla sans bruit, contre son habitude, se coiffa de son bonnet blanc à brides empesées, fit sa prière, souffla la bougie et se coula dans le lit.

M. Aristide, face au mur, serrant les poings, remâchait ses idées. Il entendait sa femme qui se tournait lentement pour ne pas le déranger, et ce surcroît de précautions l'agaçait. Il avait des fourmis dans les jambes. Il remua doucement les pieds et, d'un insensible mouvement, étendit un bras.

Il y eut un bondissement dans le lit et Mme Aristide se trouva assise, haletant :

— Une souris !

Pour le coup, il ne se retint plus et cria :

— Ah çà, tu es folle, nom d'un chien !... Qu'est-ce que c'est que ces façons-là?

— Je te dis qu'il y a une souris.

— C'est moi qui gratte le rideau !

— Oh !... oh !... fit-elle. Écoute, vraiment, je ne sais pas ce que tu as, mon pauvre Aristide !... Oh !... oh !...

Quand ses larmes eurent cessé de couler et qu'elle eut étouffé ses soupirs, elle s'appliqua de toutes ses forces à ne pas bouger, pour s'entraîner au sommeil.

Il aurait fallu si peu de choses pour qu'elle reposât paisi-

blement ! Il aurait fallu qu'en se déshabillant elle eût fait tomber ses bottines et qu'elle eût articulé : « Ah ! là !... Je ne peux plus me baisser ! », qu'elle eût employé un quart d'heure à préparer sa tête pour le lendemain, qu'elle eût piétiné en chemise et en bonnet blanc, comme un fantôme bien ridicule, et que son mari lui eût dit : « C'est agaçant à la fin ! dépêche-toi !... » Il aurait fallu qu'elle eût accompli les rites accoutumés. Sa joue aurait à peine touché l'oreiller que ses paupières se seraient closes.

Mais elle entendit sonner dix heures, dix heures et demie, — peut-être onze heures... Alors elle fut récompensée de son obstination : elle dormit.

Elle dormit jusqu'à ce que le soleil, qui zébrait de lames aveuglantes le parquet de la chambre, brûlât son dernier cauchemar. Elle fit :

— Ah ! quelle chaleur !

Et elle s'éveilla.

Dans son cerveau de linotte, il ne restait rien de ce qui l'avait tourmentée la veille. La visite de Belloche?... D'ailleurs, était-ce la visite de Belloche qui avait exaspéré Aristide?... Elle commença sa prière à genoux et, le *Pater* achevé, elle défit ses tresses en récitant l'*Ave*.

Chaque matin, elle parlait ainsi à la Vierge, sans façon, de femme à femme, en disposant ses cheveux, comme si la Vierge exigeait moins d'égards que Dieu.

A neuf heures, la sonnette de la rue tinta. Mme Aristide, qui était dans la salle à manger, souleva un rideau ; Adèle, qui « faisait le vestibule », surgit pour aller ouvrir, mais M. Aristide la devança précipitamment.

Belloche était derrière la grille. Il entra, tendit la main à M. Aristide, et, sans un mot, ils s'en furent au fond du jardin.

Il n'y avait plus, comme autrefois, de M. Aristide distant, orgueilleux, toujours plus grand que son voisin et « magistrat » : il commençait à se mettre au niveau des autres. Persuadé que sa barque n'était plus solide et redoutant les bourrasques, il se rapprochait de la rive, ignorant que c'est sur la côte que la tempête est le plus dangereuse. Mais, de tous ceux qui le fréquentaient, Belloche était encore le seul à avoir pris des libertés avec lui. Il disait bien toujours : « Monsieur Aristide » ; M. Aristide, lui, l'appelait bien : « Belloche » — mais l'un semblait prononcer : « Aristide », tout court, et l'autre : « mon vénéré Belloche ».

Ils se promenèrent longtemps, puis ils rentrèrent à la maison, et M. Aristide, laissant Belloche dans le vestibule, monta au premier en disant :

— Le temps de changer de veston !...

A ce moment, Mme Chevallier, qui les croyait partis, sortit de sa chambre. Ce n'était pas qu'elle craignît de retrouver Belloche, mais on n'aime pas à rencontrer sur son chemin ce qui vous cause un frisson de dégoût.

Au bas de l'escalier, elle eut un haut-le-corps.

— Hé, bonjour ! s'écria Belloche. Je vous ai fait peur !... Comment allez-vous?

Et, comme elle obliquait pour passer, Belloche se plaça résolument devant elle, et, souriant à sa façon de satire, il lui chuchota :

— Vous faites toujours la méchante?

Mme Chevallier en fut si interdite qu'elle ne sut lui répondre qu'un : « Dites donc, vous !... » mais si farouche que Belloche s'écarta, marmonnant :

— Je vois que le malentendu n'est pas dissipé...

Elle avait disparu depuis un instant, que Belloche, ébloui, se trouvait encore le dos au mur, l'air absent.

— Eh bien?... lui demanda M. Aristide qui était descendu.

— Voilà ! — fit-il en clignant des yeux, brusquement rappelé à la réalité.

Mme Aristide, rongée par la curiosité, survint avec des :

— Tiens ! monsieur Belloche !... Bonjour, monsieur Belloche...

— C'est bon, c'est bon ! dit M. Aristide. Laisse-nous !.. Je reviendrai tout à l'heure !...

Elle resta dans le vestibule ; Mme Chevallier l'y rejoignit.

— Je crois, confia-t-elle finement à sa belle-fille, que Belloche entre dans la combinaison de Limoges.

Aussitôt elle se mordit la langue.

— Oui !..., acheva-t-elle en essayant de se rattraper, c'est une affaire financière ! Il faut garder cela pour nous...

Et, pour faire oublier son indiscrétion, elle lança :

— Vous allez travailler, Jeanne?... Encore?... Toujours, donc?... Vous avez tort, ma chère fille, vous travaillez trop ! Vous vous perdrez les yeux !...

Sans l'écouter, Mme Chevallier se retira dans sa chambre et s'y enferma.

Elle voulut se remettre à son ouvrage, mais ses doigts tremblaient.

Elle ne pouvait plus travailler !... C'était à cause de ce Belloche !

A cause de ce Belloche?... Parce qu'il se montrait ici?... Était-elle donc chez elle?...

Ah ! si elle avait été chez elle !...

Et la pensée d'une petite maison, qu'elle avait construite en rêve, la visita.

Le docteur Métayer avait raison : il faudrait bien, un jour, prendre une décision !...

Elle se mit à réfléchir, mais elle perçut en elle une voix qui haletait : « Je n'ai que vous !... » La voix d'Antonine et les mots qu'elle avait prononcés lorsqu'elle était accourue se jeter aux pieds de Mme Chevallier, implorant le pardon de Belloche : « Restez-moi !... Si vous saviez ! Je n'ai que vous... »

« Je n'ai que vous !... » N'avoir qu'une amie, une seule, quand on est Antonine et qu'on a son existence liée à celle d'un Belloche !...

« Je n'ai que vous !... » Une grande pitié baigna le cœur de Mme Chevallier. D'ailleurs, pourquoi aurait-elle dit à M. Aristide : « J'exige que Belloche ne remette plus les pieds ici »?... Que redoutait-elle de lui?...

Elle s'imaginait que, si Belloche avait été là, en face d'elle, elle ne se serait pas départie de son calme.

Cependant, quand elle entendit Antonine dans l'escalier, elle eut un battement de cœur à l'idée qu'elle pourrait, si elle le voulait, lui infliger une peine immense. Elle n'aurait qu'à lui annoncer, sérieusement, qu'elle était décidée à fuir cette maison où Belloche revenait, ramené par M. Aristide...

Mais Antonine entra, et dit, en se laissant tomber sur une chaise :

— Mon frère part en voyage avec M. Aristide !...

Sa mine était si drôle que Mme Chevallier éclata de rire.

Ah ! qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait ri si fort ! « M. Aristide partait en voyage?... avec M. Belloche?... Eh bien?... »

— Eh bien, je ne sais pas, mais... fit Antonine abasourdie.

Mme Chevallier avait retrouvé intact, chaud et jeune son rire glorieux d'autrefois.

Antonine la considérait, décontenancée. Ses yeux aux reflets rouges cherchaient à distinguer ce qui se passait dans la lumière du jour, où s'agitait une vague forme de femme qu'ils ne reconnaissaient plus.

— Antonine !... Antonine !... il faudra me répéter ça souvent ; vous m'amusez trop ! faisait Mme Chevallier.

Ah ! M. Aristide s'en allait en voyage avec Belloche !...

Elle avait le sentiment qu'une transformation s'opérait dans sa vie.

Elle se levait, s'asseyait, fourgonnait dans la corbeille à ouvrage, sans raison... Elle était dans une agitation extraordinaire.

— Vous viendrez dîner avec nous, et déjeuner... tous les jours !... Si, si, si !... Je le veux ! Vous n'êtes pas la maîtresse !...

— Qu'est-ce qui vous prend? demanda timidement Antonine en se frottant doucement le front, comme pour chasser de vilaines idées.

— Il me prend... que je suis très contente, que...

Elle réfléchit ; un vague sourire erra sur ses lèvres et, de sa voix blanche, elle dit :

— C'est vrai ! Je crois tout de même que j'ai bien changé !

Le voile qui cachait son passé venait brusquement de se déchirer.

— Alors, reprit-elle plus posément, mon beau-père fait un voyage avec M. Belloche?...

— Eh bien?...

— Eh bien, Antonine, nous aurons la paix !... Et nous pourrons travailler tant que nous voudrons !...

Elle avait déjà son air de tous les jours.

Cette fois, Antonine la retrouva.

Mme Aristide entre-bâilla la porte, faisant, mi-bonne femme, mi-sérieuse :

— J'espère, oui !... On s'en donnait tout à l'heure !... Vous avez bien raison...

Et elle disparut.

Au bout d'un instant, Antonine qui, de son coin d'ombre, regardait Mme Chevallier, soupira :

— Vous m'avez fait peur.

— Moi?...

— Oui !... Quand vous avez ri !

— Je riais comme ça... autrefois, murmura Mme Chevallier.

Ce fut tout.

Elles entendirent ouvrir des tiroirs, pousser des chaises...

Le soir, lorsqu'elles descendirent, Mme Aristide dit à sa bru :

— Ah ! ma chère amie, nous allons dîner en tête-à-tête !...

Ne m'en parlez pas ! Votre beau-père a été obligé de s'absenter... Je crois, reprit-elle en s'adressant à Antonine, que M. Belloche est parti aussi?...

— Dans ce cas, intervint Mme Chevallier, Antonine dînera avec nous, sans cérémonie.

Antonine protestait ; Mme Aristide embarrassée, s'excusait :

— Dame !... ce sera à la fortune du pot !... Il n'y a rien... Si j'avais su...

Après le dîner, toutes les trois firent un tour de jardin.

— Si nous tirions le banc?... proposa Mme Aristide. Parce que, vous savez, sous la charmille, il y a un tas de sales bêtes !

Mais elle ne fut pas plus tôt assise qu'elle fut prise du désir de se retrouver à la cuisine.

Antonine et Mme Chevallier demeurèrent seules.

De loin vint une mélopée qu'un homme chantait de sa voix de tête, dure, sèche, — la voix qui convient le mieux aux paysages de ce Poitou dont les horizons ne s'enveloppent jamais de bleu, et qui sont nets, revêches, sans fantaisie et sans poésie.

Les crapauds tintinnabulaient.

Une voiture roula dans une rue.

— Le docteur Métayer ! fit tout bas Mme Chevallier.

Depuis le temps, elle aussi avait appris à distinguer les bruits de la ville.

— Il en mène, une vie ! chuchota paisiblement Antonine.

Une demie sonna tout à coup, et Antonine se leva.

— Je vous accompagne, dit Mme Chevallier.

Mme Aristide, en la voyant sortir, se récria :

— A cette heure, par cette nuit !...

Il était neuf heures et demie et toutes les étoiles étaient au ciel.

Le lendemain, Mme Aristide étant « en grand nettoyage », la maison semblait respirer presque gaiement. Le salon était ouvert et son odeur de moisi, pompée par la chaleur du dehors, montait au ras des murs, s'enfournait dans les fenêtres des étages et visitait les pièces.

Adèle, dans le feu du travail, manches retroussées, bonnet de travers, interpellait Flavie :

— La tête de loup !... Le plumeau !...

On remuait l'échelle double, on battait les tapis.

Il y avait un branle-bas de veille de fête.

Mme Chevallier se mit à faire la toilette complète de sa chambre. Elle époussetait, essuyait, frottait. Il y avait longtemps qu'une pareille joie ne l'avait animée.

Et le canon de midi resta muet...

Après le déjeuner, quand Antonine fut là, Mme Chevallier lui dit fièrement :

— J'en ai enlevé de la poussière !...

Elle était si contente d'elle qu'elle voulut prendre des vacances :

— Allons nous promener !...

— Oh ! fit Antonine troublée.

Mme Aristide, qui était dans le couloir, proposa de pousser jusqu'au cimetière.

Pourquoi pas?

La journée était incomparable. Dans la rue, on racola Mme Juigné, et puis Mme Poulain.

Mme Chevallier marchait en arrière avec Antonine, qui se dirigeait comme une aveugle, la tête oblique, les yeux clos, attentive à régler son pas sur le pas de son amie.

Au cimetière, Mme Juigné s'en fut dans un coin, voir un oncle, et Mme Poulain prit la grande allée qui conduisait à la tombe d'un de ses cousins.

Mme Aristide, après un signe de croix, s'agenouilla pour désherber et vilipenda le gardien qui laissait pousser le chiendent. Elle disait :

— Mon pauvre Ernest !... pauvre cher fils, si bon !... Oh ! cette herbe !... Et Christian !... mon Dieu !...

Mais le chiendent lui donnait tant de mal qu'elle ne songeait pas à pleurer.

Enfin elle rejoignit Mme Poulain ; Mme Juigné abandonna son oncle pour courir à elles, et toutes les trois commencèrent de parcourir les petits routins du cimetière, stationnant devant chaque « concession » et s'entretenant du défunt, gaiement : on racontait ses aventures.

Chaque pas les jetait dans un sujet nouveau et tout cela faisait qu'elles ravaudaient l'histoire du pays. Elles cherchaient, elles se trompaient, elles rectifiaient : c'était un jeu passionnant de constructions et de devinettes. Elles enjambaient une maison, elles retrouvaient la famille un peu plus loin : elles s'amusaient, et il y avait de quoi s'amuser dans ce répertoire de croix de pierre et de bois, de dalles qui s'effritaient et de couronnes rouillées !

Mme Chevallier était restée avec son amie. Elles firent une pause devant la tombe des vieux Belloche, dont Antonine se mit à parler tendrement, découvrant dans son âme, translucide comme sa peau, « maman... papa... Dovic... » — « Ludovic », celui qui devait être « Belloche » tout court, plus tard, pour les chanteuses de beuglants, pour les miséreuses au corps frais, pour les femelles avachies, pour les mineures maigres qu'il payait en sucres d'orge, pour tout le monde !

Belloche avait été le petit « Dovic » !

Était-ce possible?

En repassant devant la sépulture Chevallier, elles s'arrêtèrent.

— Vous l'aimiez bien? dit Antonine.

— Qui? demanda Mme Chevallier.

— M. Christian?

— Appelez-le donc Christian.

Cette fois, il lui sembla qu'elle était plus près de lui. Elle s'agenouilla encore et demeura longtemps ainsi, jusqu'au retour de Mme Aristide, qui, en bonne compagnie, avait revisé plus d'un siècle de l'histoire de Forgault... Avant de se coucher, Mme Chevallier ouvrit une lettre de Christian. Tout à coup, à relire ces lignes, elle retrouva la silhouette de son fils : il lui apparaissait clairement, au lycée, écrivant ces pages, sous le bec de gaz qui chantait :

Écoute, maman chérie. Je dois d'abord te dire que je vais avoir à travailler fameusement pour enlever mon baccalauréat à dix-sept ans : aussi je prends mon courage à deux mains. Je travaillerai; seulement, tu comprends, il ne faudrait pas que je reste pensionnaire. Tu ne peux pas t'imaginer ce que c'est. Il y a des moments où on a envie d'étudier sa géographie, et puis, juste, c'est du grec! Ensuite, vois-tu, chacun a ses petites manies : moi, je n'apprends vite mes leçons qu'en les lisant tout haut. Ici, je ne peux pas et, si j'étais externe, j'aurais une petite chambre, tout près de la tienne, avec une étagère pour mes livres et une autre pour mes pierres, parce que, plus je réfléchis, et plus je me dis que j'aurai une grande collection de géologie... »

Mme Chevallier pleurait ; mais brusquement, de l'alinéa suivant, un nom lui sauta aux yeux : « Monsieur Colonna... »

L'enchantement avait disparu. La figure de son petit s'embruma, le fantôme devint trouble... Un autre surgit et le remplaça : M. Colonna !...

Elle ne pouvait plus penser à M. Colonna sans avoir ce serrement de cœur affreux, comme au rappel d'un crime. Quand il se présentait, elle faisait un bond de côté, se jetait dans des préoccupations ridicules, parlait, s'agitait, se terrait ensuite profondément comme ces poissons qui, pour échapper au danger, « boulent » de la vase et gagnent d'un trait, à la faveur du nuage, le prochain trou où ils disparaissent.

Malgré elle, dans son existence de cloîtrée, elle s'était initiée aux roueries de la vie étroite et c'est ainsi qu'en évitant de songer à ce qu'elle avait été, ses sentiments d'autrefois lui étaient devenus étrangers et qu'elle les jugeait, maintenant, monstrueux.

Elle avait fini par être de Forgault : ses deux deuils l'avaient vaincue. Si elle avait raisonné, elle aurait secoué son apathie, mais autour d'elle jamais, jamais on ne raisonnait. On se faisait une « raison », c'est-à-dire qu'on admettait sans discussion ce qui devait être admis ; et on ne sait pas souvent d'où viennent de tels préceptes, de l'air, peut-être, de l'ennui qui traîne par les rues et dans les maisons, de tout et de rien de précis. Ceux qui raisonneraient feraient sourire, et rien n'empêche mieux de raisonner que le sourire qui rôde autour des propos.

Silencieusement, on se laisse gagner par les manies qui attendent l'instant propice pour s'infiltrer en vous, et, lorsque la veuve parle de « son pauvre mari », la mère de « son pauvre enfant », le parent de « son pauvre parent », rien ne vibre en eux. Ils content des faits, et, s'ils les agrémentent de soupirs, ou de « bonnes gens », ou de larmes, c'est à la manière de Mme Aristide, par habitude.

XI

Le lendemain matin, Mme Chevallier était déjà descendue de sa chambre lorsqu'on lui apporta une lettre de Paris :

Ma chérie, tu es une fée, et ton amie, Mlle Antonine, en est une autre. Tu ferais ma fortune si tu le voulais, et tu le voudras. Il faut absolument que tu me rendes le service de me trouver des brodeuses. Tu les dresseras, tu tâcheras qu'elles

t'imitent; le travail sera bien payé. Tu verras ce que nous ferons ensemble!...

Et, parmi les exclamations, les projets de dessin, les détails de la besogne, l'embrouillement des : « C'est agaçant d'être pressée comme ça... », la plume en retard sur les idées, Mme Chevallier démêla qu'Hélène Duluc voulait lancer une nouveauté et lui demandait sa collaboration :

Voici ce que je te propose... Mais il serait bien plus simple de nous revoir... Tiens!... J'ai la plus folle envie de t'embrasser. Je puis prendre quarante-huit heures après le Grand Prix. Voudras-tu de moi à ce moment? Je t'expliquerai mon projet en détail, nous travaillerons l'affaire, et puis, enfin, je reverrai ma chère petite Jeanne! Deux jours en pleine campagne, avec toi! Qu'il doit faire bon dans ton pays! En attendant, il faut que tu commences à dresser ton atelier...

Elle lui donnait des indications :

Je te fournirai la soie, les rubans, — tout! D'ici là, fais-moi broder ce que je t'envoie. Tu trouveras les modèles dans le paquet. C'est pour mes essais...

Quelle brouillon que cette Hélène !
À la fin de la lettre, il y avait :

J'accroche à ce griffonnage un mandat pour le paravent et les coussins...

Cela fit à Mme Chevallier l'effet d'une gifle.
— Hein? Croyez-vous ! — dit-elle à Antonine, le jour même. Cette folle !...
Elle ne pouvait pas comprendre qu'on la payât. Et deux cents francs !... pour une semaine de travail à deux !
— Il y a votre paravent !
— Mon paravent !... Je vous dis qu'elle est folle !... Jamais je n'oserai toucher ce mandat !...
Alors elles résolurent d'aller, ensemble, retirer l'argent, qu'elles verseraient à l'Œuvre.
— D'ailleurs, expliqua Antonine, au lieu de tricoter des chandails qui ne serviront peut-être jamais, on pourrait bien faire de la broderie qu'on vendrait au profit des pauvres !,..
Mme Aristide, qui se trouvait là, sauta sur l'idée.
— Seulement, conseilla Mme Chevallier, il ne faut pas en parler avant que nous ayons organisé l'affaire !...

— Bien sûr!... bien sûr!... fit Mme Aristide.

On décida d'en conférer avec ces dames, et Mme Aristide, qui voulait se donner l'illusion qu'elle était maîtresse de maison, proposa une réunion pour le soir même :

— Ici!... Je ferai du thé... On convoquera la zélatrice!...

Elle se coiffa et partit, pressée, finissant, dans la rue, de nouer les brides de son chapeau.

Chez Mme Delafosse, elle ne rencontra qu'Émile Delafosse, qui recopiait des actions de grâces et qui répondit :

— Ma femme, madame Aristide?... Elle est probablement à la chapelle de la Vierge.

A Mme Poulain, elle conta par le menu ce qu'on leur soumettrait. A Mme Juigné aussi, à toutes parbleu! Ces dames se passionnaient... Deux cents francs pour un paravent et deux coussins!...

Pendant ce temps, M. Aristide, qui était arrivé par le train de Niort, sonnait chez lui et demandait à Flavie, figée d'étonnement, où était Mme Aristide.

Sortie?... Ah! elle était sortie?...

Il serra les lèvres, ordonna d'aller chercher sa valise à la gare et, rageusement, s'en fut charger son canon.

La maison parut morte.

Le canon chargé, M. Aristide se promena, les mains au dos, examinant distraitement les treilles.

Dans la chambre de Mme Chevallier, on avait chuchoté : « Le voilà! » et Antonine, pliant son ouvrage, s'était apprêtée à rentrer chez elle.

— Restez un peu, supplia Mme Chevallier.

— C'est que mon frère..., soupira-t-elle.

Il s'agissait bien de lui!

— Et la réunion de ce soir!

Cela les glaça.

L'épervier planait : les oiseaux n'osaient plus bouger.

Antonine était d'avis d'informer ces dames qu'on s'assemblerait à l'Œuvre; mais le thé de Mme Aristide!

Mme Chevallier, que ces deux jours de liberté avaient rendue plus courageuse, résolut d'avertir son beau-père. Antonine n'eut pas le temps de faire un mouvement, qu'elle était déjà dans l'escalier.

— Tiens... Jeanne! fit M. Aristide, mais d'un ton si nouveau qu'elle perdit contenance.

Ce n'était pas le ton pointu ordinaire, pas non plus le ton aimable et cérémonieux de ses instants de diplomatie; la figure était aussi tout autre.

Et voilà que M. Aristide prenait très bien le projet de réunion !... Il s'enquérait de l'heure, du nombre de personnes, — un peu absent, peut-être, — quand Mme Aristide survint, éperdue, le chapeau de travers et sa horde d'exclamations aux lèvres :

— Aristide ! Ah ! mon pauvre homme !... Comment vas-tu? Mon Dieu, que tu dois être fatigué !... Tu ne sais pas?... Avant-hier...

Cela la tenaillait comme un remords !...

— ...Eh bien, avant-hier, nous avons invité Antonine à dîner !... Cette pauvre fille, on ne pouvait pas la laisser seule !...

On aurait cru qu'il allait bondir : non ! Il souriait !... — fraîchement, mais il souriait ! Et, profitant de ce que Mme Chevallier s'était éloignée pour parler à Adèle, il demanda de sa façon coupante :

— C'est toi qui as eu cette idée?... Ça n'est pas toi?... Tant pis ! Tu n'aurais pas pu en avoir une meilleure !... A propos...

Sa femme ne respirait plus.

— Tu invites donc le comité, maintenant?... C'est ce soir qu'on boit du thé ici?...

— Du thé !... Oh ! du thé ! fit-elle en haussant les épaules. Peuh ! Non, va !... Rien... Écoute, Aristide ! Tu ne sais pas?... c'est ta bru...

Elle pensait qu'il valait mieux la jeter par-dessus bord sans hésiter.

M. Aristide l'arrêta sèchement d'un :

— C'est bon !

Et il reprit, d'une voix cinglante :

— Tu n'as pas invité ces messieurs?... Préviens-les que je compte sur eux.

Puis il tourna les talons.

Sur le perron, il fit volte-face, dévisagea sa femme et lança :

— Eh bien, tu n'as pas compris?...

Il n'y avait pas d'explication à attendre de lui.

D'un coup de poing, Mme Aristide rajusta son chapeau, et, à grandes enjambées, s'en retourna vers les demeures de ces dames de l'Œuvre, le cœur gros de ne savoir à quoi rimait l'ordre qu'elle devait transmettre, et cependant heureuse, vaguement, à cause du thé.

A huit heures moins le quart, Belloche faisait son entrée. Un Belloche transformé, propre, la barbe à peu près net-

toyée, mais, ce qui était autrement extraordinaire, Belloche accompagné d'Antonine !

Ils paraissaient comme ces vieux époux irréconciliables, qu'une cérémonie réunit et qui s'avancent l'un près de l'autre, parcourant leur rue : chacun d'eux est tel que la veille, et pourtant on les reconnaît à peine. Gênés par les regards qui s'attachent à eux, ils buttent dans des pavés, saluent de travers, avec des gestes endimanchés... ; ils ne savent plus se tenir.

— Ah ! s'exclama Mme Aristide, vous êtes les premiers !... C'est très bien !

Elle ouvrit le salon, y porta la lampe, alluma deux bougies dans les candélabres, dont les branches en avaient une demi-douzaine de toutes les couleurs, et l'on s'assit.

Il faisait glacial et cela sentait le moisi. Les panaches grisonnants et poussiéreux des vases de la cheminée, piqués de fleurs en papier, avaient l'air d'avoir été sortis d'un grenier.

Mme Chevallier était anxieuse.

— Qu'est-ce qu'il y a? chuchota-t-elle à Antonine.

Elles n'étaient pas plus renseignées l'une que l'autre.

A la queue-leu-leu, se présentèrent les Poulain, les Juigné et les Delafosse, et puis la zélatrice qui pénétra dans le salon en se glissant derrière les sièges, et disant bonsoir à chacun, de loin, à petits coups de tête, avant de disparaître dans un coin, cachée par le fauteuil voltaire.

M. Aristide avait une main sur l'épaule de Belloche et s'entretenait avec lui, — de haut encore, mais si amicalement !

Mme Aristide, pour la dixième fois, racontait la « surprise » :

— Vous comprenez, ça en serait, une affaire, pour nous !... De la broderie, c'est pas difficile, et on en gagnerait, de l'argent !... et vite, oui !...

— Qu'en ferons-nous? demanda Mme Delafosse, qui, elle seule, n'était au courant de rien.

— Pardine ! dit Mme Poulain, ce sera pour les pauvres !

— Pour qu'ils aillent boire sur la place, probablement? Nous aurons travaillé pour les bouchons?... Merci !

— Mais, plaça Antonine, on leur achèterait de la viande, du pain...

On discutait. Mme Delafosse, qui ne soufflait plus mot depuis un moment, fit signe qu'elle désirait parler.

Elle parla :

— Nous avons fondé une œuvre de lainages et je ne vois pas la nécessité de la transformer en une œuvre de broderies. D'ailleurs, conclut-elle aigrement, moi, je ne sais pas broder.

— Qué qu'ça fait ! dit Mme Poulain ; on brodera pour vous !

— Je n'ai pas besoin qu'on brode pour moi, madame Poulain !...

Cela tournait mal.

Dans le clan de ces messieurs, on agitait un autre sujet.

— Moi, confiait Poulain à Delafosse, en regardant M. Aristide et Belloche, qué qu'vous voulez, ça m'épate de les voir ensemble !... Ils sont copains, ma parole !

Delafosse marmonnait entre ses dents :

— On n'a pas idée c'que j'm'en fous !

— Moi aussi, reprenait Poulain ; seulement, c'est pour dire c'que j'pense.

Juigné souriait bêtement.

Au-dessus du dossier du « voltaire », se montrait la figure de la zélatrice qui, lèvres ouvertes, buvait tout ce qui venait du groupe de ces dames...

En plein brouhaha, les Bertrand entrèrent.

A ce moment, M. Aristide s'éclipsa par la salle à manger, sans les accueillir, jetant derrière lui :

— Je reviens !... J'ai oublié...

— Aristide ! appela sa femme.

La porte s'était refermée.

Lorsqu'il réapparut, Mme Aristide expliquait à Mme Bertrand la combinaison de la broderie :

— Vous comprenez, c'est une occasion...

— Chut ! commanda M. Aristide, en frappant sur la serviette qu'il avait achetée depuis qu'il était « financier ».

Bertrand s'avança vers lui, la main tendue, mais M. Aristide ne parut pas le voir : il consultait son dossier de notes. Un tic faisait tressauter le sourire qu'il avait aux lèvres.

— Chut ! mesdames !... Mesdames, messieurs, si vous voulez vous taire?...

Delafosse marmonna :

— Ben, mon vieux Poulain, on va rigoler !

Il ne s'imaginait pas si bien dire.

— Assis ! fit Mme Aristide, comme au théâtre.

Il y avait une chaise qui restait libre, au milieu du salon : M. Aristide la désigna du doigt à Bertrand, avec désinvolture, presque avec gentillesse, et, faisant des yeux le tour de l'assistance devenue enfin attentive, il repoussa un can-

délabre, installa sa serviette sur la cheminée, prit des papiers, et, apercevant sa femme, il la rejoignit, solennel :

— Fais-moi le plaisir de prendre ce siège, et vous, Jeanne, celui-ci !

L'une à sa droite, l'autre à sa gauche.

Ah ! qu'on s'amusait !

Mme Juigné gloussait, Mme Poulain se trémoussait et pouffait, s'attendant à un petit jeu ; Bertrand, à cause de sa longue habitude de ne se sentir à l'aise nulle part, effleurait les visages de ses regards, quêtant un éclaircissement, quelque chose à quoi s'accrocher pour son apaisement.

— Mesdames, messieurs, commença M. Aristide, j'ai voulu vous présenter un homme à qui je dois une reconnaissance éternelle...

Chacun examina ses voisins.

— C'est M. Ludovic Belloche !

— Il y a quelques mois, poursuivit M. Aristide, comme j'avais des capitaux disponibles, mon ami, notre ami, M. Bertrand... (et il mordait dans le nom !) m'indiqua une affaire industrielle intéressante. Je passe sur les détails. Il s'agissait d'une usine de porcelaine. Mgr le duc d'Orléans en était, ainsi que... Voici d'ailleurs la liste des actionnaires...

Il énuméra la marquise de Damfrémont, le prince de Maurepas, le supérieur des Pères Blancs, Mgr de Bayac, avec des éloges pour chacun.

— L'usine devait se construire. Tout marchait si bien que j'avais pensé, un moment, qu'il serait bon d'y associer votre œuvre, mesdames. Oui, oui ! et j'en ai parlé, la semaine dernière, à Belloche. C'est pourquoi, avant-hier...

Ses lèvres tremblaient.

— ...Avant-hier, Belloche, qui voulait se renseigner, est parti avec moi pour Limoges. Nous en arrivons.

Bertrand se dressa, mais, aussitôt, il se laissa retomber sur sa chaise, les jambes fauchées.

— Nous en arrivons, parfaitement ! fit M. Aristide en se tournant vers lui. Et, tenez !...

Mais, ne pouvant plus maîtriser sa colère, les yeux agrandis, le bras tendu, il se reprit à deux fois, la voix étranglée dans la gorge, pour lui lâcher :

— Frip... fripouille !

Cela fit comme un formidable craquement de tonnerre ; la vie parut suspendue pour l'éternité.

On entendit, dans le souffle de Bertrand, un : « Viens ! » sec et impératif. Sa femme se pencha en avant, oscilla, et,

les paupières closes, rassemblant son énergie, elle se raidit et marcha du côté de son mari.

M. Aristide cria encore :

— Frip... fripouille !

Il ne se sentait plus d'indignation.

Mme Bertrand se retourna lentement, écarta les bras...

Son attitude était d'une indéfinissable noblesse. Elle n'implorait pas, elle ne tenait pas le coup orgueilleusement : elle demandait grâce. On ne l'avait jamais vue ainsi.

M. Aristide tapa du pied en disant :

— Je vous défends de...

Mais il s'arrêta, maté par cette ombre.

Il tripota ses papiers, et, s'efforçant de retrouver son calme, il sourit en garnement qui a médité un vilain tour de sa façon et qui l'exécute.

— Attendez l'explication ! La voici !... Je vais vous lire la lettre que j'écris à Mgr le duc d'Orléans :

Monseigneur, j'ai la profonde tristesse d'informer Votre Altesse Royale qu'un chevalier d'industrie a eu le cynisme d'abuser de votre confiance...

— C'est une infamie ! hurla Bertrand.

— Vous n'avez pas la parole !

Et, comme les Bertrand faisaient mine de partir, M. Aristide dit posément à son ex-associé :

— La porte est fermée à clef !

C'était affreux.

Mme Chevallier, plus blanche qu'un linge, avait les mains crispées à son corsage.

La femme Juigné, elle-même, était saisie par le spectacle.

Cependant la zélatrice souriait béatement. Bien installée derrière le fauteuil voltaire, elle croyait assister à une comédie organisée, ou à l'accomplissement de rites secrets en usage à la Croix d'Orgevault. On aurait mis le feu aux rideaux, M. Aristide aurait donné des coups de couteau à Bertrand, Mme Delafosse aurait dansé le cancan, que la lumière ne se serait pas faite dans son esprit. Elle voyait des visages blêmes, où les yeux s'ouvraient démesurément ; personne ne bronchait... Pourquoi?... Ah ! voilà !... Pourquoi?... Elle avait cette face intelligente des gens qui ne comprennent rien à ce qui se produit et qui traversent des drames avec ces clignements de paupières qui signifient : « C'est pour rire?... Parfaitement ! J'y suis ! »

— Je continue, dit M. Aristide :

...qu'un chevalier d'industrie a eu le cynisme d'abuser de votre confiance. L'usine de Limoges n'existe pas et il n'y a pas de filon de kaolin. Monseigneur, Votre Altesse a été volée honteusement, et l'idée que le voleur est de mon pays me fait plus de peine, cent fois, que la perte pécuniaire que j'ai le grand honneur de subir aux côtés de Votre Altesse. J'ai porté plainte...

Cela parut tirer Bertrand de sa stupeur : il bondit. Mais, à son ordinaire, il n'était pas un héros : il ne fut pas plus un héros dans cette impasse. Il ânonna seulement :

— C'est faux !... c'est faux ! Au moins, laissez-moi m'expliquer !...

M. Aristide, qui, devant cet homme démantibulé, avait du courage à revendre, lui répondit :

— Quand j'aurais terminé !...

Puis il voulut continuer la lecture de sa lettre, mais Mme Bertrand s'effondra.

Les femmes se précipitèrent pour la ramasser, toutes ensemble, et toutes ensemble aussi elles s'arrêtèrent au premier pas, comme s'il s'était agi de relever une pestiférée. Seule, Mme Chevallier s'agenouilla près d'elle, lui soutint le buste, et, se persuadant qu'elle n'arriverait jamais à traîner son fardeau jusqu'au canapé, elle appela Antonine.

Antonine ne bougea pas. Elle avait la tête renversée en arrière sur le dossier de son fauteuil : elle était évanouie. Nul ne s'inquiéta d'elle.

M. Aristide poursuivit :

— *J'ai porté plainte aujourd'hui...*

Alors sa bru, indignée, lui cria :

— Taisez-vous donc, vous?

La misérable Mme Bertrand haletait à l'oreille de Mme Chevallier :

— Merci... merci... merci !

Quand elle fut debout, elle essaya d'atteindre son mari, mais Mme Chevallier l'entraîna doucement, et M. Aristide, qui redoutait un éclat de sa belle-fille, les précéda pour leur ouvrir la porte.

A l'instant où il sortait, Bertrand fit volte-face et dit :

— Il y a un malentendu !... Tout cela est faux. Je me justifierai.

Il ajouta :

— Vous en reviendrez, monsieur Aristide !...

M. Aristide répétait son : « Frip... fripouille ! » entre les dents, comme quelqu'un qui est au plus mal et qui n'a plus qu'un mot à la bouche.

En chassant Bertrand, il parvint cependant à lui dire :

— La lettre à Monseigneur partira demain.

— C'est pas la peine ! répondit Bertrand à bout de forces. Il n'en est pas !... le prince de Maurepas non plus, le supérieur des Pères Blancs... personne... Il n'y a que vous... Mais je me justifierai, monsieur Aristide... Vous verrez...

— Bien ! fit Belloche de sa place, en attendant, demain vous aurez le procureur de la République chez vous !

Bertrand ne se retourna même pas.

On l'entendit traverser la salle à manger, rejoindre sa femme... Dès que la porte du perron se fut refermée, un sanglot éclata.

M. Aristide se précipita dans le couloir : c'était Mme Chevallier qui, le front au mur, pleurait, secouée par de longs spasmes.

On accourut avec des lumières.

— Ma chère enfant !... ma chère Jeanne !... faisait Mme Aristide en essayant de la calmer. Hein ! ce Bertrand ! Canaille !... fripouille !... Jeanne ! Revenez au salon ; vous êtes dans le courant d'air.

Mais Mme Chevallier la renvoya sèchement et se retira dans sa chambre pour être seule.

Lorsqu'on reprit ses places, on aperçut la figure de la zélatrice qui souriait au-dessus du fauteuil voltaire : elle regardait, à l'autre bout de la pièce, Antonine, dont le corps s'était insensiblement affaissé.

Mme Aristide poussa un grand cri. On appela Adèle, on appela Flavie, et il y eut un tel remue-ménage que Mme Chevallier descendit quatre à quatre l'escalier, déjà préparée à un nouveau drame.

Il fallut ranimer Antonine : on lui présenta du vinaigre, on lui mit une pincée de poivre sous le nez et Mme Aristide la lui fit priser de force.

Dans un moment pareil, on lui aurait fait avaler du pétrole, si quelqu'un l'avait proposé comme remède.

Antonine finit par éternuer : alors on la porta dans la cuisine, on lui mit des linges mouillés sur le front.

On lui tapotait les mains, on l'éventait avec un torchon... Elle continuait d'éternuer, elle était sauvée !

A peine avait-elle repris ses sens qu'on l'abandonna pour revenir au salon.

Il y eut un tumulte inimaginable, des : « Croyez-vous ! ces Bertrand?... Canailles !... Je m'en étais toujours douté !...»

Chacun « s'en était toujours douté ».

Belloche, modestement, baissait les yeux.

Tout à coup, M. Aristide, qui était allé chercher son échantillon de kaolin, apparut, et le silence se fit encore.

Il articula péniblement, en montrant le petit paquet :

— Voilà une pièce à conviction !

On fit : « Oh !... », comme si cela avait été stupéfiant.

— Et maintenant, dit-il en prenant la main de « Ludovic Belloche », il faut qu'on sache que voici mon sauveur. Sans lui, nous serions rui... notre fortune serait compromise. Je le remercie publiquement.

Belloche avait des « Non, mais non ! » discrets.

— Si ! affirma M. Aristide, vous êtes mon sauveur !

Et ils s'embrassèrent.

— Quant à cette fripouille, demain il sera sous les verrous !

Là-dessus, le tumulte recommença.

« Sous les verrous !... Ah ! voleur, canaille !... » La chair était fumante, les chiens aboyaient, déchirant leur proie à pleines dents : c'était une belle curée.

— Vous l'avez vue, hein? faisait Mme Aristide en parlant de Mme Bertrand. Elle n'a pas dit ouf !... Ah ! la vilaine femme !... Quand je pense que j'ai reçu ça chez moi !...

Mme Juigné roucoulait comme un pigeon gavé devant sa grenaille. Mme Delafosse dit péremptoirement à M. Aristide :

— Vous avez été dur, mais il n'y a rien à reprendre !

— Canaille ! répétait M. Aristide.

Belloche s'obstinait dans ses remontrances :

— Vous n'avez jamais voulu me croire !

— Canaille !... Mgr le duc d'Orléans !... la marquise de Damfrémont !...

La vraie catastrophe se trouvait là : M. Aristide était seul, tout seul !...

La honte d'avoir été roulé lui était plus amère que la fuite de ses rêves et de ses capitaux.

— C'est égal, disait Belloche, demain !... Crac, crac, môssieu Bertrand !

Et il esquissait le geste d'un geôlier.

Quel scandale ! On ne pouvait plus se quitter. Chacun voulait en prendre son content. Il fallait pourtant se faire une raison. On oublia le thé de Mme Aristide ; on oublia

aussi le projet de transformation de l'Œuvre et, dans un brouhaha indescriptible, tous se retirèrent ensemble.

Tous?...

La zélatrice était à la même place, avec la même figure extasiée : la comédie se poursuivait pour elle.

Mme Aristide fut obligée de l'avertir que c'était fini. Elle serait bien restée jusqu'au lever du soleil !...

Les ménages Delafosse, Poulain et Juigné étaient sortis, que M. Aristide tenait toujours Belloche par le coude.

Sur le point de se souhaiter une bonne nuit, ils consta tèrent qu'Antonine n'était pas là.

On sut par Adèle que Mme Chevallier l'avait fait coucher dans le lit de Christian.

La pauvre fille claquait la fièvre, secouée par cette émotion de tout à l'heure qui lui en rappelait une autre dont nul n'avait connaissance ici, — une qu'elle avait eue un soir à Angoulême avec, comme acteurs, un ouvrier, sa gamine et Belloche, et, comme témoin, elle, Antonine qui embrassait la petite et qui répétait au père : « Je vous en supplie, monsieur, nous paierons ce qu'il faudra, mais ne portez pas plainte !... Je vous en supplie !... »

Aujourd'hui, Belloche était parmi les justiciers !

Lorsque Forgault s'éveilla, la nouvelle était déjà connue partout. On aurait dit que, durant la nuit, elle s'était infiltrée dans chaque maison.

On passait devant l'étude Bertrand, sans s'arrêter d'abord, et puis en ralentissant. Les volets ne s'ouvrant pas, quelqu'un émit l'idée que les Bertrand avaient gagné la Rochelle, où ils s'embarqueraient.

Enfin, les quatre gendarmes de Forgault apparurent et on ne douta plus que les Bertrand eussent filé...

On entourait la force armée ; chaque habitant donnait son opinion, mais tous étaient d'avis qu'il fallait agir.

Le brigadier disait :

— Si nous n'avons pas d'ordres, nous ne pouvons rien faire.

— Eh bien, répliqua quelqu'un, s'ils s'étaient suicidés, vous n'entreriez pas?...

Il n'en fallut pas plus pour qu'on se mît à crier que les Bertrand agonisaient.

Alors le brigadier frappa aux volets de la salle à manger, et, comme on ne répondait pas, il autorisa deux de ses

hommes à escalader le mur du jardin : la maison était close de ce côté comme de l'autre.

Le charron fit sauter une serrure : on visita les pièces du rez-de-chaussée...

Les oiseaux s'étaient envolés.

Pendant qu'on prévenait M. Aristide, un gendarme monta au premier.

Les portes étaient fermées à la targette : d'un coup d'épaule, il en enfonça une et aussitôt une bouffée d'odeur âcre le saisit à la gorge.

Sur le parquet, gisait quelque chose qui semblait un corps.

Le brave homme n'en avait jamais tant vu.

Il appela à l'aide, et, au bruit que firent les gros souliers dans l'escalier, on aurait pu croire que tout Forgault donnait l'assaut à la maison.

Quelqu'un brisa les vitres pour repousser les volets : on aurait pu, simplement, ouvrir la fenêtre, mais il fallait bien que le drame se reflétât à l'extérieur. On trouva Mme Bertrand à terre, tassée sur elle-même, de côté, les mains jointes, comme si elle était morte en priant, et Bertrand étendu sur le lit.

Même pour mourir, il avait pris la meilleure place.

M. Aristide survint.

L'opinion publique se tournait déjà contre lui.

— Au moins, fit-il gravement, il ne volera plus le pauvre monde !

Il aurait dit : « Canaille !... » ou bien il aurait soupiré sur cette double fin, qu'on l'aurait probablement hué. Il parlait du « pauvre monde » : un peu plus on l'aurait acclamé, et chacun s'empressa d'agir en victime de Bertrand.

Le jour même, l'abbé Soubise fit le voyage de Poitiers, pour consulter son évêque, qui décida que Bertrand s'était suicidé et que sa femme était morte d'accident. Ainsi, l'Église exercerait à la fois sa justice et montrerait son indulgence : on s'accordait pour reconnaître le double suicide, mais enfin la douce Mme Bertrand était assidue aux offices, donnait aux indigents, faisait partie de l'Œuvre, tandis que Bertrand...

En l'absence de la famille qui, n'ayant que des dettes à recueillir, ne se souciait pas d'apparaître, on fixa l'enterrement de Mme Bertrand au vendredi matin, à neuf heures. On ne sut qui arrêta celui de Bertrand pour le même jour,

à deux heures de l'après-midi, mais on reçut, de Niort, des lettres de faire-part :

Vous êtes prié d'assister aux obsèques civiles du citoyen Bertrand...

Le vendredi matin, lorsque l'abbé Soubise, accompagné d'un enfant de chœur, se présenta pour faire la levée du corps de Mme Bertrand, personne n'était là, pas un habitant, pas un porteur, personne ! Il fut obligé d'envoyer chercher le sacristain, qui décida le fossoyeur et le gardien du cimetière à se joindre à lui.

Au bout d'une heure, le cortège, enfin, s'ébranla ; c'était la misérable dépouille de Mme Bertrand, sur son brancard, qui le fermait.

Les trottoirs étaient encombrés de curieux. On se signait au passage de la croix et on détournait la tête devant la bière.

Flavie, qui s'était échappée de chez M. Aristide, revint dire à Mme Chevallier :

— Si madame veut voir un bel enterrement, qu'elle se presse !... Ah ! ben ! pour le sûr qu'on ne voudrait pas se montrer derrière une suicidée !

Mme Chevallier en fut outrée. Elle revit cette ombre qu'était déjà Mme Bertrand vivante, elle la revit surtout telle qu'elle était dans le salon de M. Aristide, trois jours auparavant. Elle percevait encore contre sa poitrine, le : « Merci, merci... » où débordait la reconnaissance de la misérable martyre. Cela la décida : elle s'habilla vite et arriva devant l'église au moment où le convoi débouchait.

— Hein? croyez-vous ! fit Mme Poulain qui la croisa.

Les porteurs souriaient en ayant l'air de dire : « Vous savez, nous, on s'en fiche : on est payé ! »

Alors, tranquillement, Mme Chevallier se détacha des curieux, traversa le grand espace vide que creusait le cercueil et suivit.

Aussitôt Mme Poulain la rejoignit en disant :

— Ben, moi aussi, donc !...

En avant, l'enfant de chœur s'approcha du curé et dut lui faire part de l'événement.

Mme Chevallier marchait, les yeux baissés, les mains jointes, mais le corps droit, orgueilleuse de l'acte qu'elle accomplissait et se sentant différente de tous ces gens qui ricanaient tout à l'heure et qui, maintenant, n'osaient pas tant se réjouir.

La bonne Mme Poulain n'y voyait pas si loin : elle était simplement contente d'être aux côtés de Mme Chevallier qui devait bien avoir ses raisons d'accompagner Mme Bertrand à sa dernière demeure.

A onze heures, M. Aristide, qui vainement avait appelé sa bru pour le déjeuner, se mit à table avec Mme Aristide.

Adèle, dont les mains tremblaient, cassa un verre et renversa le poivre. Elle savait où était Mme Ernest : la femme du charron le lui avait dit...

M. Aristide humait son café, quand la grille du jardin gémit. Il regarda sa femme, qui se précipita vers la fenêtre, mais Mme Chevallier était déjà dans le vestibule.

Elle monta dans sa chambre et redescendit un instant après.

M. Aristide n'était plus là.

— Eh bien, Jeanne?... fit Mme Aristide. Nous avons mangé, ma chère fille ! D'où venez-vous donc?

Elle répondit posément :

— De l'enterrement de Mme Bertrand.

Mme Aristide resta bouche ouverte, bras inertes, abrutie. Quand Adèle apporta les plats réchauffés, elle s'échappa et courut prendre le vent près de son mari.

— De...?

— De l'enterrement !

— Tu es folle !

Mme Aristide se glissa jusqu'à la cuisine, dit à Adèle en soupirant :

— Ah ! mon Dieu !... Cette pauvre Mme Bertrand !... Ça n'était pas une mauvaise femme !...

— Ben sûr !... fit Adèle, et moi, j'trouve ça très bien, ce qu'a fait Mme Ernest.

— Qui vous l'a dit?

— La Birault. Et elle aussi trouve ça très bien !... C'est vrai ! pourquoi qu'on ne l'aurait pas suivie?

— Ça va en faire !...

— Eh ben, ça en fera !... A Mme Ernest, ça lui est bien égal... et puis à Mme Poulain donc !

— Mme Poulain?...

— Dame !... elles étaient toutes les deux, n'est-ce pas? Moi, j'peux le jurer devant Dieu et la Sainte Vierge ! si j'étais pas qu'une domestique, j'y aurais été, à l'enterrement !... Et j'aurais voulu voir qu'on me dise quéque chose !

Mme Aristide revint à son mari et répéta les propos d'Adèle...

M. Aristide marcha, marcha, sans un mot. Tout virait autour de lui : la maison, les treilles, les allées aveuglantes, tout !

Trente mille francs envolés, peut-être... peut-être !... et maintenant sa bru qui faisait des siennes?...

Dans l'après-midi, il y eut l'enterrement Bertrand.

Le dernier train de Niort avait amené une vingtaine d'hommes décorés de cocardes et dont l'un portait une bannière enroulée. Ils se firent indiquer la maison du notaire et s'y rendirent en corps. Ils avaient des mines de conjurés. Le chef de la bande était jeune, élégant, et avait un large monocle.

C'étaient les délégués de la loge du « Buisson ardent ».

Ils sortirent eux-mêmes le cercueil de Bertrand, déployèrent leur bannière, et ils se mirent en marche, la bannière précédant le corps, les « Buissons » le suivant, et, venant derrière eux, les mécontents de Forgault, ceux que ni les républicains ni les conservateurs, ne satisfaisaient.

Au cimetière, le jeune homme au monocle harangua la foule des curieux et para le défunt d'un tas de qualités qu'on ne lui connaissait pas.

On applaudit la péroraison, et on ne pensa plus du tout qu'on avait devant soi la tombe d'un suicidé.

Dix mains se tendirent pour faire glisser le cercueil de Bertrand dans la fosse où la bière de sa femme attendait sa venue depuis le matin.

Ensuite, on fit cortège aux « Buissons ardents » qui retournaient à la gare, et Forgault ne savait déjà plus où était la vérité.

XII

Lorsque M. Aristide fut informé de ce qui s'était passé, il se senti mordu dans son amour-propre. Cependant il s'informa de ce qu'étaient ces « Buissons ardents », qui se saisissaient d'un cadavre abandonné pour honorer l'âme qui l'avait habité.

— En somme, faisait-il, qu'est-ce qu'il a dit au juste,

cet énergumène?... Qu'il se chargerait de blanchir la mémoire de Bertrand?...

C'étaient ses trente mille francs qui lui trottaient dans le cerveau. Ils les aurait bien acceptés de la caisse des « Buissons ardents », il aurait même remercié la loge.

Pendant trois jours, ce fut, dans le pays, un continuel défilé de carrioles qui amenaient les victimes en blouse de feu Bertrand. Les unes s'arrêtaient devant chez le pharmacien, devant les magasins, certaines devant la maison du notaire ; les paysans descendaient, se concertaient, la plupart poussaient jusque chez M. Aristide qui les accueillait d'un : « Bonjour !... Qui ai-je l'avantage de recevoir?... » Cela lui faisait un peu de bien de ne pas se sentir abandonné, mais quand ils étaient partis, quel marasme ! Les paysans sortaient de chez lui, les mines jaunes, le chapeau à la main, non pas réconfortés, mais avec l'assurance qu'il y avait quelqu'un de plus à plaindre qu'eux. Revenus à la ferme, ils parlaient de M. Aristide, qui était le gros créancier, un homme bien bon, qui leur avait dévoilé les crimes de cette canaille de Bertrand et qui leur avait dit : « Il faut agir !... »

En effet, ils commencèrent d'agir, mais l'étendue de la débâcle leur fut promptement révélée.

Les Bertrand ne possédaient que l'immeuble qu'ils habitaient, le jardin qui s'étendait derrière et un pauvre mobilier. Chose qui parut extravagante, on ne trouva pas d'inscriptions hypothécaires, mais le tout valait bien quinze mille francs et nul ne pouvait encore évaluer le passif de Bertrand. Chaque jour, on faisait circuler des billets à ordre, qui étaient régulièrement protestés avec indignation : « Fripouille de Bertrand !... »

A M. Aristide on présenta quatre effets. Trois étaient faux ; mais, dans une telle débâcle, une bonne signature ne se remarque pas : il les refusa tous. Il racontait même que Bertrand lui avait emprunté trois mille francs, qu'il lui avait avancés « comme ça, de la main à la main, sans garantie ! »

Les morts ne se défendent pas.

Du matin au soir, dans cette maison, on ne parlait que de « l'escroc », de « la fripouille » et des honnêtes gens qui étaient ruinés par lui.

Mme Chevallier, devant ce malheur, n'osait plus penser qu'elle avait accompagné la femme de ce faussaire au champ de repos.

M. Aristide ne l'oubliait pas, lui, mais l'instant était trop

grave pour s'expliquer là-dessus. Il fallait liquider ; ensuite, on verrait.

Les rides de son front se creusaient, ses tempes avaient une teinte terreuse, et quelquefois, après un long silence, ses doigts se mettaient à trembler.

Lorsque Mme Chevallier lui fit part de son désir de recevoir son amie « madame Duluc », il répondit :

— Mais certainement, ma chère Jeanne !... Vous savez bien que vous êtes ici chez vous... Nous sommes ensemble, nous ne faisons qu'un, allez !... pour les bonheurs et pour les malheurs.

Il tenait, surtout, à ce qu'elle fût avec lui pour les malheurs et pour les pertes.

Seul avec sa femme, il demanda :

— Qu'est-ce que c'est au juste que cette Mme Duluc?

— Oh !... Aristide, voyons ! C'est la dame du concours...

— Il ne faudrait cependant pas, reprit-il après avoir réfléchi, que ta bru se croie tout permis... Est-ce que c'est le moment de recevoir du monde?...

Mais il avait d'autres soucis.

Mme Chevallier écrivit à son amie, commença de préparer la chambre qu'elle occuperait ; M. Aristide ne pensait plus à cette invitation. Il était constamment avec Belloche, dans le jardin, dans la salle à manger, dehors, dans les rues de Forgault ; ils ne se quittaient que le soir, et parfois, même, Belloche partageait le dîner des Aristide en compagnie de sa sœur.

Ils encadraient Mme Chevallier : Belloche à droite, Antonine à gauche.

Ces messieurs s'entretenaient des affaires Bertrand, et Antonine et Mme Chevallier de leurs travaux, à mi-voix. Mme Aristide se levait à tout moment, pour placer le sel devant Belloche, pour servir du vin à Belloche, pour ramasser la serviette de Belloche... Cela avait l'air de repas où l'on traitait un fiancé ou un oncle à héritage.

Le docteur Métayer, qui était venu deux fois sans rencontrer Mme Chevallier, finit par la rejoindre à l'Œuvre ; il lui demanda des nouvelles de sa santé et lui dit à brûle-pourpoint :

— Ma chère amie, je voudrais vous voir un peu longuement, pour parler de vous.

Mme Chevallier le regarda.

— Oui, fit-il. Je crains que vous ne vous endormiez... Je crains?... A la vérité, vous dormez déjà !... Je vous ai avertie quand Bertrand et votre beau-père se fréquentaient. Eh bien, à présent, ma pauvre amie, attention à Belloche !... Je sais, je sais ! je ne suis qu'une vieille baderne... Vous allez me répondre que Belloche a démasqué Bertrand, et que M. Aristide aussi a démasqué Bertrand... Attention tout de même !

Et, comme un pas résonnait sur les pavés du caniveau, il glissa vite à son amie :

— Je veille toujours sur vous !... Chut ! chut !... Nous en reparlerons ; en attendant, méfiez-vous de Belloche !

Une forme passa devant la fenêtre.

Mme Chevallier, qui redoutait une explication, chuchota :

— Voilà Mme Poulain !

Avec elle, ils conversèrent des nouvelles occupations de ces dames.

Tout le monde était à la broderie, même Mme Delafosse, que M. Aristide avait convaincue en lui répétant : « Il vous faut une caisse !... Ça ne sera pas pour les pauvres, sapristi !... » Il était d'avis que les pauvres sont les pauvres et qu'il est juste de les maintenir dans cet état : « Mais c'est vous la directrice, n'est-ce pas? Vous avez la haute main... Vous ferez ce que vous voudrez. Moi, je trouve qu'il est nécessaire que vous ayez de l'argent devant vous !... Vous êtes là, toutes, à donner votre temps, à acheter de la laine, à... C'est stupide, à la fin !... Il ne s'agit pas de vous payer de votre peine ! Mais, enfin, il y a des dépenses qui ne doivent pas vous incomber... Votre laine !... Eh bien, vous achèterez votre laine avec les fonds de la caisse ! Vous achèterez... est-ce que je sais !... ce que vous voudrez... Vous avez la haute main... »

Il en avait assez, de sortir de l'argent pour les pauvres ! Il ne l'avouait pas, personne ne l'avouait, mais les Juigné pensaient comme lui, et Mme Delafosse aussi.

Elle se mit donc à la broderie avec cet air dégoûté de certaines gens qui sont furieux d'être obligés de tripoter de jolies choses. — De la soie, des rubans !... Et pour qui, grand Dieu? — Elle poussait des soupirs sur son ouvrage, et, n'avait été qu'elle se piquait au jeu, ah ! elle leur en aurait flanqué, des pavots, des glaïeuls, des roses, des tulipes et des bordures japonaises !... Mais les élèves des sœurs qui, maintenant, collaboraient à l'Œuvre de la Croix d'Orge-

vault, apportaient tant de zèle à leur tâche, qu'il fallait bien ne pas être au-dessous de ces gamines. Aussi, c'était des criailleries continuelles et des questions : « Enfin, moi, je désire savoir à qui iront nos produits, parce que... » Ah ! parce que si le travail de Mme Delafosse avait dû servir à parer des femmes dont la vie n'était pas rigoureusement pure, il n'y aurait pas eu de M. Aristide, pas eu de caisse à constituer, pas eu d'Œuvre de la Croix d'Orgevault, pas eu de pauvres à Forgault, pour l'empêcher de tout envoyer promener !

Sans elle, on aurait été à la joie.

Les étoffes de Mme Duluc avaient fait éclater leur gaieté dans la froide petite salle de l'Œuvre ; les mines prenaient des couleurs, les coudes s'écartaient du corps. Un jour, on fit chanter une fillette et la grosse Mme Poulain, ensuite, y alla de sa romance. Un heureux démon était entré dans cette vitrine de pantins mécaniques et avait modifié le jeu des poulies.

En un autre temps, Forgault se serait occupé de cette agitation, mais il y avait l'affaire Bertrand !

M. Aristide, lui-même, n'avait plus d'oreilles pour la Croix d'Orgevault et ses regards ne s'attachaient presque plus à sa bru. Il n'entendait, il ne voyait que ce qui avait trait à Bertrand. D'ailleurs, le coup l'avait touché. En trois semaines, il avait maigri et ses traits, coupants déjà, s'étaient encore, semblait-il, aiguisés.

Un matin, il avait constaté que ses vêtements étaient devenus trop larges.

Il s'était examiné de près, de loin, de face et de profil, et, se sentant atteint, il avait verrouillé son émotion.

Il ne fallait pas qu'on le sût, son orgueil en aurait été blessé, et puis, de s'avouer en danger, cela coupe bras et jambes. Alors il garda le silence, serra la ceinture de son pantalon, les pattes de son gilet, et mangea tant qu'il put, se figurant que toute cette nourriture finirait bien par lui faire regagner ce qu'il avait perdu.

De près, on ne se rendait pas compte de sa déchéance ; mais, à distance, sa silhouette apparaissait amenuisée et légèrement disloquée.

Enfin, il était en perpétuel état de défiance. Il se défiait de tout le monde, des voisins, des relations devant lesquelles il essayait de crâner pour donner le change, de Belloche lui-même, qui avait pris en main ses intérêts.

Lorsque M. Aristide apprit que ses *Porto-Rico* lui faisaient

gagner un millier de francs, il écrivit à l'agent de change : « Vendez tous les *Porto-Rico*. Je veux toucher l'argent... » C'était, en effet, son obsession : il voulait toucher de l'argent. Il était devenu comme ces avares qui ne peuvent croire à leur fortune que lorsqu'ils l'ont sous les yeux.

Quelques jours de plus, il aurait réalisé le double ; voilà encore ce qui ajouta à son aigreur.

Avec Belloche, il avait d'incessants : « Pensez-vous que ça soit si bon que ça, le *Venezuela?*... Et ces *Petites-Voitures* qui ne remontent pas !... »

Belloche, secoué de tics, agacé, répondait : « Heup !... laissez-moi donc faire !... Heup ! bien sûr que c'est bon, le *Venezuela*. J'en ai, moi !

Sur le moment, M. Aristide avait confiance, mais seul dans son jardin !...

On le voyait par toute la ville, chez les Delafosse, chez les Florent, dans la boutique des Juigné, et aussi chez de plus petites gens à qui il ne parlait guère, autrefois.

On commençait déjà à l'aborder moins respectueusement ; on ne se gênait pas pour le questionner ou pour le conseiller et il n'avait plus de ces haut-le-corps orgueilleux qui éloignaient les familiers. Il bavardait, et certains murmuraient derrière lui : « Monsieur Aristide?... Bast ! il n'est pas plus malin que les autres... »

On l'avait descendu de son trône : Adèle elle-même ne le redoutait plus. Parfois, lorsqu'il passait par la cuisine, elle lui disait : « M'sieu Aristide ! Y a des *mogettes* avec des saucisses pour le dîner : ça vous va-t-il? » et, aux repas, en servant, lorsque Belloche n'était pas présent, elle s'inquiétait de ce qu'on mangerait le lendemain. A l'occasion, elle faisait remarquer à M. Aristide qu'il avait taché son paletot. Envers Mme Chevallier, elle gardait toujours la même affection déférente : elle l'admirait et elle avait, instinctivement, le désir de la satisfaire en tout.

Un soir, à table, elle lui dit qu'elle voudrait bien connaître les goûts de la « dame qu'on attendait ».

— Les goûts? Ma foi, je ne sais pas, fit Mme Chevallier. Pourquoi?

— Ben donc, pour lui faire ce qu'elle veut. Qu'est-ce qu'elle mange?

— Mais, de tout, je crois..., comme tout le monde ! répondit Mme Chevallier en riant.

— Pardine ! bien sûr ; mais ce qu'elle aime plus fort..., ce qu'elle se fait faire le dimanche?

Mme Chevallier sourit en disant qu'elle tâcherait de le savoir.

Lorsque Adèle fut partie, M. Aristide demanda :

— Vous tenez donc absolument à recevoir votre amie bientôt?

Mme Chevallier resta interloquée.

— Vous ne comprenez pas, reprit M. Aristide. J'entends qu'il aurait été plus agréable pour elle, et pour vous, de l'avoir à une autre époque, lorsque la chaleur sera un peu tombée, aux vendanges, par là...

Il prononçait : « aux vendanges », comme si on était accoutumé de fêter les vendanges à Forgault où il n'y avait pas cinq hectares de vignes dans toute la contrée !

— Et puis, ajouta-t-il, l'affaire Bertrand serait moins brûlante... Nous avons tant et tant de tracas en ce moment, que nous ne pourrons guère nous occuper de votre amie.

— Je vous en prie..., fit Mme Chevallier, moi, je m'occuperai d'elle.

— Ah ! c'est vrai, ma chère fille, plaça inconsidérément Mme Aristide, vous auriez bien dû lui écrire de ne pas venir.

— De ne pas venir ! Allons bon ! soupira M. Aristide. Et pourquoi donc?... Ah ! par exemple !... Non ! non ! Il faut qu'elle vienne, au contraire : elle vous distraira... Mais enfin, à cette époque... Voilà, n'est-ce pas?

— C'est vrai... ! opina Mme Aristide.

Il lui lança :

— Allons ! tais-toi, tiens !

Ses doigts tripotaient rageusement son couvert.

Mme Chevallier était un peu agacée. C'étaient les manies de son beau-père qui réapparaissaient : toujours repousser, toujours repousser !...

Elle lui dit, en le regardant en face :

— Mon amie prend ses vacances quand elle peut... D'ailleurs, elle ne sera pas difficile.

— Voyons, ma chère Jeanne, protesta M. Aristide paternellement, il ne s'agit pas d'être difficile...

Comme Mme Chevallier, vexée, s'était murée, il choisit un ton douloureux pour parler de leur train de maison « qui était, en somme, modeste... »

— Nous vivons en bourgeois, n'est-ce pas? Nous ne pouvons pas, à notre âge, modifier nos habitudes, et la perte que nous venons de subir nous interdit désormais tout luxe inutile... Il faut demeurer ce que nous sommes, unis, fami-

liaux... J'admets qu'il y a des nécessités... Ah! ma chère Jeanne, si vous saviez!...

Tout cela était confus, trouble, gênant; il louvoyait, indécis, devinant que la minute était grave et se demandant s'il n'allait pas tout briser.

Mais Mme Chevallier pliait lentement sa serviette, très digne, hautaine.

Il eut peur.

— Vous comprenez bien, ma chère Jeanne, fit-il, que je ne m'oppose pas à ce que votre amie vienne ici. J'en suis, au contraire, très heureux. Seulement, prévenez-la... qu'elle... (il eut un éclair de sourire) qu'elle ne se figure pas descendre chez des millionnaires. Nous sommes des « bourgeois », ...des bourgeois qui mettent l'honneur par-dessus tout... qui sont inattaquables;... des bourgeois et pas des millionnaires... Vous comprenez?... Si elle est assurée de cela, elle peut arriver : elle sera la bienvenue... Ah! ma chère Jeanne, dans la vie, le tout est de s'expliquer clairement. Moi, je suis pour les situations nettes. Dites bien à cette dame à qui elle aura affaire et... insistez ensuite pour qu'elle fasse le voyage... C'est que ça n'est pas un petit voyage! De Paris!... sapristi!...

— Nous n'y sommes jamais allés, nous! hasarda Mme Aristide.

Son mari haussa les épaules :

— Oh! toi..., tu ferais mieux de te taire!...

Il poursuivit, en s'adressant à sa bru :

— Vous saisissez? Voilà précisément ce qui me tourmentait. Je pensais que, pour un tel déplacement, il fallait une réception digne de... vous saisissez, enfin?... A Paris, mon Dieu, je sais ce que c'est! Il y a des agréments dans toutes les rues et qui ne coûtent rien. A Forgault... Je ne dis pas..., ça change d'air, c'est autre chose... Mais je serais désolé de... Enfin, vous vous arrangerez. Agissez comme il vous plaira...

Ah! qu'elle les connaissait, Mme Chevallier, les tours d'éloquence de son beau-père!

— Ne vous mettez pas en peine, dit-elle. Hélène sait ce qu'il en est. C'est une travailleuse.

— Je croyais qu'elle s'occupait de bonnes œuvres?

— Elle ne s'occupe pas que de bonnes œuvres. Elle dirige un journal de modes.

M. Aristide pinça les lèvres et hocha la tête :

— Je l'ignorais.

Il hésita quelques secondes et spécifia :

— Elle est journaliste, quoi!

— Elle est directrice d'un journal de modes.

— Oui !... Enfin, n'est-ce pas, elle gagne sa vie... Mais c'est très bien ! Voilà une femme énergique !... D'ailleurs, fit-il en regardant Mme Aristide, on n'a pas besoin de savoir ici ce qu'elle fait à Paris !... Et puis, quand on le saurait !... Je voudrais bien que quelqu'un... Ah ! par exemple !... Mais ça n'est pas à nous de le publier.

Lorsque Adèle entra pour le service, il prononça très clairement :

— Au juste, quand arrivera-t-elle?

— Je ne sais pas. Dans une quinzaine...

— Eh bien, il faut que tout soit près pour la recevoir... Si c'est un vendredi, il y aura du poisson.

Adèle put ainsi répéter à Flavie que toute la maison attendait l'amie de Mme Ernest.

Seulement, quand M. Aristide se trouva seul avec sa femme, il serra les poings, lâcha un gros juron qui fit que Mme Aristide se signa, et il laissa partir son flot de rage :

— Voilà où nous en sommes !... Ah ! sans cette fripouille de Bertrand !... aujourd'hui, tu entends, aujourd'hui, tout serait réglé ! Je lui aurais dit : « Vous voulez faire des invitations?... A votre aise !... Voici la porte !... Auparavant passez à la caisse : votre compte est prêt !... »

XIII

Hélène Duluc écrivit encore deux fois et puis, enfin, elle se mit en route. Mme Chevallier l'attendait à la gare. Elle sortait de l'Œuvre, où l'on avait décidé de recevoir en corps, le lendemain, « cette dame de Paris ». Mme Delafosse était opposée à cette cérémonie ; mais une enragée, c'était Antonine. On ne la reconnaissait plus. Elle voulait que tout le monde fût là pour présenter les broderies à Mme Duluc.

— Comme des ouvrières? avait placé Mme Delafosse.

— Non. Pas comme des ouvrières !...

Mme Chevallier s'était sauvée, et, en courant à la gare, fébrile, elle se demandait comment tout cela allait finir.

Lorsque le train arriva, elle aurait souhaité être à cent pieds sous terre.

Deux portières de troisième classe s'ouvrirent et une de seconde, celle du courrier.

Hélène Duluc n'était pas là !...

On descendit du fourgon une grande malle enveloppée d'une housse de toile, aux arêtes de cuir jaune. C'était cossu, élégant ; deux initiales : H. D... !

Hélène Duluc !...

Une main gantée tourna la poignée d'un compartiment de première.

Hélène Duluc surgit.

La plus étonnée des deux, ce fut encore elle.

Mme Chevallier faisait : « Ah !... ah ! bien !... » Mais les premiers mots qui s'échappèrent des lèvres de cette amie qui réapparaissait après quinze ans, ce furent : « Ma pauvre Jeanne ! » tendres, apitoyés, très doux, comme si elle avait eu la révélation d'un immense malheur. Mme Chevallier, qui la regardait, gênée, ne put s'empêcher de lui reprocher d'être venue « en toilette de cérémonie ».

Le train était reparti, elles avaient traversé les voies, elles étaient sur le point de sortir de la gare, qu'Hélène Duluc répétait encore, inconsciemment : « Ma pauvre Jeanne !... » Elle se reprit avec effort :

— Hein ! qu'en dis-tu?... quelle surprise !

— Oui, fit poliment Mme Chevallier ; mais toi, comment vas-tu?

C'était horrible : elles se tutoyaient, avaient envie de s'étreindre et ne parvenaient pas à s'élancer. Il y avait une barrière entre elles.

— Et ton bagage?

— Eh bien, qu'on le remette à l'omnibus.

— Il n'y en a pas, répondit Mme Chevallier.

— Il n'y a pas d'omnibus? s'écria Hélène en riant Quelle chance !... Alors, c'est la vraie campagne?

Hélas ! elle vit bien que ce n'était pas la vraie campagne !. Dès le premier coup d'œil, elle s'exclama ingénument :

— Dieu, que c'est laid !

Et Mme Chevallier rougit jusqu'aux oreilles.

On chargea l'employé de la gare d'apporter la malle et elles s'éloignèrent.

Les gens se mettaient aux fenêtres.

— Rentrons vite, dit Mme Chevallier. Ah ! ma chère Hélène !...

Elles eurent ainsi, jusque chez M. Aristide, des « ma chère Hélène », « ma petite Jeanne », et pourtant elles ne parvenaient pas à renouer le fil de leur vie.

— Tu comprends, expliquait timidement Mme Chevallier,

c'est une petite ville. Il n'y a pas beaucoup de ressources et, dame ! il ne faut pas être très difficile.

Elle poussa la grille du jardin.

— Je vais te présenter à ma belle-mère, fit-elle.

A voix basse, elle ajouta :

— Elle est très gentille...

Et, dans le vestibule, où elles la rencontrèrent, Mme Chevallier dit timidement, honteuse :

— Madame Aristide Chevallier.

— Ah ! ma chère dame, haleta Mme Aristide, vous devez être rompue !... De Paris, il y a une trotte, oui !... Venez donc vous asseoir.

Elles pénétrèrent dans la salle à manger.

— Voyez-vous, continua Mme Aristide, il fait une chaleur à mourir !... Asseyez-vous dans ce fauteuil... Quelle chaleur !... Encore, ici, il fait bon !... Et comment trouvez-vous Forgault? Ça n'est pas Paris, bien sûr ! C'est une petite ville. Il n'y a pas beaucoup de ressources... Enfin, n'est-ce pas, la maison est grande... que de trop... parce que c'est une fameuse charge, allez !... C'est la plus « conséquente » du pays et des environs, à beaucoup près... Pour nous trois, ah ! mon Dieu ! c'est une caserne... Et par où êtes-vous passée?

— Mais... par Poitiers ! répondit Mme Duluc.

— Non, non, dit Mme Chevallier, qui avait compris. Devant chez Anselme.

— C'est le plus court, reprit Mme Aristide. Justement, mon mari a été obligé de sortir... Il ne tarde que le moment de rentrer... Vous n'ôtez pas votre chapeau? Il doit rudement vous gêner.

Mme Duluc regardait le fauteuil de M. Aristide, où sur le dossier, la place de la tête était marquée par une empreinte grasse, et cette table ronde, aux pieds grêles, recouverte d'un tapis rêche, et ces chaises alignées le long des murs, et cette cheminée dont les vases avaient des garnitures de fleurs en papier, et cette suspension enrobée d'une gaze verte, gommée, où crevaient les mouches, et cette fenêtre aux rideaux droits, et tout ce qui faisait cette pièce glaciale, affreuse, inhabitable.

Elle sentit son cœur se contracter et elle eut envie de se sauver, ou de rester là pour pleurer tout son content, indéfiniment...

— Et alors, madame Duluc, fit Mme Aristide, vous êtes veuve?... Jeanne aussi !... Elle vous l'a écrit?... La chère

enfant !... Ah ! ça n'est pas gai, allez !... Si vous aviez connu ce pauvre Ernest !... Pauvre Ernest !... C'était mon fils...

Un sanglot gras gonfla sa poitrine ; elle souleva sa jupe, chercha son mouchoir dans son jupon et se moucha de toutes ses forces, comme pour s'arracher le chagrin du cerveau.

Mme Duluc considérait les chaussures chavirées de cette grosse femme, ses jambes qui se découvraient jusqu'à la moitié des mollets, son jupon à fleurs sur quoi elle n'avait pas rabattu sa jupe...

Adèle appelait Flavie.

— C'est ta malle, dit Mme Chevallier.

Sa malle !... Pour elle qui aurait voulu fuir cette maison, courir à la gare, sauter dans le premier train pour Paris, entendre des rires !...

— Il faut donner la pièce à l'homme d'équipe, conseilla Mme Aristide ; mais attention au papier de l'escalier !... Avec ces gens-là !...

Mme Chevallier était déjà dehors.

— Ah ! oui, ma chère dame, soupira Mme Aristide, il y a de bien grands malheurs dans la vie !... Alors vous habitez Paris?... Et vous êtes dans un journal?... Il faut bien s'occuper ! Vous avez raison, allez !... Mon Dieu !...

Mme Chevallier rentra, et, pour couper court aux papotages de sa belle-mère, elle hasarda timidement :

— Si nous montions, Hélène?

— C'est ça, montons !

— Il y a du savon, Jeanne? demanda Mme Aristide.

Sur le palier du second, Mme Chevallier chuchota :

— Tu couches dans la chambre de Christian.

Cela lui échappa si simplement qu'Hélène Duluc étreignit son amie.

— Ma petite Jeanne, ma pauvre petite Jeanne !...

Elle aurait voulu dire aussi : « Dans quel état tu es !... »

Au bout d'un moment, quand elle eut quitté son chapeau et sa jaquette, elle s'approcha de la fenêtre, vit par delà le mur du jardin des champs dorés, le petit coteau, le ciel bleu... Ça n'était pas gai, mais il y avait de l'air et elle s'exclama :

— Au moins, on respire, ici !

— Voici ma chambre, dit Mme Chevallier. Quand Christian venait en vacances, nous laissions cette porte ouverte et nous causions très tard dans la nuit.

Mme Duluc attira son amie près d'elle et l'assit sur le bord du lit :

— Tu l'aimais bien, ton petit, hein?... Jeanne !... Te

souviens-tu, autrefois, de nos projets !... Je voulais épouser un officier, toi, un ingénieur... Nous voulions des enfants... Quels rêves !...Et voilà où nous sommes !... Dis, ma petite Jeanne?... tu n'es pas trop malheureuse, dans cette maison?... Réponds-moi?... Dis?... Tu ne sais pas !... Allons donc !... Tu ne sais pas?... Écoute-moi, ma Jeannette !... C'est affreux ce que je vais te demander !... A quel âge est-il mort? Tu ne me l'as jamais écrit...

Elle la berçait tendrement, les yeux fermés, retrouvant en elle-même l'image de la compagne d'autrefois, si blonde, si jolie, si glorieuse de santé !... la petite compagne qui avait un rire si éclatant ; la petite compagne qu'aujourd'hui, elle tenait là contre elle, en larmes, butée.

— Écoute, Jeannette !... parle-moi un peu de toi... Qu'est-ce que tu fais ici?... Tu ne veux pas me le dire?... Jeannette, ma petite Jeannette !...

Mme Chevallier devinait qu'on découvrait l'immense changement qui s'était fait en elle, qu'elle avait vieilli, qu'elle s'était enlaidie, qu'elle était rivée à cette existence de demi-morte, qu'elle était perdue — et cela lui faisait du bien de s'abandonner à cette douceur amère de pleurer sur sa propre déchéance.

Sans l'éloigner, Hélène débrida le chapeau de son amie, le lui enleva et découvrit ses cheveux ramenés en arrière, comprimés en tresses dures comme des grelins. Elle l'embrassa :

— Jeanne !... Je veux savoir quelque chose !... Tu ne te fâcheras pas?

Et, tout bas à l'oreille :

— Pourquoi te coiffes-tu comme ça?... Tu ne veux pas me le dire?... Tu ne sais pas !... Pourquoi te coiffes-tu comme ça?... Allons vite !... Parce que?...

Mme Chevallier lui répondit :

— Je t'en prie !... J'ai honte !

Lorsqu'elles se séparèrent, Hélène soupira gravement :

— Jeanne, tu es malheureuse !

— Mais non ! Où j'en suis, on ne sent plus rien ! fit Mme Chevallier.

Elle disait cela à la façon d'une sœur cloîtrée à qui une poussée de souvenirs vient de redonner l'ancienne saveur de la vie qui remonte en elle, fraîche, parfumée, conservée par des années de sommeil.

A un moment, Hélène appela son amie et lui remit une ombrelle.

— Une ombrelle !... Et pour qui?

— Mais pour toi, voyons !... Tiens !

Elle l'ouvrit... Ce fut une aurore dans la chambre et Mme Chevallier, éblouie, ne put s'empêcher de murmurer :

— Je n'oserai jamais la porter.

— C'est gentil !...

— Hélène !... Pardon, Hélène ! Je suis en deuil !

Mme Duluc regardait cette femme attifée de noir qui tenait cette grande fleur rose et cela lui parut si navrant qu'elle saisit l'ombrelle, la ferma, la replaça dans son fourreau et dit :

— Tu la retrouveras quand tu auras quitté le deuil.

Puis elle prit dans sa malle un petit panier de bonbons qu'elle lui donna.

Mme Chevallier s'excusait, embarrassée :

— Moi... je n'ai pas de cadeaux à te faire !

— Il ne manquerait plus que cela ! Tu n'arrives pas de Paris !... Écoute !... Écoute un peu ! fit Hélène joyeusement. Tu en offriras à ta belle-mère. Ça lui fera peut-être digérer mon chapeau !... Ne proteste pas, va !... Je sais ce que c'est !... ou je croyais le savoir ; maintenant, je le sais !... Il ne faut pas se frapper. Tout s'arrange... quand on le veut. Nous parlerons de ça entre nous, n'est-ce pas?

— Oh ! oui, entre nous ! supplia Mme Chevallier en baissant la voix.

— Bien !... Entre nous !... C'est égal !... Quel crime, ma petite Jeanne !... (Elle lui montrait ses cheveux.) Par exemple, quand tu leur donneras la liberté, ce que tu auras de succès !... Et la peau, ta peau !... Tu es admirable, tiens !...

Mme Chevallier ne savait plus quelle contenance adopter. Cet entrain, ces parfums, cette jolie poupée élégante et, tout près, le bouillonnement des dentelles dans la malle !...

— Tu n'en mets pas souvent, de poudre, hein? demanda Hélène, la houppette à la main.

— Ici...

— C'est mal porté?

Elle s'arrêta brusquement :

— Dis donc !... Et ton beau-père, comment est-il?

— Il a perdu trente mille francs dans l'affaire Bertrand, répondit ingénument Mme Chevallier.

Mme Duluc se retourna, ahurie un instant, et, comme Jeanne poursuivait sérieusement le récit du malheur qui s'était abattu sur la maison, elle n'osa pas éclater de rire.

M. Aristide était revenu et sa femme lui avait confié :

— Ah ! fichtre !... elle est élégante, oui !... mais elle ne répond pas à son genre.

Il n'avait pas ouvert la bouche. Il savait déjà que l'amie de Mme Ernest avait voyagé en première classe et que l'employé de la gare avait charroyé sa malle.

Il passa par la cuisine, alluma une bougie et descendit à la cave pour choisir deux bouteilles de vin bouché. En remontant, il s'inquiéta du menu et conseilla paternellement à Adèle de laisser faire le service par Flavie.

Lorsque Mme Duluc apparut, il demeura figé, rougit un peu et dit, à sa façon de grand seigneur :

— Soyez la bienvenue !

Aussitôt, il la pria de s'asseoir. Mais à peine dépliait-il sa serviette qu'il commença d'en vouloir à sa femme d'être si bouffie, si bonasse, si bête, et à sa maison qui lui sembla manquer de « confort », et à sa bru, toute rentrée en elle-même.

— Ah ! fit-il en se frottant les mains, vous devez avoir faim !

Il fut cordial, et, lorsque, Mme Aristide demanda pour la deuxième fois à Mme Duluc comment elle trouvait le pays, il leva les épaules, bon diable, et s'écria :

— Mais laisse donc madame tranquille !... Quand on vient de Paris, Forgault... allons, c'est autre chose ! C'est une petite ville qui ne paie pas de mine... Nous ne sommes pas chef-lieu de canton, mais c'est un centre... La campagne est très riche... C'est la campagne qui prime tout ici.

Un peu après, il expliqua :

— Si nous avions une bonne industrie, nous serions une des communes les plus riches de France. Mais, à Forgault, il n'y a pas d'industrie. La population n'est composée que de petits bourgeois et d'anciens commerçants. Quant à la grosse bourgeoisie, la vraie, elle n'existe pas !... Je n'ai pas de quoi former un noyau. Nous n'avons personne à fréquenter !

— Il n'y a que M. Belloche, plaça Mme Aristide.

— Oui, oui... Belloche... Mais Belloche est un ancien fonctionnaire. On ne peut pas le considérer comme de la grosse bourgeoisie. C'est pourtant un garçon intelligent ; il a de la culture... Nous nous occupons ensemble de l'affaire d'un triste personnage... Ah ! madame, vous arrivez à Forgault en pleine crise ! Tout le pays est à feu et à sang.

Enfin, il parla de Bertrand, mais avec légèreté, comme

un financier qui se serait fait une aimable philosophie.

— Moi, dit-il, tel que vous me voyez, je l'ai beaucoup connu... Pfffuu !... C'était un homme impossible !... Il a été reçu ici même, ici ! Je le vois encore ! On lui aurait donné le bon Dieu sans confession... Eh bien, il était très fort. Il m'a roulé ; mais, sapristi ! ça lui a coûté quelque chose !

— Il est en prison? s'inquiéta Mme Duluc.

M. Aristide toléra que Mme Aristide répondît à sa place :

— Comment, vous ne le saviez pas?... Il est mort ! Il s'est suicidé avec sa femme ; les journaux en ont parlé.

Et puis il reprit en badinant :

— Hé ! hé !... Il me fait perdre une jolie petite somme !... Mais, bast ! tout cela n'est rien. Il y a de pauvres gens qu'il a ruinés, à qui il faut penser.

Et il continua de discourir, en philanthrope, laissant tomber, de temps en temps, entre deux sourires, sa phrase favorite : « C'était un homme impossible !... »

On aurait cru qu'il avait des millions et des millions à l'ombre. On aurait cru, aussi, que c'était un vieux séducteur qui se plaisait encore à parader.

Mme Chevallier mangeait sagement, silencieusement, les yeux baissés, en fillette qui n'est pas d'âge à se mêler à la conversation, tandis que sa belle-mère était tout entière au service qu'elle dirigeait à coups de regards et de toussotements.

Il n'y en avait que pour M. Aristide.

Mme Duluc l'écoutait, conquise.

Après le dessert il s'excusa d'être obligé de sortir. Sa femme faillit en lâcher le verre qu'elle tenait.

— J'ai, dit-il, une conférence au sujet de cette canaille de Bertrand et je crains bien de ne pouvoir rentrer assez tôt pour vous souhaiter le bonsoir... D'ailleurs, madame, profitez de votre séjour ici pour vous reposer... Ça ne sera pas le bruit qui vous dérangera : il ne passe pas une voiture par nuit... Dernièrement, j'étais à Limoges : quel tintamarre, mon Dieu !

Et il partit.

Mme Aristide le rattrapa dans le vestibule pour lui demander ce qu'il y avait. Il se retourna raide et lui envoya en pleine figure :

— Je sors !... Si je veux sortir, il me semble que j'en ai le droit. Je ne suis pas un enfant !...

Ah mais !...

En quittant de table, Mme Duluc murmura, en souriant à Jeanne :

— Il est très aimable.

Et, dans le jardin où elles furent se promener, elle la questionna encore sur lui :

— Est-ce qu'il s'entend avec sa femme?

Mme Chevallier, absorbée, répondit :

— Oui... assez bien.

— Et avec toi?

— Oh !... avec moi... Je ne sais pas.

Son amie l'examina longuement, de côté, en marchant, et, tout à coup, la prenant par l'épaule, elle lui dit :

— Écoute, ma petite Jeanne, tu es recroquevillée, tu es... On jurerait que tu en veux à quelqu'un... Qu'est-ce qu'il y a, voyons?

Il n'y avait rien, elle n'avait rien, elle était ainsi tous les jours.

Hélène Duluc l'entraîna vers la tonnelle et insista :

— Tu t'ennuies?... C'est vrai que ça n'est pas folichon ici, mais, enfin, ton beau-père est gentil.

Alors, il apparut à Mme Chevallier qu'elle s'enfonçait plus profondément dans son chagrin. Elle aurait voulu crier qu'on l'enterrait vivante, ou qu'on la stupéfiait pour la faire mourir ; mais quoi !... Son martyre avait-il laissé des traces?... N'était-elle pas ce que tout le monde était ici, libre, dans Forgault? N'agissait-elle pas à sa guise?... Si elle s'était résolue à causer du scandale, ou à s'enfuir, qui donc aurait pu l'en empêcher?... Eh bien?...

Elle étouffait et ne pouvait définir son mal. Des doigts ne lui serraient pas la gorge, des mains ne lui pesaient pas sur la poitrine, et cependant elle haletait. Elle voulait faire un pas, et ne parvenait pas à se décider ; elle voulait gesticuler, et ses muscles ne lui obéissaient plus ; elle voulait s'expliquer, et les mots ne se présentaient pas... Elle était dans une prison de verre : les cloisons qui la retenaient étaient de pauvres cloisons fragiles, qu'on aurait pu briser d'un coup. Au delà il y avait la lumière, l'air, la vie ; mais c'était la même lumière qu'à Forgault, l'air qu'on respirait à Forgault, la vie pareille à celle qu'on menait à Forgault... peut-être !... A quoi bon briser ces cloisons?... Pour élargir sa geôle?... Pour s'assurer que, plus loin, derrière les petits coteaux qui limitaient le pays, la même lumière éclairait des espaces identiques où la même vie bruissait?... S'affranchir? Dès le premier geste les bras retombaient inertes et,

de la bouche, ouverte pour un cri, ne s'exhalait qu'un misérable soupir d'impuissance. On était découragé avant d'avoir rien tenté...

Hélène Duluc n'avait devant elle qu'une femme désolée qui, volontairement, se gavait de tristesses. Elle répéta : « Ma pauvre Jeanne ! » mais avec une pointe de reproche et, pour secouer cet engourdissement qui la gagnait, elle demanda en riant :

— Ah çà, pourquoi ta belle-mère s'obstine-t-elle à me traiter de veuve?

Mme Chevallier la regarda dans les yeux, et, d'une voix égale, confessa qu'on n'aurait jamais admis qu'une jeune fille eût pu, comme cela, toute seule, se faire une existence à Paris :

— Ma belle-mère m'a dit, un jour, en parlant de toi : « Elle est veuve? » J'ai répondu : « Oui. » « Son mari était dans le journalisme? » J'ai encore répondu : « Oui. » C'était plus commode et je n'avais pas de tracas.

Hélène Duluc repartit d'un grand éclat de rire, et puis elle se révolta, jugeant déshonorant « ces petits mensonges pour avoir la paix ». Et, comme sa « pauvre Jeanne » restait silencieuse, elle s'enquit des broderies qu'on lui avait promises.

Mme Aristide survint ensuite ; puis le silence des champs gagna la ville et, enfin, la nuit s'épaissit, étouffante.

Lorsqu'elle se fut couchée, Mme Chevallier se dit qu'elle avait perdu son amie, que c'était M. Aristide qui l'avait éloignée d'elle pour toujours et elle s'endormit dans ce nouveau deuil.

Dès que le soleil frappa ses vitres, Hélène Duluc sauta de son lit, se précipita dans la chambre voisine, pour dissiper son rêve qui lui avait montré Jeanne en larmes, et la trouva debout, habillée des pieds à la tête.

— Tu sors?

— Non. Pourquoi? fit Mme Chevallier.

— Tu es habillée.

— Je suis habillée... mais je n'ai pas mon chapeau.

Hélène Duluc n'y tint plus. Ce ton de sacrifiée, cette mine de recluse !... Elle embrassa Jeanne et, la retenant de force, elle la sermonna.

— Tu te retires du monde, tu vis en bête traquée ; c'est ridicule... Nous sommes du même âge, et, avec ton air de

religieuse, on croirait que tu as vingt ans de plus que moi !... En ce moment, je m'imagine être à ta place, morte dans cette maison !... Je ne sais pas ce que ça me fait !

Elle en eut un frisson, et puis elle répéta que M. Aristide était « cependant gentil ».

C'était trop ! Mme Chevallier soupira en se dégageant :

— Tu ne le connais pas, va !

Jamais elle n'en avait tant dit ; mais, déjà lasse de s'être défendue, elle retomba dans son abattement.

— Moi, fit Hélène, je lui parlerai !

— Non !... Laisse-le tranquille !

Mais Hélène Duluc, comme décidée à quelque chose, n'insista pas. Un instant après, elle s'écriait gaiement :

— Dieu, que j'ai faim !

Et, tandis que son amie courait faire préparer le petit déjeuner, elle se mit à sa toilette, fenêtres ouvertes, aspirant à pleins poumons cet air du matin des campagnes dont on oublie si vite le goût à Paris.

Deux bandes folles de martinets tourbillonnaient en « cilant ». Un gros bourdon noir vira dans la chambre et s'enfuit.

Elle chanta doucement, et puis plus fort.

On l'entendait d'en bas ainsi que les chocs de ses brosses, de ses limes, de ses ciseaux, de sa boîte à poudre, de ses flacons sur le marbre de la commode, et c'était une sorte de pluie d'injures qui tombait de là-haut, par les fenêtres et par l'escalier, et qui se répandait sur le gravier du jardin et par les pièces de la maison. M. Aristide faisait : « Pfffuu », Mme Aristide : « Ah ! mon Dieu ! » et tous les deux surveillaient la rue, redoutant l'oreille des passants.

Mme Duluc s'apprêtait à descendre, en clair peignoir de linon bleu, lorsqu'on lui apporta son chocolat.

— Que c'est joli ! fit Adèle en déposant son plateau.

Cela lui avait échappé si naturellement qu'elle en fut ensuite, tout à l'aise.

— Voyez-vous, madame, continua-t-elle en baissant la voix pendant que Mme Duluc mangeait, c'est ça qu'il faudrait à Mme Ernest ! Ici, c'est trop triste pour elle. Restez donc un bout de temps avec nous : ça la remettrait !... Vous savez, les vieux, les jeunes ensemble, ça se porte du tort, n'est-ce pas? M. Aristide est ce qu'il est ! Pas méchant, méchant, tout sûr... Enfin c'est tout de même pas ce qu'il

faut à Mme Ernest!... Du temps de M. Christian... ah! le cher petit!... Quel malheur!...

Elle bavardait, les poings aux hanches, brave femme. Tout à coup, elle tendit l'oreille, s'avança vers la fenêtre et revint, sur la pointe des pieds, en disant :

— C'est M. Aristide qui va charger son canon. Faudrait pas qu'il me voye là, non!...

Et elle disparut.

Mme Duluc réfléchit un instant, hésita et, d'un haussement d'épaules, chassant les doutes qui l'assaillaient, elle descendit, joyeuse de la matinée ensoleillée, joyeuse d'être en voyage et de ce qu'elle se disposait à faire.

Dans le vestibule, elle se trompa de porte, pénétra dans la cuisine, qu'elle traversa, gamine, jetant un bonjour à Flavie, disant :

— Ça sent bon!

Et, dans le jardin, elle s'en fut droit à M. Aristide, qu'elle surprit en train de marmonner.

— Sapristi!... fit-il. Déjà debout?

— Et cette conférence d'hier?

— Quelle conférence?... Ah! pour l'affaire Bertrand?...

Ils s'éloignèrent ensemble.

M. Aristide faisait de grands gestes, s'arrêtait, rejetait son chapeau en arrière, et c'était aussi stupéfiant de surprendre tant d'entrain chez un tel homme que de le voir près de cette jolie femme, fraîche, luxueuse et qui avait l'air d'une fée, d'une fée qui, avant de se poser dans ce jardin revêche, aurait fait une station chez le bon faiseur.

Puis M. Aristide montra les treilles, les cordons de pommiers, les laitues, les fraisiers. On devinait qu'il disait : « mes treilles », « mes pommiers ». Il leva le bras ; la conversation passait par-dessus le mur : les champs, la campagne... les Hortillés, « ma propriété, là-bas, très loin, du côté de Luçon... »

Hélène Duluc commença de le questionner ; ensuite ce fut au tour de M. Aristide de l'écouter. Ils se promenaient toujours, mais M. Aristide paraissait avoir perdu son enthousiasme. Il marchait, les yeux baissés, les mains au dos, les lèvres aplaties. Lorsque Mme Duluc ralentissait son pas, il la devançait malhonnêtement, sans se préoccuper d'elle.

Mme Aristide vint les rejoindre.

— Ma chère dame, geignit-elle, quelle chaleur!... Vous n'en avez pas de pareille à Paris, hein?

Après les politesses, Mme Duluc dit :

— Je faisais part à M. Chevallier de la peine que j'éprouvais à trouver Jeanne si changée.

— Elle est changée, n'est-ce pas?... Pauvre Jeanne! Voyez-vous, elle ne s'est jamais remise de la mort d'Ernest!

— Changée?... siffla M. Aristide. Enfin!...

— On lui donnerait cinquante ans, affirma Mme Duluc. Que diable, après tout, elle est jeune : elle est de mon âge.

— Permettez, permettez! fit M. Aristide. On lui donnerait?... Vous, vous lui donnez!... Jeanne, évidemment, ne s'habille pas à la façon de...

Il sentait monter son aigreur. Il eut une crispation du visage : s'il ne s'était pas contraint, ah! qu'il l'aurait envoyée se balader ailleurs, cette Parisienne!

— Elle s'habille comme on s'habille ici, poursuivit-il plus paisiblement. Nous, madame, nous sommes des bourgeois, c'est tout différent! Paris... c'est très bien! Mais il y a un monde entre Paris et nous!... Enfin, il faut penser que Jeanne est libre de faire ce que bon lui semble. Elle est chez elle.

La colère le gagnait.

— Changée!... Pfffuu! Changée!... Si vous la connaissiez un peu plus!...

Il secoua les épaules et planta là sa femme et Mme Duluc.

— Je crois, reprocha Mme Aristide à voix basse et l'air contrit, je crois que vous avez fâché mon mari.

Au bout d'un instant, elle dit :

— Regardez donc ces salades!... Est-ce pas malheureux?... Elles se perdent : il y en a trop!... On ne peut pas tout consommer. Moi, je voudrais des lapins, mais Aristide ne veut pas de bêtes chez nous.

En revenant, à quelques pas de la porte, elle dit encore, mais en implorant :

— Il ne faudra pas reparler de ça à M. Aristide... Le pauvre homme!... Croyez-vous? Il n'en dort pas!... Sa chère Jeanne!... C'est notre fille, allez! Et cette affaire Bertrand qui le tracasse!... Ah! mon Dieu!...

Sur le perron, elle demanda joyeusement :

— Aimez-vous les petits pois? Vous en aurez ce matin. Chez nous, les légumes sont tout ce qu'il y a de fins!

C'est ainsi qu'elle se figurait escamoter les difficultés.

Cependant, malgré ses exclamations, ses : « Vous ne mangez pas!... En voyage, il faut manger!... » le déjeuner ne commença pas gaiement. M. Aristide avait repris sa mine grave de vieux magistrat et s'obstinait dans le silence. Il

répondait aimablement : « Merci, non ! » à sa femme qui insistait pour qu'il retournât au plat, et il examinait son couteau, sa fourchette, ou bien il touchait, un à un, les boutons de son gilet.

Mme Duluc, très à l'aise, se tenait sur la réserve ; mais, la gêne persistant, elle s'exclama, en s'adressant à Jeanne :

— Et mes broderies?

— Tu les verras cet après-midi.

— Quelle chance !

— Celles d'Antonine, fit Mme Chevallier, sont... elles sont admirables !

Elle en avait la gorge serrée d'émotion.

A partir de ce moment, la maison n'exista plus pour elle...

Deux rubans, et voilà une femme transfigurée !

— Quand tu verras le travail d'Antonine !... Ah ! ma chérie !

Elles s'amusaient, comme deux fillettes à la table des grands-parents.

M. Aristide feignait de ne pas les écouter. De temps à autre, il disait à sa femme :

— Le gendre de Bertrand est en Algérie ; c est Belloche qui l'affirme... Tu sais, les fermiers de Matignon? Eh bien, ils en sont pour quatre mille...

Des choses sérieuses, ça !

Le coup de canon les surprit au dessert.

M. Aristide regarda sa montre, soupira et prétexta un rendez-vous.

Qu'il était occupé !

En se levant, il prononça :

— Pendant que j'y songe !... Vous avez été bien aimable d'attribuer un prix à votre amie... Elle a été très contente.

Mme Duluc n'eut pas le temps de protester que le prix n'avait pas été donné à « son amie » : M. Aristide était déjà parti.

— C'est un drôle de bonhomme, dit-elle à Jeanne quand elles furent seules.

Elle s'étira et eut un bâillement, qu'elle ne dissimula pas.

— Veux-tu que nous sortions? — proposa Jeanne, ne sachant à quoi se résoudre.

— Sortons ! mais attends que j'arrange ta casserole ! Laisse-moi faire !

Elle la décoiffa, rabattit le bord de paille du chapeau, défit le ruban, qu'elle noua autrement : en trois coups de doigt, la coiffure fut transformée.

— Essaye !... non, comme cela... Eh bien?... Et tes cheveux? Tu ne vas pas...

— Je t'en prie !...

Ses cheveux, ils étaient tels qu'ils devaient être et il ne fallait pas y faire attention.

Hélène Duluc voulut s'entêter ; mais, après les cheveux, il y aurait eu la robe, et puis toute la façon d'être de son amie à réformer...

Mme Aristide s'écria en les voyant descendre :

— Vous avez donc acheté un chapeau, Jeanne?

— Je lui ai arrangé le sien, dit Hélène en riant ; vous savez, c'est plus fort que moi : quand je trouve un chapeau, il faut que j'y mette la main.

Mme Aristide eut une lippe de regrets et demanda :

— Vous allez au cimetière?

— Nous sortons — répondit Mme Chevallier agacée.

Mais, à peine dans la rue, elle apprécia l'étendue du scandale. Son chapeau lui pesait sur la tête ; elle aurait voulu rentrer. Et son amie, avec cette robe de toile blanche, cette ombrelle éclatante, ce parfum... ce parfum ! Elle se dit qu'elles prendraient la première rue à droite et qu'en une minute elles auraient gagné la campagne. Mais une silhouette apparut, là-bas : Juigné ! Elles tournèrent à gauche et voici qu'au premier coin de la maison Delafosse se présenta... Jeanne n'avait pas songé à la maison Delafosse !... Elles disparurent dans une venelle, se jetèrent dans une impasse, revinrent en arrière... Plus loin, ce fut un groupe qui, surgissant à cent pas, bouleversa leur nouvel itinéraire, et, arrêtées, ballottées, Mme Chevallier, évitant les trottoirs pour que le parfum d'Hélène ne s'enfournât pas dans les fenêtres ouvertes, elles parcoururent, malgré elles, toutes les rues de Forgault.

Hélène bavardait, s'amusait d'un rien, doucement, — trop fort ! — faisant halte devant les fenêtres tapissées de volubilis ou pour caresser un chat, disant :

— Tu me fais marcher !... J'ai pourtant le pied parisien... Je n'en peux plus !

Mme Chevallier l'entraînait de ses : « Viens ! viens ! »

Les oreilles lui bourdonnaient. Devant chez Mercier, le fleuriste, elle finit par dire :

— Allons au cimetière !

— Alors, attends ! — fit Hélène Duluc, qui poussa délibérément le portillon du jardinier.

Une clochette tinta.

Mme Chevallier restait dans la rue, surprise.

— Entrez donc, madame Ernest, vint lui dire Mercier. J'en aurai pas pour longtemps, mais vous allez vous asseoir quand même !

Pendant qu'il coupait des roses, sa femme s'inquiéta de la santé de M. Aristide. Ensuite elle se tourna vers son mari :

— C'est pour le cimetière?... Alors, deux couronnes !

— Non ! pas de couronnes ! dit Mme Duluc.

— Dans ce cas, deux croix ! Y a des carcasses de prêtes.

— Pas de croix, non ! Une brassée, comme ça !

Une brassée !... Les pauvres gens ne savaient comment ils devaient prendre l'ordre. Une brassée de fleurs pour les morts !...

Au cimetière, Hélène laissa tomber sa gerbe sur la tombe de Christian, s'agenouilla, et, attirant son amie près d'elle, la forçant à s'agenouiller aussi, elle l'étreignit longuement en lui chuchotant :

— Jeanne !... ma chère petite Jeanne !...

Mme Chevallier sentit que son cœur fondait sous cette tendresse.

Son petit mort était là, devant elle, près d'elle, assis sur la pierre dont l'inscription ridicule disparaissait sous les fleurs...

Une rose chavira.

C'était *lui* qui venait de la toucher !... *Lui, lui!*...

Très doucement, sans une larme, elle commença de raconter leur vie à Forgault :

— ...Le matin, il apprenait ses leçons ; ensuite, il jouait dans le jardin ; après le déjeuner, nous lisions... Si tu savais comme il était affectueux !... et intelligent !... Mais ce qui m'effrayait, c'est qu'il avait des remarques qui n'étaient pas de son âge. Il raisonnait comme un homme !... Christian !... Et il avait déjà des manies !... C'était adorable !... Figure-toi que, tout petit, son jeu favori, c'était de bâtir des histoires qu'il me racontait. Il avait des morceaux de bois dont chacun représentait un de ses personnages !... Plus grand, il continuait toujours à jouer aux morceaux de bois, mais il n'était plus si bavard... Je devinais qu'il y avait des histoires qui n'étaient plus faites pour moi !... D'abord, j'en ai été jalouse, et puis j'ai compris qu'il fallait

me résoudre à ne plus être qu'une femme, à qui on ne raconte que ce qu'on veut bien...

Lui... nous... moi : le monde entier !

Et l'*autre!...* Le passant qui avait marqué si profondément son empreinte qu'elle réapparaissait toujours aussi nette, quand un souffle chassait la poussière qui s'était amassée dessus?...

De cet *autre* elle n'osa pas parler...

Elles revinrent par les routins des champs, Mme Chevallier le cœur gonflé de reconnaissance et, lui semblait-il, gonflé aussi d'une joie nouvelle contre laquelle la lumière ne pouvait rien.

De loin, d'où elles étaient, elles voyaient Forgault, le clocher sec et luisant, les toits, le toit de la maison Aristide, un ou deux arbres plus hauts que les maisons ; pas de bruits, Un désert.

Au bout d'un moment, Mme Chevallier s'arrêta brusquement et, se penchant vers Hélène, elle l'embrassa.

Elle était contente ! Ah !...

— Tu es sotte, tiens ! fit Mme Duluc.

Elle avait les yeux pleins de larmes.

— Et puis, dit Mme Chevallier, comme si elle courait à une joie, nous allons voir tes broderies ! Ces dames sont là...

— Ah ! « ces dames » sont là?...

— Qu'est-ce que ça fait?

Mme Chevallier avait lancé cela d'un ton gaillard qui fit s'esclaffer Hélène.

— A la bonne heure !... Qu'est-ce que ça fait !...

— Tu verras Antonine.

Elles marchaient allégrement, à grandes enjambées.

Quel temps ! quel soleil ! Les champs ondulaient, l'air était léger, acidulé par une petite brise.

Cependant Mme Chevallier n'avait plus tant d'assurance quand elle pénétra dans la salle de l'Œuvre et qu'elle dit :

— Mon amie, Mme Duluc.

Durant qu'elles examinaient les broderies, Mme Delafosse se plaignit à Mme Juigné d' « étouffer » et cette bonne pièce de femme Juigné sourit en faisant semblant de se boucher les narines.

On présenta le travail d'Antonine.

— Je crois, dit Mme Delafosse, que je vais être obligée de me retirer. On m'attend à la maison.

Elle se tourna légèrement vers Mme Duluc, la salua d'un hautain petit mouvement de tête et, la main sur le bouton de la porte, prononça lentement, à l'adresse de Mme Chevallier :

— Vous y penserez, madame Ernest?

Un filet de voix aigre qui vous vrille les oreilles !

— A quoi?

— Vous ne vous rappelez pas? reprit Mme Delafosse en souriant. Nous voudrions savoir à quel genre de clientes sont destinés nos ouvrages.

Et elle disparut.

Mme Duluc regarda son amie, mais Antonine était là, rouge de joie, et Mme Florent, qui faisait des grâces, et Mme Juigné, qui gloussait sourdement, et la zélatrice, les yeux écarquillés, toujours au spectacle, elle !

La femme Poulain répétait :

— Qué qu'ça fait ! Je vous demande un peu qué qu'ça fait?

Lorsque Mme Chevallier, Mme Duluc et Antonine sortirent ensemble de l'Œuvre, elles rencontrèrent Mme Aristide qui accourait : « Le dîner était servi... »

— Antonine, dit Mme Chevallier, je vous garde.

— Oui, insista Mme Aristide, bien sûr ! Votre frère est à Niort : venez dîner avec ces dames.

Antonine protestait doucement qu'elle n'était pas habillée, mais elle accepta, contente, et si troublée !

— Vous mettrez ce petit paquet dans la malle de Mme Duluc, glissa-t-elle tout bas à Mme Chevallier.

C'était une écharpe de tulle brodé, une merveille, un travail de forçat.

— Hélène ! appela Mme Chevallier.

— Non, non ! taisez-vous ! C'est trop peu...

Elle était de ces braves gens qui, ne recevant jamais rien, restent humbles en faisant des cadeaux, donneraient-ils des millions. Avec eux, c'est toujours « trop peu », et, dès qu'ils ont donné, ils se sauvent, effrayés de leur audace.

— Eh bien, madame Duluc, dit M. Aristide en découvrant la soupière, vous avez vu l'Œuvre de la Croix d'Orgevault?

Il avait retrouvé le ton enjoué de la veille.

Mme Duluc le dévisagea posément, dans les yeux, et lui répondit :

— J'ai vu l'Œuvre de la Croix d'Orgevault. Ces dames

font de très jolies choses, mais, de toutes, ce sont encore celles de Mlle Antonine qui sont les plus admirables.

Elle ne savait où se fourrer, la pauvre fille, et elle branlait la tête comme un furet qui sort du trou à lapins.

— Et encore, dit carrément Mme Chevallier, tu ne sais pas ce que j'ai porté dans ta chambre, de sa part !...

Antonine voulut l'empêcher d'aller le chercher, mais Mme Chevallier était déjà debout :

— Alors, fit Antonine, descendez donc aussi votre ombrelle !

On entendit Mme Chevallier qui montait l'escalier, gamine, heureuse : elle riait toute seule. La belle soirée !... Quand elle réapparut, ouvrant d'un grand coup son ombrelle rose, ce fut de l'ahurissement.

— J'espère !... j'espère !... faisait Mme Aristide. Mais c'est une ombrelle de grande cérémonie !...

Mme Duluc, qui avait déplié précieusement le paquet que lui avait remis Mme Chevallier, se leva et dit à Antonine :

— Il faut que je vous embrasse !

Antonine pleurait, ravie.

M. Aristide regarda sa femme. Il ne se sentait plus chez lui.

Vers la fin du repas, cependant, il dit paisiblement à Mme Duluc :

— Vous êtes donc décidée à nous quitter demain matin, madame?

Mais il n'insista pas pour la garder. Il ajouta même :

— C'est que ce diable de train de Poitiers part de bonne heure... et il n'a jamais de retard.

— Vous partez demain? fit Antonine, navrée.

— Il faut bien, répondit Hélène ; mais vous viendrez à Paris. Je veux vous revoir.

— Oh ! madame... oh ! madame !...

Antonine demandant à la gare un billet pour Paris !... M. Aristide en pouffait !

— Vous accompagnerez Jeanne, reprit Mme Duluc ; parce que, tu sais, je compte sur toi !... Huit jours, quinze jours, le temps que tu voudras !... Il ne s'agit pas de dire : « Oui », comme cela. Je veux t'avoir !... Qu'est-ce qui te retient?...

C'étaient des paroles formidables, qui auraient dû faire crouler les murs.

Mme Chevallier finit par prononcer :

— Je ne dis pas non.

Elle avait un accent qui glaça M. Aristide...

Neuf heures étaient sonnées depuis longtemps lorsque Mme Chevallier et son amie quittèrent Antonine au seuil de la maison Belloche.

Elles revenaient par les rues de Forgault, lentement, sans parler. Les derniers volets se fermaient pour la nuit. Tout était calme.

— Écoute ! dit Hélène en s'immobilisant, le doigt levé.

C'était la plainte angoissante du boulanger au pétrin.

Elles s'approchèrent.

— *Haaahi!... Huuuii... Haa... aa... haahi!*

Hélène ne pouvait pas s'arracher de là. Il lui apparaissait que cette petite ville était morte et que, dans ces murs muets, un seul être, celui-ci, un supplicié, vivait encore... Il n'appelait pas, certain qu'il n'y avait plus de secours à espérer, mais il se lamentait sous la torture. On aurait dit qu'une massue lui frappait la poitrine, chassait de ses poumons l'air qu'il avait aspiré et que, le coup reçu, l'air à nouveau se précipitait tumultueusement en lui, par la gorge trop étroite...

— Mais je ne me trompe pas? fit une voix.

Elles sursautèrent.

— Le docteur Métayer ! dit Mme Chevallier.

Et elle nomma son amie.

La plainte s'arrêta ; un pas courut vers la porte, qui s'ouvrit toute grande, et un homme apparut, nu jusqu'à la ceinture.

— Bonsoir, docteur !

— Bonsoir, Lebuisson, fit le docteur Métayer.

— Vous venez de chez la mère Montagne?

— Oui.

— Elle ne va pas fort?

— C'est l'âge !... Bonsoir, Lebuisson !

— Bonne nuit, docteur !

Il rejoignit Mme Chevallier.

— Eh ! bien, dit-il, vous êtes contente ! Vous avez votre amie !

— Oui, docteur, mais elle me quitte demain !

— Tant pis ! Ah ! tant pis !... Vous ignorez probablement, madame, fit-il en s'adressant à Mme Duluc, qu'il y a une belle action à commettre à Forgault?

— Laquelle, docteur?

Il réfléchit un peu et, se plaçant entre elles, il lança résolument :

— Tirer votre amie de là !

— J'y songe depuis ce matin, avoua Mme Duluc.

— A la bonne heure !

Mme Chevallier marchait, sérieuse, sentant sourdre en elle un sang renouvelé. De grandes traînées lumineuses lui traversaient le cerveau ; elle aurait voulu sourire et se moquer de ce qu'on lui disait, mais une force la contraignait à la gravité. D'ailleurs, il n'était question ni d'une joie à souhaiter, ni d'une vengeance à méditer ; il s'agissait d'un immense bonheur solennel, de sa libération. Les murs s'effritaient, elle franchissait les décombres...

— Qu'est-ce que vous faites, maintenant? demanda le docteur Métayer.

— Nous rentrons, dit-elle avec décision.

Elle avait retrouvé sa voix d'autrefois.

— Si nous nous expliquions un peu, à cœur ouvert, proposa-t-il dès le premier tournant. Votre amie ne sait peut-être pas que je suis une vieille bête de médecin qui voudrait vous aider à voir clair en vous. A nous trois... Tenez ! venez chez moi !

— Allons, viens ! fit Hélène Duluc.

Le voile s'était aussi déchiré pour elle.

Sans hésiter, comme s'il s'était agi d'une opération urgente, elles pénétrèrent dans la petite maison du docteur Métayer.

La demie de minuit sonnait quand ils en sortirent.

— Je vous accompagne, dit le docteur Métayer.

Il ferma sa porte, et, les mains dans les poches, le chapeau haut de forme rejeté en arrière, à la mode des anciens étudiants du Quartier latin, il se dirigea avec elles vers la demeure Aristide.

Les grillons menaient leur train de nuit d'été.

Il n'y avait plus, au delà de Forgault, que ce grésillement monotone, si grand qu'il paraissait envelopper la terre. En frôlant les volets clos, on percevait le mouvement des pendules. Dans un couloir, une tourterelle roucoulait ; un peu plus loin, un chien aboya, et, d'une maisonnette enfoncée dans le sol, vint un ronflement de dormeur.

Mme Duluc se faisait l'effet de parcourir furtivement un dortoir.

Le docteur Métayer soupira.

— Partez !... Quittez-nous !... Vous voyez à quoi je me

résous : je vous chasse de notre vie. Il n'y a pas de temps à perdre ; il faut se décider immédiatement, sans quoi... Il y en a tant qui, pour n'avoir pas filé au bon moment, ont été encagées pour le reste de leurs jours !... Je vous saurai heureuse... Si, si ! Vous serez heureuse !...

— Pourquoi pas? fit Mme Duluc.

— C'est évident !... Tant pis pour moi si j'achève de m'enterrer dans ce trou. J'aurai la satisfaction de vous avoir arrachée à une vilaine petite mort... D'ailleurs, j'irai vous voir !... Nous nous retrouverons... si vous voulez !... Tiens ! marmonna-t-il, on n'est pas couché chez M. Aristide?

— Je n'avais pas la clef ! dit tranquillement Mme Chevallier.

Quelques jours auparavant le cœur lui aurait bondi dans la poitrine ; ce soir...

— C'est très bien, ma chère amie ! chuchota le docteur Métayer. Il me semble que vous avez fait un grand pas... Et maintenant, bonsoir ! Nous reparlerons de cela.

Il leva son chapeau, serra la main de Mme Duluc en chuchotant :

— Un fameux sauvetage !... A nous deux, n'est-ce pas?...

Hélène Duluc lui aurait sauté au cou à ce vieil artiste de docteur qui était resté si jeune, si ardent, si sincère au milieu de ce peuple de moribonds !

Sur le point de sonner, elles s'aperçurent que la grille n'était pas fermée.

— Ah bien !... fit Mme Chevallier, heureusement que je suis avec toi !...

— Parce que?...

— Parce que... ça en ferait une histoire !

Elles traversèrent le jardin silencieusement, amortissant leurs pas.

Une fois dans le couloir, Mme Chevallier poussa doucement la targette, et souriant à son amie, lui montra la grosse Adèle qui, effondrée dans un fauteuil, dormait à poings fermés.

Elle prit un bougeoir, frotta une allumette. Elle était calme, vigoureuse ; on n'aurait jamais cru que, la veille, elle était perdue dans sa douleur de ne rien pouvoir tenter.

— Madame Ernest ! haleta brusquement Adèle en se réveillant.

Et, aveuglée par la lumière, la bouche pâteuse, elle lui confia que M. Aristide les avait attendues jusqu'à dix heures.

— Il ne savait pas où vous étiez. J'suis allée voir chez Mlle Antonine, et puis, en revenant, le boulanger m'a dit que le docteur Métayer vous avait emmenées.

Elle ajouta en confidence :

— J'n'ai rien dit !

On perçut le grincement d'une porte au premier.

Elles se regardèrent et, sans bruit, gravirent l'escalier.

Précaution inutile : on ne dormait pas chez les Aristide.

Lorsqu'elles furent déshabillées, Hélène et Jeanne se mirent à une fenêtre qui donnait sur le jardin.

La chanson des « grelets » se continuait, agrandissant la nuit. Une petite brise d'est leur apportait, par bouffées, le parfum des blés verts et des sainfoins. Mme Chevallier, pour la première fois, s'imprégnait de ce repos.

Du côté du cuveau, une grenouille coassa ; une autre lui répondit, et puis le grésillement infini des grelets eut raison de ces menus accrocs.

Cependant une heure du matin tinta lourdement.

Alors Hélène se coucha. Jeanne, un instant après, vint l'embrasser ; elle s'appuya au lit, et, talonnée par le besoin de confier son existence à quelqu'un, elle recommença de lui parler d'elle-même : une provision de douze années arides ! A la fin, elle dit courageusement :

— Et puis, ma petite Hélène..., j'ai eu un amant !

Hélène eut un bondissement !... Elle qui croyait que Jeanne n'avait jamais été heureuse !... Elle lui saisit les mains et demanda :

— Où est-il?

— Il est mort, ma petite Hélène !

Et elle lui avoua tout !... Il lui semblait qu'elle aurait encore plus de courage après.

Deux ou trois fois, elles entendirent craquer le parquet du couloir et elles s'arrêtèrent, ne respirant plus... Ensuite, la rampe de l'escalier gémissait.

Elles parlèrent ainsi jusqu'au jour ; mais quand, à huit heures, Mme Chevallier se réveilla, dans son lit, elle s'imagina avoir fait un beau songe.

Les projets, et les promesses au docteur Métayer, et le souvenir de leur rentrée furtive et de sa confession, lui affluèrent au cœur. Elle percevait encore le menu choc de la targette qu'elle avait poussée, les gémissements de la rampe et du parquet...

Il faisait grand soleil, dehors et dans sa vie ; il n'y avait plus moyen de rêver, plus moyen de se tromper sur sa force.

Adèle, qui se glissa dans la chambre, lui dit :

— M. Aristide a une mine ! Ah ben !... C'est lui qui m'envoie,... à cause du train. Paraît qu'il n'a jamais de retard, qu'il dit... Mais Mme Duluc veut pas partir ce matin?...

Hélène manqua son train, c'est-à-dire qu'elle ne courut même pas à la gare. Elle descendit en compagnie de Jeanne, et, devant M. Aristide qui les examinait, l'air soupçonneux, elle se prit à rire en s'exclamant :

— Je ne me suis pas réveillée !

On ne fit aucune allusion à leur nuit, on ne leur demanda pas comment elles avaient dormi.

M. Aristide avait les traits tirés ; sa femme, une figure de papier mâché.

Mme Duluc, seule, était joyeuse. Elle partit enfin par le train d'une heure, et M. Aristide poussa un soupir.

XIV

Ah ! les dernières minutes sur le quai de la gare ! Ces : « Tu m'écriras dès demain et tous les deux jours ensuite... Et puis, que ça ne traîne pas, ma petite Jeanne !... Règle tes affaires... Vois le docteur Métayer souvent : tu n'arriverais jamais, toute seule !... Ah ! si j'avais le temps de rester !... C'est égal, le premier pas est fait !... Maintenant, ça ira tout seul ! Nous travaillerons ensemble... » L'avenir !

Au moment où l'employé fermait les portières, elle l'avait encore distingué, cet avenir ! Il n'y avait plus qu'à agir : elle agirait aujourd'hui même...

Mais, le train disparu, elle s'était retrouvée seule avec elle-même, étonnée d'avoir vagabondé dans un rêve et ne sachant plus marcher hors du chemin qui la reconduisait droit à la maison Aristide, où les projets ne se réalisaient jamais.

Autrefois, en revenant d'accompagner son petit Christian, elle avait éprouvé cette sensation. Mais, à peine son avenir s'embrumait-il, qu'une lettre de Niort éclaircissait tout cela : l'avenir surgissait encore, pour un instant.

Cette fois le train semblait avoir tout emporté.

Et le retour !... La maison qui résonnait comme une nef déserte ! Le bruit de l'argenterie qu'on replaçait dans les

écrins, et Mme Aristide qui, enfin heureuse de reprendre son trantran, recommandait le service neuf à Flavie :

— Attention, en essuyant !

On remettait tout en ordre, pour l'éternité !

Le soir, on dîna, des restes, et Mme Aristide s'excusa en disant que « les fêtes amenaient les jeûnes ». On ne lui demandait rien.

Jusqu'aux bouteilles, débouchées et à moitié pleines, qui accusaient la révolution qui avait passé comme un souffle.

Et lequel de M. Aristide ou de sa femme s'était écrié : « Je tombe de sommeil ! J'ai un compte de traversin en retard... »? Ils étaient montés les premiers, en vieillards qui, le lendemain d'une nuit blanche, ont hâte de se glisser dans leur lit.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... Dormir ! Oui, dormir tout le temps pour échapper à ces grincements qui vous font trépider les nerfs ! S'enfouir sous les couvertures, mourir insensiblement, puisque l'avenir, qu'on avait touché de la main, s'était évanoui !

Le jour s'était levé, le soleil montré, la montagne de ses tristesses s'était découverte.

S'acharner à démolir une montagne?... Le découragement l'avait prise.

— Je sais, dit Mme Aristide finement, que vous êtes allée au cimetière hier et que votre amie a jeté des fleurs sur la tombe de Christian... Cent sous de fleurs ! Excusez !... Cela se fait donc, à Paris?

A quoi bon répondre?

— Pour le même prix, il aurait eu une jolie couronne de perles blanches, le pauvre enfant !... Le gardien ne savait pas s'il fallait les balayer ; mais les fleurs tachent la pierre en pourrissant : il les a balayées...

Elle courut en acheter de nouvelles, les éparpilla sur la tombe de son fils et dit en revenant :

— J'ai acheté des fleurs, je les ai mises sur la tombe de Christian et j'ai défendu au gardien d'y toucher !

Une révolte? Bast !

— Et votre ombrelle, Jeanne?

— Quelle ombrelle?

— L'ombrelle que votre amie vous a donnée. Vous ne la portez pas?

— Je suis en deuil.

— C'est vrai !

Se doutait-on qu'elle en avait honte, de cette ombrelle.

Un peu plus tard, pour la dixième fois, Mme Aristide demandait :

— Alors, votre amie est journaliste?

— Je vous l'ai dit : elle dirige un journal de modes.

— Un journal de modes !... Elle ne fait que ça?

— Oui.

— Et elle trouve le moyen de vivre?

— Voyons !... Si elle ne trouvait pas le moyen de vivre avec ce qu'elle gagne !...

— Hé ! Entendons-nous, ma chère amie !... Après tout, j'ai bien le droit de vous poser des questions sur une personne qui a été reçue chez nous... D'abord vous m'avez dit qu'elle s'occupait de bonnes œuvres... Je la croyais riche, moi !... Enfin elle gagne sa vie, voilà !...

Et, après un silence, suivant tout haut son raisonnement :

— Un journal de modes !... Qu'est-ce que ça peut rapporter?

Elle branla la tête, et dit encore :

— Il faudrait qu'elle en gagne des cents, et des mille, pour se payer des toilettes pareilles !... Vraiment, l'autre jour, on se retournait pour la voir...

Un temps de réflexion.

— Il faut qu'elle gagne beaucoup plus que ça...

— Elle gagne quarante mille francs par an.

— Quarante mille francs? Ça n'est pas possible ! Ou, alors, c'est une honte !

Elle s'était retirée, gloussant de rire, scandalisée.

Et M. Aristide qui, au moment où Mme Chevallier pénétrait dans la salle à manger, prononçait cette phrase :

— Je ne m'étonnerais pas que cette femme soit en camp volant sur la limite du bien...

De qui parlait-il?

Ah ! mon Dieu, ces battements de cœur de rébellion réprimés ! Et ce battement de cœur de lâcheté, si flasque, si long, lorsqu'elle entendit le docteur Métayer demander à Flavie :

— Mme Chevallier n'est pas ici?

Et cet autre battement de cœur, quand la première lettre d'Hélène lui parvint :

Ma petite Jeanne, qu'est-ce qui se passe? Écris-moi immédiatement.

Et la seconde :

Écris, ou je télégraphie!

Et la dépêche qui était arrivée, révolutionnant cette maison où l'on ne recevait pas un télégramme par an !

Comme cela semblait commode de prendre la porte et le train pour Paris !... Mais le moyen, quand vous avez le choix de la minute, quand on peut se dire : « Je partirai sûrement à la prochaine... »?

Ah ! mon Dieu !... Dormir, dormir toujours !...

Il fallut bien, cependant, qu'elle revît le docteur Métayer.

— Alors?... fit-il.

— Alors, docteur?

— Qu'est-ce que vous avez fait?

— J'ai... j'ai pris des dispositions...

— Quelles dispositions?

Il n'y avait qu'à faire ses malles.

— Voyons, ma chère amie, voici comment il faut agir. D'abord, exigez des comptes... C'est insensé !... vous ne savez seulement pas où vous en êtes !... Ensuite, vous direz que vous êtes décidée à faire quelque chose, à vous occuper de votre fortune...

C'est cela, oui ! elle le dirait. Après... Oh ! après, elle ne serait pas en peine !

Avant de la quitter, il lui dit :

— Elle est gentille, votre amie Duluc.

— N'est-ce pas?... Un peu...

— Un peu?...

— Un peu, « comme ça » ; mais, vous savez, c'est une très honnête femme !

Il s'esclaffa. En avait-il douté?... Ha ! ha ! ha !... Et quand elle ne serait pas une honnête femme?...

— C'est votre courant d'air ! Un fameux courant d'air, dont vous aviez grand besoin... Mais c'est aussi une honnête femme, ajouta-t-il. Tranquillisez-vous : j'en suis persuadé... Maintenant, n'hésitez plus. Allez carrément à M. Aristide et expliquez-vous !

Pour se donner du courage, elle écrivit à Hélène une longue lettre, bien gaie, bien lâche ; après quoi, pendant quarante-huit heures, elle se jugea héroïque ; ensuite, elle laissa tomber son exaltation, et, lorsqu'elle voulut la relever, elle eut conscience de n'être pas taillée pour la lutte et se persuada que, dans la vie, elle ferait triste figure.

Elle était de ces femmes qui disent ingénument qu'elles sont « faites pour le bonheur » et qui s'excusent avec cela de ne rien risquer pour le mériter.

— Eh bien? demanda le docteur Métayer, un jour que, passant en voiture, il l'aperçut derrière la grille du jardin.

Elle lui répondit d'un signe de tête :

— Oui, oui... Patience !

Le cabriolet s'éloigna.

Encore une parcelle d'espoir gaspillée !...

Et voilà qu'un après-midi, seule dans sa chambre, lasse de secouer en vain sa torpeur, elle descendit au jardin, les bras ballants, les mains ouvertes.

Elle prit une serfouette, sous la tonnelle, et, pour se fatiguer, elle désherba une allée.

Elle pensait à Antonine, qui avait ses migraines, à l'Œuvre, qui ne fonctionnait guère, aux Bertrand, qui s'étaient suicidés, — légèrement, sans approfondir.

— Ah ! ma chère amie, fit M. Aristide en la surprenant, c'est bien de se distraire ainsi !

— Oui, dit-elle en abandonnant son instrument. Justement, j'avais à vous parler.

Ils se regardèrent, l'un et l'autre stupéfaits.

— Voilà, commença-t-elle ! J'ai envie de m'occuper de gérer ma fortune et je désire savoir où j'en suis.

— Mais... mais, c'est très naturel, répondit M. Aristide.

Elle ne vit pas le vacillement qu'il eut, elle ne remarqua pas le petit graillonnement de sa voix : elle était bien trop troublée par ce qu'elle venait de faire.

Cependant M. Aristide se ressaisissait : il discourut sur la difficulté des bons placements, sur la mauvaise foi du siècle, et, tout à coup, n'y tenant plus, il lui demanda sèchement :

— Serait-ce que vous voudriez nous quitter?

— Peut-être... dit-elle.

Il ouvrit la bouche, balança la tête, eut deux ou trois : « Parfait !... A merveille !... » et s'éloigna en ânonnant :

— Vous me laisserez bien... le temps... d'effectuer... la séparation de nos deux fortunes?... Car je vous avoue que... jusqu'ici, j'avais considéré que la mienne était à vous.

La serfouette était au milieu de l'allée. Mme Chevallier la ramassa, et jusqu'au soir, arracha les plaques de liserons sauvages et les pousses de chiendent.

Elle se répétait : « Je suis libre !... Je suis libre ! »

Comme cela avait été facile !... Et la terre ne s'était pas ouverte !...

Un silence de quarante-huit heures, puis la vie avait recommencé.

Le docteur Métayer avait demandé :

— Eh bien?...

— Eh bien, c'est fait !

— Comment, c'est fait?... Vous avez eu une explication avec votre beau-père?... Bravo, sacrédié !... Qu'est-ce qu'il a dit?

— Il a dit qu'il lui fallait le temps de séparer nos deux fortunes.

— Ah !

Elle l'écrivit à Hélène Duluc et en informa Antonine.

— Vous avez eu raison, fit Antonine doucement.

Mais, une bonne demi-heure après, à propos de rien, elle lâcha son ouvrage et, sans un cri, sans un soupir, elle s'évanouit.

Quand elle reprit connaissance, Mme Chevallier la dorlotait en lui répétant :

— Antonine !... Que vous êtes sotte !... Nous nous verrons, allez !... Vous viendrez à Paris...

Antonine faisait : « Non, non... non ! »

— Nous nous écrirons...

— Oui, nous nous écrirons, dit-elle douloureusement, comme si elle devinait que leur intimité dût se terminer par cette correspondance.

— Vous comprenez, expliquait Mme Chevallier, je ne pouvais cependant pas continuer à vivre en fillette !... Antonine !... Voyons, Antonine !... Vous n'êtes pas raisonnable !... Si j'avais su... je ne vous aurais rien dit, là !...

Antonine lui pressait les mains, à petits coups. Elle finit par demander :

— Quand partez-vous?

— Je ne sais pas, répondit Mme Chevallier, rêveuse. Quand mon beau-père aura réglé nos affaires.

— Vous irez rejoindre Mme Duluc?

— Peut-être... Oui... Je ne sais pas...

— A Paris !

A Paris ! C'est-à-dire qu'elle ne reviendrait jamais plus, jamais, jamais !

Elle se tut et pensa :

« Qu'est-ce que je vais devenir, ici, seule avec mon frère?... Il n'y aura même plus de Croix d'Orgevault ! Je passerai ma vie à la maison, je ne saurai plus pourquoi mon cœur battra quand la sonnette tintera. Aux fêtes, j'irai au

cimetière prier *sur papa et sur maman;* je visiterai la tombe de Christian... Je recevrai, de Paris, une lettre au premier janvier, une à Pâques, une autre au premier janvier... Ensuite... Ah! mon Dieu!... »

Mme Chevallier était à la fenêtre et se répétait : « Je partirai, je partirai!... Forgault, l'Œuvre, tout, tout m'est égal!... je partirai! » avec entêtement, pour se convaincre, mais sans conviction.

Hélène écrivit :

Dépêche-toi! Quand arrives-tu? J'ai un projet pour toi...

Elle répondit :

Le principal est fait. Il faut le temps de débrouiller les comptes.

Puis, un jour, le facteur présenta une lettre chargée : Mme Duluc envoyait cinq cents francs pour les broderies qu'on lui avait livrées. On convoqua ces dames de l'Œuvre. Ce fut une séance solennelle : Mme Poulain se vit nommer trésorière, Mme Delafosse essuya quelques sourires désobligeants, et on se sépara.

Il y avait cinq cents francs en caisse, mais on ne s'était pas décidé à reprendre les réunions. Il faisait trop chaud; d'ailleurs, pourquoi se réunirait-on? Il fallait connaître les intentions de Mme Duluc : entreprendrait-on d'autres travaux pour elle?... Quant aux chandails, aux bérets, aux cache-nez, l'armoire en était pleine. Chacun tira de son côté, laissant à la zélatrice le soin d'aérer, de balayer la maison et de battre la provision de lainages. C'était comme une troupe d'enfants saturés d'un jeu et qui l'abandonnent derrière eux, sans se retourner...

Chez M. Aristide, il semblait qu'on s'épiait un peu moins.

Les Poulain, désœuvrés, réapparurent, et, parce qu'ils savaient s'extasier sur tout, dans le jardin, dans le vestibule, dans la salle à manger, Mme Aristide les engageait à revenir... La geôle s'était entr'ouverte encore une fois.

En une semaine, il y eut deux révolutions : Mme Aristide inaugura un corsage de couleur et on donna un déjeuner de dix couverts : — les ménages Poulain et Delafosse, le docteur Métayer, Belloche et Antonine. Mme Chevallier avait Belloche à sa droite.

— Vous comprenez, expliqua M. Aristide, nous sortons de notre deuil : nous voulons nous secouer... Je suis très content de vous avoir réunis; nous recommencerons.

Le docteur Métayer regardait M. Aristide, Mme Chevallier, Belloche, dont les tics s'aggravaient.

— Eh bien?... demanda-t-il en faisant un tour de jardin.

— Je vous verrai tout à l'heure, lui glissa Mme Chevallier.

Précisément on venait le chercher pour une consultation, et elle en éprouva un soulagement.

Antonine continuait de passer les après-midi avec elle, mais elle était toute changée.

A peine entrée, elle s'installait dans son coin, se mettait à broder, et, quand six heures sonnaient, elle pliait son ouvrage et se retirait en hâte, pour préparer le repas de son frère. Mme Chevallier avait à peine le temps de l'accompagner jusqu'à la porte.

Une fois, elle ne se présenta qu'à quatre heures ; elle avait les cernes bouffis et portait des traces rouges aux poignets.

— Ah ! dit-elle en soupirant, je suis bien en retard !

Et, un peu après, péniblement :

— Il faut pourtant que je jouisse de mon reste !

Mme Chevallier dressa la tête.

— Dame ! fit Antonine, quand vous ne serez plus là...

Mme Chevallier sentit sa peau se glacer.

— Ensuite, acheva Antonine, vous vous remarierez !... Qui sait?

— Je ne crois pas.

— Vous ne voulez pas vous remarier?

— J'aime mieux garder ma liberté.

Antonine poussa un léger : « Ah ! » et ajouta incrédule :

— Si on vous proposait un beau, beau parti...

Un beau parti?... Elle se prit à rire aux éclats, et, aussitôt, redevenant sérieuse, elle dit :

— Ce que je voudrais c'est un homme jeune, et qui m'aime. La fortune... peuh !

Et, honteuse d'avoir tant parlé sur un tel sujet, elle se remit à sa broderie.

Une heure plus tard, en partant, Antonine soupira :

— Vous avez bien raison !

Mais elle n'était plus pressée de s'en aller.

A sept heures, on vit Belloche raser la grille de la rue.

— Antonine n'est pas là? demanda-t-il à M. Aristide qui surgissait, souriant.

Antonine quitta brusquement Mme Chevallier, se dirigea vers lui, les paupières baissées, une main à plat sur la gorge ; elle croyait défaillir.

— Tu sais l'heure? reprocha aimablement Belloche.

Mais ses dents étaient découvertes comme pour mordre.

Il fit ses adieux aux Aristide et sortit, suivi d'Antonine qui semblait un chien qu'on mène à la correction.

— Elle m'a répondu... commença Antonine au bout d'un instant.

Belloche s'arrêta sur place.

— Elle m'a répondu qu'elle ne voulait pas se remarier.

Son frère demeurait là, les épaules levées, les lèvres séparées.

...Elle ne voulait pas se remarier !...

Jamais une femme ne lui avait tant tenu à la chair.

Depuis qu'il l'avait serrée contre lui et qu'elle s'était refusée, il n'avait cessé de penser à elle. Ses sens en étaient exaspérés, et, chez lui, les sens tenaient lieu du cœur. Il avait hésité longtemps, et puis, ne pouvant plus désormais vivre sans elle, pour avoir des motifs de l'approcher, il s'était laissé aller à fréquenter M. Aristide, à traiter des affaires avec lui et à s'occuper de ses intérêts. Enfin, sa sœur lui ayant dit, le jour où Mme Chevallier lui avait confié sa résolution de s'arracher du milieu où elle vivait : « *Elle* ne restera probablement pas longtemps avec nous », il avait bondi... Le soir même, il était venu rôder autour de la maison Aristide. A la fenêtre, il avait aperçu l'ombre de celle qu'il souhaitait de toute sa volonté de brute, et il avait fait comme un gamin : il était resté à la guetter. Dès le lendemain il avait dit à sa sœur :

— Je veux me marier avec Mme Chevallier.

Et Antonine qui, pauvre fille, aurait souhaité pouvoir garder cette amie près d'elle, toute sa vie, avait senti ses forces l'abandonner. Jusqu'ici, il lui avait semblé qu'aucun homme ne serait digne de Mme Chevallier, qu'aucun n'oserait jamais l'approcher : elle l'avait connue avec sa toison blonde, elle avait entendu son rire qui était musical, généreux et qui devait, pensait-elle, troubler les hommes ; elle revoyait sa grande démarche qui dégageait de la grâce et de l'orgueil, et sa peau lumineuse... Elle éprouvait pour cette femme une absolue vénération. Et voilà que son frère !...

Belloche lui dit :

— Elle est un peu baroque : aussi il ne s'agit pas de lésiner. Tu la mettras au courant de notre position ; ensuite... ensuite, tu lui laisseras deviner que je songe à demander sa

main... Après, je m'arrangerai tout seul. Aristide !... buuut !. je sais ce qu'il veut ! Je le mets dans ma poche.

Depuis ce moment, il n'avait cessé de répéter la leçon. Antonine ne s'était toujours pas résolue à faire la démarche.. quelque chose lui criait que cela tournerait mal, et, d'ailleurs, son frère épousant Mme Chevallier... Quel sacrilège ! Pourtant, comme elle l'aurait aimée, cette sœur, et quelle joie elle aurait eue à la choyer, à lui faire du bonheur !

La veille, Belloche, las d'attendre, avait parlé haut. Dès les premiers mots, Antonine était restée abasourdie, et, subitement, devant tant d'impudence, elle s'était redressée, elle aussi, hardiment, ne sachant plus trop ce qu'elle disait, outragée dans son culte. Belloche, hébété d'abord, avait recouvré ses esprits : la bouche crapuleuse, il s'était avancé doucement vers la fenêtre et subitement, poussant les volets, il s'était retourné en glapissant :

— Ha ! la chouette ! ha !...

Antonine avait tournoyé sous l'invasion du jour. Ses yeux, s'ouvrant sur du feu, ne pouvaient plus se clore ; tout rougeoyait autour d'elle et la voix lui manqua.

Belloche lui avait saisi les poignets, et, face à face, lui soufflant son haleine d'alcool, monstres tous les deux, il lui avait craché des vérités, et des vérités, à l'en rendre folle : « chouette », « limande », « cloporte », « vache blanche ». Ce qui avait fait plus de mal que tout à Antonine, ç'avait été de l'entendre crier :

— Je la veux dans mon lit, c'est compris?... Elle est faite pour moi !...

Quand, enfin, il s'était calmé, il avait ajouté, en refermant les volets :

— Tu y trouveras ton compte. Tu demeureras avec nous...

Et mille raisons dont aucune n'avait pu dissiper l'atmosphère de meurtre qui baignait la pièce.

— Elle t'a répondu qu'elle ne voulait pas se marier? fit-il en rentrant chez eux. Bien ! bien !... Et naturellement tu n'as pas insisté?... Non?... Espèce de gourde !

Il sortit après son dîner.

Antonine avait barricadé la porte de sa chambre et laissé sa fenêtre et ses volets entr'ouverts.

Vers le matin, elle se leva, croyant qu'on avait marché dans la maison : c'était dans la rue. Elle s'habilla, fit une longue prière mais, devant elle, un fantôme se précisa : un

fantôme qui laissait, derrière lui, des traces sanglantes.
Du sang !... Le sien?... Peut-être... Ou celui de son amie?

Oh !

Elle prit sa broderie, mais ses doigts tremblaient. Elle se piqua deux fois... Du sang encore !...

Elle attendit son frère, décidée à une explication coûte que coûte. Elle ne tenait pas tant à la vie !

Pourtant, elle se dit : « Je me placerai ici, devant le buffet ; le tiroir aux couteaux est là... »

Mais à quoi pensait-elle, Sainte Vierge ! Son frère voudrait-il donc la tuer?...

Lorsqu'il apparut elle se trouvait dans la salle à manger. Il lui parla, — sèchement, comme toujours, — et à elle, il ne lui vint pas à l'esprit de courir au buffet et de saisir un couteau.

Quelle démence avait donc passé par le cerveau d'Antonine?...

— Je verrai le père Aristide, fit-il en pliant sa serviette.

Elle s'apaisa, mais il ne fut pas plus tôt parti que les tourments qui l'avaient torturée toute la nuit se ruèrent à nouveau sur son pauvre cœur. Elle se persuada qu'il fallait aviser.

Il parlerait à M. Aristide?... Elle parlerait à Mme Chevallier !... Elle lui dirait... Ah ! mon Dieu ! Aurait-elle jamais le courage de lui avouer : « Mon frère veut vous épouser. Il ne faut pas accepter. C'est un homme taré... » Non, non ! Elle lui dirait : « Vous éclairerez ma vie, vous serez la joie de la maison ; je serai votre servante. Venez !... »

Alors honteuse de sa lâcheté, affolée par le crime auquel sa misère la poussait, elle s'enferma chez elle : ainsi les événements marcheraient. Arriverait ce qui arriverait...

On vint la prévenir que Belloche déjeunait chez M. Aristide.

Voilà ! Les événements marchaient sans elle !... Tant pis, tant pis !

Elle monta dans sa chambre, ouvrit la fenêtre et se plaça face au jour, pour s'aveugler, pour ne plus rien voir du monde. Mais, insensiblement, une grande vague de joie la couvrit : une compagne !... *Désormais, elles seraient deux...*

Le loquet du vestibule claqua...

Mon Dieu ! mon Dieu !...

Elle guetta son frère, et, comme il ne l'appelait pas et que le silence l'effrayait, elle descendit, mais elle s'arrêta

sur la dernière marche de l'escalier, cramponnée à la rampe, l'oreille tendue...

— Mon cher, faisait la voix de Belloche, il ne s'agit pas de nous rouler... Nous ne sommes plus des enfants ; les chiffres sont les chiffres : trente mille francs avec Bertrand, six mille francs sur les mines espagnoles ; et puis, mettons... mettons trente-cinq mille francs d'évaporés, « vous ne savez pas comment... »

— Pardon !... Pardon !...

Monsieur Aristide !

— ...Allons ! Je connais vos affaires mieux que vous !... Soixante et onze mille... Si votre bru vous lâche, vous aurez à lui rendre sa dot... Votre fils a payé ses dettes avec l'apport de sa femme. Je le sais, tout le monde le sait — vous aussi — et il y a des preuves. Alors, que les hommes de loi s'en mêlent, et vous goûterez à la sauce !... Eh bien ! qu'est-ce que je demande donc de si extraordinaire?... Vous me faites une donation complète de votre fortune, vous conservez votre maison, je vous sers une rente de cinq mille francs et je vous débarrasse — parlons franc ! — je vous débarrasse de votre bru... Plus de soucis pour vous, plus rien qu'à se laisser vivoter !...

Un silence.

Antonine croyait que M. Aristide s'apprêtait à riposter...

Belloche reprit :

— En somme, je rends à ma femme la dot qu'elle a apportée et qui a été dilapidée chez vous... et je vous assure, à vous, la tranquillité...

La voix se faisait cinglante :

— Savez-vous que je pourrais parfaitement me passer de vos services?... Hé ! hé !... Vous vous débrouilleriez ensuite pour rembourser à ma femme ce qui lui appartient... Oui, enfin, qu'est-ce que je vous demande donc de si extraordinaire?... Vous m'aidez à préparer les voies, c'est tout !... Ah ! nom d'un chien, elle ne vous aura pas coûté grand mal, votre rente !...

Cette fois, Antonine savait où était son devoir.

Elle regagna doucement sa chambre, prit son chapeau et redescendit sans précautions.

Chez son frère, on s'arrêta de parler.

Elle ouvrit la porte de la rue, et, rasant les murs, courant presque, elle arriva chez M. Aristide, où Mme Chevallier l'accueillit par un :

— Et votre ouvrage, Antonine?

— Ah!... répondit-elle, égarée, en se passant les mains sur le front, mon ouvrage,... oui! Mais il y a du nouveau!

Et elles s'enfermèrent dans la chambre de Christian, qui était plus sourde que celle de Mme Chevallier.

Mme Aristide, qui vint les déranger vers six heures, les trouva en larmes et les questionna.

— Nous pensons au moment où nous devrons nous séparer! fit sa bru.

— Ma chère fille, répliqua Mme Aristide, c'est bien vous qui le voulez! Votre beau-père ne cesse de me répéter : « Quelle drôle d'idée! Qu'est-ce qu'elle deviendra?... » Ah! ma chère fille!... Oui, qu'est-ce que vous deviendrez?

Elle soupira, pleura, et elle s'en fut ranger son linge dans l'armoire de sa chambre.

Quand elle ne savait à quoi employer son temps, ou quand elle était tourmentée, c'était à cela qu'elle se résolvait. Elle comptait ses draps, ses serviettes, ses mouchoirs, en changeait l'ordre et vérifiait les alignements. La vue de ses richesses et l'odeur de lessive étaient des remèdes qui avaient toujours raison de ses tracas.

Ce soir-là, Adèle demanda quatre ou cinq fois quand elle pourrait servir le dîner.

Enfin, lorsque M. Aristide rentra, Mme Chevallier, qui guettait son retour, se présenta en même temps que lui dans le vestibule, et, très calme, dominant de furieux tremblements, elle lui dit :

— Je voudrais...

Les préambules étaient inutiles. Elle se reprit :

— Avez-vous terminé nos comptes? Il faut en finir... au plus tôt.

Il y avait là Mme Aristide, Adèle qui portait la soupière, et Flavie.

M. Aristide était pareil à une bête acculée.

Que s'était-il donc passé? Il sortait à peine de chez Belloche!

— Mais, dit-il un peu au hasard, justement, je me disposais à vous en entretenir.

Ils pénétrèrent dans la salle à manger, et, aussitôt assis, Mme Chevallier, dont le regard était ferme, la bouche sérieuse, le buste droit, lança un :

— Eh bien?...

C'était une invitation à laquelle on ne pouvait pas échapper.

M. Aristide sourcilla, fit tomber sa cuillère et, se baissant, dit, de dessous la table :

— Oui, je désirais vous en entretenir. Après le dîner, voulez-vous?... Après le dîner.

— Alors, après le dîner? dit-elle.

C'était le dernier délai.

— C'est cela, geignit Mme Aristide. Ah ! ma chère fille, je ne peux pas me faire à l'idée que nous allons vous perdre !... Pourquoi?... Nous n'avions plus que vous !... Mon pauvre Ernest !... Et votre petit Christian que vous aimiez tant !... Cher petit !... Ah !

Elle se plaignit encore, sa poitrine se gonfla, et, plongeant la figure dans sa serviette, elle étouffa un grand cri.

— Qu'est-ce que ce sera quand vous serez partie ! marmonna M. Aristide.

Sa femme l'entendit, se leva et, repoussant sa chaise qui s'abattit devant le foyer, courut à la porte et disparut dans le vestibule.

Ils ne mangeaient plus.

Mme Chevallier examinait cette pièce froide où elle avait vécu tant d'années, cette pièce dont elle n'emporterait rien que le souvenir glacé. Ce portrait de son mari, ce lustre entouré de gaze verte, ces deux fauteuils, ces vases de sacristie, cette vaisselle écornée, aussi vieille que le ménage Aristide, ces rideaux aux plis stricts, ne lui appartenaient pas : tout était la propriété de M. Aristide ! Elle partirait les mains vides. Elle s'imaginait déjà avec Hélène Duluc, à Paris... A Paris ! Une immense avenue, plus vaste que l'avenue de la Gare, à Niort ; des devantures d'orfèvres et de fondeurs de bronze ; des fleuristes et de formidables magasins pareils à ceux qui sont sur les couvertures de catalogues, avec des chevaux piaffant sur la chaussée, des bonshommes tout petits qui passent entre les voitures et, par-dessus les toits, des oriflammes... C'était ainsi qu'elle se représentait Paris.

Paris ! Qu'y ferait-elle?...

Mme Aristide vint reprendre sa place, mais, cette fois, elle ne tenta plus de bavarder. Elle était tout affaissée ; ses oreilles, ses tempes et la base de son nez étaient décolorés et, sur cette face aux traits subitement allongés, les pommettes faisaient deux taches plus rouges.

Il fallut attendre que la table fût desservie, pour s'expliquer. C'était sinistre.

Alors M. Aristide dit :

— Et maintenant qu'on ne nous dérange plus !

Il prit sur le guéridon ce que sa femme nommait sa « serviette de financier », eut un : « Ah ! » bref, qui signifiait : « Nous y voilà ! » et, tapotant le maroquin, articula :

— Les comptes sont ici.

Il se frotta les mains :

— Avant de les examiner, ma chère amie, j'ai une mission à remplir, une mission pénible... pour nous, du moins. Pour vous... elle est flatteuse. Quand je m'en serai acquitté, je vous supplie de vous considérer toujours comme notre fille. Nous avons, Dieu merci ! trop de choses communes derrière nous pour jamais vous oublier. Donc...

Un temps, et d'un seul coup :

— Je suis chargé, par notre ami Belloche, de vous demander en mariage.

Mme Aristide sursauta.

— En mariage !... Pour qui?

— Mais... pour lui !

— Antonine m'a prévenue, dit Mme Chevallier.

— Tant mieux ! Belloche m'avait supplié de plaider sa cause : ma tâche est allégée d'autant... Malgré tout ce que cette démarche a de dur pour moi, je n'ai pas voulu me dérober à... à... Vous connaissez Belloche...

— Ah ! fichtre ! s'exclama Mme Aristide. Belloche !... Mme Belloche !... Il paraît qu'il est millionnaire !

M. Aristide s'interposa :

— Pardon ! je connais sa fortune ; il m'a mis au courant : il n'a pas tout à fait son million. Dans quelques années, il l'aura. On peut le tenir pour millionnaire. C'est un homme intelligent...

Mme Chevallier frémissait.

— C'est tout?

— Mais, fit M. Aristide,... oui ! Vous savez que... Antonine est votre amie ; cette fille vous adore... Elle vous est dévouée, corps et âme... Elle... elle ne se mariera pas !... Avec son infirmité, ce serait difficile... Donc, sa fortune est à vous...

Ses yeux se retiraient dans leur cavité. Il voyait sa bru calme, résolue, et, tout en parlant, il se demandait où elle avait puisé cette énergie. Elle le considérait sans fléchir, froidement, et cela lui faisait perdre le fil de sa plaidoirie. Il se répétait, jetait dans ses périodes Antonine, la fortune de Belloche, la mémoire de Christian, déjà non plus pour convaincre, mais pour retarder le dénouement, à l'exemple

de ces condamnés qui s'adressent aux gardes, au procureur, à l'aumônier, au bourreau, à tout le monde, et qui veulent écrire, fumer, entendre la messe, tandis que tout près, au delà du mur, la guillotine les attend.

A bout de souffle, la gorge desséchée, il s'arrêta.

— Fichtre ! s'exclama encore Mme Aristide ; Mme Belloche !... vous en aurez, de l'argent !...

Tout à coup, elle étrangla : ses regards s'étaient accrochés à la photographie d'Ernest Chevallier.

Mme Chevallier, les coudes sur la table, les poings fermés, prononça posément :

— Non !

— Non, quoi?

— Non, non, non ! Vous pouvez communiquer ma réponse à M. Belloche. Non !... Non !

— Ma chère amie, fit M. Aristide mielleusement, vous me soulagez. J'aurais eu — oui ! — une grande peine si vous aviez accepté avec joie... Il faut cependant regarder l'avenir en face. Regardons l'avenir ! Le parti qui s'offre est...

— N'insistez pas !

— ...inespéré.

— N'insistez pas !

Elle avait une voix à donner des frissons.

Il s'entêta cependant à « regarder l'avenir en face », un avenir barré !

— Tandis que Belloche...

Il avait ouvert sa serviette.

— ...Nous ne pouvons pas nous le dissimuler, c'est un parti. On ne sait pas ce qu'il a... C'est énorme !... Il faut réfléchir. Tenez !...

Il referma sa serviette :

— Je suis plus raisonnable que vous. Nous réfléchirons.

Et, se grimant d'un misérable sourire, il conclut :

— On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que la vie !... et pour une femme seule, donc !

Mme Chevallier ne bronchait pas. Elle repassait, à distance, toutes les scènes semblables à celle-ci, où elle avait laissé fuir sa volonté, bribe à bribe, et elle avait honte.

Belloche !... Oh ! Belloche !

— Voudrez-vous, fit-elle, ne jamais plus me parler de cette affaire?... Maintenant, examinons nos comptes.

— Jeanne ! Jeanne !..., supplia Mme Aristide, vous voulez donc absolument nous quitter?... Voyons, Jeanne !... Pas tout de suite?...

— A la fin de la semaine.
— Vous...
M. Aristide, atterré, demanda :
— On vous attend donc?
Mme Chevallier répéta :
— Examinons nos comptes !
— Parfaitement ! nous les examinerons, mais...
Il consulta sa montre et soupira :
— ...tout cela m'a mis à l'envers ; je n'en puis plus !... A demain !
Elle fit un bond vers la porte et jeta sèchement :
— Non ! ce soir !...
Cette fois, M. Aristide ne se connut plus !... Il était chez lui, il était M. Aristide, il était...
— Qui est-ce qui commande ici?
Alors, elle découpla ses chiens : « la dot mangée par Ernest, les pertes maquillées, le marché Belloche... » Et les chiffres tombaient : trente mille, trente-cinq mille...
— Joli calcul !... Vous êtes...
Ah ! ce mot qui s'obstinait à ses lèvres !... Elle le retint tant qu'elle put, et puis, à bout de forces, elle le laissa s'envoler :
— Canaille !... Vous êtes une canaille !
M. Aristide s'avança, le bras levé.
— Tenez, fit-elle en lui arrachant sa serviette, les voilà, vos comptes !
Elle la retourna : pas un papier n'en tomba... rien !... Et elle la lança au milieu de la pièce.
— Canaille !... Parfaitement !
M. Aristide, qui gesticulait, chercha sa respiration, bégayant :
— Misé... misérable !
Ainsi, naguère, devant Bertrand : « Frip... fripouille ! »
Et il s'effondra dans un fauteuil.
Un autocrate gisait là, sabré.

XV

Le coup était porté.
Le docteur Métayer, qu'on avait mandé d'urgence, trouva M. Aristide dans son lit, geignant :
— Docteur !... mon bon docteur !...

Il l'ausculta longuement, réfléchit et prononça :

— Vous n'avez rien du tout.

— Si, si, docteur ! faisait M. Aristide. Ici !... ah !... ici !... dans la poitrine... Vous ne sentez pas, docteur?... ah ! docteur !...

Mme Aristide était à genoux et tremblait comme au jour où son fils Ernest, crachant sa pitoyable vie, avait expiré.

— Voyons, monsieur Aristide ! dit le docteur Métayer un peu rudement. Qu'est-ce qui s'est passé?

— Rien, docteur ! Absolument rien. C'était... tout à l'heure, après le dîner...

Mais la colère eut raison de lui ; il bredouilla, rageur :

— La misérable !... La misérable !...

Et aussitôt :

— Ah !... je ne sais plus ce que je dis ! Le sang me monte à la tête !

Le docteur Métayer comprit.

— Allons, monsieur Aristide ! ne vous agitez pas...

— Il faudrait pouvoir..., docteur ! Je suis très, très malade !

Le docteur Métayer lui tapota les mains d'un air entendu :

— Un bon conseil ! Vous avez des tracas, n'est-ce pas? Débarrassez-vous-en donc au plus tôt.

Et il se retira, le laissant à son ahurissement, avec sa femme en prière au pied de son lit.

Mme Chevallier l'attendait en bas.

Il la tranquillisa.

— Ma chère amie, un homme de sa trempe ne peut même pas être indisposé quand cela le sauverait. Il est aussi bien portant que vous et moi, et tout à fait dans le cas de mériter quatre jours de salle de police pour simulation, s'il avait quarante ans de moins et s'il était soldat !... Aussi, pas d'ordonnance pour lui ! Pour vous...

Il se tut un instant.

Ah ! pour elle !...

— Moi, je n'entends rien aux affaires d'argent, confessa-t-il. Je sais bien ! vous non plus, parbleu ! Mais vous ne pouvez pas partir comme ça... Et pourtant il faut profiter de l'occasion !... C'est la dernière. Celle-ci ratée..., fini ! Je vous connais !...

Ils se concertèrent, et il lui donna l'adresse d'un avoué.

Il y avait branle-bas dans la maison. On percevait le trottinement de Mme Aristide dans la chambre. Adèle et Flavie attendaient des ordres.

— Faites du tilleul, commanda Mme Chevallier.

Le lendemain, elle prit le premier train pour Niort.

Elle était auréolée de ses cheveux qu'elle avait tordus comme autrefois, victorieusement, et sa petite mèche rébarbative lui tremblait sur le front.

Les maisons basses, les pavés inégaux, les rideaux que des mains écartaient sur son passage, l'heure qui tintait au clocher, lancinante, n'existaient plus pour elle.

Antonine, le docteur Métayer, oui ! ils conservaient toujours leur place dans sa mémoire ; mais un tel bourdonnement d'abeilles lui emplissait la tête qu'Antonine et le docteur lui apparaissaient tout réduits.

Quand on la vit traverser Forgault, ce fut comme si elle avait crié : « Je quitte la maison Aristide ! » Les femmes s'abordaient, les hommes se souriaient de loin, en clignant des yeux. Les Juigné « ne fournissaient pas » à recevoir les voisins. On affirmait qu'elle avait loué la maison Barricault, qu'elle se remariait avec Belloche, ou avec le docteur Métayer...

On la guetta au train de deux heures. Un vieux monsieur à favoris blancs se tenait à ses côtés. C'était M. Montgenet, l'avoué, qui eut un long entretien avec M. Aristide.

Il ne s'agissait plus de se draper dans sa dignité, de s'ébrouer, de lancer des lieux communs, de brandir les sentiments de famille et l'autorité du chef : il fallait régler des comptes, et M. Montgenet savait exiger des précisions.

M. Aristide, qui était un grand tacticien pour les travaux d'approche, les simulacres et les démonstrations lointaines qui devaient effrayer l'ennemi dans la place, M. Aristide était un piètre combattant. On parla de « remplois », de « virements », et ces termes lui parvenaient menaçants, hérissés de pointes, ou fulgurants.

Néanmoins, voyant tout s'effondrer, il crut trouver une arme.

— Pardon ! fit-il, et la pension?... Vous ne supposez pas que je vais faire cadeau à ma bru de douze années de pension chez moi?... Je demanderai qu'on en règle le prix, judiciairement...

— Oh ! monsieur, répliqua l'avoué froidement, si vous vous embarquez sur ce terrain !

Et on se salua cérémonieusement.

Mme Chevallier devait dîner chez le docteur Métayer en compagnie de M. Montgenet.

Antonine venait de la quitter ; la pauvre fille, courageuse jusqu'au bout, lui avait dit :

— Il faut partir tout de suite !

Partir !... partir tout de suite !...

Formidable aventure !

Ses malles étaient faites, sa chambre débarrassée. Les meubles suivraient, après l'inventaire.

Il fallait partir !

Et voilà qu'un bien-être nouveau jaillissait des murs ; un parfum insoupçonné, issu de l'intolérable parfum familier qui se décomposait, s'épandait dans la maison.

La glace de la cheminée contenait presque toute la chambre : telle petite chaise où Christian s'asseyait, un livre rouge sur les genoux, tel vase où elle avait mis des fleurs aux jours où la gaieté de la saison avait vaincu l'ennui accablant de sa vie, le petit secrétaire où elle avait écrit ses quelques lettres d'amour, la fenêtre où — d'ici — s'encadraient un morceau de ciel, une troupe de toits dominés par l'aiguille du clocher ; à côté, le coin d'ombre où se « mussait » Antonine.

Une longue histoire, apprise lettre à lettre et récitée d'un trait !...

Et, dans la pièce voisine, la table de Christian, l'étagère de Christian, le lit de Christian, aux grands rideaux de perse où des oiseaux fabuleux s'envolaient parmi les palmes !...

Comme il aurait été simple de dévider le fil des jours ici, dans ce demi-sommeil, sans espoirs, sans chimères, sans appétits, sans fièvres, doucement, avec de petites joies, de petites peines, le cœur apaisé !... Mais un courant d'air était venu du large.

Il fallait partir !

Les heures, qui, la veille encore, si lentes et qui s'égouttaient si régulièrement, se précipitaient, désordonnées.

Il fallait partir !

M. Aristide se fit annoncer par Flavie. Tant de bouleversements l'avaient rendu poli.

— Votre avoué sort d'ici, dit-il. Je ne m'attendais pas à cet affront !

Il fit signe à Mme Aristide, qui attendait dans le couloir :

— Deux mots avant votre départ, et je tiens à ce que votre belle-mère soit présente. Vous vous souvenez de M. Colonna, n'est-ce pas?

Une eau glacée tomba sur la poitrine de Mme Chevallier.

— Eh bien ! vous... vous avez eu des relations avec lui !... Il a six mois que je le sais !

Il n'en avait jamais eu l'assurance, mais ce bruit était venu jusqu'à lui.

— Parfaitement ! dit Mme Chevallier.

— « Parfaitement », quoi?

— Il a été mon amant !

Cette fois, son orgueil s'était épanoui. Elle avait prononcé « amant » de sa voix chaude, sans honte, orgueilleusement.

Et M. Aristide qui s'imaginait la confondre !... Il jeta cependant :

— Et Ernest?

— Ernest était mort depuis longtemps.

— Et Christian?

« Christian?... »

Elle serra les lèvres, eut un léger recul, haussa les épaules et pour ne pas paraître touchée, tourna les talons.

Christian !

— Tu as entendu? fit M. Aristide. Un amant !... Elle a eu un amant !

Comme Mme Aristide semblait ne pas comprendre, il précisa, indigné :

— C'était ce garçon qu'elle a invité ici !... Le maître d'études de Christian !... Oh !

Mme Aristide ne répondit pas. Elle avait les yeux clos. Les taches livides qui, la veille, pour la première fois, avaient envahi ses tempes et ses pommettes étaient revenues. Elle ne soupirait pas, ne pleurait pas : c'était une tout autre Mme Aristide.

— Tu es édifiée? fit son mari.

Elle inclina la tête, et, tandis qu'il contemplait, en gesticulant, le lit d'une « veuve adultère », elle descendit et s'en alla par le jardin, à l'aventure, les bras ballants, anéantie...

Elle s'appesantissait sur cette révélation : sa bru, *sa bru*, avait eu un amant !...

Fallait-il qu'elle eût souffert pour en arriver là !... Les filles des rues prennent un amant, les femmes d'ouvriers... Elle se souvenait de la femme d'un coiffeur qui avait pris un amant parce que son mari la battait, d'une femme de cantonnier qui avait pris un amant parce qu'elle avait cinq enfants qu'elle ne pouvait pas élever. Tout Forgault leur avait jeté la pierre, — elle, Mme Aristide, comme les autres, malgré la pitié qu'elle s'était sentie ; mais il était nécessaire

de se ranger du côté des honnêtes gens et de sauver la morale !

Cette fois, c'était Jeanne !... Jeanne qui avait connu un homme, un autre mari, plus qu'un mari !

Les murs, la maison s'enfuyaient, le jardin les suivait...

Mme Aristide s'appuya au tronc d'un arbre.

Un amant !... Elle ne saisissait pas au juste ce que cela signifiait, mais elle éprouvait une sorte de déchirement à se répéter que Jeanne avait eu un amant.

M. Aristide vint la relancer :

— Il a autre chose qu'il faut tirer au clair... Ah ! la gredine !... Christian est mort quelques jours après son maître d'études...

— Laisse-moi ! fit-elle brutalement.

Jeanne rentrait. Mme Aristide s'approcha d'elle et, sans un mot, l'embrassa.

Elle avait beau se répéter : « J'embrasse une femme qui a eu un amant », c'était tout de même le premier baiser affectueux qu'elle lui donnait.

Il lui semblait qu'elle étreignait son enfant qui avait commis une faute irréparable sur laquelle on ne pouvait plus que pleurer ensemble, tendrement. Les hommes ne comprendraient rien à cette peine. Elle lui chuchota :

— Ma pauvre Jeanne !... Il faudra penser à moi...

Mme Chevallier s'écarta d'elle, pour la dévisager : était-il donc possible que cela ne fût pas encore de la comédie?

Cependant elle lui rendit son baiser, un peu pour la douceur de l'illusion, refoulant l'amertume que lui causait ce mensonge. Mais, en voyant s'éloigner Mme Aristide, de ce pas d'automate aux mouvements essentiels, elle eut envie de courir à elle et de se jeter dans ses bras, en grande fille qui, elle aussi, a levé le voile d'une vraie douleur.

Si ses malles n'avaient pas été faites...

Allons ! allons ! c'était fini !

Elle dînerait chez le docteur Métayer, passerait sa dernière nuit dans la chambre où elle avait dormi durant douze années, où elle avait veillé, où elle avait versé tant et tant de larmes, où elle avait échafaudé des rêves jamais accomplis, où elle n'avait jamais été visitée par le songe qu'elle réalisait ; demain matin, au lever du jour, elle irait, en costume de voyage, baiser la terre qui recouvrait Christian... Ensuite elle fermerait les yeux, se boucherait les oreilles et, sans se retourner, elle s'enfuirait.

Si l'on se retournait, si l'on écoutait la musique de sa propre histoire, à quoi emploierait-on la vie?

Et l'heure, qui lui semblait si lointaine, tinta.

Ses bagages étaient chargés. Elle entendit un : « Diouc !... » La voiture du charron les emportait.

Il ne lui restait plus qu'à les suivre.

De sa fenêtre, elle regarda Forgault. Une silhouette se montra dans la rue : Mme Juigné !

Il soufflait un petit vent aigre qui annonçait la pluie.

Puis elle eut un grand coup d'œil vers la chambre, un de ces coups d'œil par quoi on s'imagine fixer dans sa mémoire, pour l'éternité, le spectacle qu'on veut garder ; elle vint toucher encore une fois les rideaux de Christian, sa table, son étagère... Elle exigerait qu'on les lui envoyât...

L'horloge du clocher sonna la répétition de l'heure. Anto nine n'apparaissait pas...

Elle descendit.

M. Aristide arpentait le couloir.

— En somme, lui dit-il en se plantant devant elle, où vous retirez-vous?

— Pourquoi?

— Mais pour les lettres... et pour que je sache où vous expédier nos comptes.

Elle sourit et répondit :

— Vous aurez mon adresse...

— Et qu'allez-vous faire, maintenant? reprit-il.

— Je ne suis pas en peine.

— Ce sont des paroles en l'air, ma chère amie !... Enfin, quoi qu'il arrive, n'oubliez pas que vous portez toujours... (sa voix eut des vibrations de métal...) le nom honorable de Chevallier... N'oubliez pas que ce nom m'appartient, que je ne souffrirai pas de le voir traîner dans le ruisseau !

Et, satisfait, il se jeta dans la salle à manger en lançant :

— Adèle, servez mon café au lait !

Il se figurait avoir eu le dernier mot.

Mme Aristide surgit du coin de la cuisine, appela :

— Jeanne !

Au bas du perron, elle la serra contre elle en lui glissant :

— Adieu !... Il ne faut pas m'en vouloir... si je vous ai fait de la peine... quelquefois !... Qu'est-ce que je vais devenir !...

Et elle se sauva dans le jardin ; mais au moment où la porte de la grille se referma, elle tournoya et s'abattit sur

les cordons de pommiers. Adèle, qui, les yeux brouillés de larmes, avait vu disparaître Mme Chevallier, accourut en entendant Flavie crier : « Au secours ! »

Mme Aristide était évanouie.

M. Aristide rédigea une dépêche pour un docteur de Niort : le docteur Métayer n'existait plus pour lui.

Il était de ces gens forts qui, dans les cas les plus désespérés, savent ne jamais oublier un outrage.

Mme Chevallier passait sur le quai, lorsque Antonine entra dans la gare.

— Ah ! geignit-elle à bout de souffle, j'ai cru vous manquer !...

— Mais..., dit Mme Chevallier en la contemplant, que vous est-il arrivé?

Elle répondit :

— Tout à l'heure... je suis tombée dans l'escalier.

Une ecchymose cernait son œil droit, et tout près, sur la pommette, s'étalaient deux traces rouges de la grandeur d'un sou.

— Laissez donc ! reprit-elle, j'ai des années pour me guérir : parlons de vous !

Et elle éclata en sanglots.

Ce fut déchirant.

Mme Chevallier avait conscience d'abandonner une victime à des bêtes fauves. Elle hasarda :

— Nous nous reverrons ! Je vous le promets !...

Antonine balançait la tête : Non ! non !... On lui aurait prédit un joli mariage, une existence de plaisirs ou la beauté des yeux, que cela lui aurait paru moins invraisemblable.

— Eh bien ! fit Mme Chevallier, gravement, partez avec moi !

Allons donc ! comme ça?...

— ...Alors, venez me rejoindre !

C'était déjà plus atténué.

Au moment où on fermait les portières, le docteur Métayer traversait les voies. Il étreignit son amie qui lui dit à l'oreille :

— Docteur... Antonine !

— Oui !... je...

Il eut une grimace pour réprimer un afflux de larmes.

Le train démarrait.

Mme Chevallier agita la main, mais Antonine ne pouvait déjà plus l'apercevoir.

Le docteur Métayer soupira.

— Il faut être courageuse, Antonine. Elle nous écrira... et puis, nous deux, nous parlerons d'elle... Ah çà?... fit-il en se rapprochant pour l'examiner.

Elle prévint sa question :

— Je suis tombée dans l'escalier.

— C'est vrai?... Votre frère n'y est pour rien?

Elle eut un « non », de la tête, et ils s'éloignèrent ensemble, silencieusement.

Au premier carrefour, il s'arrêta et dit :

— Vous êtes tombée... dans l'escalier?... Il faudra vous baigner l'œil, Antonine... Et si jamais vous avez besoin de quelqu'un... n'est-ce pas?...

Il la quitta là-dessus.

Il était neuf heures. La journée commençait.

Antonine se répétait en rentrant : « Si j'avais besoin de quelqu'un... »

Deux heures après, elle pensa : « Elle est à Poitiers. »

Ensuite : « Elle est à Tours... », « ...à Blois... »

A six heures : « Elle est à Paris... Ah ! mon Dieu ! »

FIN

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 28517.

BIBLIOTHÈQUE PLON

27.	**Paul Bourget.**	*Un Crime d'amour.*
28.	**Ernest Daudet.** . . .	*Les Victimes de Paris.*
29.	**Gal Bon de Marbot.** . .	*Mémoires***(Eylau-Madrid-Essling)
30.	**E. Fromentin.**	*Dominique.*
31.	**Paul Margueritte.** .	*Nous, les mères...*
32.	**Émile Moselly.** . . . . *Prix Goncourt 1907.*	*Jean des Brebis ou le livre de la misère.*
33.	**Paul Bourget.**	*Pastels.*
34.	**Charles Géniaux.** . .	*La Passion d'Armelle Louanais.* *(Prix du Roman A. 1917.)*
35.	**Louis Bertrand.** . .	*L'Invasion.*
36.	**Maurice Paléologue.**	*Le Cilice.*
37.	**Edmond Jaloux** . . .	*L'École des mariages.* *(Grand prix de Littérature, Académie 1920.)*
38.	**Marion Crawford.** .	*Le Cœur de Rome.* (Roman traduit de l'anglais.)
39.	**Paul Bourget.**	*Le Disciple.*
40.	**Du Cause de Nazelle.**	*Aventures de guerre et d'amour.* Mémoires du temps de Louis XIV.
41.	**Charles Nodier.** . .	*Thérèse Aubert.*
42.	**J.-H. Rosny aîné.**	*Le Docteur Harambur.*
43.	**Henry Bordeaux.**	*La Croisée des chemins.*
44.	**Catulle Mendès** . .	*Les Mères ennemies.*
45.	**Paul Bourget**	*Nouveaux Pastels.*
46.	**Daniel Lesueur.** . .	*Flaviana princesse.*
47.	**Daniel Lesueur.** . .	*Chacune son rêve.*
48.	**J. des Gachons.** . .	*Comme une terre sans eau.*
49.	**Paul Acker**	** Les Exilés.*
50.	**Lichtenberger.** . . .	*L'Automne.*

Voir au commencement du volume les titres de la deuxième série.

UN LIVRE A LIRE

Valentine Pacquault

Par

Gaston CHÉRAU

Roman en 2 volumes in-16.. .. .. ' . 12 fr.

Quelques opinions de la presse :

...En somme, le livre est fait de trois parties successives : d'une peinture de la vie de province, qui est de premier ordre ; d'un drame de garnison, qui est pathétique ; d'une chute et d'un rachat, où l'auteur ne s'est pas décidé à abandonner son héroïne et où il a mis un peu d'invraisemblance généreuse, au profit, ou aux dépens, du pauvre diable de brave homme qu'il a réservé pour être l'instrument de cette rédemption. Au total, le livre est un des plus émouvants qu'on ait lus depuis longtemps ; il fait un vaste tableau rempli de figures vivantes et animé d'un air qui se respire.

La Revue de Paris. HENRY BIDOU.

...C'est un roman très moral, il faut le dire, et dont se dégage la 'eçon la plus saine, puisque jamais l'on ne montra plus fortement comment les fautes et le vice trouvent en eux-mêmes et sur-le-champ leur châtiment.

Comme *Monsieur Aristide Chevalier*, Valentine Pacquault est un type qui a des chances de rester, mais le roman dont elle est l'héroïne est autrement large que *Champi-Tortu*, et pourtant aucun détail n'y est indifférent ; il ne s'y trouve pas un personnage, jusqu'au dernier des figurants, qui ne soit saisissant : c'est une merveille de vérité, de composition et d'art.

L'Opinion. JACQUES BOULENGER.

...Nul écrivain n'a une vision plus loyale. Personne plus que lui ne fuit l'artifice et l'apprêt. Ce fils des réalistes aurait arraché à Flaubert des rugissements de joie par la conscience scrupuleuse qu'il déploie à peindre la vérité. Je mets en fait qu'une œuvre comme *Valentine Pacquault*, qui est le fruit d'un travail de plusieurs années, témoigne d'une plénitude de talent et d'une science du cœur humain qu'il est difficile d'égaler.

JEAN DE PIERREFEU.

...*Valentine Pacquault* est plus qu'une héroïne de roman, elle est un type et un type destiné à rester.

Et ceci ne se rencontre pas tous les jours dans la littérature.

L'Événement. FORTUNÉ PAILLOT.

...L'auteur a dépensé dans ce livre un talent considérable d'écriture et d'observation. *Valentine Pacquault* est un livre qui compte.

L'Intransigeant. LES TREIZE.

QUELQUES GROS TIRAGES

Paul Bourget. . . . . . de l'Académie française.	*Lazarine*.	116e mille.	**7.50**
—	*Le Sens de la mort*. . . .	140e mille.	**7.50**
—	*Un Divorce*.	100e mille.	**7.50**
Henry Bordeaux. . . . de l'Académie française.	*Les Yeux qui s'ouvrent*.	241e édit.	**7.50**
—	*La Robe de laine*.	218e édit.	**7 fr.**
—	*La Neige sur les pas*. . .	158e édit.	**7.50**
—	*La Maison*.	152e édit.	**7 fr.**
—	*La Peur de vivre*.	177e édit.	**7 fr.**
René Bazin . . . . . . de l'Académie française.	*Charles de Foucauld*. . .	60e mille.	**10 fr.**
Ernest Pérochon . . .	*Nêne* (Prix Goncourt 1920).	90e mille.	**7 fr.**
P. et V. Margueritte.	*Le Désastre*	124e édit.	**6 fr.**
J.-K. Huysmans. . . .	*La Cathédrale*.	48e édit.	**10 fr.**
Eugène Fromentin . .	*Un été dans le Sahara*. .	35e édit.	**7 fr.**
J. et J. Tharaud. . . .	*Quand Israël est roi*. . .	60e édit.	**7 fr.**
—	*La Maîtresse servante*. .	60e édit.	**7.50**
Th. Dostoïevsky. . . .	*La Maison des morts*. . .	26e édit.	**7.50**
—	*Le Crime et le Châtiment*.	49e édit.	**7.50**
Henri Ardel.	**Mon cousin Guy*.	115e édit.	**7 fr.**
—	**Cœur de sceptique*. . . .	63e édit.	**7 fr.**
—	**René Orlis*	52e édit.	**7 fr.**
—	*La Nuit tombe*.	60e édit.	**7 fr.**
Delly.	**Entre deux âmes*.	111e édit.	**7 fr.**
—	**Esclave ou Reine*.	96e édit.	**7 fr.**
Henry Gréville.	**Dosia*	163e édit.	**7 fr.**
Jean de La Brète. . .	**Mon Oncle et mon Curé*.	214e édit.	**7 fr.**

EXTRAIT DU CATALOGUE
DE LA
LIBRAIRIE PLON

ROMANS

Bourget (Paul), de l'Académie française. — *Un drame dans le monde*. 55e mille......... 7.50
Lazarine. 116e mille...... 7.50
Anomalies. 30e mille....... 7.50
L'Ecuyère. 40e mille...... 7.50
Le Sens de la mort. 143e m. 7.50
* *Laurence Albani*. 50e m. 7.50
Le Démon de midi. 73e mille. 2 vol.................... 15
L'Emigré. 75e mille....... 7.50
L'Etape. 89e mille. 2 vol.... 15
Un divorce. 96e mille..... 7.50
Némésis. 65e mille........... 6
Le Fantôme. 37e mille..... 7.50
Le Justicier. 38e mille........ 6
L'Envers du décor. 20e m. 7.50
La Dame qui a perdu son peintre. 25e mille............... 7.50
Les Détours du cœur. 30e m. 7.50
Les Deux sœurs. 34e mille. 7.50
* *Drames de famille*. 34e m. 7.50
L'Eau profonde. 32e mille.. 7.50
Un homme d'affaires. 20e m. 6
* *Monique*. 29e mille......... 7
Complications sentimentales. Edit. déf.................... 7.50
Pastels et eaux-fortes. Ed. d. 6
Voyageuses. Edit. déf..... 7.50
L'Irréparable. Edit. déf... 7.50
Physiologie de l'amour moderne. Edit. déf............... 7.50
Un cœur de femme. Edit. déf. 9
Le Disciple. Edit déf..... 7.50
Mensonges. Edit. déf....... 10
Cosmopolis. Edit. déf. 2 vol.. 14
Terre promise. Edit. déf..... 10
La Duchesse bleue. Ed. déf. 7.50
Cruelle énigme. Edit. déf..... 7
Une idylle tragique. Ed. déf. 10
Un crime d'amour. Edit. déf. 7.50

Bourget (Paul). — *André Cornélis*. Edit. déf......... 7.50
* *Un saint*. Edit. déf........ 7
Recommencements. Ed. déf.... 7

Barrès (Maurice), de l'Académie française. — *Amori et Dolori sacrum*. Edit. déf.......... 7
Le Jardin de Bérénice. Ed. déf. 7
Du sang, de la volupté et de la mort. Edit. déf............. 7
Sous l'œil des Barbares. Edit. d. 7
Un Homme libre. Edit. déf.. 7
Un jardin sur l'Oronte. 60e éd. 7
La Colline inspirée. Edit. déf. 7
Les Déracinés. Edit. déf.... 10

Bazin (René), de l'Académie française. — *Charles de Foucauld* explorateur du Maroc, ermite au Sahara. 50e mille...... 10

Bordeaux (Henry), de l'Académie française. — La Vie recommence : *La Résurrection de la chair*. 57e mille............ 7
La Vie recommence : *La Chair et l'esprit*. 30e mille........ 7
La Maison morte. 40e mille. 7
Ménages d'après guerre. 28e m. 7
* *La Nouvelle croisade des enfants*. 41e mille................. 7
La Peur de vivre. 177e édit.. 7
Une honnête femme. 47e édit.. 7
Le Lac noir. 15e mille...... 7
Les Yeux qui s'ouvrent (A). 235e éd. Prix.................... 7.50
La Maison. 142e éd......... 7
La Neige sur les pas. 152e éd. 7.50
La Robe de laine. 202e édit. 7.50
La Croisée des chemins. 92e édit. Prix.................... 7.50
Les Roquevillard. 65e édit. 7.50

Bordeaux (Henry). — **La Petite Mademoiselle*. 55e édit....... 7
L'Amour en fuite. 40e édit... 7
Le Pays natal. Nouvelle édit. 7
Le Fantôme de la rue Michel-Ange (nouveauté)............... 7

Lavedan (Henri), de l'Académie française. — Le Chemin du salut : I. *Irène Olette*. 10e m. 9
II. *Gaudias*. 10e mille. 2 vol. 10

Vogüé (Vicomte E.-M. de), de l'Académie française. — *Les Morts qui parlent*. 29e éd.. 7.50
Le Maître de la mer. 46e édit. Prix...................... 9
Jean d'Agrève. 48e éd....... 7

Acker (Paul). — *La Protectrice* suivie de *Marthe et Lucie*. 10e édit.................. 7
**Les Exilés*. 30e édit........ 7
Le Beau jardin (Notes sur l'Alsace). 7e édit............... 6
Le Soldat Bernard. 3e édit... 6
Entre deux rives. 13e édit.... 6

Adam (Juliette). — *Chrétienne*. 36e édit.................. 7
Païenne. 35e édit............ 7

Ardel (Henri). — *Il faut marier Jean!* 44e édit............ 7
Le Chemin qui descend. 50e éd. 7
La Nuit tombe. 55e édit..... 7
L'Eté de Guillemette. 41e édit. 7
La Faute d'autrui. 34e édit... 7
L'Absence. 36e édit.......... 7
L'Aube. 45e édit............ 7
Le Feu sous la cendre. 50e édit. 7

Avesnes. — *L'Ile heureuse*. 12e édit................ 7.50
La Vocation. Prix du Roman Ac. fr. 1916. 14e édit......... 6

Balde (Jean). — *La Vigne et la Maison*. 6e édit.......... 7

Barclay (Florence). — **La Châtelaine de Shenstone*. 24e édit. 7

Beaunier (André). — *La Révolte*. 6e édit.................. 6
L'Homme qui a perdu son moi. 9e édit.................. 6

Bertheroy (Jean). — *Les Pavots mystiques*. 6e édit........... 7
Amour, où est ta victoire. 6e éd. 7

Cazin (Paul). — *Décadi ou la pieuse enfance*. 10e édit........... 7

Chérau (Gaston). — *Valentine Pacquault*. 10e mille. 2 vol.. 12

Chevalier (Omer). — *La Muraille de fer*. Roman héroïque... 7

Chèze (Th.). — *Myriam de Magdala*. 3e édit............... 6

Davignon. — *Jan Swalue*. 4e édit. Prix..................... 6
Un Belge. 6e édit.......... 7
Aimée Collinet. 7e édit...... 7

Denarié (Emmanuel). — *Le Curé des Avranches*. 8e édit...... 7

Derouré (Maurice). — *L'Éveil*. 4e édit.................. 6
Le Milieu du jour. 6e édit... 7

Dostoïevsky (Th.). — *L'Idiot*. 17e édit. 2 vol. Chaque... 7.50
Souvenirs de la maison des morts. 23e édit.................. 7
Le Crime et le Châtiment. 46e édit. Prix.................. 7.50
Humiliés et offensés. 16e éd... 7
Les Frères Karamazov. 23e édit. Prix..................... 9

Dufourt (Jean). — *Marielle*. 14e édit.................. 7
Sur la route de lumière...... 7
Grâce ou la chatte sauvage... 7

Ferrero. — *Entre les deux mondes*. 6e édit.................. 6

Foville (Jean de). — *L'Ennemie de l'amour*................ 7

Fromentin (Eugène). — *Dominique*. 75e édit.......... 7.50
Un été dans le Sahara. 33e édit. Prix..................... 7
Une année dans le Sahel. 17e édit. Prix................ 7.50

Gachons (Jacques des) — *Comme une terre sans eau*... 6e édit. 7

Gachons (Jacques des). — *Dans l'ombre de mes jours*, 4e éd.. 6
Vivre la vie. 6e édit........ 6

Hardy (Thomas). — *La Bien-aimée*. 3e édit................ 6
Deux yeux bleus. 3e édit...... 6

Hull. — *Le Cheik*....... 2.50

Huysmans (J.-K.). — *En route*. 48e édit.................. 9
La Bièvre et Saint-Séverin. 7e édit.................... 7
La Cathédrale. 48e édit..... 10
Sainte Lydwine de Schiedam. 24e édit................. 7
L'Oblat. 32e édit........... 9
Les Foules de Lourdes. 42e éd. Prix.................. 7.50
Là-bas. 42e édit............ 9

Jaloux (Edmond). — *Le reste est silence*. (Grand prix de littérature Ac. fr. 1920). 29e édit.. 7
Les profondeurs de la mer. 20e édit. Prix.................... 7

Jammes (Francis). — *Le Livre de saint Joseph*. 7e mille....... 7
De l'âge divin à l'âge ingrat (Mémoires. I). 7e mille.... 7
L'Amour, les Muses et la Chasse (Mémoires. II). 7e mille.... 7

Le Glay (Maurice). — *Badda, fille berbère*, et autres récits marocains. 12e édit............ 7
Le Chat aux oreilles percées. 10e édit.................. 7

Le Goffic (Charles). — *L'Abbesse de Guérande*. 12e édit.... 7.50
L'Illustre Bobinet. 10e édit... 7

Lesueur (Daniel). — *Nietzschéenne*. 36e édit.................... 7
Chacune son rêve. 21e édit.. 7
Flaviana princesse. 22e édit. 7
Le Droit à la force. 24e édit.. 6
Au tournant des jours. 15e éd. 6

Leuba (J.). — *L'Ombre nuptiale*. Prix...................... 6
L'Aile de feu. 6e édit....... 7

Levis Mirepoix. — *Le Seigneur inconnu*. 10e édit.......... 7

Lhande (Pierre). — *Luis*. 6e éd. 7
Mirentchu. 10e édit......... 7
Les Mouettes. 12e édit....... 7
Les Mémoires d'un écureuil. 8e édit. Prix..................... 7

Lichtenberger (André). — *Petite Madame*. 46e édit.......... 7
Le Petit Roi. 28e édit........ 7
Le Sang nouveau. 24e édit.... 7
Scènes en famille. 8e édit..... 3
Biche. 26e édit.............. 7
Le Cœur est le même. 18e éd.. 7
La Mort de Corinthe (A). 10e édit.................... 7
Juste Lobel, Alsacien. 19e éd.. 7

Lily Jean Javal. — *Le Brasier*. 6e édit.................... 7

Maindron (Maurice). — *Le Tournoi de Vauplassans*. 8e édit.. 6

Margueritte (Paul), de l'Académie Goncourt. — *La Maison brûle*. 18e édit................. 6.75
L'Autre lumière. 28e édit.. 7.50
* *Ma Grande*. 50e édit....... 7
Nous, les mères... 25e édit..... 7
Sous les pins tranquilles. 20e éd. 7

Margueritte (Paul et Victor). — Une époque : *les Braves gens*. 86e édit.................... 6
La Commune. 72e édit....... 8
Le Désastre. 124e édit........ 6
Les Tronçons du glaive. 92e éd.. 6
* *Poum*. 63e édit............ 7
* *Zette*. 55e édit............ 7
Les Deux vies. 60e édit....... 7

Mayran (Camille). — *Histoire de Gotton Connixloo*. Prix du Roman Ac. fr. 1918. 11e édit. 6
L'Epreuve du fils. 10e édit. 7.50

Ménabréa (H.). — *Les Avares*. 6e édit.................... 7

Milan (René). — *Les Nostalgiques*. Nouvelles exotiques........ 6
La Mère et la maîtresse..... 6
La Race immortelle......... 6

Mistral (Frédéric). — *Mes origines*. Mémoires et récits. 11e éd. Prix..................... 7

Morgan (Jean). — *Sur le seuil de l'amour*. 5e édit........... 7
Les Jeux du printemps. 6e édit. 7
Parmi les ruines. 4e édit..... 6
Notre-Dame du Faubourg. 8e éd. 7
Un enfant dans la foule. 6e éd. 6
Au fond d'un vieux manoir... 6

Moselly (Emile). — *Jean des Brebis ou le livre de la misère*. 10e éd. 7
Terres lorraines. (Prix Goncourt 1907.) 15e édit........... 7

Pérochon (Ernest). — *Nêne* (Prix Goncourt 1920). 80e mille.. 7
Le Chemin de plaine. 13e m... 7
Les Creux-de-Maisons. 15e m. 7
La Parcelle 32. 15e mille... 7

Pesquidoux (Joseph de). — *Chez nous*. Travaux et jeux rustiques. 13e édit................. 7
Sur la Glèbe. 13e édit...... 7

Pilon (Edmond). — *Mademoiselle de La Maisonfort*. 6e édit... 7

Rageot (Gaston). — *Le Jubé*. 7

Rameau (Jean). — *L'Amour merveilleux*. 10e édit........... 7
L'Arrivée aux étoiles. 8e édit.. 7
La Route bleue. 5e édit....... 6
Les Mains blanches. 6e édit... 6

Rhaïs (Elissa). — *Saâda la Marocaine*. 24e édit............. 7
Le Café-chantant. 14e édit.. 7
Les Juifs ou la fille d'Eléazar. 15e édit.................. 7
La Fille des pachas. 16e édit. 7

Rosny (J.-H.), de l'Académie Goncourt. — *La Force mystérieuse*. 10e édit............ 7
L'Impérieuse bonté. 13e édit. 7.50
L'Indomptée. 9e édit.......... 7
La Vague rouge. 16e édit..... 6
Les Rafales. 12e édit......... 6
Vamireh. 13e édit........... 7
Eyrimah, 3e édit.......... 7
Sous le fardeau 10e édit..... 7
Marthe Baraquin. 10e édit.. 6
Le Félin géant. 18e édit...... 7

Roupnel (G.). — *Nono*. 16e édit. Prix..................... 7

Roz (Firmin). *L'âge d'homme*. 7

Sandy (Isabelle). — *Chantal Daunoy*...................... 6
La Descente de croix......... 6
L'Heure folle. 8e édit........ 7

Sarment (Jean). — *Jean Jacques de Nantes*................ 7

Serao (Matilde). — * *Au pays de Jésus*. 22e édit............ 7

Silvestre (Jean). — *L'Amour et la mort de Jean Pradeau*. 6e éd. 7

Sinclair (May). — *Un romanesque*. 6e édit.................... 7

Tchékhov (Antone). — *Salle 6*. 6e édit................... 7
Théâtre. I. 6e édit.......... 7

Tharaud (Jérôme et Jean). — *Rabat ou les heures marocaines*. 41e édit.................... 7
Marrakech ou les seigneurs de l'Atlas. 41e édit............ 7
La Maîtresse servante. 52e éd.. 7
L'Ombre de la croix. 63e éd... 7
Un royaume de Dieu. 32e éd. 7.50
Quand Israël est roi. 55e éd... 7
La Tragédie de Ravaillac. 34e édit. Prix..................... 7
La Randonnée de Samba Diouf. 50e édit.................... 7
La Fête arabe. 42e édit...... 7

Thélen (M.) et Dr **Bertheaume** (M.). — *L'Interne*. 8e édit... 7

Tokutomi-Kenjiro. — *Plutôt la mort*. 4e édit............... 6

Varèze (Claude). — *L'Indissoluble*. 6e édit.................... 7

Vignaud (Jean). — *Niky*. 20e éd. 7

Wharton (Edith). — *Au temps de l'innocence*. 10e édit........ 7
Sous la neige. Roman. 3e édit.. 6
Plein été. 3e édit............. 6
Les Metteurs en scène. 2e éd. 6

Zanta (Léontine). — *La Science et l'amour* 8e édit......... 7

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27580. P. 82-49.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 18 08 05 015 3